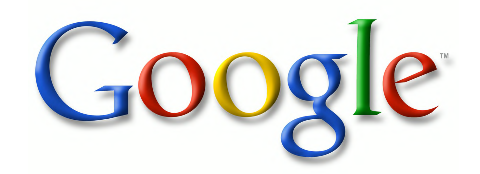
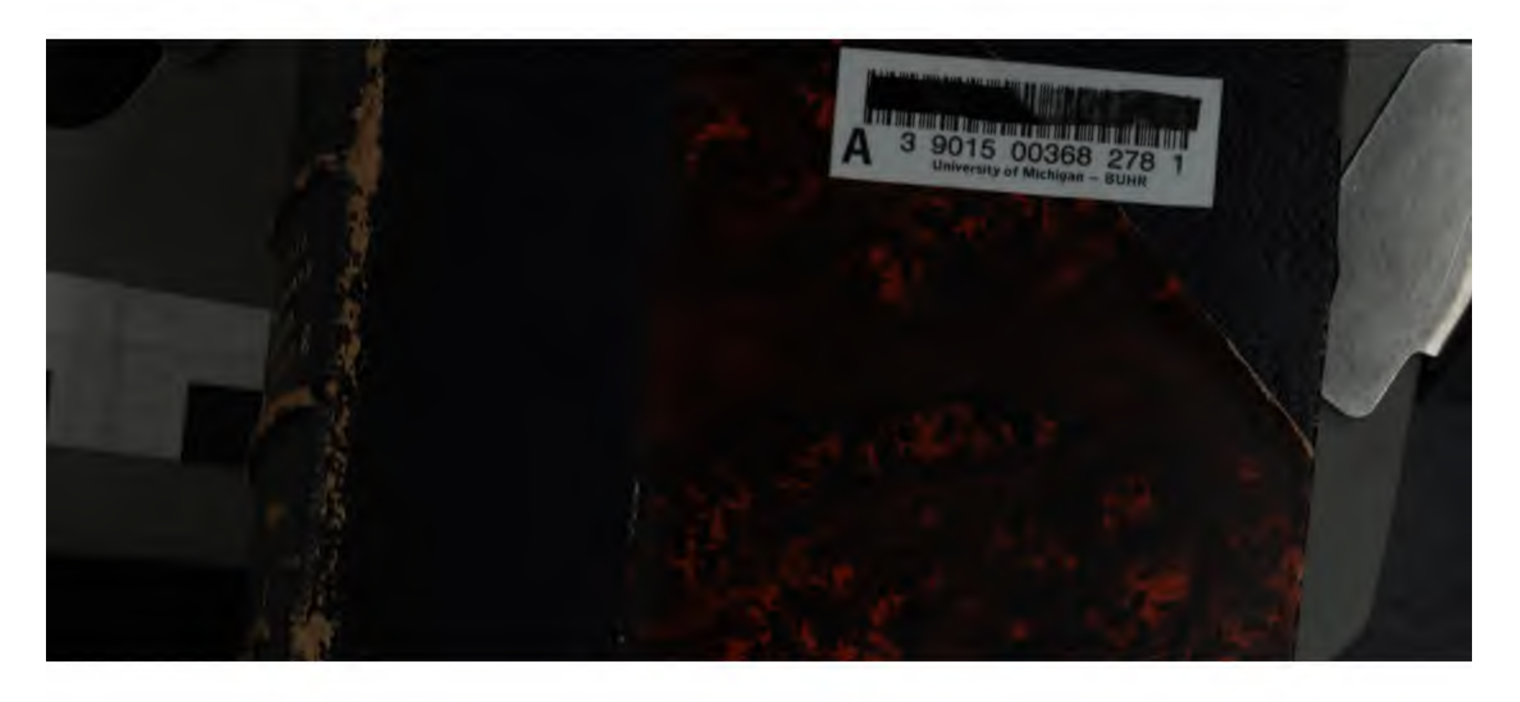
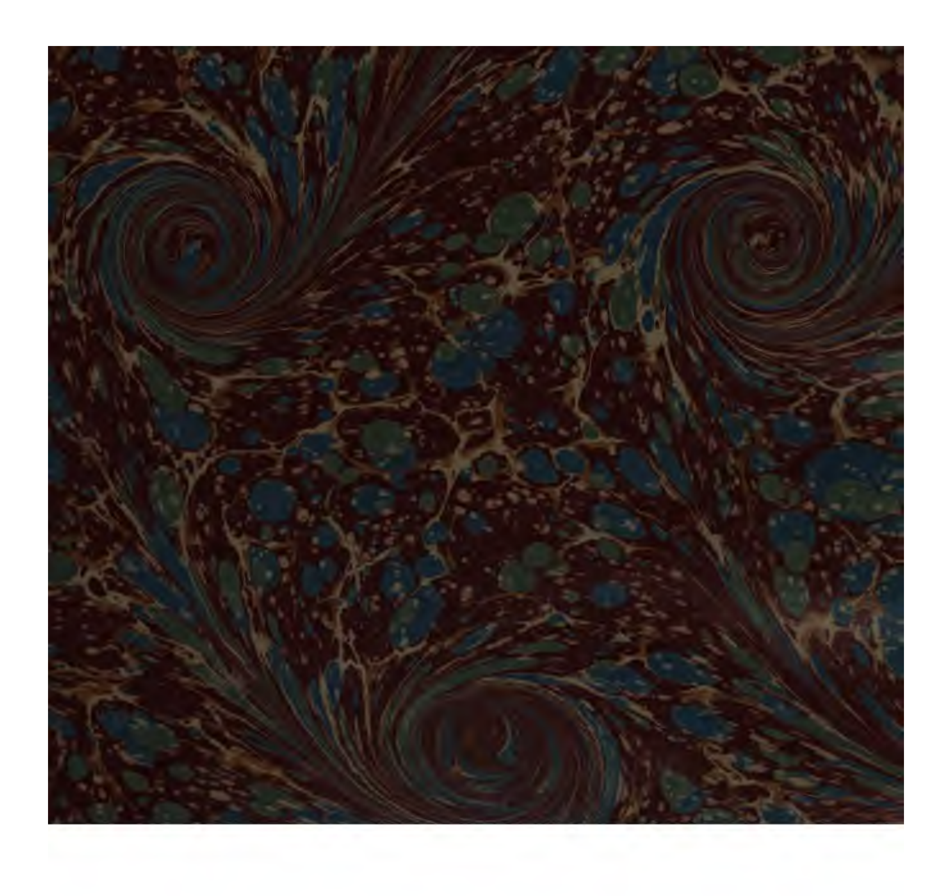

Google


A 3 9015 00368 278 1
University of Michigan – BUHR




LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME



ŒUVRES COMPLÈTES

de Théodore

Agrippa d'Aubigné

publiées pour la première fois

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

Accompagnées
de Notices biographique, littéraire & bibliographique,
de Variantes, d'un Commentaire, d'une Table
des noms propres & d'un Glossaire

Par

MM. EUG. RÉAUME & DE CAUSSADE

Tome troisième



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27-29

M DCCC. LXXIV

ŒUVRES COMPLÈTES

de Théodore

Agrippa d'Aubigné

ŒUVRES COMPLÈTES

de Théodore

Agrippa d'Aubigné

publiées pour la première fois

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

Accompagnées
de Notices biographique, littéraire & bibliographique,
de Variantes, d'un Commentaire, d'une Table
des noms propres & d'un Glossaire

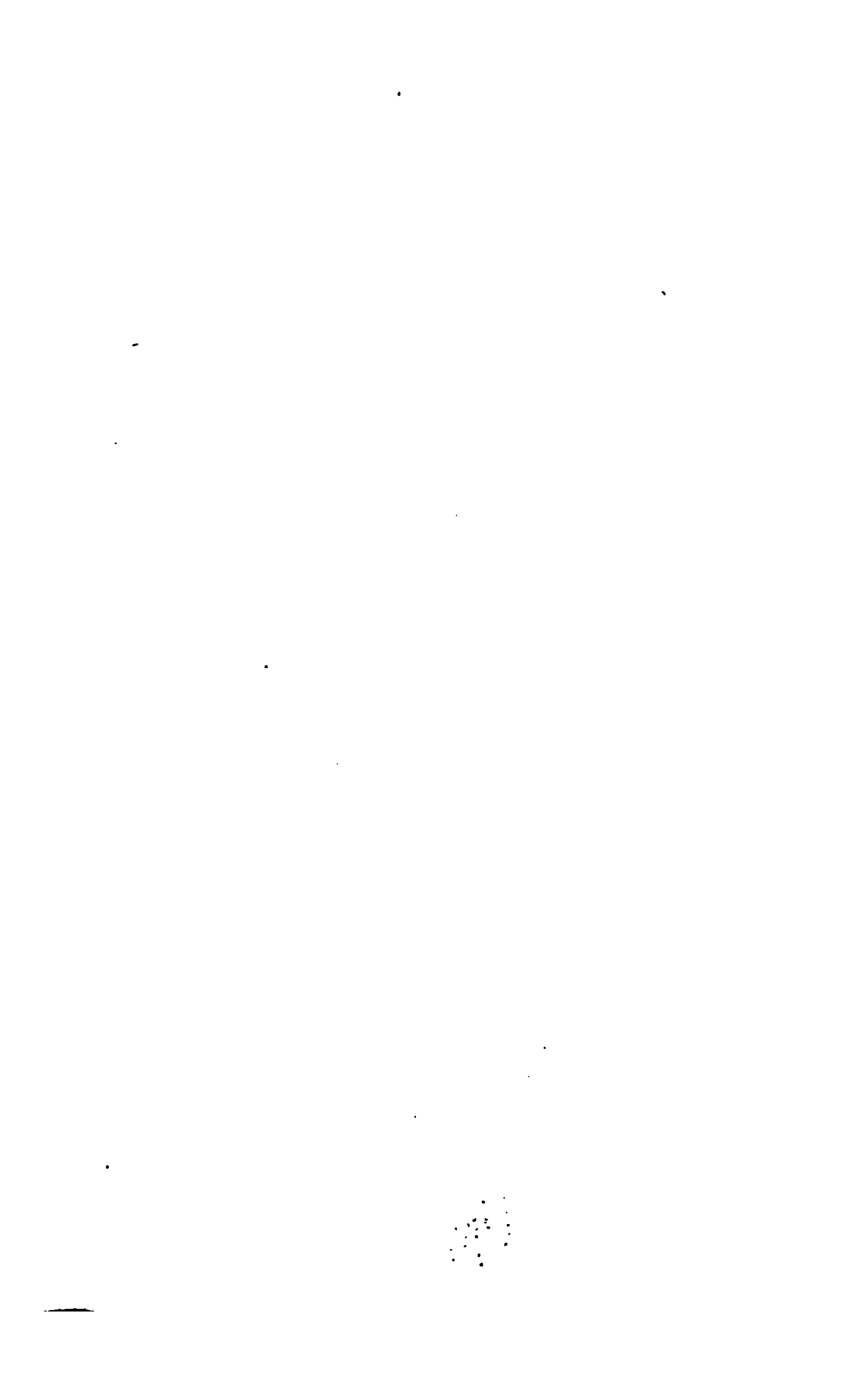
Par

MM. EUG. RÉAUME & DE CAUSSADE

Tome troisième



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27-29
M DCCC. LXXIV



LE PRIMTEMS

DU

SIEUR D'AUBIGNÉ

POESIES INÉDITES

[Publiées d'après les mss. originaux de la collection Tronchin.]



PREFACE.

Prens ton vol, mon petit livre,
Mon filz qui fera revivre
En tes vers & en tes jeuz,
En tes amours, tes feintiſes,
Tes tourments, tes mignardiſes,
Ton pere comme je veulx.

Atan' je te veux aprendre
Quel chemin il te ſault prendre,
Premier que de deſloger,
Je te veux compter tes peines,
Tes rencontres & tes haines,
Ta fortune & ton danger.

C'eſt ainſi qu'un pere ſage
Donne à ſon enfant courage,
Luy prediſant l'advenir,
Et le mal à l'improviſte
L'euſt rendu beaucoup plus triſte
Que quant il l'a veu venir.

Je ne te donne, mon livre,
Un nom pour te faire vivre,
Je t'envoie ſeulement
A ceulx là, mon cher ouvrage,
Qui, aux tretz de ton viſage,
Te congnoiſtront aiſement.

Je ne metz pour ta deffence
La vaine & brave aparence,
Ny le ſecours mandié
Du nom d'un Prince propice
Qui monſtre en ton frontiſpice
A qui tu es dedié.

Livre, celuy qui te donne
N'eſt eſclave de perſonne;
Tu ſeras donc libre ainſi
Et dedié de ton pere
A ceux à qui tu veux plaire
Et qui te plairont auſſi.

Si on trouve que ta face
N'ait les beaux traitz & la grace,
Ny l'air de tes compagnons
Qui ſentent le temps & l'aiſe,
La faveur, la ſeinte braize,
L'heur de leurs peres mignons,

Tu es du fons des orages,
Des guerres & des voiages
Avorté, avant les jours,
D'une ame plaine d'angoiſſe,
Né deſoubz neuf ans de preſſe
Ny de la patte de l'ours.

Or je veux que tu endures
Les blasmes & les injures
Du sot & du bien apris,
Que bien souvent le passage
Qui sera loué du sage
Du vulgaire soit repris.

S'il t'est force de desplaire
Au plus rude populaire
Pour n'estre d'eux entendu,
Di leur qu'ilz aillent aprendre
La raison à le reprendre
Aux ignorans deffendu.

Garde que les chambrieres
De tes rimes familieres
Ne chantent par les marchez;
Soubz couleur d'estre facile,
Ne fais pas riche ton stille
De proverbes emmanchez.

La nourrice qui devise,
Et la garce qui tamise,
Et l'yvrogne en son repas
Chantent bien des choses belles,
Mais quant ilz les trouvent telles,
Elles ne me plaisent pas.

Je suis aux mains en furie
Quant j'entre en l'outellerie
Et j'oy' chanter les valetz
De bons vers; une tempeste
De fourches volle à la teste
Et de manches de balais.

Une vieille maquerelle
Me dreſſa une querelle
Paſſant en poſte à Chalon,
Soutenant ſa chambriere
Qui parloit d'une courriere
Et de la ſeur d'Apollon.

J'enrage que ma Diane
Paſſe en la bouche prophane
Du vulgaire ſans renom,
Car je n'eſcris autre choſe
Et le plus ſouvent je n'oſe
Par reſpect nommer ſon nom.

Pour facille ne te faire,
Mon filz, ne prens le contraire,
Car tu dois plus deſirer
De contenter que deſplaire,
Et vault beaucoup mieux ſe faire
Bien entendre qu'admirer.

Ces perifraſes obſcures
Sont ſubjectes aux injures,
Et on leur peut repliquer
En les reduiſant en cendre :
« Tu ne veux te faire entendre,
Je ne veux pas t'expliquer. »

Avecq' plus de patience
Repren' la rude ignorance
D'un mal apris artiſan
Qu'une morgue trop ponpeuſe
Et la dent anbitieuſe
D'un eſventé courtiſan

Qui en ſa main feneante
Traine une parolle lente,
Quant je prononce le vers
Qui vient d'une humeur gaillarde,
Il ſe ſourit, il ſe regarde
Et n'entend que de travers.

Tantoſt il branle la teſte
Et puis long-temps il s'arreſte
Sur le mot le plus aiſé,
Il coule le difficile,
Il remarque & fait l'abille,
Le dous, le bien aviſé.

Mon filz, je te feray preuve
De pere, ſi je te treuve
Captif d'un de ces vilains,
Et, fuſt il ſuivy de quatre,
A la charge de me battre,
Je t'hoſteray de leurs mains.

Que je ſouffre qu'on te liſe
Comme une proſe d'Egliſe,
Sans me jetter à travers!
Non, j'aime mieux qu'on m'aſſomme :
Puis je croy qu'un vaillant homme
Ne ſauroit mal lire un vers.

Ces ſotz bronchent à toute heure
Sur la rime la meilleure
Et le vers le mieux polly ;
En fin toute leur ſentence
Ce ſera que Monſieur pence
Que cela eſt bien jolly.

Tandis le moqueur admire
Le vers qu'il ne ſauroit lire
Sans à part ſoy l'eſtimer,
Ce beau lizeur qui efface
Autant comme il peut la grace
Du vers qu'il ne peut aymer,

Prens ton renvoy, ton refuge
A Ronſard ou un tel juge;
Pour faire ton proces court,
Ta cauſe eſt aſſez obſcure,
Et pour juge elle n'endure
Tous les ſinges de la court.

Ceſte Epitette ne bleſſe
Ceux là deſquels la ſageſſe
Fait les autres ſingiſer,
Les courtiſans que le reſte
Seullement imite en geſte,
Et non point à meſpriſer.

Tu verras l'outrecuidance
Des ſoldatz de l'ignorance
Qui ſuperbes, bien veſtuz,
Qui ne ſervent que Princeſſes,
Parent leurs cors de richeſſes,
Non leur eſprit de vertuz.

Je voy' l'ignorant bravache
Qui refriſant ſa mouſtache
Et fronçant un hault sourcy
Dit aux Dames qui le fraiſent
Que les poetes luy deſplaiſent,
Mais il leur deſplaiſt auſſi.

On voit aujourduy qu'en France
Ceſte peſte d'ignorence
A l'air & le peuple eſpris ;
Elle eſt faite Epidemie,
Elle eſt des Princes l'amie,
Rarement de leurs eſpris.

Si plus heureux tu te monſtres
En ſentences, en rencontres,
Tu es boufon ou badin,
Et celui qui danſe agile
De grace, eſt par la vile
Recongneu pour baladin.

Celui qui en Italye
Uſa le tiers de ſa vie
Aux armes eſt eſcrimeur ;
L'hyſtorien venerable
N'eſt qu'un raconteur de fable,
Et le poete un rimeur.

Le vulgaire faſche & pique
Ceux qui aiment la muſique
Et pouſſent le lut divin ;
La philoſophique vie
N'eſt que souffler l'alquemie,
Et l'aſtronome eſt devin.

L'Eſcuyer n'eſt qu'une fable
A celuy qui n'eſt ſemblable,
Et a nom piqueur ſi bien
Que tous ceulx là que l'on nomme
Digne, honneſte ou gallant homme,
Sont ceux qui ne ſavent rien.

Si quelqu'un trop militaire
En fait plus que le vulgaire,
Ce n'est pour tout qu'un soldart,
Si hazardeux & habille
Il surprend chasteau ou ville,
C'est un joueur de petard.

Le vice ha en ceste sorte
Ruiné la vertu morte,
La blasmant de cent façons ;
Ce sont loix de l'ignorance
Que les hommes de science
Ne sont pas mauvais garsons.

Ce point demeure à debatre,
On a veu assez combatre
En ceste horrible saison ;
Là, l'ignorant a fait preuve
Quel cueur au docte se treuve
Par effect, non par raison.

A l'ignorant est ravie
Mourant l'une & l'autre vie,
Le docte prend sur le port
D'Acheron l'ame seconde,
Et toute valleur se fonde
Sur le mespris de la mort.

Les chefz de la vieille Eglise,
David apres un Moïse,
Furent poetes & rimeurs
Et nous ont laissé leur gloire
Par les vers & par l'istoire
Et du grand Dieu les faveurs.

Nos braves & leurs bravades
Imitent leur Estacades.
Mais helas! ilz n'ont pouvoir
D'acoster leur renommee
De la main docte ou armee
De valeur ny de savoir.

J'amais n'a flory empire
Qui n'ait choisi au bien dire
Les Peres & Senateurs :
De ceux là les Capitaines,
Ceux là en Romme, en Athenes
Ont esté les Dictateurs.

Le Conquerant Alexandre
J'amais ne fut las d'aprendre,
Non plus que de conquerir;
Son chevet fut d'un Homere :
Aussi le temps n'a seu faire
Par la mort son nom mourir.

Les Grecques antiques vies
Qui nous causent tant d'envies
Et la plusspart des Cesars
Sont les subgetz de noz larmes :
Des ars ilz armoient leurs armes,
Paroient les armes des ars.

Nous mesprisons la science,
C'est pourquoy en ceste France
Pourrist notre nom pressé.
On nous trouve gallans hommes,
Mais on ne sait qui nous sommes
Quant le Danube est passé.

Du lion l'outrecuidance
Eſt la valleur ſans ſcience;
L'ours & le tigre eſtranger
Sont bien plus vaillans que l'homme
Qui court là où on l'aſſomme,
Sans cognoiſtre le danger.

Mon filz, laiſſe en l'ignorence
L'ignorente outrecuidence,
Ces brutaux entendemens,
Pour faire abaiſſer leurs mynes,
Je les fais croire par ſignes,
Et non pas par arguments.

De là tu viens aux Zoïlles,
Plus ruzés & plus habilles
A eſpier en tes vers
S'il ſera en leur puiſſance,
De ta droite intelligence
Tourner le ſens de travers.

Je veux que tu tiennes teſte
Par chaſque reſponce preſte
A ceſt afamé troupeau,
Si bien que leur dent chenine
Ne pince, ronge & ne myne
Pour un double, de ta peau.

Les Dieux t'ont eſleu, mon livre,
Pour un aſtre qui fait vivre
Le nom de ton pere aux Cieux :
Ta force n'eſt pas ſubgecte
A ceſte envieuſe ſecte,
Car tu es eſlu des Dieux.

Ce n'eſt la troupe premiere
Des aſtres qui la lumiere
Ofuſque des ſurvenans,
Mais oui bien les vaines rages
Des inutilles nuages
Que les vens vont premenans.

Ce ſeront obſcurs poetaſtres,
Non pas les clairs feuz des aſtres
Qui voudront te faire ennuy ;
Ceux qui desja ont acquiſe
La gloire & louange exquiſe
N'en cherchent plus ſur autruy.

Donc plumes envenimees,
Nuages plains de fumees,
Le vent vous vient emporter ;
C'eſt grand honneur à mon livre
Que ceux que l'envie enivre
Peuvent ſes faultes compter.







LE PRIMTEMS

DU

SIEUR D'AUBIGNÉ

PREMIER LIVRE

HECATOMBE A DIANE.

I.

Accourez au secours à ma mort violente,
Amans, nochers experts en la peine où je suis,
Vous qui avez suivi la route que je suis
Et d'amour esprouvé les flots & la tourmente.
Le pilote qui voit une nef perissante,
En l'amoureuse mer remarquant les ennuis
Qu'autrefois il risqua, tremble & luy est advis
Que d'une telle fin il ne pert que l'attente.
Ne venez point ici en espoir de pillage;
Vous ne pouvez tirer profit de mon naufrage:
Je n'ay que des souspirs, de l'espoir, & des pleurs.
Pour avoir mes souspirs les vents levent les armes,
Pour l'air sont mes espoirs volagers & menteurs,
La mer me fait perir pour s'enfler de mes larmes.

II.

En un petit esquif esperdu, malheureux,
Exposé à l'horreur de la mer enragee,
Je disputoy' le sort de ma vie engagee
Avecq' les tourbillons des bises outrageux.
Tout accourt à ma mort : Orion pluvieux
Creve un deluge espais, & ma barque chargee
De flotz avecq' ma vie estoit my submergee,
N'ayant autre secours que mon cry vers les Cieux.
Aussitost mon vaisseau de peur & d'ondes vuide
Reçeut à mon secours le couple Tindaride,
Secours en desespoir, oportun en destresse ;
En la Mer de mes pleurs porté d'un fraile corps,
Au vent de mes souspirs pressé de mille morts,
J'ay veu l'astre beçon des yeux de ma Deesse.

III.

Misericorde, ô Cieux, ô Dieux impitoyables,
Espouvantables flots, ô vous palles frayeurs
Qui mesme avant la mort faites mourir les cœurs,
En horreur, en pitié voyez ces miserables !
Ce navire se perd, desgarny de ses cables,
Ces cables ses moyens, de ses espoirs menteurs :
La voile est mise à bas, les plus fermes rigueurs
D'une fiere beauté sont les rocs imployables ;
Les mortels changements sont les sables mouvantz,
Les sanglots sont esclairs, les souspirs sont les vents,
Les attentes sans fruict sont escumeuses rives
Où aux bords de la mer les esplorés Amours
Vogans de petits bras, las & foible secours,
Aspirent en nageant à faces demivives.

IV.

Combattu des vents & des flots,
Voyant tous les jours ma mort preste
Et abayé d'une tempeste
D'ennemis, d'aguetz, de complotz,
Me resveillant à tous propos,
Mes pistolles dessoubz ma teste,
L'amour me fait faire le poete,
Et les vers cerchent le repos.
Pardonne moy, chere Maistresse,
Si mes vers sentent la destresse,
Le soldat, la peine & l'esmoy :
Car depuis qu'en aimant je souffre,
Il faut qu'ils sentent comme moy
La poudre, la mesche, & le souffre.

V.

Ronsard, si tu as sçeu par tout le monde espandre
L'amitié, la douceur, les graces, la fierté,
Les faveurs, les ennuys, l'aise & la cruauté,
Et les chastes amours de toy & ta Cassandre :
Je ne veux à l'envy, pour sa niepce entreprendre
D'en rechanter autant comme tu as chanté,
Mais je veux comparer à beauté la beauté,
Et mes feux à tes feux, & ma cendre à ta cendre.
Je sçay que je ne puis dire si doctement,
Je quitte le sçavoir, je brave l'argument
Qui de l'escript augmente ou affoiblit la grace.
Je sers l'aube qui nait, toi le soir mutiné,
Lorsque de l'Ocean l'adultere obstiné
Jamais ne veut tourner à l'Orient sa face.

VI.

J'entreprens hardiment de te rendre eternelle,
Targuant de mes escripts ton nom contre la Mort,
Mais en t'eternisant je ne travaille fort;
Ta perfection n'est en aucun poinct mortelle,
Rien n'est mortel en toy, ta chasteté est telle
Que le temps envieux ne luy peut faire tort.
Tes dons, thresors du Ciel, ton nom exemptz du port
Et du fleuve d'oubly ont la vie immortelle.
Mesmes ce livre heureux vivra infiniment
Pour ce que l'infiny sera son argument.
Or je rend grace aux Dieux de ce que j'ay servie
Toute perfection de grace & de beauté,
Mais je me plein' à eux que ta severité,
Comme sont tes vertus, aussi est infinie.

VII.

D'un outrageux combat la Fortune & l'Amour
Me veulent ruiner & me veulent bien faire :
L'Amour me veut aider, & Fortune contraire
Le brouille en le trompant de quelque nouveau tour.
L'un fit dedans les yeux de Diane sejour,
Luy embrasa le cœur & l'ame debonnaire,
L'autre lui opposa une troupe adversaire
De malheurs pour sa mort & pour mon dernier jour.
Diane assiste moy, notre perte est commune,
Faisons rompre le col à l'injuste Fortune
Inconstante, fascheuse, & qui nous a trahis.
Combattans pour l'Amour, c'est pour nous, ma Maistr
Loge le dans mon cœur & au tien, ma Deesse,
Qu'il ait passages forts, la langue & le pais.

VIII.

Ouy, mais ainſi qu'on voit en la guerre civile
Les debats les plus grands du foible & du vainqueur
De leur doubteux combat laiſſer tout le malheur
Au corps mort du païs, aux cendres d'une ville,
Je ſuis le champ ſanglant où la fureur hoſtile
Vomit le meurtre rouge, & la ſcytique horreur
Qui ſaccage le ſang, richeſſe de mon cœur,
Et en ſe debattant font leur terre ſterile.
Amour, Fortune, helas! appaiſez tant de traicts,
Et touchez dans la main d'une amiable paix :
Je ſuis celuy pour qui vous faictes tant la guerre.
Aſſiſte, Amour, tousjours à mon cruel tourment!
Fortune, appaiſe toy d'un heureux changement,
Ou vous n'aurez bientoſt ny diſpute, ny terre.

IX.

Ce qui a eſgalé aux cheveulx de la terre
Les tours & les chaſteaux qui tranſpercent les cieux.
Ce qui a renverſé les palais orgueilleux,
Les ſceptres indomptez eſlevez par la guerre,
Ce n'eſt pas l'ennemy qui un gros camp aſſerre,
Menace & vient de loin redouté, furieux :
Ce ſont les citoyens, eſmeuz, armés contr'eux,
Le bourgeois mutiné qui ſoy meſme s'enferre.
Tous mes autres haineux m'attaquans n'avoyent peu
Conſommer mon eſpoir, comme font peu à peu
Le debat de mes ſens, mon courage inutile,
Mes ſouſpirs eſchauffez, mes deſirs inſolents,
Mes regrets impuiſſants, mes ſanglots violents,
Qui font de ma raiſon une guerre civile.

X.

Bien que la guerre ſoit aſpre, fiere & cruelle
Et qu'un doubteux combat deſrobbe la douceur,
Que de deux camps meſlez l'une & l'autre fureur
Perde ſon eſperance, & puis la renouvelle,
En fin lorſque le champ par les plombs d'une grelle
Fume d'ames en haut, enſanglanté d'horreur,
Le ſoldat deſconfit s'humilie au vainqueur,
Forçant à joinctes mains une rage mortelle.
Je ſuis porté par terre, & ta douce beauté
Ne me peut faire croire en toy la cruauté
Que je ſen' au frapper de ta force ennemie :
Quand je te cri' mercy, je me metz à raiſon,
Tu ne veux [me] tuer, ne m'oſter de priſon,
Ny prendre ma rançon, ny me donner la vie.

XI.

L'Amour pour me combattre a de vous emprunté
Voſtre grace celeſte & voſtre teint d'yvoire,
Vos yeux ardentz & doux & leur prunelle noire,
Vainqueur par voſtre force & par voſtre beauté
Des traicts que vous avez à ce voleur preſté.
Non à vous, mais à luy il appreſte une gloire,
Si tres douce au vaincu qu'il aime la victoire
Et mourir par le fer dont il eſt ſurmonté :
Madame, j'ayme mieux qu'Amour vainqueur me tue,
Me raviſſant par vous, le ſens, l'ame & la veuë
Que ſi vous luy oſtiez les armes & le cœur ;
Mais ſi vous me donnez un jour par la poignee
La beauté ennemie, & la grace eſloignee,
Lors vous triompheriez par moy d'un Dieu vainqueu

XII.

Souhaitte qui voudra la mort inopinee
D'un plomb meurtrier & prompt au hazard envoyé,
D'un coutelas bouchier, d'un boulet foudroyé,
Crever poudreux, ſanglant, au champ d'une journee:
Souhaitte qui voudra une mort entournee
De medecins, de pleurs, & un lict coſtoyé
D'heritiers, de criards, puis eſtre convoyé
De cent torches en feu à la foſſe ordonnee:
Je ne veux pour la ſolde eſtre au champ terraſſé,
On eſt aujourd'huy trop mal recompenſé:
Je trouve l'autre mort longue, bigotte & folle;
Quoy donc? bruſlé d'amour que Diane en douleurs
Serre ma triſte cendre infuſe dans ſes pleurs,
Puis au ſein d'Artemiſe un tombeau de Mauſole.

XIII.

Diane, aucunes fois la raiſon me viſite
Et veut venir loger en ſa place, au cerveau,
Mais elle eſt eſtrangere, & un hoſte nouveau
Qui ne la cognoiſt point, la chaſſe & met en fuitte,
Il gaigne mes deſirs, les agace & deſpite,
Encontre ma raiſon, & bravant de plus beau
Mes penſers ſubornez, il arme d'un monceau
De fleches & de feux qu'ilz portent à ſa ſuitte.
Ha deſirz eſgarez! ah eſclaves d'amour!
Ha! mes traiſtres penſers! vous maudirez le jour
Que l'amour vous arma pour combattre le droict.
La Royne naturelle eſt tousjours la plus forte :
« Point, ce dirent ces fols, le plus fort nous emporte,
L'amour ſurmonte tout, qui luy reſiſteroit? »

XIV.

Je vis un jour un ſoldat terraſſé,
Bleſſé à mort de la main ennemie;
Avecq' le ſang l'ame rouge ravie
Se debattoit dans le ſein tranſpercé.
De mille mortz ce periſſant preſſé
Grinçoit les dents en l'extreme agonie,
Nous prioit tous de luy haſter la vie :
Mort & non mort, vif non vif fut laiſſé.
« *Ha, di-je allors, pareille eſt ma bleſſeure,*
Ainſi qu'à luy ma mort eſt toute ſeure,
Et la beauté quy me contraint mourir
Voit bien comment je languy' à ſa veuë,
Ne voulant pas tuer ceux qu'elle tue,
Ny par la mort un mourant ſecourir. »

XV.

Lorſque nous aſſaillons un fort bien defendu
Muny de gentz de bien, d'aſſiette difficile,
Le coeur, l'envye en croiſt, tant plus inacceſſible
Et dur à ſurmonter eſt le bien pretendu.
Le butin n'eſt plaiſant qui eſt ſi toſt rendu,
L'amitié qui nous eſt trop prompte & trop facile
Rend l'or à bon marché & un grand threſor vile,
Et le fort bien toſt pris auſſi toſt eſt perdu.
Il faut gaigner, garder une place tenable :
La gentille malice en la dame eſt loüable,
Par l'opiniaſtreté l'amant eſt embraſé.
Douce victoire, à peine ay-je fait preuve en ſomme
Que c'eſt le naturel de l'amitié de l'homme
D'affecter l'impoſſible & meſpriſer l'aiſé.

XVI.

Quand je voy' ce chasteau dedans lequel abonde
Le plaisir, le repos, & le contentement,
Si superbe, si fort, commandé fierement
D'un marbre cannelé, & de mainte tour ronde.
Je vironne à l'entour, & en faisant la ronde
J'oppose à mon plaisir, le dangier, le torment,
Et contre tout cela l'Amour fait vaillamment
Vaincre par les desirs toutes les peurs du monde:
L'Amour commande là, qui d'un traict rigoureux
Perce les conquerans, meurtrit les amoureux.
Le fier me refusa, quand de sa garnison
Je demandoy' un jour la paye vive ou morte,
Je veux à coup perdu me jetter dans la porte
Pour y avoir logis, pour le moins, en prison.

XVII.

Somme c'est un chasteau basti de diamans,
Couvert de lames d'or richement azurees
Où les trois Graces sont fierement emmurees,
Se servantz des hauts Cieux & des quatre elementz.
Nature y mit son tout, sa richesse & son sens,
Pour prouver ses grandeurs estre demesurees,
Elle enferma dehors les ames enferrees,
L'ardeur & les desirs des malheureux amantz.
Que me sert donc cest or & cest azur tant riche,
Ceste grandeur qui n'est plus royale que chiche
De donner à ses coups le beaume de ma vie?
Thresor inaccessible, helas, j'aimeroy' mieux
Que moins foible, moins beau, & moins proche des Cieux
Tu fusses beaucoup moindre, & moins mon ennemye!

XVIII.

Qui pourroit esperer en ayant affronté
Cest oeil imperieux, ceste celeste face?
Mais qui n'espereroit voyant sa douce grace,
Affriandé du miel d'une telle beauté?
Qui pourroit esperer rien que severité
De ce visage armé d'une agreable audace,
Et qui n'esperera de pouvoir trouver place
En un lieu que merite un labeur indompté?
Je ne puis esperer sachant mon impuissance.
J'espere & fay' chemin d'une folle esperance;
Si mon courage haut ne reussit à point,
Ny les fureurs du feu, ny les fers d'une fleche
Ne m'empescheront pas de voler à la breche,
Car l'espoir des vaincus est de n'esperer point.

XIX.

Je sen' bannir ma peur & le mal que j'endure,
Couché au doux abry d'un mirthe & d'un cypres,
Qui de leurs verds rameaux s'accolans prés à prés
Encourtinent la fleur qui mon chevet azure,
Oyant virer au fil d'un muzisien murmure
Milles Nymphes d'argent, qui de leurs flotz secrets
Bebrouillent en riant les perles dans les prets,
Et font les diamans rouller à l'adventure
Ce bosquet de verbrun qui cest' onde obscurcist,
D'Eschos armonieux, & de chantz retentist.
O sejour amiable! ô repos pretieux!
O giron, doux support au chef qui se tourmente!
O mes yeux bien heureux esclairez de ses yeux,
Heureux qui meurt icy & mourant ne lamente!

XX.

Nous ferons, ma Diane, un jardin fructueux :
J'en feray laboureur, vous dame & gardienne.
Vous donnerez le champ, je fourniray de peine,
Afin que son honneur soit commun à nous deux.
Les fleurs dont ce parterre esjouira nos yeux
Seront verds floriffants, leurs fubjects sont la graine,
Mes yeux l'arroferont & feront fa fontaine,
Il aura pour zephirs mes foufpirs amoureux;
Vous y verrez mellés mille beautez efclofes,
Soucis, œillets & lys, fans efpines les rofes,
Encolie & penfee, & pourrez y choifir
Fruictz fuccrez de duree, aprés des fleurs d'attente,
Et puis nous partirons à voftre choix la rente :
A moy toute la peine, & à vous le plaifir.

XXI.

Vous qui avez efcrit qu'il n'y a plus en terre
De Nymphe porte-fleche errante par les bois,
De Diane chaffante ainfi comme autres fois
Elle avoit fait aux cerfs une ordinaire guerre,
Voyez qui tient l'efpieu ou efchauffe l'enferre,
Mon aveugle fureur, voyez qui font ces doigtz
D'albaftre enfanglantés, marquez bien le carquois,
L'arc & le dard meurtrier, & le coup qui m'aterre,
Ce maintien chafte & brave un cheminer accord :
Vous diriez à fon pas, à fa fuitte, à fon port,
A la face, à l'habit, au croiffant qu'elle porte,
A fon œil qui domptant eft toujours indompté,
A fa beauté fevere, à fa douce beauté
Que Diane me tuë, & qu'elle n'eft pas morte.

XXII.

Le peinctre qui voudroit animer un tableau
D'un Printemps bien fleuri ou y feindre une glace
De cristal reluisant, ou l'azur & la face
Du Ciel, alors qu'il est plus serein & plus beau,
S'il vouloit faire naistre au bout de son pinceau
Le front de la Ciprine, ou retirer sa grace,
Ou l'astre qui des Cieux tient la premiere place,
Alors que son plein rond il refait de nouveau,
Qu'il imite, s'il peut, le front de ma Deesse,
Mais qu'il se garde bien que son arc ne le blesse.
S'il fait, Pycmalion, la mere de Cynire,
Qu'il voye prendre vie à ce qu'il aura peint,
Il fera par les maulx qu'il en aura contrainct
Le tableau parricide & le pinceau maudire.

XXIII.

Si je pouvoy' porter dedans le sein, Madame,
Avec mon amitié celle que j'ayme aussi,
Je ne me plongeroy' au curieux soucy
Qui devore mes sens d'une amoureuse flamme.
Doncques pour arrester l'aiguillon qui m'entame,
Donnez moy ce pourtraict, où je puisse transy
Effacer vostre teint d'un desir endurci,
Devorant vos beautez de la faim de mon ame,
Mourir comme mourut Laodamie, allors
Que de son ami mort elle embrassa le corps,
De ses ardentz regretz rechauffant cette glace,
Mourir, vous contemplant, de joye & de langueur.
J'ay bien dessus mon cœur portraicte vostre face
De la main de l'amour, mais vous avez mon cœur.

XXIV.

Poure peinctre aveuglé, qu'est-ce que tu tracasse
A ce petit pourtraict où tu perds ton latin,
Essayant d'esgaler de ton blanc argentin
Ou du vermeil, le lys & l'œillet de sa face?
Ce fat est amoureux, & veut gaigner ma place :
Il ny peint pour le front, la bouche & le tetin;
Sors de là, mon amy, je suis un peu mutin :
Madame, excusez moy, car j'y ay bonne grace.
Ces coquins n'ont crayon à vos couleurs pareil,
Ny blanc si blanc que vous, ny vermeil si vermeil.
Tout ce qui est mortel s'imite, mais au reste
Les peinctres n'ont de quoy representer les Dieux.
Mais j'ay desja choisi dans le thresor des Cieux
Un celeste crayon pour peindre le celeste.

XXV.

Que je soy' donc le peinctre, il m'a quitté la place.
Rengainé son pinceau : je veux bien faire mieux
Qu'en un tableau mortel, qui bien tost sera vieux
Et qui en peu de temps se pourrit & s'efface ;
Je pein' ce brave front, Empereur de ta face,
Tes levres de rubis, l'or de tes blonds cheveux,
L'incarnat de ta jouë & le feu de tes yeux,
Puis le succre du tout, le lustre de ta grace,
Je peins l'orgueil mignard qui pousse de ton sein
Les souspirs enfermez, l'yvoire de ta main.
Un peinctre ne peut plus : j'en sçay bien plus que luy,
Je fay' ouïr ta voix, & sentir ton haleine
Et ta douceur, & si on sçaura par ma peine
Que la lame, ou bien l'ame, est digne de l'estuy.

XXVI.

Autant de fois que vostre esprit de grace
Fera mouvoir un esclat de vos yeux
Sur ce pourtraict, en cela plus heureux
Que n'est l'absent duquel il peint la face,
Autant de fois il faudra que j'efface
Par ce tableau vos mespris oublieux.
Vous me verrez & ne verrez mes feux
Qui n'ont laissé exempte aucune place:
Autant de fois vous reverrez celuy
Qui se hayant, vous aime & son ennuy,
Mais on ne peut en ce tableau voir comme
De toutes parts je brusle peu à peu,
Ou autrement ce ne seroit qu'un feu
Qui n'auroit rien que la forme d'un homme.

XXVII.

Qui void le Dieu aux blonds cheveux
En quittant la mer son hostesse
Friser en l'air l'or de sa tresse,
Voilé de son chef pretieux,
Qui void l'æther proche des Cieux
Ou bien la forme menteresse,
La pluie d'or & la finesse
Du plus adultere des Dieux,
Cestuy là verra la peinture
De l'or & de la cheveleure
Qui efface, passe & surmonte
Le soleil & abbaisse encor
En mesprisant la pluie d'or,
L'æther qui se cache de honte.

XXVIII.

Non, ce ne ſont point deux couraux,
OEillets cramoiſis, ny encore
Une bouche : ce que j'adore
Merite bien des noms plus hautz,
C'eſt Iris treve de mes maux.
L'arc que le Ciel nous recolore
Fait la paix, celuy que j'honore
Fend l'orage de mes travaux.
Sois propice à mes vœuz ; ma veuë
Ne ſois de ton arc deſpourveuë,
Des Dieux la meſſagere & fille
Par qui le nuage eſt chaſſé,
Quand l'humeur de mes yeux diſtille
Du ciel de ſon front courroucé.

XXIX.

Vertomne eſtant bruſlé d'un tel feu que le mien,
Pipé qu'il fuſt des yeux de la nymphe Pomone,
Pour amolir le ſein de ſa dame felonne
Changea comme il voulut de forme & de maintien.
Mais helas mon pouvoir n'eſt tel que fuſt le ſien!
Il s'habilla en vieille à la teſte griſonne,
Et puis en Adonis, & lors jouit Vertomne
De ce qu'il adoroit pour ſon ſouverain bien.
Je ſuis bien ſeur du poinct, vous n'aimez pas, Deeſſe,
Le front enſillonné d'une froide vieilleſſe,
Un marcher tremblottant, deux yeux paſles, ternis ;
Si j'etois en ma forme inconſtant & muable,
Je formeroy' mon corps pour le faire amiable.
Comme mon ame eſt belle, il ſeroit Adonis.

XXX.

Si toſt que voſtre coche a peu enſemble avoir
Un amour ſi tres ferme, & ſi tres precieuſe,
Indigne de porter charge ſi gratieuſe,
Un deſplaiſir eſgal il nous fit recevoir.
Il eſt verſé par terre, en cela je puis voir
Que fortune ne veut m'eſtre ſi rigoureuſe
Que ſi elle n'eſtoit que pour vous malheureuſe;
Si j'interprete mal, je me veux decepvoir:
Doux bien, douce douleur qui nous ſera commune,
Je me deſdi' du mal que j'ay dit de fortune
Si mon mal & mon bien ſont unis avecq'vous;
Je ne vous cerche pas compagne en ma triſteſſe,
Mais j'aimeroy fortune, & ſes coups ſeront doux
Si la playe d'amour nous uniſt, & nous bleſſe.

XXXI.

Dans le parc de Thaly j'ay dreſſé deux planſons
Sur qui le temps faucheur ny l'ennuyeuſe eſtorſe
Des filles de la Nuict jamais n'aura de force,
Et non plus que mes vers n'eſteindra leurs renoms.
J'ay engravé deſſus deux chiffres nourriſſons
D'une ferme union qui avec leur ecorce
Prend croiſſance & vigueur, & avecqu'eux s'efforce
D'acroiſtre l'amitié comme croiſſent les noms;
Croiſſez, arbres heureux, arbres en qui j'ay mis
Ces noms & mon ferment, & mon amour promis.
Aupres de mon ſerment je metz ceſte priere :
« *Vous Nymphes qui mouillez leurs pieds ſi doucement,*
Accroiſſez ſes rameaux comme croiſt ma miſere,
Faites croiſtre ſes noms ainſi que mon tourment. »

XXXII.

Je dispute pour vous contre ceste lignee,
Tige de tant de Ducs, de Princes & Seigneurs,
Puis je debas l'honneur de vos predecesseurs
Contre vous qu'un tel sang a la terre donnee.
Je suis en tel combat que mon ame estonnee
Balance inconstamment à vos divins honneurs,
Ores pour vos vertus, ores pour vos grandeurs,
Pour l'honneur & pour l'heur auquel vous estes nee.
Ce nom Salviati s'esleve jusqu'aux cieux,
Vostre perfection n'imite que les Dieux.
J'estime la grandeur une celeste grace,
Ce don n'est rien, s'il n'est d'autres dons decoré :
C'est beaucoup d'estre ainsi de sa race honoré,
Mais c'est encores plus d'estre honneur de sa race.

XXXIII.

Je veux te louër, te chanter,
Dire ta beauté nonpareille,
Benigne & gratieuze oreille
Qui prens plaisir à m'escouter ;
Mes cris ne t'ont peu desgoutter :
Si je suis prest, tu t'appareille,
Ta douceur à mon mal pareille
Lamente en m'oyant lamenter,
Honneste, douce & debonnaire
Tu escoutes bien ma priere :
C'est pourquoy ainsi je t'appelle,
Mais si tu fais contre raison
De la sourde à mon oraison,
Tu seras mal faite & moins belle.

XXXIV.

Guerre ouverte, & non point tant de ſubtilitez :
C'eſt aux foibles de cœur qu'il faut un advantage.
Pourquoy me caches-tu le Ciel de ton viſage
De ce traiſtre ſatin, larron de tes beautez?
Tu caches tout horſmis les deux vives clartez
Qui m'ont percé le cœur, eſblouy le courage,
Tu caches tout horſmis ce qui me fait dommage,
Ces deux brigands, tyrans de tant de libertez;
Belle, cache les rais de ta divine veuë.
Du reſte ſi tu veux, chemine toute nuë,
Que je voye ton front, & ta bouche & ta main.
Amour! que de beautez, que de lys, que de rozes.
Mais pourquoy retiens-tu tes pommettes encloſes!
Je t'ay monſtré mon cœur, au moins monſtre ton ſein.

XXXV.

Je ne ſçay s'il te ſouviendroit
Qu'en ta main blanche & graſſelette
Meſloit de liaiſon bien faicte
Ton doigt meſcogneu de mon doigt,
En ce las d'amour ſe perdoit
Comme au cep mon ame ſubjecte,
Nous chantions d'une main muette
Le feu qui au ſein ſe fondoit;
Si tu es fine aſſez, devine
Ce que ſur nos doigts j'imagine
Qui ſont entrelaſſez ainſi,
Si tu devines nos penſees
Qui s'accorderont en ceci
Comme nos doigts ſont enlaſſez.

XXXVI.

Tu m'avois demandé, mignonne,
De Paris quelque nouveauté :
Le nouveau plaift à ta beauté,
C'eft la nouveauté qui m'eftonne.
Je n'ay veu depuis ta perfonne
Rien qui doive eftre fouhaité,
Ainfi je n'ay rien apporté
Que ce criftal que je te donne.
Que di-je, je ne pouvoy' mieux
Pour monftrer enfemble à tes yeux,
Mon feu, ta beauté merveilleufe.
C'eft nouveauté! tu n'en crois rien,
J'efpere que par ce moyen
De toy tu feras amoureufe.

XXXVII.

Yeux enchanteurs, les pipeurs de ma veuë,
Veuë engeolleuze, haineuze de mes yeux,
Face riante à ma mort, à mon mieux,
Cefte beauté cache l'ame incogneuë;
Tu as furpris ma vie à l'impourveuë,
Mais furpren' moy, comme du haut des Cieux
Diane fit qui furprit otieux
Endymion, couverte d'une nuë,
Car je fuis tien auffi bien comme luy.
Son heur me fuit, j'empoigne fon ennuy,
A luy & moy ta puiffance eft commune,
Mais las! je veille & il fuft endormy,
Il fuft aimé, & je ne fuis qu'amy
Qui fans baifer me morfonds à la lune!

XXXVIII.

N'a doncques peu l'amour d'une mignarde rage,
D'un malheur bien heureux, d'un malheureux bonheur
Combatre vostre ennuy, & mesler la couleur
D'un oeillet sur le lys de vostre blanc visage.
C'est à ceste blancheur que l'amour fait hommage,
C'est l'honneur de vos yeux, c'est encor l'autre honneur
Qui rid en vostre front, mais c'est plus tost malheur
Qu'un bon heur, car un bien ne peut faire dommage;
Diane, je sçay bien : vous estes de bon or,
Mais il est blemissant, pour ce qu'il n'a encor
Prins couleur aux chaleurs d'une ardente fournaize;
Ayez pitié de vous, & comme peu à peu
La flamme roussist l'or, l'amour soit vostre feu
Et que je soy' l'orphevre, & l'hymen soit la braize.

XXXIX.

Va-t-'en dans le sein de ma mye,
Sonnet plus mignon, plus heureux
Que ton maistre, & que l'amoureux
Qui aimant, bruslant, ne s'ennuye.
Tu vas, je ne t'en porte envie,
Estre devoré de ses yeux,
Avoir un accueil gracieux
Et je ne la voy' qu'ennemie :
Elle t'ayme & elle est si belle!
Ne devien' pas amoureux d'elle,
Ce papier ne peut faire ennuy,
Mais pour le lieu où on le porte,
Je voudroy' faire en quelque sorte
Un change de moy & de luy.

XL.

Vos yeux ont honoré d'une celeste veuë
Mon labeur guerdonné des peines de vos yeux,
Vous avez coloré d'un clin d'oeil gracieux
Mon papier blemissant du jour de vostre nuë.
Le laboureux trainant le soc de la charrue,
Importuné des ventz & d'un temps pluvieux
Est ainsi soulagé, quand le soleil des cieux
Luy rayonne le chef, saillant à l'impourveuë.
J'ay plus vostre renom que mes peines chanté,
Et quoyque repoussé, affligé, maltraicté,
Si est-ce que pourtant mon stile ne se change.
Ne mesprisez les vers qui vous ont en tel prix,
Et lisez de bon coeur mes cris & mes escripts,
Et vous lirez mes maux avec vostre louange.

XLI.

L'Hyver à la teste grisonne
Gagea que le ciel luy donnoit
Une blancheur qu'il oseroit
Monstrer pour braver ma mignonne :
Le ciel force neige luy donne;
Le vieillard qui par là pensoit
Avoir gaigné, me demandoit
Le prix que sa victoire ordonne :
« *Nous allons guetter au matin*
Ma belle qui, au blanc satin,
Faisoit honte aux lys, & aux fleurs. »
Le vieillard se dedit & tremble
Voyant le lustre, & les couleurs
De ma mie & la neige ensemble.

XLII.

Auprés de ce beau teinct le lys en noir se change,
Le laict est bazané auprés de ce beau teinct,
Du cygne la blancheur auprés de vous s'esteinct,
Et celle du papier où est vostre louange.
Le succre est blanc, & lorsqu'en la bouche on le range
Le goust plaist, comme faict le lustre qui le peinct,
Plus blanc est l'arcenic, mais c'est un lustre feinct,
Car c'est mort, c'est poison à celuy qui le mange.
Vostre blanc en plaisir taint ma rouge douleur.
Soyez douce du goust, comme belle en couleur,
Que mon espoir ne soit desmenty par l'espreuve,
Vostre blanc ne soit point d'aconite noircy,
Car ce sera ma mort, belle, si je vous trouve
Aussi blanche que neige & froide tout ainsi.

XLIII.

Il te doit souvenir, Diane, en mon absence
Des marques que ta gorge, & ton bras, & ta main
Portent pour tesmoigner que le sort inhumain
A grand tort me priva du jour de ta presence,
Car Nature avoit mis fort peu de difference
En ce que nous avons d'apparent & d'humain,
En cinq marques encor que tu sçais, mais en vain
Eust elle de nous deux si chere souvenance ;
Mon bras gauche est marqué de mesme que le tien,
Ma main est differente à la tiene de rien,
Si que, hors la blancheur, quand elles sont ensemble
Nous les mescognoissons : nous avons, toy & moy,
Encor trois seings pareilz : Mais quel malheur pourquoy
A mon vouloir brustant ton vouloir ne ressemble !

XLIV.

Que voy-je? une blancheur à qui la neige eſt noire,
Des yeux ravis en ſoy, de ſoy meſme eſblouis,
Des oilletz à l'envy des lys eſpanouïs,
Des doigts qui prennent luſtre à ces marches d'hyvoire,
Mais qu'eſt-ce qu'en oyant encor ne puis-je croire,
Un cæleſte concert, les orbes esjouis,
Qui me vole à moy meſme & pille eſvanouïs
L'ame, le coeur, l'eſprit, les ſens, & la memoire.
Qui pourroit vous ouïr, ſi belle vous voyant?
Et qui vous pourroit voir ſi douce vous oyant?
O difficile choix de ſi hautes merveilles!
Mon coeur s'envole à vous, tout ſlame & tout deſir,
Certain de me quitter, incertain de choiſir,
Le paſſage des yeux, ou celuy des oreilles!

XLV.

Veux-tu plaider, Amour? ou s'il faut que j'endure
Les maux que tu me fais? non, j'ayme mieux plaider.
Je t'adjourne, j'informe, & veux te demander
La ſomme & l'intereſt de tout ce que j'endure,
Tu me repareras l'injuſtice & l'injure
Dont tu uſe envers moy; la Raiſon veut m'aider,
Comptons, Amour, tous deux, commence à regarder
Mes ſervices paſſez, & m'en paye l'uſure;
Ma Maiſtreſſe ſera pour moy à ce beſoin :
Je la veux pour arbitre, ou juge, ou pour teſmoin,
Ouy, je veux qu'elle ſoit arbitre de ma vie,
Et ne puis recuſer, combien que je cognoys
Qu'elle n'a droict eſcript, ne couſtume, ne loix,
Et que, pour m'achever, elle eſt juge & partie.

XLVI.

Tremblant d'une ſiebvre bourrelle
Je paſſoy' la glace en froideur,
Puis une fournaiſe d'ardeur
Bruſloit mon ſang & ma moëlle.
L'amour premierement me gelle,
M'oſte l'eſperance de peur,
Puis ſa violente chaleur
D'eſpoir m'eſchauffe la cervelle.
Je me pleignoy' amerement
Des longueurs qui ſi longuement
Faiſoyent me deſplaire ma vie :
L'amour & mon mal'heur fatal
De ma ſiebvre quarte guerie
Me firent entrer en chaud mal.

XLVII.

En fendant l'eſtomac de la Saulne argentine
Des avirons trenchantz, qui en mille morceaux
Faiſoyent jaillir en l'air mille bluettes d'eaux,
Je tuoy' dedans l'eau une flamme divine,
Mais j'eſtoy' bien deçeu : je ſen' en ma poictrine
Doubler mes feux eſmeus, mes playes & mes maulx,
Vivre, parmi les flots, les eternels flambeaux
Qui du ciel en mon ſein eſprirent leur racine.
Mille Nymphes des bois ſortent leur chef d'argent
Sur les ſaulles feuïllież & ſuivent en nageant
De l'oeil & de la voix, & mes cris, & mes rames.
Où fuis-tu, malheureux, où cerches-tu repos?
Penſes-tu bien que l'eau noye amour & les flammes?
Venus fuſt nee en mer, & vit parmy les flotz.

XLVIII.

J'avoy' juré ma mort & de mes triſtes jours
La deſirable fin, lorſque de ta preſence
Je me verroy' banny. Sus donc, Aubigné, penſe
A te priver du jour, banny de tes amours!
Mais mourir c'eſt trop peu, je veux languir tousjours,
Boire & ſuccer le fiel, vivre d'impatience,
M'endormir ſur les pleurs de ta meurtriere abſence,
M'eſtranger du remede & fuïr mon ſecours.
N'eſt-ce pas bien mourir, me priver de ma vie?
Je ne vy' que de toy, je n'ay donc pas envie
De vivre en te laiſſant, encores je me vouë
A la plus rude mort qui ſe puiſſe eſprouver;
C'eſt ainſi qu'on refuze un coup pour achever
Au condamné qui doibt languir ſur une rouë.

XLIX.

Si toſt que l'amour euſt empriſſonné mon ame
Soubz les eſtroittes loix d'une grande beauté,
Le malheur qui jamais ne peut eſtre dompté
Acheva de tout point mon torment, & ſa flamme:
L'un retint mon eſprit à jamais prés ma dame,
L'autre arrache le corps, çà & là tormenté.
Iniquité cruelle, inique cruauté
Qui deux poinctz tant unis en deux moitiez entame!
Voila comment je fay' d'un exil envieux
Mes ſens nuds de vigueur, ſans leur regard mes yeux,
Et chaſque part de moy eſt à part inutile.
Si le ſang & le coeur ne vivent plus dehors,
Si l'eſprit ſeparé ne ſert de rien au corps,
Qui dira que l'exil n'eſt une mort civile?

L.

Quand du ſort inhumain les tenailles flambantes
Du milieu de mon corps tirent cruellement
Mon coeur qui bat encor & pouſſe obſtinement,
Abandonnant le corps, ſes pleintes impuiſſantes,
Que je ſen' de douleurs, de peines violentes!
Mon corps demeure ſec, abbatu de torment
Et le coeur qu'on m'arrache eſt de mon ſentiment.
Ces partz meurent en moy, l'une de l'autre abſentes,
Tous mes ſens eſperduz ſouffrent de ſes rigueurs,
Et tous eſgalement portent de ſes malheurs
L'infiny qu'on ne peut pour departir eſteindre,
Car l'amour eſt un feu & le feu divisé
En mille & mille corps ne peut eſtre eſpuiſé,
Et pour eſtre party, chaſque part n'en eſt moindre.

LI.

Pourquoy, ſi vous vouliez à jamais me chaſſer
Du ſoleil de ma vie & hors de voſtre grace,
N'avez-vous fait mon coeur changer auſſi de place,
Puis quand il vous euſt pleu fuir & deſplacer,
Au moins avecq' l'eſpoir vous deviez effacer
Le ſouvenir de vous : ſi je perdoy' la trace
De mes regretz trenchantz, comme de voſtre face,
Je feroy' par un mal un autre mal ceſſer.
Vous n'eſtes pitoyable & avez peur de l'eſtre,
Vous fuyez ma raiſon de peur de la cognoiſtre.
Le juge eſt impiteux qui bien loin de ſa veuë
Fait mourir le captif, pour n'en avoir pitié,
Et la playe que m'a faicte voſtre amitié
Eſt plus forte que l'oeil de celle qui me tuë.

LII.

Le ſot qui eſpiant mal à propos un aſtre
D'une fauce aſtralabe & d'un faux inſtrument
Dit que je vous perdray dedans ſix mois, il ment.
Fortune ne m'eſt pas ſi cruelle maraſtre :
Je veux ſçavoir qui eſt ce mignon, ce folaſtre,
Eſtropié des yeux & de l'entendement,
Luy arracher la barbe, & demander comment
Il eſt ſi liberal de preſcher mon deſaſtre.
Ouy, mais, ce dira il, je le voy par le ſort.
Regarde donc plus prés, tu y verras ma mort.
Voila un coup de pied, aſtrologue parjure,
Par ton ſort, maiſtre ſot, voyois-tu ce malheur?
Deſdy' toy, ou je veux, monſieur le devineur,
Voir ſi tu as preveu ta derniere adventure.

LIII.

Si ceſt oeil foudroyant qui m'a tant deſdaigné
N'a peu voir en mon front la poltronne inconſtance,
N'ay-je point merité en juſte recompenſe
D'eſtre auſſi prés admis que je ſuis eſloigné?
Penſe, injuſte beauté, ſi tu m'avois donné
Seulement par eſſay un traict de bienveillance,
A quel effort d'amour croiſtroit ma patience!
De quel braſier mon coeur ſeroit environné,
Voyant luire aux beaux jours d'une face nouvelle
Un favorable ris pour un deſpit rebelle;
Juge quelles ſeroyent mes ardentes fureurs,
Si la main qui me pouſſe apprenoit à m'attraire,
Si tes amers refus eſtoyent douces faveurs,
Comme on juge le bien à l'eſgard du contraire!

LIV.

Ceux qui n'ont à compter que leurs feinctes douleurs,
L'emmielle, le venin du quel ilz empoizonnent,
Que le mal contrefaict qu'eux mesmes ilz se donnent,
Pour chatouiller leurs sens de mignardes rigueurs,
Si ces adeloizis eussent fondé leurs pleurs
Sur les justes courroux qui mon ame environnent,
Les souspirs inconstans qui de leur sein frissonnent
Ne seroyent feinctz, non plus que feinctes leurs douleurs.
Mais quoy! de mesmes pleurs leur triste face est teincte
Et mesmes signes ont l'amour vray, & la feincte.
Que ne puis-je arracher, monstrer mon coeur au jour?
Que ne fit Jupiter au sein une ouverture?
Las! faut-il que le temps prouve ce que j'endure,
Et que le pis d'aimer soit la preuve d'amour?

LV.

J'estoy' au grand chemin qui meine les amantz
Au jardin de Cipris cueillir la jouïssance
Des fruictz à demi meurs, d'aigreur, d'impatience,
Et usoy' en ce trac mon espoir & mes ans.
Ce chemin est fascheux, plein de sables mouvantz,
D'espines, de rochers, & la tendrette enfance,
D'un million de fleurs qu'un pré mignard ageance
Montre à gauche un sentier qui pippe les passantz.
Je laisse pour l'aisé, le fascheux & l'utile,
Je pren' le mal trompeur pour le bien difficile,
Mais plus je vay' avant, je m'engage tousjours
Emprisonné des eaux, des fossez & des hayes,
Là j'apprins pour l'espoir à devorer les playes
Et qu'en beuvant l'amer on merite le doux.

Lost

LVI.

Celuy qui voit comment je me pais de regretz,
De desseins mal assis, d'une esperance vaine,
D'un trop tard repentir, d'une peur trop soudaine,
Les sanglotz estouffez qui se suivent de prés,
Celuy qui voit comment j'essaye tout expres
A me noyer de pleurs au gré d'une inhumaine,
Des souspirs de mon flanc revomissant ma peine,
N'ayant tant de cheveux dessus moy que de trebz,
Celuy là qui me voit, ennemy de mon aise,
Brusler opiniastre en cette mesme braise
Qu'un amour trop constant a voulu atizer,
Me dit qu'il n'y a point de maistresse si belle
Qui puisse meriter qu'on pleure tant pour elle,
Ou bien qu'il n'y a point de vers pour la priser.

LVII.

Chacun souffre son mal : tu ne sens pas ma peine,
Mon cœur second, helas! tu ne sens pas mes maux;
Je me veux mal d'autant que j'ayme mes travaux,
Ainsi de mon amour je conçoy' une haine.
Tu touches bien mon poulx hasté de mon haleine,
Tu sens bien ma chaleur, ma fiebvre, mes travaux,
Tu vois mon oeil tourné, tu vois bien les assaulx
Qui font plus que ma vie estre ma mort certaine;
Mais las! si tu pouvois souffrir, comme je fays,
Ce de quoy je me plein', je te lairrois le fais
De porter seulement le frizon d'une oeillade :
Encor' t'est-il advis que pour rien je me deus?
Mon mal est assez grand pour en empescher deux.
Mais le sain oublieux est inique au malade.

LVIII.

Mille baiſers perdus, mille & mille faveurs,
Sont autant de bourreaux de ma triſte penſee,
Rien ne la rend malade & ne l'a offenſee
Que le ſuccre, le rys, le miel, & les douceurs :
Mon coeur eſt donc contraire à tous les autres coeurs,
Mon penſer eſt bizarre, & mon ame inſenſee
Qui fait preſente encor' une choze paſſee,
Crevant de deſeſpoir le fiel de mes douleurs.
Rien n'eſt le deſtructeur de ma pauvre eſperance
Que le paſſé preſent : ô dure ſouvenance
Qui me fait de moy meſme ennemy devenir!
Vivez, amans heureux, d'une douce memoire,
Faites ma douce mort, que toſt je puiſſe boire
En l'oubly dont j'ay ſoif, & non du ſouvenir.

LIX.

Pour faire les teſmoins de ma perte les bois
Et les lieux eſgarez, pour contraindre les pleines
Et les rocz endurcis & les claires fontaines
A donner les accentz d'une ſeconde voix,
Pour faire les eſchos reſpondre par ſept fois
A ſes cris eſclatans qui ſortent de mes gennes,
En redoublant mes cris je redouble mes peines,
Je ralume le mal qu'amorty je penſoys.
Mon malheur n'eſt pas tel que je le puiſſe feindre,
Il ſe monſtre ſoy meſme, & il ſçait bien ſe pleindre
Quand je le veux cacher ſoubz la clef d'un bon cœur.
J'appelle laſcheté trop longue patience :
Vrayment taire ſon mal eſt ſigne de conſtance,
Mais c'eſt la marque auſſi d'une foible douleur.

LX.

Je despite à ce coup ton inique puissance,
O nature cruelle à tes propres enfantz,
Terre yvre de mon sang, ô astres rougissantz,
Bourreaux du ciel injuste, avecq' leur influence
Je n'ay peur d'eschauffer sur mon outrecuidance
Vostre aveugle fureur, vos courroux impuissantz.
Ils sont sourds, je le sçay, car mes souspirs cuisantz
N'ont peu impetrer d'eux une povre audience;
Si en les diffamant je les puis faire ouyr,
J'auray en les faschant de quoy me resjouir:
Ils entendront de moy tant d'estranges desastres
Contraires au destin, contraires à leurs cours,
Qu'au lieu d'estre ennemis, j'auray à mon secours
La nature, la terre, & le ciel & les astres.

LXI.

Si ceux là sont damnez qui, privez d'esperance,
Sur leur acier sanglant vaincus se laissent choi.,
Si c'est damnation tomber en desespoir,
Si s'enferrer soy mesme est une impatience,
N'est-ce pas se damner contre sa conscience,
Avoir soif de poison, fonder tout son espoir
Sur un sable mouvant? hé! où peut il avoir
Pire damnation, ny plus aigre sentence?
Un mesprisé peut il craindre son dernier jour?
Qui craint Minos pour juge aprés l'injuste amour?
Desdaigné que je suis, comment pourroy-je craindre
Une roche, un Caucase, un autour outrageux,
Au prix de mes tormentz? Je meurs pour avoir mieux,
Puisque de deux malheurs il faut choisir le moindre.

LXII.

Est-il donc vray qu'il faut que ma veuë enchantee
Allume dans mon sein l'homicide desir
Qui fait haïr ma vie, & pour elle choisir
L'aisé saccagement de ma force domptee?
Puis-je voir sans pleurer ma raison surmontee
Laisser mon sens captif par la flamme perir?
Puis-je voir la beauté qui me constraint mourir
Se rire en sa blancheur de moy ensanglantee?
Je maudy' les fiertez, les beautez & les cieux,
Je maudy' mon vouloir, mon desir, & mes yeux,
Je loueroy' les beautez, cieux & perseverance,
Si la beauté vouloit animer sa pitié,
Si les cieux inclinoyent sur moy son amitié,
La dure fermeté, si elle estoit constance.

LXIII.

Comment veux-je que l'ame, & foible & desolee,
Commande à mon desir & corrige mes yeux
Eschauffez du divin & des forces des cieux
Contre qui toute force en vain est esbranlee?
Comment peut l'ame humaine eschapper afolee
De la mesme rigueur qui fait cent fois les Dieux
Perdre leurs dignittez & mourir amoureux?
O ame pour jamais destruicte, enforcelee!
Je veux benir les cieux, ma dame, & sa beauté,
Je beny' mon desir, mes yeux, ma volonté,
Car ma perte me plaist, je me plais à ma flamme.
Les Cieux m'ont fait heureux d'aimer en si haut lieu:
Ma dame & sa beauté, d'homme me font un Dieu,
Bruslent le corps pour mettre au ciel d'amour son ame.

LXIV.

Je ne ſçay' ſi je doy' eſtimer par raiſon
Le jour ou la ſaiſon ou contraire, ou heureux
Que je vy' de ſes yeux la flamme gracieuſe
Empoiſonner mes ſens d'une douce poiſon.
Ses deux Souleilz me font heureux en la priſon
Où loge la douceur & la peine engoiſſeuſe,
Mais telle qu'elle ſoit, ou douce, ou ennuyeuſe,
De la ſource du mal j'eſpere gueriſon.
Je n'en veux qu'à ces yeux, non aux ſiens, mais aux miens,
Et quand tout eſt bien dict, & aux miens & aux ſiens,
Car les traiſtres ont eu entr'eux intelligence :
Les ſiens plus cauteleux me prindrent endormy
Et les miens ne veilloyent que veillantz à demy,
Ou bien ils veilloyent trop, volantz ma patience.

LXV.

Fortune n'euſt jamais tant d'inconſtance,
Tant de malheur, de prompt evenement
Que j'ay de peur, de peine, de tourment,
En apprenant que c'eſt qu'obeiſſance ;
Je ſuis faſcheux aimant voſtre preſence,
Trop grand Seigneur la fuyant ſagement,
Je ne ſçeus oncq'une fois ſeulement
En vous ſervant me donner patience,
Eſtant hardy, je ſuis fol, hazardeux,
Si je ſuis ſage, on m'appelle paoureux,
Voyez comment il ſeroit difficile
De donner loy à la fureur des ventz :
J'ay fait naufrage aux rages d'une Scylle.
Fuyant Caribde & les ſcyrthes mouvantz.

LXVI.

O combien le repos devroit eſtre plaiſant
Aprés un long chemin, faſcheux & difficile!
O combien la ſanté qui tire le debile
Hors du lict par la main, le va favoriſant,
Combien, aprés la nuict, le ſoleil reluiſant
Fait paroiſtre au matin ſon jour doux & utile,
Combien aprés l'hyver vault un printemps fertile,
Et le zephir douillet aprés le froid cuiſant!
Combien aprés la peur eſt douce l'aſſeurance,
Aprés le deſeſpoir eſt chere l'eſperance,
Aprés le ſens perdu recouvrer la raiſon!
O combien à ſouhait, combien delicieuſe
Seroit ma liberté aprés ceſte priſon,
Combien au condamné ſeroit la vie heureuſe!

LXVII.

Docteurs, qui annoncez que nos Eſpritz ont eu
Entrant dedans leur corps, de la main de leur pere,
Le choix du bon, pour voir & fuir le contraire,
Et que l'arbitre franc du Ciel ilz ont reçeu,
Si vous aviez, cagotz, fait preuve de ce feu
Qui ſçait de mon plaiſir ma volonté diſtraire,
Qui fait haïr mon bien & mon malheur me plaire,
Et ne pouvoir vouloir, vouloir ce que je ſuis,
Vous ſçauriez que l'eſprit ſe ſent de ſon organe.
J'en fis la preuve allors que les yeux de Diane
Changerent mon vouloir à ne vouloir qu'amour;
Ma volonté n'eſt plus volonté qu'à faux tiltre,
Je voudroy' n'aimer point, & j'ayme de ce jour
Ce qui m'oſte le choix, l'ame & le franc arbitre.

LXVIII.

Cest esthomac de marbre est-il pas suffizant
Pour monstrer que le cœur qui là dedans s'emmure
Comme luy est de marbre & d'estoffe plus dure
Qu'un roc invariable, endurcy & pesant !
J'ayme bien la beauté du marbre reluisant,
Mais je n'y puis graver ny terme, ny peincture ;
Tableau sainct où mon nom servira de figure,
Sois dur à l'effacer ainsi qu'en l'incisant,
Car si les diamantz se gravent par les eaux,
Et si l'on voit les rochz fenduz par les ruisseaux,
Si du borgne Affricain le soin, les feux aussi
Parmy les rochz brisés firent chemin aux armes,
Je graveray mon nom sur ce cœur endurcy,
Le brustant de mes feux, le mynant de mes larmes.

LXIX.

Un povre serf brustant d'un tel feu que le mien,
Longtemps humilié, discourant à sa dame
Son amour, sa constance & sa volante flamme
Eut pour responſe enfin qu'elle n'en croyoit rien.
Un' autrefois louant sa grace, son maintien,
Ses vertus, sa beauté qui le tue & l'enflamme,
Son corps digne des Cieux, la prison de son ame,
Elle dit : « Taisez-vous, car je le cognoy bien. »
Ha ! dame, qui n'es moins stupide qu'orgueilleuze,
Deceuë que trompant, fiere que desdaigneuze,
Il faloit, pour respondre au vray & sagement,
Mettre au premier discours ta responſe derniere,
Garder à tes beautez l'ignorance premiere,
Et tu eusses cogneu ta faute & mon torment.

LXX.

Diane, des le jour que l'esclair de ta face
Affrianda mes yeux d'un appas enchanteur,
Je n'ay peu adviser si je doy plus d'honneur
A ta douce beauté, ta sagesse, ou ta grace :
L'une me brusle, & l'autre a fait transir de glace
Mon espoir, la troisieme a mis dedans mon cœur
Un vif pourtraict non feinct d'une feinte douceur,
Fondement sablonneux où j'assieds mon audace;
Ta beauté fit voler mon ardeur jusqu'aux Cieux,
Ta sagesse l'asseure & fait esperer mieux,
Tes gracieux accueils eslevent mon envie;
Ta beauté me fera supporter ta rigueur,
Ta sagesse pourra excuser mon erreur,
Ta grace interinant la grace de ma vie.

LXXI.

Les lys me semblent noirs, le miel aigre à outrance,
Les rozes sentir mal, les œillets sans couleur,
Les mirthes, les lauriers ont perdu leur verdeur,
Le dormir m'est fascheux & long en votre absence,
Mais les lys fussent blancs, le miel doux, & je pense
Que la roze & l'œillet ne fussent sans honneur,
Les mirthes, les lauriers fussent verds du labeur,
J'eusse aymé le dormir avecq' vostre presence,
Que si loin de vos yeux à regret m'absentant,
Le corps enduroit seul, estant l'esprit content :
Laissons le lys, le miel, rozes, œilletz desplaire,
Les myrthes, les lauriers des le printemps fletrir,
Me nuire le repos, me nuire le dormir,
Et que tout, horsmis vous, me puisse estre contraire.

LXXII.

Aprés avoir loué vos beautez ravissantes,
Et ce que vos beaux yeux, & ce que le miroir
Pour vous enorgueillir vous ont peu faire voir,
De nos afflictions les causes si puissantes,
N'abatardissez pas ses immortelles plantes :
Tant de belles couleurs ne soyent pour decevoir,
Ne trompez pas les yeux, prenez plaisir d'avoir
Et le sucre & le miel soubz les fleurs jaunissantes.
L'aigreur & l'amertume & suc empoisonneur
Sont aux herbes des champs, aux plantes sans honeur
Qui parent des deserts les solitaires plaines ;
Les arts, la nourriture, & l'origine en vous
Ne vous permettent pas autre fruict que le doux,
Ny de franches couleurs cacher de fauces graines.

LXXIII.

Nos desirs sont d'Amour la devorante braise,
Sa boutique nos corps, ses flammes nos douleurs,
Ses tenailles nos yeux, & la trempe nos pleurs,
Noz souspirs ses souffletz, & nos seins sa fournaize ;
De courroux, ses marteaux, il tourmente nostre aize
Et sur la dureté il rabbat nos malheurs,
Elle luy sert d'enclume & d'estoffe nos cœurs
Qu'au feu trop violent de nos cœurs il appaise,
Afin que l'appaisant & moüillant peu à peu
Il brusle d'avantage & rengrege son feu.
Mais l'abondance d'eau peut amortir la flamme :
Je tromperay l'enfant, car pensant m'embraser,
Tant de pleurs sortiront sur le feu qui m'enflame
Qu'il noyera sa fournaise au lieu de l'arroser.

LXXIV.

Ceux qui font à leur dos un innocent outrage,
Enhardis à leur perte & fur foy courageux,
Bourrelez des pechez & des tours vicieux,
Qui reviennent au rouge en leur afpre courage,
Ont un' humeur pareille à l'amoureufe rage.
Je fuis cruel fur moy, ils font cruelz fur eux,
Ilz penfent meriter, & je me fen' heureux,
Comme ilz font de leurs coups, de mon propre dommage;
D'un zele hypocritique ils perdent la pitié,
Je fuis impitoyable en ma folle amitié,
Ils pleignent fort leurs maux, moy je ne puis me taire,
Mais ils font repentans d'un enorme forfait,
En ce poinct feulement noftre mal eft contraire,
Car fi je fuis martyr, c'eft pour n'avoir rien fait.

LXXV.

Que peut une galere ayant perdu la rame,
Le poiffon hors de l'eau, la terre fans humeur,
Un Roy fans fon confeil, un peuple fans Seigneur,
La falamandre froide ayant perdu la flamme?
Que pourra faire un corps deftitué de l'ame,
Et le fan orphelin par le coup d'un chaffeur?
Beaucoup moins peut encor le trifte ferviteur
Efgaré de fon cœur, & des yeux de fa dame.
Helas! que puis-je donc? je ne puis que fouffrir
Et ma force me nuit m'empefchant de mourir.
Je n'imagine rien qu'un defefpoir d'abfence,
Je puis cercher le fonds de ma fiere douleur,
L'effence de tout mal, je puis tout pour malheur,
Mais c'eft à me guerir qu'on voit mon impuiffance.

LXXVI.

Le jardinier curieux de ses fleurs,
De jour en jour beant leur accroissance,
Ardent les voit, & les espie, & pense
Qu'elles ont trop encoffré leurs couleurs;
Mais lorsqu'au lict il endort ses labeurs,
Son jardin fait, ce semble, en son absence
Plus de profit que quand par sa presence
Il amusoit des herbes les rigueurs;
J'en suis ainsi m'esloignant de mon feu:
Je l'ai trouvé en mon repos accreu.
Comme il est né s'accroissant de paresse
Sans moy, sur moy il monstre ses effortz,
Il me poursuit lors que je le delaisse,
C'est un malheur qui veille quand je dors.

LXXVII.

Je deploroy' le sort d'une branche orpheline
D'un saulle my-mangé que la rustique main
Faisoit servir d'appuy à un sep inhumain
Ingrat de ce qui l'ha preservé de ruyne.
La mort proche l'asseche, & du sep la racine
Luy oste la substance encor, il pousse en vain
Les cyons malheureux qu'un trop chaud lendemain
Ou un bize trenchant en un coup extermine.
Las! je t'immortalize, & te deffends du port
De l'oubly tenebreux, tu me donnes la mort,
Faisant fener, mourir ma tendrette esperance:
Quand sans espoir j'espere une fin à mes pleurs,
Tu me meurtris, ingratte, au jour de ma naissance,
Des ventz de mes souspirs, des feux de mes douleurs.

LXXVIII.

Soubz un oeil languissant & pleurant à demy,
Soubz un humble maintien, soubz une douce face,
Tu cache un faux regard, un esclair de menace,
Un port enorgueilly, un visage ennemi;
Tu as de la douceur, mais il y a parmy,
Les six parts de poison, dessoubz ta bonne grace
Un desdain outrageux à tous coups trouve place;
Tu aymes l'adversaire & tu hais ton amy,
Tu fais de l'asseuree & tu vis d'inconstance ;
Ton ris sent le despit : somme ta contenance
Est semblable à la mer qui cache tout ainsi
Soubz un marbre riant les escueils, le desastre,
Les ventz, les flotz, les mortz : ainsi fait la marastre
Qui desguise de miel l'aconite noircy.

LXXIX.

Je ne m'estonne pas si du ciel adultere
L'impudique Venus conçeut furtivement
Le bourreau, des humains l'ingenieux tourment,
Et des espritz bien nez le venimeux cautere.
Amour, je croys qu'allors que ton malheureux pere
Fust au lict de Vulcan, c'estoit signallement
Au jour que du deluge il fit cruellement
Estrangler par Thetis Cybelle nostre mere;
Le Saturne ennemy qui dominoit le jour
De ton enfantement tel ascendant amour
Fust le signe des pleurs, dont la terre regorge;
Mais pourquoy justement ne permit le destin
Que le deluge ait peu, de ce filz de putain
Coupper les coups, les jours, la naissance & la gorge?

LXXX.

On dit que la vapeur des mynes sulphurees
Repousse contre mont une secrette humeur
Des veines de la terre, & de ceste liqueur
Sont comme en l'alembicq' les sources engendrees.
Qui voudra voir en moy ces choses comparees,
Qu'il regarde comment la secrette chaleur
Qui m'eschauffe le sang fait monter de mon cœur
Aux sources de mes yeux les larmes desserees.
Ceste source fumante est de souffre & d'alun
Par qui mes pleurs ne sont d'un usage commun;
Les Bains de Bar-le-Duc nous portent medecine
Par ces deux mineraulx dont ils sont estoffez,
Mes pleurs sont medecins des maux de ma poictrine,
Plus amers que l'alun, plus que souffre eschauffez.

LXXXI.

Beau soleil qui exhale & chasse les vapeurs,
Qui metz la terre en poudre, & l'enyvres de l'onde,
Cause des changements & bel ame du monde,
A quoy les changements & maux, desquels je meurs,
Cette belle inconstance est mere des faveurs,
Du ciel ce beau changer pare la terre ronde:
Qu'il change aussi ma dame, en sorte qu'elle fonde
En amours, en plaisirs, en peines & en pleurs.
Cest astre qui me luit des rayons de son oeil
Fait en moy ce que fait au monde le soleil,
Exhale mes humeurs, & puis les fait dissoudre,
Tousjours reduict en cendre, ou noyé de ruisseaux,
Aujourd'huy asseché, par le chault mis en poudre,
Le lendemain ma vie est un deluge d'eaux.

LXXXII.

Je voyoy' que le ciel aprés tant de chaleurs
Prodigeoit mille fleurs fur la terre endurcye :
Puis je voyoy' comment fa rigueur amollie
Faifoit naiftre de là le printemps & les fleurs.
J'arrofe bien ainfi & trempe de mes pleurs
Le fein de ma Deeffe, & ma force affoiblie,
Mes yeux fonduz en eau, ces breches de ma vie,
N'ont attendry ma dame & noyé mes ardeurs.
Des neiges, des frimatz, & mefmes des orages
La terre efclost fon fruict, & fes riches ouvrages
Qu'un doux air puis apprés flatte de fes foufpirs :
Helas! je fouffre bien les ennuieufes guerres
Des cieux, des ventz, les froids, les pluyes & les tonnerres,
Mais je ne voy' ni fleurs, ni printemps, ny zephirs!

LXXXIII.

Ce doux hyver qui efgale fes jours
A un printemps, tant il eft amiable,
Bien qu'il foit beau, ne m'eft pas agreable,
J'en crain' la queuë, & le fuccez tousjours;
J'ay bien apprins que les chaudes amours
Qui au premier vous fervent une table
Pleine de fuccre & de metz delectable
Gardent au fruict leur amer & leurs tours :
Je voy' desja les arbres qui boutonnent
En mille neuz, & ces beautez m'eftonnent :
En une nuict ce printemps eft glacé;
Ainfi l'amour qui trop ferein s'advance
Nous rit, nous ouvre une belle apparence,
Eft né bien toft & bien toft effacé.

LXXXIV.

Ores qu'on voit le ciel en cent milles bouchons
Cracheter ſur la terre une blanche dragee,
Et que du gris hyver la perruque chargee
Enfarine les champs de neige & de glaçons,
Je veux garder la chambre, & en mille façons
Meurtrir de coups plombez ma poictrine outragee,
Rendre de moy ſans tort ma Diane vengee,
Crier mercy ſans faute en ſes triſtes chanſons.
La nuë face effort de ſe crever, ſi ay-je
Beaucoup plus de tormentz qu'elle de brins de neige;
Combien que quelquefois ma peine continuë
Des yeux de ma beauté ſente l'embraſſement,
La neige aux chauds rayons du ſoleil diminuë,
Aux feux de mes ſoleils j'empire mon torment.

LXXXV.

Desja la terre avoit avorté la verdure
Par les ſillons courbez, lorſqu'un faſcheux hyver
Diſſipe les beautez, & à ſon arriver
S'accorde en s'oppoſant au vouloir de nature,
Car le froid envieux que le bled verd endure,
Et la neige qui veut en ſon ſein le couver
S'oppoſe à ſon plaiſir afin de le ſauver,
Et pour, en le ſauvant, luy donner nourriture.
Les eſpoirs de l'amour ſont les bleds verdiſſantz,
Le deſdain, les courroux ſont frimatz blanchiſſantz :
Comme du temps faſcheux s'eſclot un plus beau jour,
Soubz l'ombre du refus la grace ſe reſerve,
La beauté du printemps ſoubz le froid ſe conſerve,
L'ire des amoureux eſt repriſe d'amour.

LXXXVI.

Par ſes yeux conquerans fuſt triſtement ravie
Ma ſerve liberté, en la propre ſaiſon
Que le ſoleil plus chault reprend ſur l'oriſon
Sa courſe d'autre part qu'il ne l'a pourſuivie,
Et au poinct proprement du ſoltice, ma vie
S'engageant par les yeux, enchaina ſa raiſon,
Et garda des ce jour la chaine, la priſon,
Les martyrs, les feux, les geenes & l'envie.
Je me ſen' en tout temps que c'eſtoit au plus haut
Des flambeaux de l'eſté, puis que ce jour ſi chaud
Mille feux inhumains dans le ſein m'a planté,
Sur qui l'hyver glacé n'a point eu de puiſſance :
Ma vie n'eſt ainſi qu'un eternel eſté,
Mais je ne cueille fruictz, eſpics, ne recompenſe.

LXXXVII.

On ne voit rien au ciel, en la terre peſante,
Au feu, en l'eau, à l'air, qu'en le conſiderant
Mon eſprit affligé n'aille ſe martirant,
Et mon ame ſur ſoy cruellyze inſolente,
Quand une ame celeſte, une pareſſe lente
A me donner la vie, un brandon devorant,
Une mer d'inconſtance, & un eſprit courant
Poſſedent la beauté qui ſeule me tourmente.
Elle a reçeu des cieux ſa celeſte grandeur,
Sa durté de la terre, & du feu la chaleur,
L'inconſtance de l'eau, & de l'air la colerre,
Si que, belle endurcye, elle peut s'eſgaller
D'ardeur, ſans ſe bruſler, d'inconſtance legere
Au ciel & à la terre, à l'onde, à l'eau, à l'air.

LXXXVIII.

Diane, en adorant tant de divinitez
Dont le rond monstre en toy la parfaicte figure,
Je recherche la cause au malheur que j'endure
Dessus ton naturel, & tes proprietez :
Tu es l'astre du froid & des humiditez
Et les eaux de la mer te suivent de nature,
De là sort ton desdain, ta glace, ta froidure,
Et les flotz de mes pleurs suivent tes volontez
Dont je suis esbahi, qui fait que ceste flamme
Qui n'a autre vigueur que des feux de mon ame
N'a peu estre amortie au milieu de tant d'eaux :
Noye, gresle, Deesse, une braise mortelle,
Ou je blaphameray frenetiq' de mes maux,
T'appellant en courroux trop foible, trop cruelle.

LXXXIX.

Diane, ta coustume est de tout deschirer,
Enflammer, desbriser, ruiner, mettre en pieces,
Entreprinses, desseins, esperances, finesses,
Changeant en desespoir ce qui fait esperer.
Tu vois fuir mon heur, mon ardeur empirer,
Tu m'asseure du laict, du miel de tes caresses,
Tu refondes les coups dont le cœur tu me blesses
Et n'as autre plaisir qu'à me faire endurer,
Tu fais brusler mes vers lorsque je t'idolastre,
Tu leur fais avoir part à mon plus grand desastre :
« Va au feu, mon mignon, & non pas à la mort,
Tu es esgal à moy, & seras tel par elle. »
Diane repen' toy, pense que tu as tort
Donner la mort à ceux qui te font immortelle.

XCIV.

Si vous voyiez mon coeur ainsi que mon visage,
Vous le verriez sanglant, transpercé mille fois,
Tout bruslé, crevassé, vous seriez sans ma voix
Forcee à me pleurer, & briser vostre rage.
Si ces maux n'appaisoyent encor vostre courage,
Vous seriez, ma Diane, ainsi comme nos Rois.
Voyant vostre pourtraict souffrir les mesmes loix
Que fait vostre subject qui porte vostre image :
Vous ne jettez brandon, ne dard, ne coup, ne traict,
Qui n'ait avant mon cœur percé vostre pourtraict.
C'est ainsi qu'on a veu en la guerre civile
Le Prince foudroyant d'un outrageux canon
La place qui portoit ses armes & son nom,
Destruire son honneur pour ruiner sa ville.

XCV.

Sort inique & cruel! le triste laboureur
Qui s'est arcué le dos à suivre sa charruë,
Qui sans regret semant la semence menuë,
Prodigua de son temps l'inutile sueur,
Car un hyver trop long estouffa son labeur,
Luy desrobbant le ciel par l'espais d'une nuë,
Mille corbeaux pillarts saccagent à sa veuë
L'espic demy pourri, demy sec, demy meur :
Un esté pluvieux, un automne de glace
Font les fleurs, & les fruictz, joncher l'humide place.
A services perdus! A vous, promesses vaines!
A espoir avorté, inutiles sueurs!
A mon temps consommé en glaces & en pleurs,
Salaire de mon sang, & loyer de mes peines!

XCVI.

Je brusle avecq' mon ame & mon sang rougissant
Cent amoureux sonnetz donnez pour mon martire,
Si peu de mes langueurs qu'il m'est permis d'escrire,
Souspirant un hecate, & mon mal gemissant,
Pour ces justes raisons j'ai observé les cent :
A moins de cent taureaux on ne fait cesser l'ire
De Diane en courroux, & Diane retire
Cent ans hors de l'enfer les corps sans monument.
Mais quoy? puis-je cognoistre au creux de mes hosties,
A leurs boyaux fumans, à leurs rouges parties
Ou l'ire, ou la pitié de ma divinité?
Ma vie est à sa vie, & mon ame à la siene,
Mon coeur souffre en son coeur : la Tauroscytiene
Eust son desir de sang de mon sang contenté.

XCVII.

Ouy, je suis proprement à ton nom immortel
Le temple consacré, tel qu'en Tauroscytie
Fust celuy où le sang appaisoit ton envie,
Mon esthomac pourpré est un pareil autel :
On t'assommoit l'humain, mon sacrifice est tel,
L'holocoste est mon coeur, l'amour le sacrifie,
Les encens mes souspirs, mes pleurs sont pour l'hostie
L'eau lustralle, & mon feu n'est borné ny mortel.
Conserve, Deité, ton esclave & ton temple,
Ton temple & ton honneur, & ne suy' pas l'exemple
D'un pendart boute-feu qui, bruslant de renom,
Brusla le marbre cher, & l'ivoyre d'Epheze.
Si tu m'embrasses plus, n'atten' de moy sinon
Un monceau d'os, de sang, & de cendre, & de braize.

XCVIII.

Ce n'est pas un dessein formé à mon plaisir,
Je n'ay pris pour mon blanc de tirer à l'utile,
Le visage riant du doux & du facile
N'a incliné mon coeur ni mon ame à choisir,
Je n'ay point marchandé au gage du plaisir;
Nature de sa main, de son art, de son stile
A escript sur mon front l'amour du difficile.
Tire au ciel mes pensers contents du seul desir,
Clair astre qui si haut m'esleves & m'incline,
Que je meure aux rayons de ta beauté divine,
Pareil au beau Clitye amoureux du soleil,
Qui seche en le suivant, & ne pouvant plus vivre,
Ne regrette en mourant & en fermant son oeil
Que de ne plus languir, l'adorer & le suivre.

XCIX.

Soupirs espars, sanglotz en l'air perdus,
Tesmoins piteux des douleurs de ma genne,
Regretz trenchantz avortez de ma peine,
Et vous, mes yeux, en mes larmes fondus,
Desirs tremblantz, mes pensers esperdus,
Plaisirs trompez d'une esperance vaine,
Tous les tressaulz qu'à ma mort inhumaine
Mes sens lassez à la fin ont renduz,
Cieux qui sonnez apprés moy mes compleintes,
Mille langueurs de mille mortz esteinctes,
Faites sentir à Diane le tort
Qu'elle me tient, de son heur ennemie,
Quand elle cerche en ma perte sa vie
Et que je trouve en sa beauté la mort!

C.

Au tribunal d'amour, appres mon dernier jour,
Mon cœur sera porté diffamé de bruslures,
Il sera exposé, on verra ses blessures,
Pour congnoistre qui fit un si estrange tour,
A la face & aux yeux de la celeste Cour
Où se prennent les mains innocentes ou pures ;
Il seignera sur toy, & compleignant d'injures
Il demandra justice au juge aveugle Amour :
Tu diras : C'est Venus qui l'a fait par ses ruses,
Ou bien Amour, son filz : en vain telles excuses !
N'accuse point Venus de ses mortels brandons,
Car tu les as fournis de mesches & flammesches,
Et pour les coups de traict qu'on donne aux Cupidons
Tes yeux en sont les arcs, & tes regards les flesches.





DEUXIEME LIVRE[1]

STANCES.

I.

Tous ceulx qui ont gousté combien de mortz on treuve
Couvertes soubz les fleurs d'une longue amitié,
Ceulx qui en bien aimant ont bien seu faire preuve
De leurs cueurs & non pas d'un regard de pitié,
Ceux qui affriandoient comme moy leurs pensees
D'un poison ensucré, loyer de leur printemps,
Qu'ils lisent mes regretz & mes larmes vercees,
Et mes sanglotz perdus aux pertes de mon temps.
Mais ceulx là qui auront d'une rude sagesse
Resisté à l'amour, les sauvages espritz
Qui n'ont ploié le col au joug d'une maitresse,
Je leur deffends mes vers, mes rages & mes cris.

---

1. Le manuscrit portant le titre de *Primtems* renferme : 1° l'*Hécatombe à Diane* préparée par d'Aubigné pour l'impression; 2° des *stances* & des *odes* qui, d'après une table de la main de d'Aubigné, semblaient devoir composer un deuxième & un troisième livre; 3° un grand nombre de pièces de tous genres que nous avons placées à la suite. Quelques-unes, plus particulièrement satiriques, ont été reportées au tome IV, à la suite des *Tragiques* & des *Épigrammes*.

Les uns gouteront bien l'ame de mes complaintes
Par les effetz sanglans d'une avare beauté,
Les autres penseroient mes larmes estre feintes,
De l'aigreur de mes maulx doubtans la verité.
Ha! bien heureux espritz, cessez, je me contente,
N'espiés plus avant le sens de mes propos,
Fuiez au loin de moy, & que je me tormente
Sans troubler importun de pleurs vostre repos!
Sus! tristes amoureux, recourons à nos armes
Pour n'en blesser aucun que nos seins malheureux,
Faisons un dur combat & noïons en nos larmes
Le reste de nos jours en ces sauvages lieux.
Usons icy le fiel de nos fascheuses vies,
Horriblant de nos cris les umbres de ces bois:
Ces rochés egarés, ces fontaines suivies
Par l'echo des forestz respondront à nos voix.
Les vens continuelz, l'espais de ces nuages,
Ces estans noirs remplis d'aspiz, non de poissons,
Les cerfz craintifz, les ours & lezardes sauvages
Trancheront leur repos pour ouïr mes chansons.
Comme le feu cruel qui a mis en ruine
Un palais, forcenant leger de lieu en lieu,
Le malheur me devore, & ainsi m'extermine
Le brandon de l'Amour, l'impitoyable Dieu.
Helas! Pans forestiers & vous Faunes sauvages,
Ne guerissez vous point la plaie qui me nuit,
Ne savez vous remede aux amoureuses rages,
De tant de belles fleurs que la terre produit.
Au secours de ma vie ou à ma mort prochaine
Acourez, Deités qui habités ces lieux,
Ou soiez medecins de ma sanglante peine,
Ou faites les tesmoins de ma perte vos yeux.
Relegué parmy vous, je veux qu'en ma demeure
Ne soit marqué le pied d'un delicat plaisir,

Sinon lors qu'il faudra que consommé je meure,
Satisfait du plus beau de mon triste desir.
Le lieu de mon repos est une chambre peinte
De mil os blanchissans & de testes de mortz
Où ma joie est plus tost de son object esteinte :
Un oubly gratieux ne la poulce dehors.
Sortent de là tous ceulx qui ont encore envie
De semer & chercher quelque contentement :
Viennent ceux qui vouldront me ressembler de vie,
Pourveu que l'amour soit cause de leur torment.
Je mire en adorant dans une anathomye
Le portrait de Diane entre les os, afin
Que voiant sa beauté ma fortune ennemie
L'environne partout de ma cruelle fin :
Dans le cors de la mort j'ay enfermé ma vie
Et ma beauté paroist horrible dans les os.
Voila commant ma joye est de regret suivie,
Commant de mon travail la mort seulle a repos.
Je veulx punir les yeux qui premier ont congneuë
Celle qui confina mes regretz en ces lieux :
Jamais vostre beauté n'approchera ma veuë
Que ces champs ennemis du plaisir de mes yeux.
Jamais le pied qui fit les premieres aproches
Dans le piege d'amour ne marchera aussi
De carreau plus poly que ces hideuses roches
Où à mon gré trop tost il s'est reendurcy.
Tu n'auras plus de gans, o malheureuse dextre
Qui promis mon depart & le tins constemment
Ung espieu raboteux te fera mescongnoistre
Si ma dame vouloit faire un autre serment.
L'estommac aveuglé en qui furent trahies
Mes vaines, & par qui j'engageay ma raison,
Ira neü & ouvert aux chaleurs & aux pluies,
Ne changeant de l'abit comme de la saison :

Mais un gris envieux, un tané de tristesse
Couvriront sans façon mon cors plain de sueurs :
Mon front batu, lavé des orages ne laisse
Les trasses & les pas du ruisseau de mes pleurs.
Croissez comme mes maulx, hideuse chevelure,
Mes larmes, arozés leur racines, je veulx,
Puis que l'acier du temps fuit le mal que j'endure,
L'acier me laisse horrible & laisse mes cheveulx.
Tout cela qui sent l'homme à mourir me convie,
En ce qui est hideux je cherche mon confort :
Fuiez de moy, plaisirs, heurs, esperence & vie,
Venez, maulz & malheurs & desespoir & mort!
Je cherche les desertz, les roches egairees,
Les forestz sans chemin, les chesnes perissans,
Mais je hay les forestz de leurs feuilles parees,
Les sejours frequentez, les chemins blanchissans.
Quel plaisir c'est de voir les vieilles haridelles
De qui les os mourans percent les vieilles peaux :
Je meurs des oiseaux gais volans à tire d'ailes,
Des cources des poulains & des saulx de chevreaux!
Heureux quant je rencontre une teste sechee,
Un massacre de cerf, quant j'oy' les cris des fans;
Mais mon ame se meurt de despit assechee,
Voians la biche folle aux saulx de ses enfans.
J'ayme à voir de beautez la branche deschargee,
A fouller le feuillage estendu par l'effort
D'Autonne, sans espoir leur couleur orangee
Me donne pour plaisir l'ymage de la mort.
Un eternel horreur, une nuit eternelle
M'empesche de fuir & de sortir dehors :
Que de l'air courroucé une guerre cruelle,
Ainsi comme l'esprit, m'emprisonne le cors!
Jamais le cler soleil ne raionne ma teste,
Que le ciel impiteux me refuse son œil,

S'il pleut, qu'avec la pluie il creve de tempeste,
Avare du beau temps & jaloux du soleil.
Mon estre soit hyver & les saisons troublees,
De mes afflictions se sente l'univers,
Et l'oubly oste encor à mes pennes doublees
L'usage de mon lict & celuy de mes vers.
Ainsi comme le temps frissonnera sans cesse
Un printemps de glaçons & tout l'an orageux,
Ainsi hors de saison une froide vieillesse
Dés l'esté de mes ans neige sur mes cheveux.
Si quelque fois poussé d'une ame impatiente
Je vais precipitant mes fureurs dans les bois,
M'eschauffant sur la mort d'une beste inocente,
Ou effraiant les eaux & les montz de ma voix,
Milles oiseaux de nuit, mille chansons mortelles
M'environnent, vollans par ordre sur mon front :
Que l'air en contrepoix fasché de mes querelles
Soit noircy de hiboux & de corbeaux en ront.
Les herbes secheront soubz mes pas, à la veuë
Des miserables yeux dont les tristes regars
Feront tomber les fleurs & cacher dans la nuë
La lune & le soleil & les astres espars.
Ma presence fera desecher les fontaines
Et les oiseaux passans tomber mortz à mes pieds,
Estouffez de l'odeur & du vent de mes peines :
Ma peine estouffe moy, comme ilz sont estouffez !
Quant vaincu de travail je finiray par crainte,
Au repos estendu au pied des arbres verts,
La terre autour de moy crevera de sang teinte,
Et les arbres feuilluz seront tost descouvertz.
Desjà mon col lassé de suporter ma teste
Se rend soubz un tel faix & soubz tant de malheurs,
Chaque membre de moy se deseche & s'apreste
De chasser mon esprit, hoste de mes douleurs.

Je chancelle incertain & mon ame inhumaine
Pour ne vouloir faillir trompe mes voluntez :
Ainsi que vous voiez en la forest un chesne
Estant demy couppé bransler des deux costez.
Il reste qu'un demon congnoissant ma misere
Me vienne un jour trouver aux plus sombres forestz,
M'essayant, me tantant pour que je desespere,
Que je suive ses ars, que je l'adore aprés :
Moy, je resisteray, fuiant la solitude
Et des bois & des rochs, mais le cruel suivant
Mes pas assiegera mon lit & mon estude,
Comme un air, comme un feu, & leger comme un vent.
Il m'offrira de l'or, je n'ayme la richesse,
Des estatz, des faveurs, je mesprise les courz,
Puis me prometera le cors de ma maitresse :
A ce point Dieu viendra soudain à mon secours.
Le menteur empruntant la mesme face belle,
L'ydee de mon ame & de mon doux tourment,
Viendra entre mes bras aporter ma cruelle,
Mais je n'embrasseray pour elle que du vent.
Tantost une fumee espaise, noire ou bleuë
Passant devant mes yeux me fera tressaillir;
En bouc & en barbet, en facynant ma veuë,
Au lit de mon repos il viendra m'assaillir.
Neuf goutes de pur sang naistront sur ma serviette,
Ma coupe brisera sans coup entre nos mains,
J'oyrai des coups en l'aer, on verra des bluettes
De feux que pousseront les Demons inhumains.
Puis il viendra tantost un courrier à la porte
En courtisan, mais lors il n'y entrera pas;
En fin me tourmentant, suivant en toute sorte,
Mes os s'asecheront jusques à mon trespas.
Et lors que mes rigeurs auront finy ma vie
Et que pour se mourir finira mon souffrir,

Quant de me tormenter la fortune assouvie
Vouldra mes maulx, ma vie & son ire finir,
Nymphes qui avez veu la rage qui m'affole,
Satires que je fis contrister à ma voix,
Baptissez en pleurant quelque pauvre mausolle
Aux fondz plus esgairez & plus sombre des bois;
Plus heureux mort que vif, si mon ame eveillee
Des enfers, pour revoir mon sepulchre une fois,
Trouvoit autour de moy la bande eschevelee
Des Driades compter mes pennes de leurs voix,
Que pour eterniser la sanguynere force
De mes amours ardentz & de mes maulx divers,
Le chesne plus prochain portast en son escorce
Le succez de ma mort & ma vie en ces verz.
Quant, cerf bruslant, gehenné, trop fidelle, je pense
Vaincre un cueur sans pitié, sourd, sans yeux & sans loy,
Il a d'ire, de mort, de rage & d'inconstance
Paié mon sang, mes feux, mes peines & ma foy.

II.

A longs filetz de sang, ce lamentable cors
Tire du lieu qu'il fuit le lien de son ame,
Et separé du cueur qu'il a laissé dehors
Dedans les fors liens & aux mains de sa dame,
Il s'enfuit de sa veuë & cherche mille mortz.
Plus les rouges destins arrachent loin du cueur
Mon estommac pillé, j'espanche mes entrailles
Par le chemin qui est marqué de ma douleur:
La beauté de Diane, ainsy que des tenailles,
Tire l'un d'un costé, l'autre suit le malheur.
Qui me voudra trouver destourne par mes pas,
Par les buissons rougis, mon cors de place en place:

Comme un vaneur baiſſant la teſte contre bas
Suit le ſangler bleſſé aiſement à la traſſe
Et le pourſuit à l'œil juſqu'au lieu du treſpas.
Diane, qui vouldra me pourſuivre en mourant,
Qu'on eſcoute les rochs reſonner mes querelles,
Qu'on ſuive pour mes pas de larmes un torrent,
Tant qu'on trouve ſeché de mes peines cruelles
Un coffre, ton portrait, & rien au demeurant.
Les chams ſont abreuvés aprés moy de douleurs,
Le ſoucy, l'encholie & les triſtes penſees
Renaiſſent de mon ſang & vivent de mes pleurs,
Et des Cieux les rigeurs contre moy courroucees
Font ſervir mes ſoupirs à eſventer ſes fleurs.
Un bandeau de fureur eſpais preſſe mes yeux
Qui ne diſſernent plus le dangier ny la voie,
Mais ilz vont effraiant de leur regard les lieux
Où ſe trame ma mort, & ma preſence effroye
Ce qu'embraſſent la terre & la voulte des Cieux.
Les piteuſes foretz pleurent de mes ennuys,
Les vignes, des ormeaux les cheres eſpouſees,
Gemiſſent avecq' moy & font pleurer leurs fruitz
Milles larmes, au lieu des tendrettes roſees
Qui naiſſoient de l'aurore à la fuitte des nuitz.
Les grands arbres hautains au milieu des foretz
Oyans les arbriſſeaux qui mes malheurs degoutent,
Mettent chef contre chef, & branches prés aprés,
Murmurent par entre eux & mes peines s'acoutent,
Et parmy eux fremit le ſon de mes regretz.
Les rochers endurcis où jamais n'avoient beu
Les troupeaux alterés, avortez de mes pennes
Sont fonduz en ruiſſeaux auſſitoſt qu'ilz m'ont veu.
Les plus ſterilles mons en ont ouvert leurs vaines
Et ont les durs rochers montré leur ſang eſmeu.
Les cheſnes endurcis ont hors de leur ſaiſon

Sué, me ressentant aprocher, de cholere,
Et de couleur de miel pleurerent à foison,
Mais cest humeur estoit pareil à ma misere,
Essence de mon mal aigre plus que poison.
Les taureaux indomptez mugirent à ma voix
Et les serpens esmeuz de leurs grottes sifflerent,
Leurs tortillons grouillans là sentirent les loiz
De l'amour; les lions, tigres & ours poufferent,
Meuz de pitié de moy, leurs cris dedans les bois.
Alors des cleres eaux l'estoumac herissé
Sentit jusques au fons l'horreur de ma presence,
Esloignant contre bas flot contre flot pressé;
Je fuis contre la source & veulx par mon absence
De moy mesme fuyr, de moy mesme laissé.
Mon feu mesme embrassa le sein moite des eaux,
Les poissons en sautoient, les Nymphes argentines
Tiroient du fons de l'eau des violans flambeaux,
Et enflant d'un doux chant contre l'air leurs poitrines,
Par pitié gasouilloient le discours de mes maux.
O Saine! di'je alors, mais je n'y puis aller,
Tu vas, & si pourtant je ne t'en porte envie,
Pousser tes flotz sacrés, abbreuver & mouiller
Les mains, la bouche & l'œil de ma belle ennemie,
Et jusques à son cœur tes ondes devaler.
Prens pitié d'un mourant & pour le secourir
Porte de mes ardeurs en tes ondes cachees,
Fais ses feux avecq' toy subtilement courir,
De son cueur alumer toutes les pars touchees,
Luy donnant à gouter ce qui me fait mourir.
Mais quoy! desja les Cieux s'acordent à pleurer,
Le soleil s'obscurcist, une amere rosee
Vient de gouttes de fiel la terre ennamourer,
D'un crespe noir la Loire en gemist desguisee,
Et tout pour mon amour veult ma mort honorer.

Au plus hault du midi, des estoilles les feuz
Voiant que le soleil a perdu sa lumiere
Jectent sur mon trespas leurs pitoiables jeuz
Et de tristes aspectz soulagent ma misere :
L'hymne de mon trespas est chanté par les cieux.
Les anges ont senty mes chaudes passions,
Quictent des cieux aymés leur plaisir indissible,
Ils souffrent, affligez de mes afflictions,
Je les vois de mes yeux bien qu'il soient invisibles,
Je ne suis faciné de douces fictions.
Tout gemist, tout se plaint, & mon mal est si fort
Qu'il esmeut fleurs, costeaux, bois & roches estranges,
Tigres, lions & ours & les eaux & leur port,
Nymphes, les vens, les cieux, les astres & les anges.
Tu es loin de pitié & plus loin de ma mort,
Plus dure que les rocs, les costes & la mer,
Plus altiere que l'aer, que les cieux & les anges,
Plus cruelle que tout ce que je puis nommer,
Tigres, ours & lions, serpens, monstres estranges :
Tu vis en me tuant & je meurs pour aimer.

III.

Cessez noires fureurs, Œrynes inhumaines,
Esprits jamais lassez de nuire & de troubler,
Ingenieux serveaux, inventeurs de mes peines :
Si vous n'entreprenez rien que de m'acabler,
Nous avons bien tost fait, car ce que je machine
S'acorde à voz desseins & cherche ma ruine.
Les ordinaires fruitz d'un regne tirannique
Sont le meurtre, le sac & le bannissement,
La ruine des bons, le support de l'inique,
L'injustice, la force & le ravissement :

On juge ſans m'ouir, je pleure, on me deſnie
Et l'oreille & les yeux, eſt ce pas tirannye?
Fiere qui as dreſſé un orgueilleux empire
Sur un ſerf abatu, le courroux de ta main
Te ruine par moy & ce meſme martire
Au Roy comme au ſubject eſt dur & inhumain,
Car pour me ruiner, ta main aveugle & tainte
En mon ſang meſt commune & la penne & la plainte.
Je voy' qu'il n'eſt plus temps d'enfumer de querelles
Le ciel noircy, faſché de l'aigreur de mes pleurs,
Et moins fault il chercher des complaintes nouvelles,
Ny remedes nouveaux à mes nouveaux malheurs.
Quoy donc? ceder au ſort & librement ſe rendre,
Et ne prolonger pas ſon mal pour ſe deffendre!
On voit le cerf, fuiant une meutte obſtinee
A ſa pennible mort, eſlancé pour courir,
S'eſtre une fin plus longue & plus dure donnee
Que ſi dedans ſon lit il euſt voulu mourir.
Non, je ne fuirai plus la mort, je la deſire,
Et de deux grans malheurs je veux le moindre eſlire.
Ores que la pitié de la Parque amiable
D'un eternel ſommeil me vient ſiller les yeux,
Quand la mort en pleurant de mon malheur m'acable,
L'eſprit ſe plaint de toy, vollant dedans les Cieux,
Et dit : vis en regret, vis coupable ennemye,
Autre puniſſion tu n'auras que ta vie.
Tu diras aux vivans que ta folle inconſtance
Te fit perdre celuy qui de l'or de ſa foy
Paſſa tous les humains, que tu pers l'eſperance
En perdant ſerviteur ſi fidelle que moy,
Di' à ceulx qui vivront que mon amitié ſainte
De rien que de la mort jamais ne fut eſteintė,
Di' encores à ceulx qu'une chaleur nouvelle
Embraze d'amitié, que ſages en mes frais

Ils facent leur proffit des plumes de mon esle,
Di' aux dames aussi qu'elles songent de prés
Au malheur qui les suit & que leur oeil contemple
Ma fin & mes tormens pour leur servir d'exemple.
Quant mon esprit jadis subjet à ta colhere
Aux Champs Elizïens achevera mes pleurs,
Je verrai les amans qui de telle misere
Gousterent telz repos aprés de telz malheurs,
Tes semblables aussi que leur sentence mesme
Punit incessemment en Enfer creux & blesme.
A quiconques aura telle dame servie
Avecq' tant de rigeur & de fidelité
J'esgalleray ma mort, comme je fis ma vie,
Maudissant à l'envy toute legereté,
Fuiant l'eau de l'oubly, pour faire experiance
Combien des maux passez douce est la souvenance.
O amans, eschappez des miseres du monde,
Je feuz le serf d'un œil plus beau que nul autre œil,
Serf d'une tyrannie à nulle autre seconde,
Et mon amour constant jamais n'eut son pareil :
Il n'est amant constant qui en foy me devance,
Diane n'eut jamais pareille en inconstance.
Je verray aux Enfers les peines preparees
A celles là qui ont aymé legerement,
Qui ont foullé au pied les promesses jurees,
Et pour chasque forfait, chasque propre torment :
Dieux frappez l'homicide, ou bien la justice erre
Hors des haultz Cieux bannye ainsi que de la terre!
Aultre punition ne fault à l'inconstante
Que de vivre cent ans à goutter les remortz
De sa legereté inhumaine, sanglante.
Les mesmes actions luy seront mille mortz,
Ses traitz la fraperont & la plaie mortelle
Qu'elle fit en mon sein resaignera sur elle.

Je briſeray, la nuit, les rideaux de ſa couche,
Aſſiegeant des trois Seurs infernales ſon lit,
Portant le feu, la plainte & le ſang en ma bouche :
Le reſveil ordinaire eſt l'effroy de la nuit,
Mon cry contre le Ciel frapera la vengeance
Du meurtre enſanglanté fait par ſon inconſtance.
Non, l'air n'a pas perdu ces ſouſpirs miſerables,
Mocqués, meurtris, payez par des traiſtres ſouris :
Ces ſouſpirs renaiſtront, viendront eſpouvantables
T'effrayer à miſnuict de leurs funeſtes cris ;
L'air a ſerré mes pleurs en noirs & gros nuages
Pour crever à miſnuict de greſles & d'orages.
Lors ſon taint periſſant & ſes beautez perdues
Seront l'horreur de ceux qui tranſis l'adoroient,
Ses yeux deshonorés des prunelles fondues
Seront telz que les miens, alors qu'ilz ſe mouroient,
Et de ſes blanches mains ſa poitrine offencee
Souffrira les aſſaulx de ſa juſte pencee.
Aux plus ſubtils demons des regions hautaynes
Je preſterai mon cors pour leur faire veſtir,
Paſle, deffiguré, vray miroir de mes peines :
En ſonge, en viſions ilz lui feront ſentir
Proche ſon ennemy, dont la face meurtrie
Demande ſang pour ſang, & vie pour ſa vie.
Ha! miſerable amant, miſerable maitreſſe,
L'un ſouffre innocemment, l'autre aveuglant ſon mal,
Baſtit en ſe jouant de tous deux la triſteſſe,
Le couteau, le tumbeau & le ſort inegal :
L'une laiſſe volage à ſes fureurs la bride,
L'autre meurant à tort pleure ſon homicide.
O Dieux! n'arrachez point la pitié de mon ame,
D'une oublieuſe mort n'oſtez mon amitié :
Que je bruſle plus toſt à jamais en ma flamme,
Sans eſpoir de ſecours, ſans aide, ſans pitié

Que ſa perte me ſoit tant ſoit peu gratieuſe :
Faictes moy malheureux & la laiſſez heureuſe !
Pardonnez l'inconſtance & donnez à fortune
La cauſe de mon mal, ou laiſſez à ma foy
La coulpe de la rage aux amoureux commune ;
Vengez tout le forfait de Diane ſur moy !
J'aime mieux habiter un enfer & me taire,
Bruſler, ſouffrir, changer, ou vivre pour luy plaire.

IV.

O mes yeux abuſez, eſperance perduë,
Et vous, regars tranchans qui eſpiés ces lieux,
Comme je pers mes pleurs, vous perdez voſtre veuë,
Les pennes de mon cueur & celles de mes yeux.
C'eſt remarquer en vain l'aſſiette & la contree
Et juger le païs où j'ay laiſſé mon cueur :
Mon deſir s'y en volle & mon ame alteree
Y court ainſi qu'à l'eau le cerf en ſa chaleur.
Ha ! cors vollé du cueur, tu bruſle ſans ta flamme,
Sans eſprit je reſpire & mon pis & mon mieux,
J'affecte ſans vouloir, je m'anyme ſans ame,
Je vis ſans avoir ſang, je regarde ſans yeux.
Le vent emporte en l'aer ceſte plainte pouſſee,
Mes deſirs, les regretz & les pennes de l'œil,
Les paſſions du cueur, les maulx de la penſee,
Et le cors delaiſſé ne veult que le ſercueil.
J'ouvre mon eſtommac, une tumbe ſanglante
De maux enſevelis : pour Dieu, tourne tes yeux,
Diane, & voy' au fons mon cueur party en deux
Et mes poumons gravez d'une ardeur viollente,
Voy' mon ſang eſcumeux tout noircy par la flamme,
Mes os ſecz de langueur en pitoiable point

Mais confidere auffi ce que tu ne vois point,
Les reftes des malheurs qui facagent mon ame.
Tu me brufle & au four de ma flame meurtriere
Tu chauffes ta froideur : tes delicates mains
Atizent mon brazier & tes yeux inhumains
Pleurent, non de pitié, mais flambantz de cholere.
A ce feu devorant de ton yre alumee
Ton oeil enflé gemift, tu pleures à ma mort,
Mais ce n'eft pas mon mal qui te deplaift fi fort :
Rien n'attendrit tes yeux que mon aigre fumee.
Au moins aprés ma fin que ton ame apaifee
Bruflant le cueur, le cors, hoftie à ton courroux,
Prenne fur mon efprit un fuplice plus doux,
Eftant d'yre en ma vie en un coup efpuifee.

V.

Puifque le cors bleffé, mollement eftendu
Sur un lit qui fe courbe aux malheurs qu'il fuporte
Me fait venir au ronge & goufter mes douleurs,
Mes membres, joiffez du repos pretendu,
Tandis l'efprit laffé d'une douleur plus forte
Efgalle au cors bruflant fes ardentes chaleurs.
Le cors vaincu fe rend, & laffé de fouffrir
Ouvre au dart de la mort fa tremblante poitrine,
Eftallant fur un lit fes miferables os,
Et l'efprit qui ne peult pour endurer mourir,
Dont le feu viollant jamais ne fe termine,
N'a moien de trouver un lit pour fon repos.
Les medecins fafcheux jugent diverfement
De la fin de ma vie & de l'ardante flamme
Qui mefme fait le cors pour mon ame fouffrir,
Mais qui pourroit juger de l'eternel torment

Qui me presse? d'ailleurs je ſay bien que mon ame
N'a point de medecins qui la peuſſent guerir.
Mes yeux enflez de pleurs regardent mes rideaux
Cramoiſyr, eſclatans du jour d'une feneſtre
Qui m'offuſque la veuë, & fait cliner les yeux,
Et je me reſouviens des celeſtes flambeaux,
Comme le lis vermeil de ma dame fait naiſtre
Un vermeillon pareil à l'aurore des Cieulx.
Je voy mon liƈt qui tremble ainſi comme je fais,
Je foy trembler mon ciel, le chaſlit & la frange
Et les ſoupirs des vens paſſer en tremblottant;
Mon eſprit tremble ainſi & gemiſt ſoubz le fais
D'un amour plain de vent qui muable ſe change
Aux vouloirs d'un cerveau plus que l'aer inconſtant.
Puis quant je ne voy' rien que mes yeux peuſſent voir,
Sans baſtir là deſſus les loix de mon martire,
Je coulle dans le liƈt ma pencee & mes yeux;
Ainſi puiſque mon ame eſſaie à concevoir
Ma fin par tous moiens, j'atten' & je deſire
Mon cors en un tumbeau, & mon eſprit es Cieux.

VI.

Preſſé de deſeſpoir, mes yeux flambans, je dreſſe
A ma beauté cruelle & baiſant par trois fois
Mon pougnard nud, je l'offre aux mains de ma deeſſe,
Et laſchant mes ſoupirs en ma tremblante voix,
Ces mots coupez je preſſe :
Belle, pour eſtancher les flambeaux de ton yre,
Prens ce fer en tes mains pour m'en ouvrir le ſein,
Puis mon cueur haletant hors de ſon lieu retire,
Et le preſſant tout chault, eſtouffe en l'autre main
Sa vie & ſon martire.

Ha Dieu! ſi pour la fin de ton yre ennemye
Ta main l'enſeveliſt, un ſepulchre ſi beau
Sera le paradis de ſon ame ravie,
Le ſera vivre heureux au milieu du tumbeau
D'une plus belle vie!
Mais elle fait ſecher de fievre continuë
Ma vie en languiſſant & ne veult toutefois,
De peur d'avoir pitié de celuy qu'elle tuë,
Rougir de mon ſang chault l'yvoire de ſes doitz
Et en troubler ſa veuë.
Aveugle! quelle mort eſt plus doulce que celle
De ſes regards mortelz & durement gratieux
Qui derobent mon ame en une aiſe immortelle;
J'ayme donc mieux la mort ſortant de ſes beaux yeux
Et plus longue & plus belle!

VII.

Liberté douce & gratieuſe,
Des petis animaux le plus riche treſor,
Ha liberté, combien es tu plus precieuſe
Ni que les perles ni que l'or!
Suivant par les bois à la chaſſe
Les eſcureux ſautans, moy qui eſtois captif,
Envieux de leur bien, leur malheur je prochaſſe,
Et en pris un entier & vif.
J'en fis preſent à ma mignonne
Qui luy treſſa de ſoie un cordon pour priſon;
Mais les frians apas du ſucre qu'on luy donne
Luy ſont plus mortelz que poiſon.
Les mains de neige qui le lient,
Les attraians regars qui le vont decepvant
Pluſtot obſtinement à la mort le convient
Qu'eſtre priſonnier & vivant.

Las! commant ne ſuis je ſemblable
Au petit eſcurieu qui eſtant arreſté
Meurt de regretz ſans fin & n'a ſi agreable
Sa vie que ſa liberté.
O douce fin de triſte vie
De ce cueur qui choiſiſt ſa mort pour les malheurs,
Qui pour les ſurmonter ſacrifie ſa vie
Au regret des champs & des fleurs!
Ainſi aprés mille batailles,
Vengeans leur liberté on a veu les Romains
Planter leurs chauds poignards en leurs vives entrailles,
Se guerir pour eſtre inhumains.
Mais tant s'en fault que je ruine
Ma vie & ma priſon qu'elle me plaiſt ſi fort,
Qu'en riant je gazouille, ainſi que fait le cigne,
Les douces chanſons de ma mort.

VIII.

Le miel ſucré de voſtre grace,
Le bel aſtre de voſtre face
Meurtriere de tant de cueurs
Ne ſorte de ma ſouvenance ;
Mais où prendray je l'eſperance
De gueriſon pour mes douleurs ?
Je ſens bien mon ame inſenſee
Se tranſir ſur voſtre pancee
Et ſur le ſouvenir de vous,
Mais je ne puis trouver les charmes
Qui me font friand de mes larmes
Et trouver mon malheur ſi doux.
Deux yeux portent ilz telle amorce ?
O Dieux! il y a tant de force

Dedans les rais d'une beauté!
Je l'efpreuve & ne le puis croire,
Et le fiel que j'ay foif de boire
Desjà m'eft experimenté.
O Deeffe pour qui j'endure,
Comme voz beautés je mefure,
Mefurez ainfi mon torment,
Car la foufrance qui me tuë,
Pourveu qu'elle vous foit congneuë,
Ne me deplaift aucunement.
Non pas que je veille entreprendre
De mefurer ny de comprendre
Ny vos beautez ny mon foucy;
Ces chofes font ainfi unies :
Si vos graces font infinies,
Mon affliction l'eft auffi.
Mon martire & voftre puiffance,
Comme ayant pareille naiffance,
Ont auffi un effet pareil,
Hors mis que c'eft par voftre veuë
Que ma puiffance dyminuë,
Et la voftre croift par voftre oeil.
Si voftre oeil m'eft infurportable,
Si d'un feul regard il m'accable
D'ardeur, de pennes & d'ennuy,
Pour Dieu, empefchez le de luyre,
Mais non, laiffez le plus toft nuire,
Car je ne puis vivre fans luy!
Voftre prefence me devore,
Et voftre abfence m'eft encore
Cent fois plus fafcheufe à foufrir :
Un feul de vos regards me tuë,
Je ne vis point fans voftre veuë,
Je ne vis doncq' point fans mourir.

Ha Deeſſe, que de martire
Je ſouffre en deſchargeant mon yre
Deſſus moy pour l'amour de vous!
Mais je ne puis trouver de penne,
D'exquiſe torture, de geenne,
Ny torment qui ne ſoit trop doux.
Ce peché fait que triſte & bleſme,
De regrez j'afflige moy meſme,
Je me deſplais avec eſmoy
De ma trop douce penitence,
Et je ne trouve en mon offence
Juge plus ſevere que moy.
J'ay voullu tranſonner de rage
La langue qui me fit dommage,
Penſant ſeulement me joüer,
Je ne l'oſay faire de crainte
Que la force ne feuſt eſteinte,
Ne l'ayant que pour vous loüer.
Je m'eſbahis à part moy comme
Celuy qui du ventre de l'homme
Reprenoit le plus grand des Dieux,
Ne trouvoit une choſe eſtrange
Mettre l'injure & la louange
En un membre ſi precieux.
Car comme l'eſpee ou la lance,
On a la langue pour deffence
Et pour l'ennemy offencer,
Mais celuy la eſt plein de folie (ſic)
Qui forcenant en ſon envie,
De ſon couteau ſe vient bleſſer.
D'Adonis la face divine
Ne fit tant pleurer la Ciprine
Comme a pleuré mon cueur marry,
Ny Enee pour ſon Anchiſe,

Ny Niobé, ny Artemiſe
Sur les cendres de ſon mary.
Helas ! je congnois bien ma faute
Et la ferois encor' plus haulte
Qu'elle n'eſt, ſi je le pouvois :
Mon ame en parlant en eſt folle
Et je ſoubſonne ma parolle
De pecher encor' une fois.
Non, je ne puis couvrir ma honte.
Et quant mon forfait je raconte,
L'excuſe, l'eſprit me default,
Combien que le vulgaire eſtime
Qu'il ne peult y avoir de crime
Ou l'imprudence ſeule fault.
Mais quand je voy' que voſtre grace
Et les ſoleils de voſtre face
Pourtant ne m'ont abandonné,
Lors, mon ame plus criminelle
Son affliction renouvelle
Pour eſtre ſitoſt pardonné.
Ainſi voſtre pitié m'accable,
Et voſtre douceur agreable
Me condemne indigne de vous.
Car ſi ma faute eſtoit petite,
Elle s'accroit quant elle irrite
Un eſprit ſi calme & ſi doux.
Le pardon ſuit la repentance,
Le repentir la congnoiſſance
Et la honte de ſon peché ;
Vous pardonnez donc bien, maitreſſe,
Car je doubleray ma viteſſe
Aprés avoir un coup brunché.
Pour une ſimple penitence,
Pardonner celuy qui offence,

C'est le vray naturel des Dieux.
Comme vostre grace est celeste
Il falloit aussi que le reste
Et la pitié feust nee aux Cieux.
Bienheureux est celuy qui donne,
Qui pardonne est deux fois vaincueur
Et le pardon est dure peine,
Encor plus heureux qui pardonne;
La grace est marque souverayne
Quant elle atache un brave cueur.

IX.

Pleurez avec moy, tendres fleurs,
Aportez, ormeaux, les rosees
De vos mignardes espousees,
Meslez vos pleurs avec les pleurs
De moy desolé qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis!
Pleurez aussi, aube du jour:
Belle Aurore, je vous convie
A mesler une doulce pluye
Parmi les pleurs de mon amour,
D'un amour pour qui je ne puis
Trouver tant de pleurs que d'ennuis!
Cignes mourans, à ceste foys
Quittez la Touvre Engoumoisine
Et meslez la plainte divine
Et l'aer de vos divines voys,
Avec moy chetif qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis!
Oiseaux qui languissez marris,
Et vous, tourterelles fachees,
Ne comptez aux branches sechees

Le veuvage de vos maris
Et pleurez pour moy qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis!
Pleurez, o rochers, mes douleurs
De vos argentines fonteines
Pour moy qui souffre plus de peines
Que je ne puis trouver de pleurs,
Pour moy douloureux qui ne puis
Plorer aultant que j'ay d'ennuis!

X.

Que je sorte du creux
Du labirinte noir par le fil qui a prise
Ma chere liberté de l'or de ses cheveux,
Ou, si je pers la vie ainsi que la franchise,
Je perde tout par eux.
De ma douce prison,
Des ameres douleurs de mes pressantes gennes,
Des doux liens de ma serve raison,
Je couppe de sanglotz, parcelles de mes peines,
Ma funebre oraison.
Je ne meurs pas à tort,
Bien coupable du fait, coupable du martire,
Du feu d'amour & d'un torment plus fort,
Mais las! donne, Deesse, à l'amant qui souspire
Ou la grace ou la mort.
Si j'ay grace de toy,
Je recoy' ma raison de qui me l'a ravye,
Si ton courroux vient foudroier sur moy,
Tu me feras injuste en m'arrachant la vye.
Martire de ma foy.
O bienheureux souspirs,
Si de ses yeux si doux vous tirez recompence,

Si ma vie eſt la fin de mes deſirs,
Je triumphe en mourant & gaigne par conſtance
Le laurier des martirs.
Soit que ce ſoit, je veux
De la doubteuſe mort, du cruel labirinthe
Sortir guidé du fil de ſes cheveux,
S'il fault que pour aymer mon ame ſoit eſteinte,
Que je ſorte par eux.
Pour Dieu, mort ou ſecours !
Bien heureux ſi je meurs, bien heureux ſi j'ay grace,
Heureuſe fin des malheurs & des jours !
Vivant, je ſoye aymé, ou en mourant j'efface
Ma vie & mes amours.
Si j'acheve par feux
Mes ans & mes douleurs, que ton bel œil m'enflame,
Ou ſy mon jour eſt randu bienheureux
Par quelque beau ſoleil, que ce ſoit par la flame
Et les retz de tes yeux.
Si d'un coup inhumain
Ma poitrine ſe fend, ta main me ſoit mortelle ;
Si du tombeau quelque ſecours humain
Me vient tirer, je n'ay ayde qui me ſoit belle
Que de ta belle main.
Encore ay je ſoucy
Que ta bouche à ma mort prononce ma ſentence,
Ou ſi je vis, qu'elle me die auſſy,
Comme le deſeſpoir, ma nouvelle eſperance,
La mort ou la mercy.
Pour te ſuyvre obſtiné je t'anime à la fuitte,
Par mon humilité j'eſleve ton orgueil,
Je glace ton dedaing du feu de ma pourſuytte,
Tu te lave en mes pleurs,
Et le feu de ton œil
S'accroiſt de mes chaleurs.

De ma trifte defpoüille & d'une ame ravie
Mon efprit triumphant couronne ta beauté
Vermeille de mon fang, ma mort te donne vie,
Et les plus doux zephirs
Qui charment ton Æfté
Sont mes tiedes foufpirs.
Ainfi quand Daphné fut en laurier convertie,
Le foleil l'efchauffa de rayons & d'amours
Et arroufa fes pieds de larmes & de pluye.
O miferables pleurs
Qui croiffez tous les jours
L'amour & les douleurs!

XI.

A l'efcler viollant de ta face divine,
N'eftant qu'homme mortel, ta celefte beaulté
Me fift goutter la mort, la mort & la ruyne
Pour de nouveau venir à l'immortalité.
Ton feu divin brufla mon effence mortelle,
Ton cellefte m'efprit & me ravit aux Cieulx,
Ton ame eftoit divine & la mienne fut telle :
Deeffe, tu me mis au ranc des aultres Dieux.
Ma bouche ofa toucher la bouche cramoyfie
Pour cœiller fans la mort l'immortelle beaulté,
J'ay vefcu de nectar, j'ay fucfé l'ambroyfie,
Savourant le plus doux de la divinité.
Aux yeux des Dieux jalloux, remplis de frenaifie,
J'ay des autels fumants conu les aultres Dieux.
Et pour moy, Dieu fegret, rougit la Jaloufye
Quant un aftre incognu ha deguizé les Cieux.
Mefme un Dieu contrefait, refuzé de la bouche,
Venge à coups de marteaux fon impuiffant courroux,

Tandis que j'ay cueilli le baiser & la couche
Et le sinquiesme fruict du nectar le plus doux.
Ces humains aveuglez envieux me font guerre,
Dressant contre le ciel l'eschelle, ils ont monté,
Mais de mon Paradis je mesprise leur terre
Et le ciel ne m'est rien au pris de ta beaulté.

XII.

J'implore contre toy la vengeance des Dieux,
Inconstante parjure & ingratte adversaire,
Las de noyer ton fiel aux pertes de mes yeux
Et à ta cruauté rendre tout le contraire,
D'enorgueillir ton front de mon humilité,
De n'adorer en toy rien plus que la beauté.
D'où as-tu, sanguynaire, extrait ce naturel?
Est-ce des creux rochers de l'ardante Libie
Où tu fouillois aux reins de quelq'aspid mortel
Le roux venin, le suc de ta sanglante vie,
Pour donner la curee aux chaleurs de ton flanc
De te paistre de mortz & t'abreuver de sang?
D'un courroux sans raison tu as greslé les fleurs,
Les fruictz de ma jeunesse, & ta rouge arrogance
Trepigne soubz les pieds l'espoir de mes labeurs,
Les sueurs de mon front & ma tendre esperance.
En languissant, je voi' que les oiseaux passans
Sacagent impunis mes travaux florissans.
Celluy qui a pillé en proie ta beauté
N'a lenguy comme moy, les yeux dessus ta face,
Mais en tirannisant ta folle volupté :
Il regne pour braver & pour user d'audace,
N'immolant comme moy en victoire son cueur,
Sur toy qui vomiçois il s'est rendu vainqueur.

Il aime inconſtemment, c'eſt ta perfection :
Jamais rien de conſtant ne te fuſt agreable
Et je lis en cela ta ſolle affection.
Quant chaſcun veult tousjours rechercher ſon ſemblable,
J'aprens à te fuir comme contraire à moy,
Qui crains plus que la mort la perte de ma ſoy :
Or vis de l'inconſtance, enivre tes eſprits
De la douce poiſon dont t'a enſorcelee
Celluy qui en t'aimant n'aime que ton meſpris ;
Je n'aimeray jamais d'une amour aveuglee
Un eſprit impuiſſant, un cueur degenereux,
Superbe à ſes amis & humble à ſes haineux.

XIII.

Citadines des mons de Phocide, aportez
L'eſpaule audacieuſe à ma fiere entrepriſe,
Et ſi voſtre fureur un coup me favoriſe,
Je bruſleray ma plume à voz divinitez.
J'enflamme ce labeur d'un œuvre ſi ſuperbe
Que dés le commancer je me trouve au milieu.
Fortune aide aux rameaux qui grimpent en hault lieu
Et trepigne à ſes piedz l'humidité de l'herbe.
Non, je n'eſcriray point, il ſuffiſt que mes yeulx,
Mes ſens, mes voluntez & mon ame ravie
Oſent vous admirant, ma bienheureuſe vie,
Il vault mieux dire un peu & pencer beaucoup mieux.
C'eſt le riche ſubjet qui me donne courage,
Sur qui je n'entreprens rien temerairement,
Mais mon ſtile ne peut orner ſon argument,
Il fault que le ſubjet ſoit honneur du langage.
O que ſi tant de vers tous les jours avortez
Qui portent peinte au front la mort de leur naiſſance.

Si ces petits escrits, bastardeaux de la France,
Eussent donné telle ame aux vers qu'ilz ont chantez,
L'honneur de ceux qu'on louë eust rendu par eschange
A ces poetes menteurs ce qu'il eust reçeu d'eux :
Quant à moy vostre gloire est commune à nous deux,
Car en vous adorant je me donne louange.
Mais ceux qui, eschauffans sur un rien leurs escris,
Barbouillent par acquit les beautés d'une face
D'une grandeur obscure & d'une fade grace,
D'un crespe de louange habillent leur mespris,
Outre plus d'entamer ce qu'on ne peut parfaire,
Cacher ce qui doibt estre eslevé au plus hault,
Ne loüer la vertu de la sorte qu'il fault,
Il vaudroit beaucoup mieux l'admirer & se taire.
Je me tais, je l'admire, & en pensant beaucoup,
Je ne puis commencer, car tant de graces sortent,
Se pressant sans sortir, qu'en poussant elle emportent
Mon esprit qui ne peult tout porter en un coup.
Vous avez ainsi veu un vaze de richesse
Ne pouvoir regorger alors qu'il est trop plain,
Et par un huis estroït s'entrepousser en vain
Un peuple qui ne peult ressortir pour la presse.
Parainsi en craignant que vostre œil n'excusant
Ce qui menque à mes vers, veille nommêr offence
L'erreur & appeller un crime l'impuissance,
Je vous metz jusqu'aux Cieux, je louë en me taisant,
Je tairay pour briser les coups de la mort blesme,
Pour targuer vostre nom à l'injure des Cieux,
Pour surmonter l'oubly & le temps envieux,
Vostre vertu qui est sa louange elle mesme.

XIV.

L'aer ne peut plus avoir de vens,
De nuages s'entresuivans,
Il a versé tous les orages,
Comme j'espuise mes douleurs :
Mes yeux sont asseche de pleurs,
Mon sein de souspirs & de rages.
Helas! mes soupirs & mes pleurs
Trempoient mes cuisantes chaleurs
Et faisoient ma mort plus tardive,
Ores destitué d'humeur,
Je brusle entier en ma chaleur
Et en ma flamme tousjours vive.
Je ne brusle plus peu à peu,
Mais en voiant tuer mon feu
Je pers la vie aprés la veuë,
Comme un criminel malheureux
A qui l'on a bandé les yeux
Afin qu'il meure à l'impourveuë.
Mes yeux, où voulez vous courir?
Me laissez vous avant mourir
Pour voir ma fin trop avancee?
Pour Dieu! attendez mon trepas,
Ou bien ne vous enfuiez pas
Que vous n'emmeniez ma pensee!
Mes soleils en ceste saison
Ne luisent plus en ma prison
Comme ils faisoient en la premiere.
Le feu qui me va consommant
Me luist un peu & seulement
Je me brusle de ma lumiere.

XV.

Ores es tu contente, o Nature meurtriere,
De ses plus chers enfans impitoyable mere,
Tigresse sans pitié,
As tu saoullé de sang ta soif aspre & sanglante,
Faisant finir ma vie en ma mort violente,
Mais non mon amitié?
Pourquoy prens tu plaisir à orner tes merveilles
De ses riches tresors & beautés non pareilles
Que puis aprés tu veux
Garnir de plus de maux & de pennes cruelles
Qu'Ethna ne fait sortir, du creux de ses moëlles,
De souffres & de feuz?
Si cest œil ravissant qui me mit en servage
N'eust fait naistre l'espoir au rais de son visage,
Ravissant mes esprits,
Ou qu'un sang plus espais, de masse plus grossiere
A preuve de l'amour n'eust de ceste guerriere
Si tost esté surpris:
Helas! mon œil fut sec & mon ame contente,
Mon esprit ne fut mort par la crainte & l'atente,
Ma main pas ne seroit
Ny ce fer apresté prests à finir la vie
Qu'amour hait, qu'il avoit à aymer asservie
En si mortel endroit.
Je ne me plaindrois pas, si ma mort pouvoit faire
Au pris d'un sacrifice esteindre sa cholere
Et un peu l'apaiser,
Tant qu'en voiant la fin d'une amour non pareille
Par un funebre adieu de sa bouche vermeille
Je sentisse un baiser.
Mon esprit satisfait errant par les brisees

Des Enfers esgairez & des Champs Elysees
Rien ne regretteroit,
Que le mesme regret qu'auroit son ennemie
De la sainte amitié qu'encor aprés la vie
L'esprit emporteroit,
Mais en ne trouvant lieu pour mes larmes non feintes
Dans son cueur endurcy aux viollantes plaintes
D'un miserable amant :
Non plus que l'on verroit engraver quelque trasse
De l'inutille fer pressé dessus la face
D'un ferme diamant.
C'est fait, je veux mourir & qu'un tel sacrifice
Preste ma triste main pour un dernier office
A son cors malheureux,
Dehors duquel l'esprit ira, comme je cuide,
Sur les bors ombrageux du fleuve Acherontide
Soupirer amoureux,
Racontant aux Espritz la severe sentence
Qui fut l'amere fin d'une longue esperance,
D'une dure prison,
De mes maux abregez & l'issue & l'entree,
Qui forca le despit & la main forcenee
Surmonter ma raison.
Frape doncq', il est temps, ma dextre, que tu face
Flotter mon sang fumeux, bouillonnant par la place
Soubz le cors roidissant.
Haste toy, douce mort, fin d'un' amere vie,
Fay' ce meurtre, l'esprit, ma rage te convie
Aux umbres fremissant.

XVI.

*Mesurent des hault**z** Cieux tant de bi**z**arres courses*
Ceux qui ont espié leur subtils mouvements;
L'autre cherche la cause aux divers excremens
Des pluies, des metaux, des plantes & des sources;
Vante un brave soldat, à la face de tous,
Son adresse, son heur, sa force & son courage,
Et son esprit vanteur repeu de son dommage
Estalle un estomac gravé de mille coups.
Je veulx parler d'amour, docte en telle science,
Si le savoir est seur né par l'experience.
Le chef d'euvre de Dieu fut l'homme miserable
Fait des quatre elemens, un monde composé
Du froid comme du sec, humide & embrasé,
Et fut par le divin à Dieu mesme semblable,
Car son ame n'est moins que divine des Cieux,
Le plus beau que le Ciel peut donner en partage :
Si bien qu'estant unis d'un si beau mariage,
On a fait pour jaloux les Demons & les Dieux,
On a forgé de là l'audacieuse guerre
Des Titans animez & des filz de la Terre.
Ceste perfection fut la mesme Androgeine
Qui surpassa l'humain par ses divins effortz,
Quant le cors avecq' l'ame & l'ame avecq' son cors
Vit l'essence divine unie avecq' l'humaine.
Le terrestre pesant n'engageoit de son pois
Le feu de son esprit à sa rude nature,
Mais ces deux unions en mesme creature
Souffroient de l'un' à l'autre & l'amour & les loix.
Le divin se faisoit du naturel du reste

Et le terreſtre eſpais n'eſtoit rien que celeſte.
Jaloux & prevoiant le grand Dieu du tonnerre
Ne voullut plus ſouffrir l'homme eſtre un demi dieu,
Ny ſuſpendre en haſard ſon eſtat & ſon lieu,
Que la terre fuſt ciel & que le ciel fuſt terre.
Il fit des naturelz deux diverſes moitiés,
Couppa l'homme pour l'homme & la femme pour femme,
Le peſant du leger & le cors de ſon ame,
Separa d'unions, de cors & d'amitiés,
Tranchant par le milieu, ceſte jumelle eſſence
A qui le ſeparer apporta l'impuiſſance.
L'ame eſt l'eſprit uni avecq' le cors femelle
Dont l'homme le premier eſprouvant l'union
Eſtoit homme plus qu'homme & ſa perfection
Par l'accord de ces deux fut ſupernaturelle.
Perdant ceſt heur premier la celeſte raiſon
Eut en horreur le cors & terreſtre & prophane,
L'eſprit fut gourmandé par le cors, ſon organe,
Et le cors de l'eſprit ne fut que la priſon,
Inſtrument ſeullement d'une contrainte vie,
Miſerable moitié d'Androgeine partie.
Quant par deſunion la force fut eſteinte,
Quant ces pauvres moitiés perdirent le pouvoir,
Les Dieux furent emeuz par pitié d'y pourvoir,
Quant par leur impuiſſance ils perdirent la crainte,
Affin que ces moitiés peuſſent perpetuer
L'eſpece en rejoignant ceſte choſe egaree.
L'une & l'autre nature en ſon cors ſeparee
Apprindrent par l'amour à ſe r'habituer,
Qui naſquit à ce point & de qui la naiſſance
Refit ceſte union avecq' moins de puiſſance.
Un jour que des grans Dieux la bande eſtant ſaiſie
D'heur, de contentement, d'aiſe & de volupté,
Rempliſſoient pour Venus & ſa nativité

Leurs cerveaux de nectar & de douce ambroisie,
Sur la fin d'un banquet, Pore conseil des Dieux,
Yvre de ses douceurs se desrobe en cachette,
En fuiant au jardin de Jupiter se jette
Sur les fleurs, recreant d'un doux sommeil ses yeux,
Livrant, di je, au sommeil son cors & l'ambroisie
Qui des liqueurs du ciel troubloit sa fantasie.
Sur ce point arriva la pauvrette Penie,
Qui durant le banquet prés de l'huis mandioit
Des miettes du Ciel, & pour neant avoit
Pour un chiche secours tant mandié sa vie.
Elle voit sur les fleurs le beau Pore endormy,
Elle change sa faim en desir de sa race,
Elle approche, se couche & le serre & l'embrasse
Tant qu'il l'eut pour amie & elle pour ami.
De là naquit l'Amour, & la nature humaine
Du conseil des grands Dieux conceut l'autre Androgeine
Aussitost qu'à nos yeux un raion de beauté
Nous a fait savourer le miel de l'agreable,
L'esprit concoit la joie, emeu du delectable
Dont il recoit le goust par nostre œil presenté.
Au naistre de Venus, au naistre des beautez,
Nos esprits qui n'ont moins que l'essence divine
S'ejouissent du beau & l'ame l'imagine;
Les pencers sont festins pour les divinitez,
Nostre pauvre nature est la mesme Penie
Qui n'estant du festin y va quester sa vie.
Elle ne peut gouster ny les os, ny les restes
Du nectar de l'esprit : son estomac n'a pas
De feu pour digerer ce precieux repas,
Mais au lieu de joïr des viandes celestes,
L'esprit fait tout divin est emeu à pitié,
Se couple avec le cors, & en ce mariage
Donne prevoir, juger, & souvenir pour gage

De l'union du cors & de son amitié;
Le cors loge les trois : au front la congnoissance,
Le jugement plus hault, plus bas la souvenance.
L'esprit apprend au cors les ars & les sciences
De nature & d'acquis, & fidelle amoureux
Preserve sa femelle & du fer & des feux,
Par l'aigu jugement & les experiences.
Comment pourroit ainsi ce mari sans son cors
Exercer sa vertu, car sans sa bien aimee,
Les effets ne seroient qu'une ombre, une fumee,
Sans execution, sans œuvres, sans efforts?
L'esprit, paintre parfait, emprunte la painture,
Les tableaux, les pinceaux des cinq sens de nature.
Comme Platon a peint l'amitié mutuelle
Des espritz & des cors l'un de l'autre cheris,
Moy je veux par l'amour des ars & des esprits
Repeindre une autrefois nostre amour naturelle,
Et du grand au petit, je nombre par raison
Que nous devons chercher les loix de la Nature
Au secret des espritz; l'amour des cors endure
Mesme cause que l'autre & mesme liaison :
Il brusle l'un & l'autre & de pareilles flammes
Unit l'amour des cors & celuy de noz ames.
Mais autant de subjetz sur lesquelz il espreuve
Le miel de ses douceurs ou ses mortelz courroux,
Autant de fois il est ou vigoureux ou doux,
Et tel que le subjet son accident se treuve.
Comme le soleil chaud rengrege les odeurs
D'une charogne infecte & en forme la peste,
Et de mesmes raions le mesme nous apreste
En sa bonté le musch & le baume & les fleurs:
L'amour allume ainsi en nos espritz les flammes,
Certains eschantillons & mirouers de nos ames.
Tout ainsi que l'amour unist la difference

Du cors & de l'esprit, c'est lui tout seul qui peult
Unir deux autres cors en un seul, quant il veult,
Lorsque des deux esprits il tire sa naissance.
Par l'homme & son esprit Pore est representé
Où l'amour a premier sa naissance & sa vie,
Puis l'ame de la femme est la pauvre Penie
Qui surprend nostre esprit yvre d'une beauté :
C'est le troisieme sens, & l'amour corporelle
En cela suit les loix de la spirituelle.
Nostre ame ne sauroit au cors donner la vie
Quant il est colleric, & son sang escumeux
Bouillonne, se dissipe & destourbe fumeux
L'esprit doux & qui n'est d'une telle armonie;
L'esprit audacieux, entreprenant & vif,
Travaillant sans repos, bouillant en toute sorte,
Rend bien tost l'union, le cors, l'amitié morte,
Possedant un organe inutille & chetif.
Par la diverse humeur l'ame est donc departie,
Et les amours humains naissent de simpatye.
C'est pourquoy chacun peut aymer pour se complaire,
Mais c'est diversement, car les cors composez
Par les quatre elemens sont aussi disposez
A les recepvoir tous en leur forme ordinaire :
Mais si les qualitez ne sont pareillement
Parties dans les cors, aussi ne peuvent elles
Prendre en eux leurs vertus esgallement pareilles,
Car l'un reçoit le feu ou l'air plus aisement,
Et chasque cors meslé, exposé au pillage,
Recoit le mieux celuy dont il a daventage.
Comme aux troubles confus d'une guerre civille,
Un fort qui sera plain de quatre factions,
Si deux tiers complotans ont mesmes passions
Ils livrent aisement à l'estranger la ville :
Ainsi la pierre où moins le feu a de vigueur

Est plus tard à bruster, & le bois qui recelle
Plus du simple en son cors plus aisement appelle
A deceler son feu un autre feu vaincueur,
Et des quatre elemens la ligue la plus forte
Aux pareils conquerans ouvre aisement la porte.
L'esprit est plus parfait, l'origine celeste
Ne le reduit aux loix d'humeur ni d'elemens;
Hors le bon & mauvais tous autres sentimens
Sentans l'organe aymé s'acommodent au reste.
Pore avoit refusé les viandes des Cieux
A ceste mandiante & chetive personne :
Il se derobbe aprés & luy mesme se donne.
Quant le sommeil pesant lui eut fermé les yeux,
Il falut qu'il dormist pour recebvoir Panie :
L'ame dedaygne ung cors quant elle est endormie.
La femme de qui naist le propre d'entreprendre
Le regime du monde & d'entrer au conseil,
Endort l'esprit de l'homme aux raions de son œil.
Sa beauté sont les fleurs qui le viennent surprendre;
L'homme est fait amoureux & par l'oysiveté
Il s'acommode aux meurs de la femelle aymee.
Comme l'ame se voit par le cors transformee
Espouser son humeur, vouloir sa volonté,
Les esprits sont heureux qui ont cors debonnaire,
Les amans malheureux qui ont l'ame contraire.
L'esprit qui a un cors vif, subtil & ignee,
Qui sent le moins la terre & qui est moins pesant;
Sent cest organe beau, agreable & plaisant,
Et jamais de ces deux l'amour n'est terminee.
Mais l'esprit qui se loge en un cors froid & lent
N'aime qu'avec longtemps sa nature perverse.
Il le presse au premier, puis l'aime en la vieillesse,
Et l'amour d'entr'eux deux n'est jamais viollent
Que lorsqu'avec le temps ceste masse enterree

Se depouillant de ſoy eſt au ciel preparee.
L'amour bruſle aiſement & aiſement poſſede
Celle qui a le ſang & le naturel chaud,
Pour ce qu'elle eſt de feu & que le feu d'en hault
Cherche tousjours le cors où la chaleur excede;
Mais le froid naturel eſt mal propre à aimer :
S'il ayme, ceſt amour eſt artificielle,
Car il fault corriger la glace naturelle
Et l'effet naturel eſt plus à eſtimer :
L'unde n'eſt pas ſi toſt par la flamme alumee
Comme la flamme vive eſt par l'eau conſommee.
Les vigoureux eſpritz en fumelles aymees
Et de pareil humeur monſtrent bien leurs vigeurs.
Quand la couple impareille aporte des langeurs,
Leur vie eſt lors ſtupide en priſon enfermee;
Comme un feu au bois vert, pourtant né pour bruſler,
Quant le millieu s'embraſe & l'eſcorſe s'alume,
L'umidité s'en fuit par les boutz en eſcume,
Renvoiant l'eau en l'eau & pouſſant l'air en l'air :
Il faut ainſi ſouvent que l'eſprit du feu face
Avant bien poſſeder ſon cors ſortir la glace.
Ainſi l'homme amoureux, vrai eſprit de la femme,
Uſe ſouvent ſon temps ſur l'eſpoir, & ſes jours
A corriger ſon cors premier que les amours
Aient changé l'humeur & la fumee en flamme.
Il ſemble l'intellect qui vif & viollant
Habite un cors ſans feu; l'eſprit bruſle de rage
Et uſe pour bruſler ſon ardeur & ſon age,
Se conſomme en dreſſant ſon organe trop grand,
Miſerables amours qui par l'antipatye
Premier que vivre bien ont conſommé leur vie.
J'eſgalle ainſi l'amour & celeſte & terreſtre
Que le cors ſans eſprit, la dame ſans amy
N'ont ne plaiſir ne vie ou vivent à demy.

Pas un d'eux ſeparé n'a ne forme, ne eſtre.
Comme ſouvent les cors meſpriſent les eſpritz,
Les hommes ſont ainſi reffuſés par les dames:
L'amour plus neceſſaire aux cors qu'il n'eſt aux ames
Les doit faire plus doux & les avoir apris
Que l'ame vit encor quant le cors s'en delogne,
Et que le cors n'eſt rien ſans ame que charogne.
Sans la conjonction leur amour eſt donc vaine,
Leurs effects ſeparés ſont ſonges impuiſſans,
Mais eux unis, de l'un & l'autre joïſſans,
Font germer en s'aymant leur amour & leur peine.
Separez moy le chaud d'avecq' l'humidité,
A une autre liaïſon autre amour naturelle;
Le chaut ſterille en ſoy, l'humide eſt toute telle,
Et d'eux unis ſe fait toute nativité;
Celluy doncq' qui desjoint les moitiez de nature
Sacrilege la tuë & lui fait une injure.
Si nos eſpritz qui ont prins au Ciel leur naiſſance
Sont rien ſans leur moitié, faitz mortz & impuiſſans,
Que ſera il des cors mortelz & periſſans
Sans amour, qui ont prins de l'autre amour ſubſtance,
Et quel eſt ceſt amour qui en l'affection
Naiſt & s'evanouiſt, ſe loge & s'imagine,
Si ſuivant ſon autheur, comme l'amour divine,
Il fleuriſt ſans le fruit de la conjonction?
C'eſt l'avorton liant la mort avecq' la vie,
D'un parricide cors la vipere ravie.
Belle à qui j'ay ſacré & mes vers & ma peine,
Voy' comme en apaiſant ta curioſité,
L'inutille regard d'une vaine beauté
N'eſt qu'une pure mort, ſans unir l'androgeine.
Imitons les ſecretz de Nature & ſes loix,
Fuions l'ingratitude & l'ame degenere,
Tout aſſeurez commant d'une ſi ſainte mere

Les exemples, le cours & les editz sont droitz,
Car la desunion est la mort de Penie,
L'acord la ressucite & lui donne la vie.

XVII.

O bien heureux espritz qui printes vostre vie
Des fresnes endurcis & des rochs de Libye,
Avortez du Caucaze & de quelque autre mont
A qui l'amour ne brusle & tormente les ames,
A qui la cruauté des cipriennes flammes
Ne martirise l'œil, l'estoumac & le front!
Bien heureux sont ceulx là qu'une tendrette enfance
Empesche heureusement d'avoir la congnoissance
Des forces du malheur & de celles d'amour,
Mais ilz seroient heureux, si dés l'age premiere
D'un sommeil eternel ilz fermoient leur paupiere :
Leur vie & leur bonheur n'auroient qu'un dernier jour!
J'ay tort, hors de l'amour est toute joye esteinte,
Tout plaisir est demi, toute volupté feinte,
Et nul ne vit content s'il ne souffre amoureux.
Sans aimer & souffrir l'aise demeure vaine,
Et celuy qui son heur ne compare à la peine
De quel contentement sera il bien heureux?
Le contraire est congneu tousjours par son contraire :
Ainsi qu'aprés l'hyver le printemps on espere,
Et comme aprés la nuit nous atendons le jour,
Ainsi le beau temps vient à la fin de l'orage,
Ainsi aprés le fiel d'un courroucé visage
Nous goustons la douceur de l'œil & de l'amour.
C'est l'amour tout puissant qui guerist la tristesse,
Qui fit le deuil amer de ma chere maitresse
Finir en mon bonheur, naistre en mesme saison.

On dit que le temps eſt medecin de nature
Et de nos paſſions, mais c'eſt coup d'aventure,
Car le meſme nous ſert plus ſouvent de poiſon.
Olimpe, tu ſais bien quelles furent les armes
Qui vainquirent ton deuil, tu ſais comment tes larmes
Et mon deſaſtre fier finirent en un jour :
Tu ſais combien de temps dura ta maladie,
Tu ſais que ton deuil fuſt plus dure que ta vie
Et par là tu congnois la vertu de l'amour.
Que diriez vous de voir un fiebvreux en la couche
Qui clorroit obſtiné les levres & la bouche
Contre l'eau qui l'auroit autrefois fait guerir,
Sinon qu'il eſt ſaiſi d'une aſpre frenaiſie,
Ou qu'un rouge malheur boult en ſa fantaiſie
Qui le fait n'aiant ſoif avoir ſoif de mourir.
Si les ſermons faſcheux des autres te travaillent,
Si les peurs des craintifs honteuſement t'aſſaillent,
S'un autre te menace & te donne conſeil,
Eh! ne ſais tu pas bien que la fiebvre amoureuſe
Ne ſe congnoiſt pour voir une face hideuſe,
Ou le poux inegal, ou le trouble de l'œil?
Nous verrons quelquefois jargonner une vieille
Qui lorſqu'elle bruſloit en une age pareille
D'un feu pareil au tien ne print en ſon ennuy
Autre conſeil que ſoy & ſa flamme nouvelle;
Veux tu ſavoir commant ce conſeil là s'appelle?
Faire large courroie à la perte d'autruy.
Ne te laiſſe tromper à l'affeté langage
De plus jeune que toy, mais excuſe par l'age
Le peu d'experience & le peu de raiſon.
Ceux là n'ont eſſaié la geenne qui nous ſerre :
C'eſt comme qui oiroit deviſer de la guerre
Tel qui n'auroit jamais parti de la maiſon.
Celles qui en ſouffrant la meſme maladie

Et au mesme subjet desguisent leur envie
D'un propos contrefait tout autre que le cueur,
Cachent pour t'affiner la cause qui les meine
En la mesme façon que la fine Climenne
Qui du beau Francion disoit mal à sa sœur.
Ton Parfait ne vit plus : si un' aise parfaite
Doibt durer à jamais, tout ce que je souhaite
Est de faire revivre un ami trepassé.
Si le secret tranchant de Parfait se presente,
Pense quel plaisir c'est par la chose presente
Te pouvoir faire encor' revoir le bien passé.
Si ung frere fendant ou ung parent menace,
Laisse les menacer & leur quittant la place,
Sans changer de vouloir change d'un autre lieu.
Mille autre empeschemens essaient de combattre
Les cueurs nez à l'amour, mais qui pourroit abattre
L'entreprise & l'ouvrage & la force d'un Dieu?
Or le dernier objet qui le plus espouvente
Les cueurs nez à l'amour, c'est quant le sein augmente
Et que les fruitz d'amour sont trop gros devenuz.
Jamais un heur parfait n'est sans quelque aventure,
Et telle fut la loy de la sage Nature,
Que par les grands dangers les grans biens sont cogneuz.
Tu as vaincu ses peurs & ses craintes frivolles,
Et n'ont peu les rigueurs ny les douces parolles
Combatre ton courage & forger ton ennuy;
Mais pourquoy, si jadis pour me donner la vie
Tu as peu surmonter le malheur & l'envie,
Ne te puis tu encor surmonter aujourd'huy?
O jour plain de malheur, si le goust de mon aise
Mouilla tant seulement les fureurs de ma braise
Pour faire rengreger mes flammes peu à peu :
Jour pour jamais heureux, si d'une tendre nuë
La premiere rozee à jamais continuë

De noier en pitié les rages de mon feu!
Je suis l'Ethna bruslant en ma flamme profonde,
Tu es le Nil heureux qui espanche ton onde
Sur la terre qui meurt de la soif de tes eaux;
Noie les feuz, mignonne, embrazeurs de mon ame,
Ou me laisse brusler ton Nil dedans ma flamme,
Que je noye en tes pleurs, ou seche en mes flambeaux.

XVIII.

A qui ne fut point ravie
L'amitié qu'avec la vie,
De qui les chastes amours
N'ont finy qu'avec les jours.

Que de douceurs d'une douleur,
Que de vers rameaux d'une graine,
Que de sallaires d'une peine,
Que de fleurs naissent d'une fleur!
Qu'un oeil ha de raions ardents,
Que de mortz sortent d'une vie,
Que de beaux printemps d'une pluie,
Que d'estés chaults d'un doux printemps!
Amours qui par l'aer voletez,
Portez sur vos aisles dorees
Le miel que vos langues sucrees
Ont succé de tant de beautez.
Que tous ceux qui liront ces vers
Et les amours qui y florissent,
Du miel qu'ilz gousteront benissent
Ces belles fleurs, ces rameaux vers.
Heureux de ta douleur, Monteil,
Qui triomphes de ton martire,
Et autant de fleurs en retire

Comme de larmes de ton oeil!
Le ſoleil chaud de tes ardeurs
N'a point moiſſonné l'eſperance
Et la delectable aparance
De ton printemps & de tes fleurs.
Teſmoins ces doux & riches vers
A qui la mort la mort ne donne,
De qui l'yver, de qui l'autonne
Ne ſecheront les rameaux vers.
Pour ſalaire de tes ennuis,
Pour la fin de tes douces rages,
Pour couronne de tes ouvrages
Dieu te donne encor' d'autres fruitz.
Ces fruitz feront qu'en bien aymant
Ton doux chant fleſchira ta dame;
Tes pleurs feront noier ta flamme
Et les douleurs de ton tourment.
Tu cuilleras de ta beauté
Les eſpitz aprés l'eſperance :
Ta Chloris en Ceres s'advance,
Ton printemps ſe fait un eſté.
Ces fruiz là feront que l'amour
De ceſte fleur eſpanouie
Ne verra la mort & la vie
Paroiſtre & finir en un jour.

XIX.

Quiconque ſur les os des tombeaux effroiables
Verra le triſte amant, les reſtes miſerables
D'un cueur ſeché d'amour & l'immobile corps
Qui par ſon ame morte eſt mis entre les morts,
Qu'il deplore le ſort d'un ame à ſoy contraire,

Qui pour ung autre corps à son cors adversaire
Me laisse exanimé sans vye & sans mourir,
Me faict aux noirs tombeaux aprés elle courir.
Demons qui frequentez des sepulchres la lame,
Aidez moy, dites moy nouvelles de mon ame,
Ou montrez moy les os qu'elle suit adorant
De la morte amytié qui n'est morte en mourant.
Diane, où sont les traitz de ceste belle face?
Pourquoy mon oeil ne voit comme il voyoit ta grace,
Ou pourquoi l'oeil de l'ame, & plus vif & plus fort,
Te voit & n'a voulu se mourir en ta mort?
Elle n'est plus icy, o mon ame aveuglee,
Le corps vola au ciel quant l'ame y est allee :
Mon cueur, mon sang, mes yeux verroient entre les mors,
Son cueur, son sang, ses yeux, si c'estoit là son cors.
Si tu brule à jamais d'une eternelle flamme,
A jamais je seray un corps sans toy, mon ame,
Les tombeaux me verront effrayés de mes cris,
Compagnon amoureux des amoureux espritz.

XX.

Vous qui pillez l'email de ces couleurs,
Friandes mains qui amassés les fraizes,
Que de tormans se quachent soubz vos aizes,
Que de serpans se coullent sur les fleurs!
J'estois plongee en l'ocean d'aimer,
Je me neiois au fleuve Acherontide,
J'espans aux bors ma robe toutte umide
Et sacrifie au grand Dieu de la mer.
Fermés l'oreille aux mortelles douceurs,
Amans, nochers, n'escoutés les Serenes;
Ma paine fut d'avoir ouy leur paines

Et ma doulleur d'entandre leurs doulleurs.
C'est se hayr, leur porter amitié,
C'est s'obeir que leur estre rebelles,
C'est la douceur que leur estre cruelles
Et cruaulté que d'en avoir pitié.
Comme l'euil prent, trahi par son object,
L'impression de l'euil où il se mire,
Ainsi le mien fut trahi par un pire,
Un mal trompeur d'un vray fut le subget.
Leur faux soupirs meurent à soupirer
Pressans de veus ma poitrine entamee,
Leur feint ardeur qui n'étoit que fumee,
Mieux un feu clair, m'aprindront à pleurer.

CONSOLATION

A MADEMOISELLE DE SAINT-GERMAIN

POUR LA MORT DE MADAME DE SAINT-ANGEL.

Ces esclairs obscurcis d'un nuage de larmes
Qui coule de tes yeux,
Ces pleurs versez en vain qui cachent tant de flammes
Qui couvent tant de feux :

Ces feux, ces deux soleils nous desrobent leur face
Pour voiler tes ennuis,
Et au lieu du beau jour, le Ciel en sa disgrace
Nous donne mille nuis.

Ce serain obscurci sa clarté nous refuse,
Cest aer si gracieux

Qui meslé de nos sons, de nos chansons amuse
L'oreille des Dieux.

Ta perte, ta pitié pour quelque temps excuse
Ta douleur & tes pleurs,
Mais craignons que quelcun se vengeant ne t'accuse
De feindre ces douleurs.

Ils diront : Et à quoy servent ces vaines plaintes
Qu'enfin il faut finir?
Belle, cessant tes pleurs, de ces cendres esteintes
Esteins le souvenir.

Ainsi rends de tes yeux la clarté desiree,
Descouvre tes beaux feux,
Et de ce doux serain la faveur esperee
Fais sentir à nos yeux,

Heureux de voyr encor aprés un long orage
Ce soleil desiré,
Plus heureux de trouver aprez un long naufrage
Un rivage asseuré!

Tu te plains, mais ce cœur que ta passion meine
Ne reçoit changement :
Changeons donc cett' humeur qui pour sembler humaine
Pleure inhumainement.

Car c'est pleurer ainsi, puisque l'amour extreme
Que tu sens de plus fort
Te faict plaindre le bien d'une joye supreme
Acquise par sa mort :

Ou tu es trop humain, amour qui veux qu'on cede
A ce qu'on ne doibt pas,

Et qui force tes sens de chercher un remede
Où il n'y en a pas.

Ces larmes & ces cris ne la font point revivre
Estant morte icy bas,
Ny par eux tu ne puis rendre ton cœur delivre
De si cruels debats.

Tu les nommes cruels, renouvelant la playe
Sans la pouvoir guerir,
Te laissant à tousjours le seul plaisir pour paye
De desirer perir;

Et perir tu ne puis, car ta peine plus forte
Est changee en plaisir :
Ton plaisir est pleurer & ton ame mi-morte
N'a que ce seul desir.

Tu dis que nul ne pense amoindrissant l'offence
Amoindrir mon malheur,
Car finissant tes cris, de plaindre son absence
Je n'aurois le bonheur :

Plainte qui chasque fois à tes yeux la renvoye
Esblouis de leur deuil,
Plainte qui te fait voyr ton aimee & ta joye
Enfermee au cerceuil.

Mais son ame est au ciel qui n'estant point humaine
Triumphe pour tousjours,
Triumphante au bonheur d'une vie certaine
D'avoyr parfaict son cours.

Donq' que ton corps descende en la mort tenebreuse
Pour y voyr sa moitié,

Monte ton ame au Ciel plus bell' & plus heureuse
Parfaire l'amitié.

Ainsi, Belle, reçois ta vie avec sa vie,
Ta mort avec sa mort,
Et non plus en vivant soubz la mortell' envie
Ne plains son heureux sort.

Ne prefere le bien d'une vie mortelle
A l'eternel sejour,
Ne mesprise le bien d'une vie eternelle
Pour ne l'avoyr qu'un jour.

Elle vivoit là bas en une terre estrange
Soubz le sort envieux,
Elle changea son nom & son ame en St. Ange,
Changeant la terre aux Cieux.

Fuyez, tiedes souspirs, & reprenez ces flammes
Qui decoroient ses yeux;
Vos deux corps sont ça bas, & vos plus belles ames
Sont au Ciel glorieux.

A MADAME DE B.

QUADRAINS.

Je voy' tant de beautez, je sens tant de douceurs
Dont la clarté m'embraz' & le doux m'empoisonne,
Que tantost à mes cris la liberté je donne,
Tantost je les retrains pressé dans mes douleurs.

Ce qui est de plus rare en toute la Nature,
Ce qui est de plus beau & plus delicieux,
Ce qui est de plus pur soubz la voute des Cieux
N'est qu'un foible miroir d'une beauté si pure.
Ce qui est soubz le Ciel de plus rare & plus beau
Rende foy & hommage aux beautez que j'adore:
Astres luisans & clairs, soleil plus clair encore,
Cachez vostre lueur, approchez mon flambeau!
Vous n'estes qu'instrumens de ma belle lumiere,
Pour esclairer au monde & en ces plus bas lieux,
Empruntans vostre feu du feu pur de ses yeux,
Prenans vostre vigueur de sa force premiere.
Mais ces rayons divins de ma belle clarté
Sçavent trop bien blesser, messagers de son ire;
Ces yeux doux & cruels, causes de mon martyre,
Cachent soubz leur douceur trop de severité.
C'est doncque vous, douceurs, qui faictes que j'endure,
Serenes qui pipez par vos douces chansons
Le nocher harassé ravi des moites sons,
Luy vendans son plaisir d'une peine si dure.
Marastres qui couvrez l'aconite de miel,
Monstres qui la douceur changez en vostre rage,
Insatiables mains souillees du carnage
De vos enfans succans soubz le baume le fiel!
Douce, claire & friand' est l'eau que le malade
Tire a traits regrettez, douce la mortell' eau
Qui met le sang en fange & le corps au tumbeau
Par l'enflammé venin d'un boutefeu dipsade.
Plus doux est le sommeil qui nous meine à la mort:
Blanc est le lis, le laict, & doux ce qui desguise
Le poison respiré qui dedans nous espuise
L'humeur le plus suptil par son suptil effort.
Beautez à ma beauté en rien accomparables,
Fuyez, vaines douceurs, d'auprez de ma douceur,

Ne fuyez, cruaultez, causes de mon malheur,
Approchez, vrays tesmoins de cruaultez semblables.
Le laict n'a plus de lustre en voyant vostre teint,
Auprez de vostre taint le lis en noir se change,
Prez de vostre douceur l'ambre perd sa louange,
Du sommeil la douceur par la vostre s'estaint.
Et combien de fois plus est douce vostre grace
Que la Serene douc' & habile à charmer,
Que le miel ni que l'eau; combien peut animer
Cett' argentine voix cette celeste face!
Helas! que de beautez qui ont pipé mes yeux,
Helas! que de douceurs, que de douces merveilles
Ont surpris mes espritz espris par les oreilles,
Saisissans tous mes sens par si divers milieux!
Mais mon espoir trompé desmenti par l'espreuve
A veu vostre beau sein d'aconite noirci,
Ce sein plus blanc que neige estre froid tout ainsi,
Et en ses chants divins rien que ma mort ne treuve.
Ces yeux, ces deux flambeaux, se sont faicts cruels feux,
Cette voix n'est qu'un ris de ma sanglante paine,
Mais ces feux, instrumens de ma perte certaine,
S'alentissent un peu par l'effort de mes pleurs (sic).
Ce poison ensucré de vos douces paroles
Qui m'a faict avaler doucement mon malheur,
Ce miel qui rend friand & souefve ma douleur
Ne me peut plus tromper d'esperances frivoles :
Je vois & si je sens s'escouler mon humeur,
Ores suis demi mort, ores demi de vie,
Et mon ame en souffrant est de plaisir ravie
Et ce souffrir luy est son souverain bonheur;
Doux luy sont les efaicts d'une cause si belle :
Soufriant je me plains, n'appelant point torment
La peine que j'endure & mon vouloyr dement
La douleur qui me point pour t'aimer, ma rebelle.

Je mesprise celuy qui n'est point amoureux :
La joye sans aimer est une chose fainte,
Toute felicité, si on n'aime, est estainte,
Et ainsi pour souffrir je souffre bienheureux.
Amour oste tout soin & un seul qui nous blesse
Nous ravit à nous meme & nous rend tout à luy,
Il faict, comme il luy plaist, le plaisir & l'ennuy
Qui me cause cent mors absent de ma maistresse.
Il faut donq' obeir à ses estroictes loix,
Se laisser surmonter au mal qui me surmonte :
Puis je sçay que ma dame altiere ne fait conte
Des grands plus eslevez, des Princes ni des Roix.
Mes veux iront mourir ou meurent les celestes :
L'or y a pleu, cetz' or n'[y] a point eu de pris,
Le fouldre à menacer n'a receu que mespris,
Le cigne y a perdu ses chants doux & funestes.
Voyez mon cœur en feu tout noyé de ses pleurs,
Voyez vos cruaultez paintes en mon visage,
Voyez d'un qui n'est plus la pitoyable image,
L'image de mes maux, celle de vos rigueurs.
Enfin dans un Ætna mon Amour consummee
Me donne le tombeau du Grec ambitieux,
Mont qui seiche la mer, mont qui rend de ses feux
En braize les Enfers & les Cieux en fumee.





TROISIESME LIVRE.

ODES.

I.

L'horreur froide qui m'espouvente.
L'effroy qui mon sang a chassé
Du lieu où il fut amassé,
En ma rage plus viollente
Prive de leur force mes yeux,
Et en tarissant ma parole
Espend la glace qui m'affole
Aux pointes de tous mes cheveux.
Ma raison à mon heur contraire
Courbe le col soubz le fardeau
Et ne me cherche qu'un tumbeau
Et un couteau pour me deffaire.
Il est temps de ceder au sort :
Puisque le sort veult que je meure,
Je veux estancher à ceste heure
L'aspre soif qu'il a de ma mort.
J'ay trop essuié mon desastre,
J'ay trop le malheur esprouvé
Puisque je n'ay jamais trouvé

La Fortune autre que maraſtre,
J'ay trop languy en mon malheur,
Et ceſte main trop peu hardie
A trop nourry ma malladie
Pour la pauvreté de mon cueur.
Autant que d'abeilles bourdonnent
En Hybla, autant de flambeaux,
De ſons, de ſpectacles nouveaux
Mon oreille & mon oeil eſtonnent,
Autant de forces du deſtin,
Autant d'horreurs apareillees,
Et d'Erynnes dechevelees
Accourent pour eſtre à ma fin.
Ceſte plainte mal aſſuree
Et les mal aſſeurez propos
Me font ilz craindre mon repos
Et l'heure & la fin deſiree?
Ha! chetif où as-tu les yeux?
Pourquoy tardes-tu la vengeance
De toy contre toy qui t'offence,
Aimant le pis, fuiant le mieux?
Ma fin eſt promptement ſuivie
D'une longue felicité.
N'eſt-ce pas une laſcheté
D'aimer mieux une amere vie
Pour crainte d'une douce mort,
Et pour la faute de courage,
Faire un perpetuel naufrage
Plus toſt que d'aborder le port?
Arriere de moy, vaine crainte,
Ne m'empeſche plus mon repos,
Laiſſe moy rendre ce propos :
Ma vie & mon envie eſteinte,
Promptement il fault ſecourir

La vie longue & languiſſante
Que le malheur fait ſi dolente
Par faute de ſavoir mourir.
Celuy qui dit que ceſte rage
Qui arme les ſanglantes mains
Encontre ſes membres germains
Eſt une faute de courage,
Voulant meſpriſer [en] autruy
Ce qu'il ne ſait, n'auſeroit faire,
Il deſcouvre par le contraire
Ce qui n'a garde d'eſtre en luy.
Or eſt-il [pas] temps que je face
Ma vie & mon mal conſommer,
Qu'enſemble je face fumer
Ma peine & mon ſang par la place?
Un coup fera ternir mes yeux
Tarira ma ſueur & parole,
Car c'eſt ainſi, ainſi que vole
L'eſprit de Diane aux bas-lieux.

II.

Autant de fois comme j'eſſaie
D'apaiſer le ſang de ma plaie,
Mon ſang bouillant de mille endroitz
Boult & s'eſchauffe autant de fois,
Mais auſſi lors que j'ay envie,
Sans languir d'eſteindre ma vie,
La ſauver des feuz des amours,
Mon ſang ſe rapaiſe tousjours.
Volunté dure & impuiſſante
Soubz le pouvoir qui me tormente,
Trahiſſant, mutinant mon cueur,

Luy faiſant jurer ſon malheur
Qui me tuë & conſerve l'ame,
Qui eſteint & nourriſt ma flamme,
Fais mon malheur, ce que je veux,
Et change mes eſpritz en feuz!
Mon ame n'eſt plus raiſonnable,
La folle & aveugle m'accable
Et je me meurs ſans eſtre eſpriz
D'autres feuz que de mes eſpritz :
Les fiers à ma miſere jurent,
Les folz ma ruïne conjurent,
J'ay perdu la vie & la voix
Par ceux là par qui je vivois.
Ma conception s'eſt bandee
A ma mort qu'elle a demandee
Et avecq' elle a fait venir
Le jugement, le ſouvenir.
O vous, parties diviſees,
Las! vous courez malaviſees,
Serves ou vous ſervans d'un cueur
Soudoié de voſtre vaincueur!
Divine beauté que j'adore,
Vous avez plus ſervy encore
A rendre l'amour mon vaincueur
Que mes eſpritz ny que mon cueur.
Ils n'ont eu plus rien que des larmes
En voiant flamboier pour armes
Es mains de l'Amour indompté
Vos graces & voſtre beauté.
Comme d'une tranchante lame,
De vos regards il m'oſta l'ame
Et en ſa place il a remis
Mille & mille feux ennemis;
Mon ame n'eſt plus que de braiſe

Qui proche de la mort s'apaise
Et vivant recroist peu à peu,
Car je n'ay vie que de feu.
L'Amour ne doit donques pas craindre
Que son ardeur se puisse esteindre,
Seullement il n'a pas permis
Que le voulloir en moy fust mis.
Ma rage & ma force m'entraine,
Je n'ay souvenir que ma peine,
Mon mal agreable & cuisant,
Et rien autre ne m'est plaisant.
Commant pensiez vous donc, Maitresse,
Que le miserable qui laisse
Son cueur, ses espritz enchantez
Tousjours aux pieds de vos beautez,
Puisque la memoire est partie
De l'ame & l'ame de la vie,
Sans de l'ame se desunir,
Perdist de vous le souvenir?
Mon martire & vostre puissance
Ne sortent de ma souvenance :
Je ne suis sans sentir & voir
A mes despens vostre pouvoir.
Pour Dieu, aiez pitié de l'ame
Qui pour vous est changee en flame,
Pleignez & secourez le cueur
Qui pour vous n'est plus que rigueur!
Voilà comment en vostre absence,
De l'immortelle souvenance
De mes maux & de vos beautez
Mes sens sont bruslez, enchantez,
Et contraintz, privez de la veuë,
D'escrire cela qui me tuë
Et donner vie à mes espris

Par quelques effors de mes cris.
Car hors de vous quand j'ay envie
Sans languir d'esteindre ma vie,
La sauver des feux des amours,
Mon sang se rapaise tousjours,
Mais autant de fois que j'essaie
D'apaiser le sang de ma plaie,
Mon sang verse de mille endroits,
Verse ma vie autant de fois.

III.

L'astre qui reçoit sa lumiere
Et n'a tousjours la force entiere,
Qui prend des javelotz ferrez
Et de la chasse ses delices,
Et qui reçoit pour sacrifices
Cent & cent taureaux massacrez,
Ceste grand' lumiere seconde
S'apelle l'autre ame du monde,
Tesmoigne au front sa pureté :
Sa face delicate & franche
Ne reçoit couleur que la blanche
Pour tesmoing de sa chasteté.
Je voy sa blancheur qui efface
Les lis cuillés en vostre face
Et le pasle teint argentin
Qui se peult comparer encore
Au ciel blanc, premier que l'Aurore
Ait fait incarnat le matin.
Ceste blancheur là est la preuve
De la pureté qui se treuve
En vostre sein, en vostre sang,

Et que le desir de vostre ame
A senty sans toucher la flamme,
Sans tache, l'amour pur & blanc.
La Lune en sa blancheur est belle,
La face du Ciel qui est telle
L'est aussi, mais huissez vostre oeil
A choisir le plus delectable,
Car l'Aurore est plus agreable,
Et plus que l'aube, le Soleil.
L'Aurore a voullu estre amie,
Le Soleil cent fois en sa vie
A senty les tretz amoureux,
Sa clarté n'est cause premiere,
D'Amour il reçoit sa lumiere,
Comme il la donne aux autres deux.
Le Soleil à la lune ronde,
L'Amour au Soleil & au monde
Donnent la vie & la clarté :
Il est beau qu'aiez, ce me semble,
Et le soleil & vous ensemble
Mesme cause à vostre beauté.
Vous aimez mieux, comme je pense,
La pure que l'impure essence
Et l'acomply que l'imparfait :
La couleur blanche n'est pareille
A la doree, à la vermeille,
Ny en lustre, ny en l'effet.
Je ne dis pas que la Nature
Vous creant si belle & si pure
N'estoffa d'or vostre beauté,
Mais ell' est en lingot encore,
Et si le feu ne la redore,
Son vray lustre luy est osté.
Il n'y a point d'autre fournaize,

D'autre orphevre, ny d'autre braize
Que la flamme de l'amitié
Pour mettre en lustre la nature
Et la faire si chere & pure
Que son pris croistra de moitié.
Laissez travailler en vous mesme
Cest ouvrier qui de pasle & blesme
Paindra vostre lis de couleurs
Qui feront de honte l'Aurore
Se cacher & cacher encore
Le Soleil, les astres, les fleurs.
Non, vous verrez fener la roze
Quant vostre autre beauté decloze
Bravera le sein de Cloris :
Les fleurs vermeilles perissantes,
Mortes jalouses, languissantes,
De despit perdront les espritz.
Le serf qui soubz vostre victoire
Est enchainé pour vostre gloire,
Vous voiant surmonter ainsi
Tant de captifz de mesmes armes,
En plaisir changera ses larmes,
En miel le fiel de soucy.
Je voy' vostre premier esclave
Qui de sa perte se fait brave
Aiant pour compagnon les Cieux ;
Ainsi au vaincu miserable
La victoire est faite agreable
Par le nom du victorieux.
Alors son amoureuse braise
Ne sera que plaisir & qu'aise,
Quant aiant poussé tant de vents
Pour mettre le feu en vostre ame,
Il en verra voller la flamme

Au gré de ses soupirs mouvantz.
Il n'avoit dressé son attente
Que sur l'amour aspre & constante
Dont son sens estoit anymé,
Jugeant que son ardeur divine
Sacageroit vostre poitrine
Quant son cueur seroit consomé,
Et qu'alors vos ames pareilles
Vous feront sentir les merveilles
De deux cueurs unis en desir,
Mais vous seulement pourez rendre,
Quand vous voudrez, vos feuz en cendre
Et vos attentes en plaisir.

IV.

La preuve d'un' amour non feinte
Est lors qu'on cherist son ennuy,
Et quant pour trop aimer autruy
L'amour de soy mesme est esteinte.
Comment veux-tu, fiere Maistresse,
Pour le comble de mes travaux
Faisant deux contraires esgaux,
Qu'en l'amour j'use de sagesse?
Comment puis-je estre amant & sage,
Me plaisant à me faire tort,
Baisant le glaive de ma mort,
Fuiant le bien pour le dommage,
Trouvant le miel amer & rude,
Changeant en rage ma raison,
Ma liberté en la prison
D'une cruelle ingratitude?
Ainsi tu semble la marastre

D'Alcide le brave & le fort,
Ne voullant, en le voulant mort,
Rougir ses mains de son desastre,
Mais à chasque monstre terrible
Qui mille hommes faisoit mourir,
Elle l'envoioit conquerir
La mort & l'honneur impossible.
Tu me veulx contraindre, inhumaine,
Mettre la glace avecq' l'ardeur,
T'aimer sans folie & fureur
Pour m'acabler de ceste peine.
Fay' si tu veux de la marrie
Que j'ayme furieusement :
Je ne puis, Diane, en t'aimant
Guerir de rage & de furie.

V.

Heureux qui meurt par vostre veuë,
Bien heureux qui ce bel oeil tuë :
O douce mort, o doux ennuy!
Mais bien heureux celui qui tire
Sa vie d'un si doux martire,
Qui aimant cest oeil vit par luy!
Car vous portez l'ire & la joye
Quand un de vos regars foudroye
Celuy qui s'afronte à voz yeux :
Ainsi que luy vostre œil m'acable
Et bien que je sois agreable,
Je n'en emporte rien de mieux.
Mais voulez vous, beauté divine,
Que l'œil qui gerist & ruine
Me luyse sans m'exterminer

Et que vous puiſſiez au contraire,
Sans reſjouir voſtre adverſaire,
Le choiſir pour le ruiner?
Departez ceſt effect contraire
De voz yeux, de bien & mal faire,
En deux preſens de voz couleurs:
Donnez à un amant volage
Celles qui porteront dommage,
Et à moy les autres faveurs.
Ce preſent portera voſtre ire:
Vous ferez comme Desjanire,
Au lieu de chemiſe en couleurs
Et ces faveurs ſeront encore
Tels que la boiſte de Pandore
Qui regorgea tant de malheurs.
Alors vous aurez la puiſſance
Du ſallaire de la vengeance.
Celle qui de meſme tourment
Paie le fidelle & le traiſtre
Fait que l'on ayme autant à eſtre
Deſloial que fidelle amant:
Car ces mignons font que j'enrage
Quant, indignes d'avoir un gage,
Sinon celuy là que j'ay dit,
Ils parent leur lance legiere,
Comme leurs cueurs ſur la carriere,
D'un preſent qui n'eſt pas maudit.
Trempe la, ma Deeſſe humaine,
Dedans la rive Stigienne
Et dedans le ſang d'un corbeau,
Afin qu'il ruine & qu'il tuë
Celui qui portera en veuë
Pour une faveur un cordeau.
Madame, que voſtre œil delivre

L'autre vertu qui me fait vivre
Aux gages de vostre amitié,
Et que ma main en estant ceinte
Ne tremble plus dessoubz la crainte
De vostre imploiable pitié.
Ainsi quant la terre enyvree
De pleurs remarque sa livree
Au bras du ciel plus gratieux,
A trois couleurs a souvenance
Que c'est l'escharpe d'alliance
Et de la promesse des Dieux.
Appaisez les pleurs & la pluie
Et les deluges de ma vie,
Et nouez à trois neuz sur moy
Une marque si bien pliee
Que jamais ne soit desnouee
Q'avecques le neud de ma foy.
Alors sans varier, ma lance
Puissante de vostre puissance
Sur tous emportera l'honneur;
Sa mire sera vostre veuë,
Ses chiffres le nom qui me tuë,
Et son arrest vostre faveur.

VI.

Ainsi l'Amour & la Fortune,
Tous deux causes de mes douleurs,
Donnent à mes nouveaux malheurs
Leur force contraire & commune,
Ainsi la Fortune & l'Amour
D'une force unie & contraire
Veullent advancer & distraire

Mes rages & mon dernier jour.
Tous deux pour voller ont des aelles,
Aveugles des yeux, des desirs,
De tous deux les jeux, les plaisirs
Sont paines & rages cruelles :
Ilz ne s'abreuvent que de pleurs,
N'aiment que les fers & les flammes,
N'affligent que les belles ames,
Ne blessent que les braves cueurs.
La Fortune est femme ploiable,
L'Amour un despiteux enfant,
L'une s'abaisse en triumphant,
L'autre est vaincueur insuportable,
L'une de sa legereté
Change au plaisir le grand desastre,
Et l'autre n'a opiniastre
Plus grand mal que la fermeté.

VII.

Soubs la tremblante courtine
De ces bessons arbrisseaux,
Au murmure qui chemine
Dans ces gazouillans ruisseaux,
Sur un chevet touffu esmaillé des couleurs
D'un million de fleurs,
A ces babillars ramages
D'osillons d'amour espris,
Au flair des roses sauvages
Et des aubepins floris,
Portez, Zephirs pillars sur mille fleurs trottans,
L'haleine du Printemps.
O doux repos de mes paines,

Bras d'yvoire pottelez,
O beaux yeulx, claires fontaines
Qui de plaisir ruisselez,
O giron, doux suport, beau chevet esmaillé
A mon chef travaillé!
Vos doulceurs au ciel choisies,
Belle bouche qui parlez,
Sous vos levres cramoysies
Ouvrent deux ris emperlez;
Quel beaulme precieux flotte par les zephirs
De vos tiedes souspirs!
Si je vis, jamais ravie
Ne soit ceste vie icy,
Mais si c'est mort, que la vie
Jamais n'ait de moy soucy:
Si je vis, si je meurs, ô bien heureux ce jour
En paradis d'amour!
Eh bien! je suis content de vivre
Et ma peine est lors plus cruelle
Quand plus d'elle je suis delivre,
Pourtant je vis de tout mon heur,
C'est que ma joye est lors plus belle
Plus je fais vivre ma douleur,
Plus ma peine accroist ma pensee,
Me flatte, me plaist & m'atire;
Mais lors mon ame est courroucee
Quand mon cœur s'estonne pour eux,
Et quand je sens plus de martire
Que je n'ay le cueur amoureux.
Vostre œil, vostre beaulté, Madame,
A vaincu mes forces, de sorte
Qu'au feu de l'amoureuse flamme
Ma perte s'allume & s'estaint:
En moy la mort se trouve morte

Et mon ame plus ne la craint.
Ainsi d'une cause si bonne
Ma peine n'est plus inhumaine,
Si non quand moins votre œil m'en donne,
Et pour la fin de mes ennuys
L'ame est friande de ma peine,
Le corps lassé dict : Je ne puis[1].

VIII.

En voyant vostre beau pourquoy n'ay je pas veu,
Pourquoy en vous craignant mon ame si craintive
N'a cogneu que l'esclair d'une blancheur si vive
N'estoit rien que neige, que feu?
Que mon cueur perdit bien par les yeux la raison,
Prenant la vie esclave & delaissant la franche,
Car il vit vostre gorge & si belle & si blanche
Qu'il en fit sa belle prison!
La neige vous siet bien, & non pas la froideur :
Neige qui as couvert le sein de ma divine,
Possede le dessus de sa blanche poitrine,
Mais ne touche point jusqu'au cœur!
N'abandonne ce cœur, belle & vive clairté
Qui rend de ce beau feu la blancheur vive & claire,
Enclos ce qui me brusle & non ce qui m'esclaire,
La flamme & non pas la beaulté.
Gorge de laict, mon œil de ta neige est friant,

1. Ces quatre dernières strophes sont marquées à la marge du manuscrit d'un signe, d'une forte d'accolade. L'auteur veut-il dire : à supprimer? On voudrait le croire, mais ce n'est là qu'une conjecture. Ce signe se retrouve encore devant quelques pages ou quelques strophes.

Beau feu, dans ce beau sein tiens les flammes encloses.
Malheureux Amour qui de lis & de roses
M'apresse la mort en riant.

IX.

Bergers qui pour un peu d'absence
Avez le cueur si tost changé,
A qui aura plus d'inconstance
Vous avez, ce croi je, gagé,
L'un leger & l'autre legere,
A qui plus volage sera :
Le berger comme la bergere
De changer se repentira.
L'un dit qu'en pleurs il se consume,
L'autre pence tout autrement,
Tous deux n'aiment que par coutume,
N'aimant que leur contentement,
Tous deux, comme la girouette,
Tournent poussez au gré du vent,
Et leur amour rien ne souhaitte
Qu'à jouir & changer souvent.
De tous deux les caresses feintes
Descouvrent leur cueur inconstant,
Ilz versent un millier de plaintes
Et le vent en emporte autant;
Le menteur & la mensongere
Gagent à qui mieux trompera!
Le berger comme la bergere
De changer se repentira.
Ils se suivent comme à la trace
A changer sans savoir pourquoy;
Pas un des deux l'autre ne passe

D'amour, de constance & de foy.
Tous les jours une amitié neufve
Ces volages contentera,
Aussi vous verrez à l'espreuve
Que chacun s'en repentira.
De tous deus les promesses vaines
Et les pleurs versez en partant
N'ont plus duré que les haleines
Qui de la bouche vont sortant :
Chaquun garde son avantage
A fausser tout ce qu'il dira,
Et chaquun de ce faux langage
A son tour se repentira.

X.

Tristes amans, venez ouyr
Un cueur prisonnier se jouyr
Livré en sa chesne cruelle
Par les yeux trop promptz & hardis,
Mais sa prison n'est criminelle,
[Car] il en faict son paradis.
Bien que soubz les loix d'un vainqueur
Il souffre aux pieds d'un autre cueur,
Qu'esclave & que serf on l'apelle,
Il est si doucement traité
Et sa servitude est si belle
Qu'il meprise la liberté.
Bien qu'il endure là dedans
Mille & mille flambeaux ardans
Qu'on voit à l'enfleure jumelle
Qui s'enfle de ses doux soupirs,
Sa flamme & sa mort est si belle

Qu'il ſe met au rang des martirs.
D'un ſein d'albaſtre ſi polly
Il voulut eſtre enſevelly,
Et en ſa priſon eternelle
Heureux il confine ſes jours,
Chantant que ſa priſon eſt belle
Puiſqu'il a de belles amours.

A. D.

XI.

Voilà une heure qui ſonne !
Debout, laquais, qu'on me donne
Mon papier pour y vomir
Une odelette lirique
Qui me chatouille & me pique
Et m'empeſche de dormir.
Chenu hault, Chenu en place,
Debout, marault, qu'on me face
Merveilles de ceſt outil :
Deſrobe une flamme claire
Et un vulcan qui m'eſclaire
Du ventre de ce fuzil.
Voi' tu la trongne de l'homme
Voluſſien, voi' tu comme
Il a un des ieux petit?
L'amour chault qui me conſomme
N'empeſche à ce gentil homme
Le dormir ny l'apetit.
Metz là deſſoubz ce gros livre :
Ce filz de putain eſt yvre !
Hai! au pied recouche toy.
Qu'il ſe donne de malaiſe!

Va, que tu puisse à ton aise
Dormir pour toy & pour moy.
Cependant que tu mignarde
Une corde babillarde
Du pouce & d'un autre doit,
Je veus savoir de ma Muse
Que jamais je ne refuse
Que c'est qu'elle demandoit.
Fay' que mes espritz fretillent
Autant de coups que babillent
Les tremblemens amoureux
Qui folastrent sur ta chorde :
Mon second, ainsi mon ode
Sera fille de nous deux.
Nicollas endort sa paine
Et pousse avecq' son halaine
Ses affaires & l'ennuy
De sa teste ensommeillee,
Tandis ma Muse eveillee
Se resouvenoit de luy.
Nicollas, j'aime & j'adore
Quiconque ayme & qui honore
Et les vers & les escritz
Et les sciences aymees
Qui feront leurs renommees
Vivre autant que les espritz.
Je ne suis pas de la troupe
Qui peult faire à plaine coupe
Carroux du Nectar des cieux,
Mais je contrefais leurs gestes
Et pour ivrogner leurs restes
Je porte un livre aprés eux.
Je congnois ma petitesse,
Ce qui fait que je m'abaisse

Qu'il ſe met au rang des martirs.
D'un ſein d'albaſtre ſi polly
Il voulut eſtre enſevelly,
Et en ſa priſon eternelle
Heureux il confine ſes jours,
Chantant que ſa priſon eſt belle
Puiſqu'il a de belles amours.

A. D.

XI.

Voilà une heure qui ſonne!
Debout, laquais, qu'on me do
Mon papier pour y vomir
Une odelette lirique
Qui me chatouille & me
Et m'empeſche de dormir.
Chenu hault, Chenu en plac
Debout, marault, qu'on me
Merveilles de ceſt outil :
Deſrobe une flamme claire
Et un vulcan qui m'eſclaire
Du ventre de ce fuzil.
Voi' tu la trongne de l'homme
Voluſſien, voi' tu comme
Il a un des ieux petit?
L'amour chault qui me conſomme
N'empeſche à ce gentil homme
Le dormir ny l'apetit.
Metz là deſſoubz ce gros livre :
Ce filz de putain eſt yvre!
Hai! au pied recouche toy.
Qu'il ſe donne de malaiſe!

Va, que tu puiſſe à ton aiſe
Dormir pour toy & pour moy.
Cependant que tu mignarde
Une corde babillarde
Du pouce & d'un autre doit.
Je veus ſavoir de ma Muſe
Que jamais je ne refuſe
Que c'eſt qu'elle demandoit.
Fay que mes eſpritz fretillent
Autant de coups que babillent
Les tremblemens amoureux
Qui folaſtrent ſur ta chorde:
Mon ſecond, ainſi mon ode
Sera fille de nous deux.
Nicollas endort ſa paine
Et pouſſe avecq' ſon halaine
Ses affaires & l'ennuy
De ſa teſte enſommeillee.
Tandis ma Muſe eveillee
Se reſouvenoit de luy.
Nicollas, j'aime & j'adore
Quiconque ayme & qui honore
Et les vers & les eſcritz
Et les ſciences aymees
Qui feront leurs renommees
Vivre autant que les eſpritz.
ne ſuis pas de la troupe
ui peult faire à plaine coupe
rroux du Nectar des cieux.
je contrefais leurs geſtes
ur ivrogner leurs reſtes
un livre aprés eux.
a petiteſſe,
je m'abaiſſe

Qu'il se met au rang des martirs.
D'un sein d'albastre si polly
Il voulut estre ensevelly,
Et en sa prison eternelle
Heureux il confine ses jours,
Chantant que sa prison est belle
Puisqu'il a de belles amours.

A. D.

XI.

Voilà une heure qui sonne!
Debout, laquais, qu'on me donne
Mon papier pour y vomir
Une odelette lirique
Qui me chatouille & me pique
Et m'empesche de dormir.
Chenu hault, Chenu en place,
Debout, marault, qu'on me face
Merveilles de cest outil :
Desrobe une flamme claire
Et un vulcan qui m'esclaire
Du ventre de ce fuzil.
Voi' tu la trongne de l'homme
Volussien, voi' tu comme
Il a un des ieux petit?
L'amour chault qui me consomme
N'empesche à ce gentil homme
Le dormir ny l'apetit.
Metz là dessoubz ce gros livre :
Ce filz de putain est yvre!
Hai! au pied recouche toy.
Qu'il se donne de malaise!

Va, que tu puiſſe à ton aiſe
Dormir pour toy & pour moy.
Cependant que tu mignarde
Une corde babillarde
Du pouce & d'un autre doit,
Je veus ſavoir de ma Muſe
Que jamais je ne refuſe
Que c'eſt qu'elle demandoit.
Fay' que mes eſpritz fretillent
Autant de coups que babillent
Les tremblemens amoureux
Qui folaſtrent ſur ta chorde :
Mon ſecond, ainſi mon ode
Sera fille de nous deux.
Nicollas endort ſa paine
Et pouſſe avecq' ſon halaine
Ses affaires & l'ennuy
De ſa teſte enſommeillee
Tandis ma Muſe eveill
Se reſouvenoit de luy
Nicollas, j'aime & j'e
Quiconque ayme
Et les vers & le
Et les ſciences
Qui feront leu
Vivre autant
Je ne ſuis pas
Qui peult
Carroux
Mais
Et
Je
Je



Sans trop avoir entrepris
Si trés penault de mes fautes
Que jamais les choses hautes
Ne transporterent mes escritz.
Pendant que Ronsard le pere
Renouvelle nostre mere
Et que maint cher nourrisson
Des filles de la Memoire
Sur le temps dresse sa gloire,
Je barbouille à ma façon,
Et n'ayant rien que te dire,
Je m'esveille pour escrire
Sans autre disposition
Que les premieres pensees
Que la nuit m'a tracassees
En l'imagination.
Il est vrai, comme je pence,
Si j'avois la patience
D'estudier une heure au jour,
Une heure seulement lire,
J'acorderois bien ma lire
A la guerre & à l'amour.
Jà dix ans & davantage,
Dont je ne suis pas plus sage,
Ne m'ont proffité de rien,
Se sont escoulez à rire,
C'est pourquoy l'on me peut dire
Qu'il y paroist assez bien.
Encores si ma folie
Entroit en melancholie
Et, pour se faire priser,
Vouloit devenir plus grave :
Je sais bien faire le brave
Pour m'en immortalizer.

Pour faire bruire une guerre
Qu'eurent les filz de la Terre
Contre les fouldres des Dieux,
En mes termes de folie
Je dirois qu'en Thessalie
Ils escaladoient les Cieux.
[D]'un alexandrin plein d'erres,
De guerres & de tonnerres,
Et d'un discours enragé
Je peindrois bien une noise,
Car je say qu'en vault la toise,
Je n'en ay que trop mangé!
J'ay aidé, quoy que je die,
A jouer la tragedie
Des François par eux deffaitz;
Page, soldat, homme d'armes
J'ay tousjours porté les armes
Jusqu'à la septiesme paix.
A Dreux, bataille rangee,
En Orleans assiegee,
Laissant le dangier à part,
Dans le camp & dans la ville
J'apprins du soldat le stille
Et les vocables de l'art.
Mais depuis avecq' mon aage
M'estant acreu le courage,
Venu plus grand & plus fol,
Jeune d'aage & de sens jeune,
J'ay brusqué cinq ans fortune,
L'arquebuze sur le col.
Puis j'en passay mon envie
Et quictay l'infanterie
Pour estre homme de cheval,
Et, jamais las d'entreprendre.

Encor' me falut aprendre
Que c'est du combat naval.
Ma nature y fut mal faite,
Ma gorge y fut tousjours nette,
Encores vis je la mer
Brusler trois fois en ma vie,
Bransler de coups estourdie
Et les canons l'entamer.
L'ame servit la pratique
Et l'art & la theorique,
Et des fixes & du Nord
J'enquerois mon astralabe
Et le baston de l'Arabe
De l'un & de l'autre bord.
Cela me donne courage
De prendre un plus hault ouvrage
Et d'essorer mes espris :
Comme de trop entreprendre,
On me peult aussi reprendre
D'avoir trop peu entrepris.
J'ay encores eu umbrage,
Tout ainsi qu'un vain nuage,
Et des langues & des artz,
Sans que je me veille rendre
Ou impossible à reprendre,
Ou parfait de toutes partz.
Celuy n'est parfait poëte
Qui n'a une ame parfaite,
Et tous les ars tous entiers,
Et qui pourroit en sa vie
Gaigner l'enciclopedie
Ou esprouver tous mestiers.
Baste ! j'escris pour me plaire :
Si je ne puis satisfaire

A un plus exact desir,
Amusant pour entreprendre
Quelque sot à me reprendre,
Je me donne du plaisir.
J'ayme les badineries
Et les folles railleries,
Mais je ne veux pas avoir
Pour veiller à la chandelle,
La renommee immortelle
D'un pedantesque savoir.
Nicollas, tes serpelettes,
Tes vendangeurs, tes sornettes,
Resonnent à mon gré mieux
Que ces rimes deux fois nees
Et ces frazes subornees
D'un Petrarque ingenieux.
Car de quelle ame peut estre
Ce que l'on fait deux fois naistre
Par le faux pere aprouvé :
Comme la poule pourmeine,
Non le poulet qu'elle ameine,
Mais celluy qu'elle a couvé.
C'est beaucoup de bien traduire,
Mais c'est larcin de n'escrire
Au dessus : traduction,
Et puis on ne fait pas croire
Qu'aux femmes & au vulgaire
Que ce soit invention.
Ce n'est pour toucher personne,
Mais ma Muse ne bordonne
Ce que nous disions hier;
Si lisant tu t'esmerveille
Que c'est tout cecy, je veille
Et j'ay peur de m'ennuyer.

Le dormir revenu preſſe
Mes yeux peſans de pareſſe,
Les pique & ferme à demy,
Et la main eſvanouïe
Du couſin eſt endormie
Deſſus ſon luth endormy.

XII.

Au temps que la feille bleſme
Pourriſt languiſſante à bas,
J'allois eſgarant mes pas
Penſif, honteux de moy meſme,
Preſſant du pois de mon chef
Mon menton ſur ma poitrine,
Comme abatu de ruine
Ou d'un horrible meſchef.
Aprés, je hauſſois ma veuë,
Voiant, ce qui me deplaiſt,
Gemir la triſte foreſt
Qui languiſſoit toute nuë,
Veuſve de tant de beautez
Que les venteuſes tempeſtes
Briſerent depuis les feſtes
Juſqu'aux piedz acraventez.
Où ſont ces cheſnes ſuperbes,
Ces grands cedres hault montez
Quy pourriſſent leurs beautez
Parmy les petites herbes?
Où eſt ce riche ornement,
Où ſont ces eſpais ombrages
Qui n'ont ſçeu porter les rages
D'un automne ſeulement?

Ce n'eſt pas la rude eſcorce
Qui tient les trons verdiſſans :
Les meilleurs, non plus puiſſans,
Ont plus de vie & de force,
Teſmoin le chaſte laurier
Qui ſeul en ce temps verdoie
Et n'a pas eſté la proie
D'un yver faſcheux & fier.
Quant auſſi je conſidere
Un jardin veuf de ſes fleurs,
Où ſont ſes belles couleurs
Qui y floriſſoient naguere,
Où ſi bien eſtoient choiſis
Les bouquets de fleurs my eſcloſes,
Où ſont ſes vermeilles roʒes
Et ſes oillets cramoiſis?
J'ai bien veu qu'aux fleurs nouvelles,
Quant la roſe ouvre ſon ſein,
Le barbot le plus villain
Ne ronge que les plus belles :
N'ay je pas veu ſes teins vers,
La fleur de meilleure eſlitte,
Le lys & la margueritte,
Se ronger de mille vers?
Mais du myrthe verd la feuille
Vit tousjours & ne luy chault
De vent, de froit, ny de chault,
De ver barbot, ny abeille :
Tousjours on le peut cuillir
Au printemps de ſa jeuneſſe,
Ou quant l'yver qui le laiſſe
Fait les autres envieillir.
Entre un milion de perles
Dont les carquans ſont borneʒ

Et dont les chefz ſont ornez
De nos nymphes les plus belles,
Une ſeulle j'ay trouvé
Qui n'a tache, ne jauniſſe,
Ne obſcurité, ne vice,
Ni un gendarme engravé.
J'ay veu parmi noſtre France
Mille fontaines d'argent,
Où les Nymphes vont nageant
Et y font leur demourance;
Mille chatouilleux Zephirs
De mille plis les font rire :
Là on trompe ſon martire
D'un milion de plaiſirs.
Mais un aſpit y barbouille,
Ou le boire y eſt fiebvreux,
Ou le crapault venimeux
Y vit avecq' la grenoïlle.
O mal aſſiſe beauté!
Beauté comme miſe en vente,
Quand chaſcun qui ſe preſente
Y peut eſtre contenté!
J'ay veu la claire fontaine
Où ces vices ne ſont pas,
Et qui en riant en bas
Les clairs diamens fontaine (ſic) :
Le moucheron ſeulement
Jamais n'a peu boire en elle,
Auſſi ſa gloire immortelle
Floriſt immortellement.
J'ay veu tant de fortes villes
Dont les clochers orguilleux
Percent la nuë & les cieux
De piramides ſubtiles,

La terreur de l'univers,
Braves de gendarmerie,
Superbes d'artillerie,
Furieuses en boulevers (ſic) :
Mais deux ou trois fois la fouldre
Du canon des ennemis
A ſes fortereſſes mis
Les piedȝ contremont en pouldre :
Trois fois le ſoldat vengeant
L'yre des Dieux alumee,
Horrible en ſang, en fumee,
La foulla, la ſacageant.
Là n'a flory la juſtice,
Là le meurtre enſanglanté
Et la rouge cruauté
Ont heu le nom de juſtice,
Là on a briſé les droitȝ,
Et la rage envenimee
De la populace armee
A mis ſoubȝ les pieds les loix.
Mais toy, cité bien heureuſe
Dont le palais favory
A la juſtice cheri,
Tu regne victorieuſe :
Par toy ceux là ſont domteȝ
Qui en l'impudique guerre
Ont tant proſterné à terre
De renoms & de beauteȝ.
Tu vains la gloire de gloire,
Les plus grandes de pouvoir,
Les plus doctes de ſavoir,
Et les vaincueurs de victoire,
Les plus belles de beauté,
La liberté par la crainte,

L'amour par l'amitié ſainte,
Par ton nom l'eternité.

XIII.

EPITALAME.

Debout filles, qu'on s'appreſte,
L'Aurore leve la teſte
Pour eſpanouir le jour,
Pour ſacrer une journee
A l'amour, à l'hymenee,
A l'himenee, à l'amour!
Yo! du jour l'aventuriere
Saulte, folaſtre, legere,
Sur ſon char doeillet, vermeil,
J'ay ainſi, Nimphe, ordonnee
A l'amour, à l'hymennee
Auſſi belle, un ſault pareil.
Tu n'as plus toſt delaiſſee
La place où la nuit paſſee
Ton cors douillet a dormy,
Au moins dormy, ſi ceſte ame,
Qui d'un bien preſent ſe paſme,
Ne l'eſveilloit à demy.
Du ciel aſtre de ta grace
Et du vermeil de ta face
Le ciel meſme rougira,
De tes beautez demy nuës
Juſqu'aux plus eſpaiſes nuës
Un ſecond jour reluira.
Ce taint qui ton front decore
Nous ſervira bien d'aurore.

Et la clarté de ton œil
Et tes temples encheries
De feuz & de pierreries
Feront cacher le ſoleil,
Car deux ſoleilz, ce me ſemble,
Ne ſauroient regner enſemble,
Si d'un accord gratieux
Tu ne prens icy ta place
Pour laiſſer luire de grace
Le blond Apollon es Cieux.
J'entens fraper à la porte
Ton bien aimé qui t'aporte
Le mot, l'effait d'un bon jour :
Avecq' ce bon jour, mignonne,
Il ne ment point, il te donne
Les fruitz d'himen & d'amour.
Io! telle vermeille honte
Ton beau viſage ſurmonte
Que les clairs nuages ont
Quand'ilz meuvent de leur place,
Pour avoir feu face à face
Du ſoleil l'or & le front.
Dieux! que de beautez doublees,
Que de vertuz acouplees,
Amant, cent fois bien heureux,
Poſſedant telle maitreſſe!
O bien heureuſe Deeſſe
Poſſedant tel amoureux!
Cependant que la journee
Eſt au combat deſtinee,
Aux tournois, au bal, aux jeuz
Et à tout bel exercice
Ennemy mortel du vice,
Fi du repos pareſſeux!

Pendant que la fiere adresse
D'un gendarme par la presse
Met d'autres armes à bas,
Cependant qu'un autre encore
De belles cources honore
Les lices & les combatz,
Dames, donez quelque gage,
Pour redoubler le courage
Et les forces & les cueurs
D'une autre muette bande
Qui sans parler, vous demande
Vos graces & vos faveurs.
Ce pendant qu'à capriolles
Voltigent les jambes folles
Des amoureux sans repos,
Et qu'on voit naistre en la place
Ceux qui ont meilleure grace
Et ceux qui sont plus dispos,
Tandis que mille caresses
Mille serfz, mille maitresses
Ne font naufrage du temps,
Les uns tristes se desolent,
D'autres contens se consolent,
Et aucuns ne perdent tems :
Des champions d'ymennee
L'ame est ailleurs adonnee,
Leurs deux yeux rompent le boys,
Leurs espritz sont en carriere,
Leur ame dance legere,
Ilz discourent sans la voix.
Or quelque bal qui se trace,
Quelque lice qui se face,
La victoire de ce jour
Est à celuy là donnee

Qui es cendres d'himennee
Consomm' au jourdhuy l'amour.
C'est assez prouvé l'adresse,
La vertu & gentillesse
Et des cors & des espris :
Au coucher, que la journee
Trop longue est bien ordonnee
A d'autres coups entrepris!
L'estoille du ciel plus claire
Qui se couche la premiere
Donne le plus de clarté,
Et me semble, à voir sa face,
Qu'une undelette se trace
Sur le lis de sa beauté.
Je voy' tremblotter sa bouche :
Ha! c'est qu'elle craint la touche
De ce brave combatant :
Si fault il les laisser faire,
Crains tu un doux adversaire
Qui te craint & t'aime tant?
Tu te trompes, car tes larmes
Ne font pas mourir ses armes,
Ce beau vermeil & ce blanc
Croissent son cueur & sa gloire
Et il n'est belle victoire
Que par la perte de sang.
Va t'en, Nimphe bienheuree,
Souffrir constante, asseuree,
Par tel la plaie du jour
Et la plaie d'himenee,
A qui tu avois donnee
L'autre plaie de l'amour.

XIV.

Non, non, je veux vivre autant
Comme vivra ta rigeur,
Mourir vaincueur & contant
De ton yre & mon malheur.
Je ne crains pas que l'effort
D'un dart me face mourir,
Mais j'ay bien peur que la mort
M'empesche de plus souffrir :
Car l'aigreur de ton courroux
M'est plus douce que le miel,
Et cela me semble doux
Qui aux autres est du fiel.
Les injustes cruautez,
Les jeux qui me font mourir,
Les orguilleuses beautez
Ne m'ont lassé de souffrir.
Soit le mal, ou soit le bien,
Je l'aime en venant de toy :
Ton yre n'emporte rien
Qui ne soit trop doux pour moy.
Je succe le demourant
De mes tourmans inhumains,
Je me plais en endurant
Les coups de tes blanches mains.
Mais pourtant retire un peu
Tes poignans ensanglantez,
Et fay' plus durer le feu
De tes douces cruautez,
Car je veux soufrir tousjours,
Je ne vis que de douleurs :

Que je baigne mes amours
Dans les ruisseaux de mes pleurs!
Ceux qui lassez de souffrir
Et lassez d'une beauté
Se veullent faire mourir
D'un courroux ensanglanté,
Ceux là n'ont jamais aimé
Les maux & la passion,
Ilz ont le doux estimé
Et fuy l'affliction.
Car qui ayme pour joïr
D'un heureux contentement,
Il n'aime que son plaisir
Et ne fuit que son tourment.
De soupirs & de douleurs
L'amour nous esmeut le flanc,
L'amour s'abreuve de pleurs
Et soulle sa faim de sang.
Celuy qui aime le doux
Et craint de gouster l'amer
Et qui meurt pour un courroux,
Comment pourroit-il aimer?
Celuy là ayme le mieux
Qui vit afin d'endurer,
Sans esperance de mieux,
Esperant sans esperer.
O amans! fouz d'estimer
Mourans pouvoir trouver mieux,
Si vous souffrez pour aimer,
Que peut la mort sur les Dieux?
Jamais l'amour ne perist,
Et nostre malheur est tel
Que l'amour loge en l'esprit,
Et l'esprit est immortel.

Doncq' faire mourir le cueur
Et faire l'ame endurer,
C'est aider le malfaiteur
Et l'innocent martirer.

XV.

Tes yeux vaincueurs & languissans,
Tes ris de perles florissans,
Ta joue & ta bouche de rozes
Me bruslent ainsi peu à peu
Que sans les pleurs dont tu m'arroses,
Je fusse en bluette de feu.
Je suis noié de tant de pleurs
Que si tes yeux doux & vaincueurs,
Si ta joue & ta bouche encore
N'eussent espris de leurs flambeaux
En moy le feu qui me devore,
Je serois fondu en ruisseaux.
Ainsi telz remedes cruelz
Font mes feux, mes pleurs immortelz:
Las! de quelle sorte d'offence
Ay je peché pour tant souffrir?
Que ce soit peu de penitence
Pour me faire une fois mourir.

XVI.

Vous dites que je suis muable,
Que je ne sers pas constemment,
Comment pourrois je sur le sable
Faire un asseuré fondement?

Vous babillez de ma froidure
Et je suis de feu toutefois :
Le feu est de telle nature
Qu'il ne peut brusler sans le bois.
Comment voulez vous que je face?
Mon ardeur en vous trouve lieu,
Le feu n'embrase point la glace,
Mais la glace amortist le feu.
Tel est le bois, tell' est la flamme,
Telle beauté & telle ardeur :
Le cors est pareil à son ame,
A la dame le serviteur.
Voulez vous donc savoir, rebelles,
Qui a noié tant de chaleurs
Et tant de vives étincelles?
Ce sont les ruisseaux de mes pleurs.
On se moque de ma misere
Quant j'aime affectueusement,
Et on me tourne à vitupere
Quant je metz fin à mon torment.
[Vous] voudriez bien que j'aimasse
Pour vous servir de passe temps,
Vraiment vous auriez bonne grace,
Friande, vous auriez bon temps.
Vous m'avez fait perdre courage
D'aymer, en m'accablant d'ennuis :
Ne blasmés donq' point vostre ouvrage,
Vous m'avez fait tel que je suis.

XVII.

A ce boix, ces pretz & cest antre
Offrons les jeux, les pleurs, les sons,

La plume, les jeux, les chanſons
D'un poete, d'un amant, d'un chantre.
Laiſſez, prenez, oſtez des trois,
Muſes, Nymphes & vous Echos
Des bois, des prez, & des rocs,
Les vers, les larmes & la voix.

XVIII.

Il te fault oublier, ma plume,
Et ta nature & ta couſtume,
Et fault maugré toi deſguiſant
Ceſte douceur acouſtumee,
En bruire une ode envenimee
Du bref yambe mediſant.
Car tu n'eſpancherois ton yre
Meſdiſant que ſur le meſdire,
Deſſus la fureur ton deſpit,
Deſſus le lion ta proueſſe,
Deſſus le renard ta fineſſe
Et ton venin ſur un aſpit.
Je me deſplais quant par contrainte
Il fault que ma peine ſoit teinte
Au ſang d'un venimeux ſerpent,
Comme celuy qu'un crapaut fache,
Quant des piedz la teſte il luy cache,
Il s'envenime en le crevant.
Pourtant ſi je hay le meſdire,
Ce n'eſt pas, meſdiſante, à dire
Que tu meſdies impunement :
On medit en louant le vice,
Celuy qui blaſme la juſtice
Il meſdit auſſi, car il ment.

Ceste justice au ver de terre
A permis de faire la guerre
A celuy qui le va foulant,
Moy je ne veux que la parolle
Pour chastier un peu la folle
Qui ne m'a fasché qu'en parlant.
Mon Dieu, quelle cruelle injure
Cette petite creature
Trouva aprés un bon repas!
Soulle, yvre comme une chouette,
Elle dit que j'estois un poete,
Et je dis qu'elle ne l'est pas.
Mais encore luy veux j'aprendre
Au moins, s'elle peut le comprendre,
Comment on doibt nommer chacun,
Et quant par le mestier on nomme
Plus tost que par le nom un homme,
Que ce soit pour le plus commun.
Je n'ay pas tousjours fait des carmes,
J'ay esté soldat, homme d'armes,
Enfurché sur un grand courcier
Qui estonnoit tout un village.
Tu me pensois plus d'adventage
De gendarm' ou arquebuzier.
Puisque j'ay doncq' gaigné ma vie
Pauvre soldat de compaignie,
Tu pouvois, sans m'injurier
D'une si trés piquante injure,
Me baptiser, petite ordure,
Argolet ou arquebouzier.
Il eust esté plus convenable
Faire d'une escurie estable,
Et me reprochant le fumier
De nostre royalle escurie,

Dire que j'y gagne ma vie
Et dire : Monſieur l'Eſcuier!
Mais ſi vulgairement on nomme
Soit une fille, ſoit un homme,
Par le meſtier le plus certain,
Dame! il faudra que je t'appelle
Ou madame la maquerelle,
Ou pour te complaire, putain.
Tu as bien veſcu quelque annee
N'eſtant que fraiche abandonnee,
Donnant de ton cors paſſe temps,
Mais depuis ta ſeconde couche
Que perſonne plus ne te touche,
Tu produis à dix ſept ans.
C'eſt ſans injure & ſans cholere,
Je t'euſſe bien nommé lingere,
Car comme j'ayme bien les vers,
Tu aimes bien la lingerie,
Mais tu n'en gagnes pas ta vie
Si bien que du luc à l'envers.
Tu pouvois nommer ſans reproche
Ce joueur de lut qui t'acroche
Ou ce baladin qui ravit
En te montrant ton pucelage
Du nom dont chacun tire gage
Et du meſtier dequoy il vit.

XIX.

D'une ame toute pareille
Furent honorez nos cors,
Car tu veille ſi je veille,
Et j'ay ſommeil ſi tu dors.

Rien que la vertu n'assemble
Et nos desirs & nos veux
Qui ne soupirent ensemble
Rien qui ne soit vertueux.
Une envie porte envie
A ces deux conformitez
Et ne peut rendre sa vie
Pareille à nos voluntez.
La ver u nous a fait faire
L'union qui luy desplaist,
Si elle ayme son contraire,
Vous pouvez pencer que c'est.

XX.

Que je te plains, beauté divine!
Ha! que ta fortune est maligne,
Ha! que ton sort est malheureux,
Ha! qu'inhumains te sont les Cieux
Et le destin qui vous assemble,
Le clair jour & la nuit ensemble,
Le fier, le faux, l'aveugle sort
Qui met la vie avecq' la mort!
Enragee, aveugle Fortune
Qui met ceste vieille importune
Sur les tallons de ma beauté!
Comme en un païs surmonté
On met les garnisons cruelles,
On y bastit des citadelles,
Et de mille autres inventions
On y fait mille extorsions.
Le jour t'est plain de fascherie
Pour la fascheuse compagnie

De ce vieux ſerpent plain d'effroy
Que tousjours on couple avec toy,
Qui en grondant deffend ta porte
Des peſtes d'une alene forte,
Sur le ſeuil de l'uis enbrené,
Comme un vieux barbet enchaiſné.
Ainſi tu es une Andromede,
Et ſi je ne trouve remede
Pour te delivrer, tu ſeras
A tout jamais entre les bras
De ce morce marin preſſee,
Mais je veux eſtre ton Perſee
Et faire ce monſtre nouveau
Trebucher un jour dedans l'eau.
Elle fait, mon ange dyvine,
En ton cabinet ſa cuiſine
Et fait d'un meſme cabinet
Et ſa cuiſine & ſon retrait.
Là vous voiez par ordonnance
Chopines, jambons de Mayance,
Formages & vous voiez là
La quinte eſſance de cela.
Mais ſi toſt que la nuit s'approche,
L'ire, l'injure, le reproche
Pouſſent du goſier ſon venin
Parmy les vapeurs de ſon vin :
Dans le lit lui fault la parolle,
Les mains en ſa profiterolle,
Et en rottant neuf ou dix fois
Finit le banquet & la vois.
Lors de poudre de cypre & d'ambre,
En un petit coin de la chambre,
Ma mignonne de doitz mignons
Couvre ſes cheveux fins & blons,

Et puis ſi toſt quelle a mangee
Sa cuilleretꝫe de dragee,
Soupirant trois fois ſon malheur,
Par force aproche ſon horreur.
Là, ma vieille truie endormie
Croiſe la place de ma mye,
Et a deſſus ſon oreiller
Son cul qu'on ne peut reveiller :
L'horreur de l'une & l'autre feſſe
Fait ſi grand peur à ma maitreſſe
Qu'elle choiſiſt en quelque coin
Son adventage le plus loin.
Elle veille avecq' ſon martire,
Et ſon petit cueur lui ſoupire
Et dit en deſtournant ſon œil :
Ce n'eſt pas icy mon pareil.
L'autre charrette mal graiſſee
Ronfle & n'a rien en ſa penſee
Que les vins [ou] mauvais ou bons,
Les cervelais ou les jambons.
Or tout cela n'eſt rien encore
Qui ne voit au point de l'aurore,
Si toſt que le jour eſt venu,
Dormir l'un & l'autre corps nu :
L'un à qui par trop la nuit dure
Des piedꝫ pouſſe la couverture,
L'autre par l'indigeſtion
Tormente ſa collation.
La douce blancheur de ma mye,
Et non ſon ame eſt endormye,
Et le plus ſouvent ſes cheveux
Sont deſployés ſur les linceux,
Flottans à treſſelettes blondes,
Comme au gré des ꝫephirs les ondes.

Et ne ſouffrent d'autres odeurs
Que celles du baume & des fleurs.
L'autre a la perruque taigneuſe
D'une acquenee faryneuſe,
Un combat deſſus & deſſoubz
De punaiſes avecq' les pous :
Tout grouille & tout cela s'aſſemble,
Et tout ce gros amas reſemble
Au poil d'un vieux barbet croté,
Au fruit d'un ſerpent avorté.
Qui voit les yeux de ma mignonne,
Lorſque ſa paupiere beſonne
Et ſes petis bors bien couvers
Les fait deſirer eſtre ouvers,
Qui voit ſa bouche vermellette,
De ſes dens la blanche rangette,
Tout cela ne ſemble point mal
Aux perles deſſoubz le coural.
Auprés les paupieres fermees
De la vieille où les araignees
Ont fait leurs nidz depuis le ſoir,
On a l'odeur de l'entonnoir
De ſa gueule paſle & pourrie
Que mille chancres ont fletrie,
Et la chaſſie de ſes yeux,
Et l'egout de ſon nez morveux.
Conſiderez pour un martire
Un petit teton qui ſoupire,
Qui s'enflant repouſſe orguilleux
De deux bons pouces les linceux,
Une main s'eſtend my fermee
Sur la cuiſſe la mieux aymee,
Et dedans l'entre deux du ſein
Se loge une autre blanche main.

Pour oreiller on voit la beste
Qui met un testin soubz sa teste,
Qui grouille ainsi en se mouvant
Qu'une cornemuze sans vent,
Sur la peau de l'autre tetace
Un matin se couche en la place,
Et en sort pour le paindre tout
Un flus d'apostume du bout.
Ma fillette monstre sa hanche,
Et un peu de sa cuisse blanche
Plus que lis, que neige & satin,
Et ses tetons sur le matin
Ont passé le bout de sa couche.
Helas! qui retiendra sa bouche,
Pour en la trompant doucement
Le baiser cent fois en dormant!
Ce cul ridé à ma maitresse
Imprime, touchant à sa fesse,
Mille coches en un monceau
De gringuenaudes de pourceau
Grousses comme grosses fumees,
Mille mouches empoisonnees,
Et le plus patient esprit
Y mettroit le feu par despit.
Mais ma mignonne cache encore
Ce que je cache & que j'honore,
Et qui, sans nommer, est au flanc
Environné de cotton blanc,
Comme un petit bouton de roze
Non encor à demy desclose.
Mais j'en parle sans avoir seu,
Elle mesme ne l'a pas veu,
Ouy bien les barbes entrassees,
Et mille peaux repetassees,

Et je ne ſais quoy de couleur
De vieux codinde en ſa chaleur,
Une plaie & une ſavatte
De boyaux pendant, une ratte
Et deux feuilles rouges de chous
Qui luy barbouillent les genous.
Fuions, la villaine ha voymie
Sa gorge auprés de mon amie
Où un amas rouge de vin
Fait baller la chair & le pain
Comme un porceau dedans la bouë :
Là dedans la vieille ſe jouë,
Et en la meſme ſauce qu'on met
En Allemagne un vieux brochet.
C'eſt ainſi que fortune aſſemble
La Gorgonne & Venus enſemble,
Ainſi le miſerable ſort
Meſle la vie avecq' la mort.
Que je te plains, beauté divine
Et que ta fortune eſt maligne !
Ah, qu'inhumains te ſont les Cieux!
Ah, qu'inhumains te ſont les Dieux!

XXI.

Ceulx là qui aiment la louange
Se verront louez par eſchange,
Mais je n'ayme pas à louer
Les langues qui ont eſtimee
Plus que la dextre renommee
La gauche & ne ſont qu'en jouer.
Or, meſdiſante, toutes celles
Qui ont eſchapé tes querelles

Et tant de propos odieux
Se banderont pour ma deffence,
C'est cela qui fait que je pence
N'avoir pas beaucoup d'envieux.
Je n'epeluche point la vie
De ma desloyale ennemie,
Les ruzes de ses jeunes jours,
L'impudence de sa jeunesse,
Et son renom point je ne blesse
Pour escrire [ici] ses amours.
Je ne me plains pas de grand chose,
Seulement d'une rage enclose
Elle mesdit pour se jouer,
Mentant & flattant elle cause
Et diffame ceulx là sans cause
Qui mentiroient pour la louer.
Parmy les vertueuses croissent
Ses vices, & plus nous paroissent
Aisés à voir & clairs à l'oeil
Soubz les beautez qu'elle frequente,
Car la charogne est plus puante
Tant plus on la met au soleil.
Je dis qu'elle n'en suit encore
La troupe qu'elle deshonore
De ses vices & de ses mœurs,
Parmi les vertus vicieuse
Où elle se fait venimeuse
Comme un serpent entre les fleurs.
Je dirois bien qu'elle ruine,
Qu'elle tuë de medecyne
Ses germes, & que plus d'un coup
Trompans aprés estre trompee
Ell' a en jument eschapee
Donné un coup de pied au loup.

Je me plains de quoy la traitresse
Enchante & fasche ma maitresse
De propos & d'un air punais.
Ses propos me mettent en haine
Et des pestes de son allaine
Elle luy fait boucher le nez.
Mais ne l'escoute plus, mignonne.
Car le desplaisir que te donne
Une si mal plaisante odeur
Ne blesse tant que sa parolle :
L'une jusqu'à l'ame t'affolle
Et l'autre ne passe le cueur.
Qui ne croiroit à voir sa face
Et l'effrontement de sa grace
Le bon naturel de son cueur :
La nature l'a fait camuse,
Et veult dire pour son excuse
Que c'est son nez qui est moqueur.
Les beaux cors ont des ames belles
Et les nourrissent toutes telles
Que les descouvre le dehors,
Hors mis ton ame desguisee,
Car elle est plus cauterisee
Et plus infecte que le cors.
Et ta mensonge & ton mesdire
Et tout le mal que tu peux dire
Ne peuvent troubler mes esprits :
Fai donc du pis que tu puis faire.
Ta louange m'est vitupere,
Je suis prisé par ton mespris.

XXII.

Marroquin, pour te faire vivre,
J'avois entassé un gros livre
Envenimé d'un gros discours
De tes chaleurs, de tes amours,
Et par tes aages impudiques
Arrangé tes fureurs saphiques.
Là je contois que ton berceau
A peine fut jamais puceau,
L'horoscope de ta naissance,
Les passe temps de ton enfance,
Comme on faisoit, quant tu criois,
Changer en un rire ta vois
Au branle gay d'une chopine,
A voir chaucher une gesyne,
La chienne & le chien enbe;ez,
Deux poux l'un & l'autre entassez.
Jamais tu n'estois resjouie
Q'en contemplant la vilenie,
Une cane soubz un canard,
Une oy' envezee d'un jard.
Puis je contois au second aage
Le segond progrez de ta rage,
Comme à six & sept & huit ans,
Tous les garçons petis enfans
Tordans autour du doit leurs guilles,
Fourgonnilloient tes espondrilles.
Trois ans aprez en un garet
Tu leur fis un haran sauret
Ou un monstre presque semblable,
Et puys pour te rendre agreable,

Comment tu fis ton marroquin
Paroiſtre de loin chevrotin,
Qu'en trois cens ſortes de meſnage
Tu revendis ton pucelage,
Que tu ſeuz à trois cens gaſcons
Le vendre de trois cens façons.
Et depuis croiſſant ton courage
Et ta chaleur ainſi que l'aage,
Tu eſtallois ton marroquin,
Tirant du noble & du coquin
Le plaiſir & la recompence.
Je n'oubliois pas ta prudence
Qui eſt de vendre ta beauté
Autant que tu as achaté
Le blanc cheuz un apoticaire,
Et prenant autant pour le faire,
Mais puis aprez, avecq' le temps,
Diminua ce paſſe temps.
Tu enrageois alors que l'aage
T'afoibliſt le cors, non la rage,
Les attraitz, & non la chaleur,
T'oſta les amans, non le cueur.
Au lieu de louer ton bagage,
Te força de prendre à louage,
Et te fit en mordant tes doits
Acheter ce que tu vendois.
Je n'oublioys que qui ſe jouë
A toy & ſe frotte à ta jouë,
Il ſe leve blanc & beau filz,
Et je contois comme tu fis
Un autre chauve de la teſte
Emporter du poil de la beſte
En luy donnant de tes cheveux,
Et à un vieillard chaleureux

Tu fis grand proffit, ce me femble,
Alors que vous frottans enfemble
Lors qu'il n'avoit plus que deux dans,
Tu luy en crachas trois dedans.
Je contois que j'ay ouy dire
Que tu pleures, que tu foupire,
Que tu gemis, que tu te plains,
Efprouvant les faitz des humains.
Je fais là un héraclitique
Et un difcours philofophique,
Puis je conclus qu'aiant gouſté
Des hommes l'imbecilité,
Tu pleures fur la creature
Et fur les defaux de nature.
Enfin je fis dire à mes vers
Ta brave defcent' aux Enfers,
Que tu voulus payer la barque
Comme d'une letre de marque
Et ofrant ton cas à Caron,
Mais luy du plat d'un aviron
Te bailla tel coup fur la feffe
Qu'il te jeta hors de la preffe,
Puis alors tout l'Enfer qui voit
Qu'une grand' putain arrivoit
Court en gros, chaqu'un fe depefche
Comme à la marchandife frefche.
Tout l'Enfer fur toy fut laffé,
Tout fut recreu, tout haraffé,
Et tout à la fin de la dance
Fut boir' au fleuve d'oubliance,
Car au combat reiteré
Chaqu'un fe fentit alteré,
Et chaqu'un perdit la memoire,
Hormis maroquin qui pour boire

Ne pouvoit ſon train oublier,
Mais Radamant la fit noyer :
Marroquin fut demy noyee
Avant ſa chaleur oubliee.
Il y a mille autres diſcours
De tes ſalles chaudes amours,
J'avoys imité l'Eneide,
Les nommans Maroquineide,
Mais lorſque ce livre fut fait,
Checun le trouva ſi infait,
Les vocables d'art ſi eſtranges,
Que j'ay enterré tes louanges,
Et n'eſtant plus ſemblable à moy
Ores je m'en excuſe à toy
Et je t'adviſe que mon aage
M'a fait moins heureux & plus ſage,
Et ſi ce n'eſtoit que je veux
Que des filles les chaſtes yeux
Ne s'offencent liſans mon livre,
A jamais je ferois revivre
D'ords & d'impudiques diſcours
Tes ords, impudiques amours.

XXIII.

Mignonnes, venez chanter,
Race du grand Jupiter,
Et d'un mignardelet ſtille
Louans mon jardin fertille,
Mon fertille jardinet,
De mes pleurs le cabinet,
Qui tous les matins aporte
Apetis de toute ſorte

Et qui ne peut desnier
Ses fruitz à son jardinier.
Là florissent entassees
Mille bizarres pensees,
Qui de nuantes couleurs
Naissent de mesmes humeurs,
Là les incarnattes roses
Ouvrent leurs beautez descloses;
Là florissent les oeilletz
Cramoisis & vermeilletz,
Là prend acroissance & vie
La violette, encholie,
Marjolenne, tims, persilz,
Les romarins, les soucilz,
L'aspic & les violettes,
Et les pommes d'amourettes,
Et l'herbe qui au soleil
Tourne & retourne son oeil.
Mais tu n'as rien de sauvage,
Petit jardin mon ouvrage,
Tu as de toute façon
De salades, le creson,
Serfeuil, laithuez pommees,
Pimprenelles, sicourees.
Il n'y a, comme je croy,
Plaisir qui ne soit en toy,
Petit jardin qui arroses
Tes groseliers & tes rozes
De ce petit ruisselet
Murmurant, argentelet,
De ceste unde cristaline
Qui trotte, fuit & chemine
Et s'eschappe entre les fleurs,
Et aroze les couleurs

Des allees droites, unies,
De telles perles garnies,
Comme des aſtres le ciel.
Voiez là la mouche à miel
Qui vivant à ſa coutume,
Bourdonnant, pille & eſcume
La fleur, la feuille laiſſant,
Et puis eſſore en repaſſant
Ses elles d'or ſur la feille.
Là, di je, ſe paiſt l'abeille
De tim & boy la roſee.
Là, la vigne, l'eſpouſee
De l'hormeau, ſe fait courber
Et du ſoleil deſtourner
Vient la chaleur de ſa branche :
L'hormeau ſoubz elle ſe panche,
Et s'accolant de leur bras
Font cent mille amoureux las.
Puis j'entens dans leurs umbrages
Les doux chans, les doux langages
De mille mignardz oiſeaux,
Citoiens de ces rameaux.
Ces doux chans & ces umbrages,
Ces umbres & ces ramages
Au coing de mon jardinet
Font un petit cabinet.
C'eſt là deſſoubz que je donne
Rendez vous à ma mignonne,
C'eſt là deſſoubz que nos bras
Font d'autres amoureux las,
D'autres priſes amoureuſes,
Des unions plus heureuſes
Que ne ſont les rameaux pris
De vignes & leurs maris.

Là, noſtre amoureux langage
Nous plaiſt plus que le ramage
De ces muſiciens oiſeaux
Qui ſont là nos maquereaux.
Je cueille mieux que l'abeille
La fleur en laiſſant la feille,
Là d'un eternel baiſer
Puiſſe ma bouche arroſer
D'une plus douce rozee
Que la fleur n'eſt arroſee,
Là les ruiſſeaux de nos pleurs
Mouillent les vives couleurs
De la beauté qui fait honte
Aux fleurs & les fleurs ſurmonte.
Au paradis de ſon teint,
Comme en mon jardin eſt paint
Un beau printemps de fleurettes,
Les œilletz, les violettes,
Les roſes & les boutons
Fleuriſſent ſur ſes tetons :
Là, je cuille l'encholie
Qui martiriſe ma vie,
J'y prens, j'y metz mon ſoucy,
La penſee y eſt auſſi.
L'herbe au ſoleil s'y eſpreuve,
Car tousjours mon œil ſe treuve
Suivant ma dame & ſon œil,
De mon humeur le ſoleil.
Douces fleurs eſpanouies,
Que mes amours & vos vies,
Vos beautés & mon amour
Ne ſoient fenez en un jour!

XXIV.

Petit livre, le mignon,
Le filz & le compagnon
De ton maistre, petit livre
Qui dedans toy fais revivre
De ton maistre les amis,
Souffre que mon nom soit mis
En ce coin pour tesmoignage
Que mon cueur y est en gage.
Si ton maistre avoit soucy
D'or & de perles aussi,
Ce que le nocher mandie
Des costez chaux de l'Indie.
Eust esclaté promptement :
J'eusse mis un diamant
Pour parer ta couverture.
Ton maistre, de sa nature,
Ayme mieux les vers, aussi
J'ay escrit tes vers icy,
Et par ces vers je engage
Plus d'amour que de langage.
Escris tu quelle arrogance
A ce Mæcenne des ars,
Circuy de toutes pars
Des soleilz de nostre France?
Pence comme il sera beau
Aprés la voix doux coulante
Du cigne qui sa mort chante
Oyr l'enroué corbeau.
Ceux qui ont tousjours leur table
Plaine de vivre plaisans,

Qui ont de tourtes, de faisans
Et d'embroisie aimable,
Commant trouveroient ilz bon
Les viandes du village,
Les fruitz aigres, le laitage,
Le bouquet sur le janbon?
Pourquoy non? tout ainsi comme
Les perdris faschent noz Roys
Qui vont aux chams quelquefois
Manger les choux du bonhomme.
Tu seras doncq' aisement
Pa là, ma muse, estimee
Et au moins seras aimee
Par le simple changement.

XXV.

POUR UNE MOUCHE SUR LE FRONT DE [DIANE].

Tout ce qui naist des elemens,
Tous animaux sont esportez
A faire croistre mes tourmens,
Comme ils accroissent vos beautez.
Voiés vous ceste mouche noire
Qui croist, en aprochant tousjours
Son ebenne de vostre yvoire,
Et vos beautez & mes amours.
Si tost que vostre blanche main
La dechasse de vostre front,
Elle s'enleve & puis se font
Tout aussi tost sur vostre sein,
C'est vostre indissible puissance
Qui la rend sensible & la point.

Donnant l'ame & la congnoiſſance
Meſme aux choſes qui n'en ont point.
Ainſi vos beaux tretz s'acroiſſans
Vous feront ſuivre puis aprés
Aux mons, aux rocz & aux foreſtz,
Aux flotz & aux vens fremiſſans.
Mais voiez vous encor' la mouche
Qui m'embraſant pour ſon plaiſir,
S'eſt repoſé ſur voſtre bouche,
Donnant jalouzie & deſir.
Ha! ma Diane, je me plains
De ce que trop vous ſupportez :
Où ſont ces affligeantes mains
Qui puniſſent mes privautez?
Pourquoy ne bruſlez-vous ſon aeſle,
Si ce n'eſt que vous aimez mieux
Ce feu là pour moy que pour elle,
Ce feu bruſlant de voz beaux yeux?
Je croy que voiant arriver
Le froid qui lui donne la mort,
Elle penſe baſtir un fort
Sur voſtre ſein pour ſon yver :
Pour Dieu, chaſſez-la, ma mignonne,
Pour Dieu, mignonne, chaſſez-la,
Ou je meurs ſi on ne me donne
Autant de credit que cela.
Ou bien ſans vous y amuzer,
Il me ſemble qu'il ſera mieux,
Si vous fermiez un peu les yeux,
Que je la chaſſe d'un baizer.
Je ſeray bien plus à voſtre gloire
Que la mouche à voſtre grandeur,
Car je vous fais avoir victoire
Du rouge, elle d'une couleur.

XXVI.

Ainsi puissent tous les jours
Vos beaux & nouveaux amours,
De fleurs nouvelles & belles,
Flammes belles & nouvelles,
Douces & aigres douleurs,
De riz, de jeuz & de pleurs,
Mille peurs, mill' algarades,
De mille claires œillades,
Et mille mignardz propos,
Mignarder vostre repos!
Fonlebon, je porte envie
Au doux soucy de ta vie :
Anne, je t'envye aussy
Ton doux amoureux soucy.
Les plaisirs de vostre braise
Et les flammes de vostre aise,
Vos impatiens desirs,
L'atente de vos plaisirs
Font que d'un pareil martire
L'un & l'autre cueur soupire.
Hastez donc, hastez vos jours
O mignardez les amours,
Qu'en trop long printemps l'attente
De l'aymant & de l'aymante
Ne fleurissent les desirs
Sans tirer fruit des plaisirs.
Fonlebon, Anne ta mye
T'est plus chere que ta vie,
Que ton cueur & ton amour,
Que tes yeux & que ton jour.

Fonlebon, sois luy fidelle,
Tu n'es pas trompé en elle :
Anne t'ayme cent fois mieux
Que ton cueur, ne que tes yeux.
Ainsi, de flammes nouvelles,
De fleurs nouvelles & belles,
Vos beaux & nouveaux amours
Puissent croistre tous les jours!

XXVII.

J'ay le sang escumeux attaint
D'un mal qui pourtant n'est pas feint
Et s'il vient d'une cause feinte,
Ma jalousie en croist tousjours,
Et alume une flamme sainte
De vos feintes saintes amours.
J'ayme sans beaucoup de soucy,
Je viens furieux & transy :
L'amour libre & la jalousie
Qui flatte, qui brusle les cueurs
Et de Pandore & de Thelie
Me presse d'aise & de rigueurs.
Pandolphe en bruslant enflamme,
Et sans martire bien aime,
La beauté que tu sers t'adore,
Et tu peus à ton gré choisir
En ta Thelie, en ta Pandore
Le libre & le geenné plaisir.
Douces geennes & libertez
De deux cueurs espris, enchantez,
Tu as, o douce & fiere envie,
Fierement, doucement espris

Et de Pandore & de Thelie
Les beaux cors & les beaux espritz.
Vostre Pandolphe est par vous fait
Accomply, divin & parfaict,
Et en le voulant tel congnoistre,
Vos jugemens, vos passions
Aussi accomply le font estre
En heur, comme en perfections.
Pandolphe, je brusle envieux
De la louange, & de mes yeux
Flamboie la rage & l'envie,
Mais la louange n'est plus rien,
L'amour de Pandore & Thelye
Sont le seul & souverain bien.
Pandolphe parfait & heureux,
Vertueux, aimé beaucoup mieux
Que toutes les vertus ensemble
Ne vallent, tu en es doué,
Mais ton heur d'estre aimé me semble
Plus que celuy d'estre loué.
Mon esprit sent un dur combat,
Mon cueur contre luy se debat,
Voici une dispute estrange,
Car l'esprit est ambitieux :
Que pourroit-il souhaitter mieux
Sur le parfait de la louange?
L'amour de la louange esprit
Si furieusement l'esprit,
Que son amour est plus parfaite;
Or pour apaiser leur douleur
Il est force que je souhaitte
Le merite aussi bien que l'heur.
Encor' ne sai' je que choisir
De ce beau furieux desir,

De ceste douce jalousie,
De la feinte & sainte fureur
Qui bruslant devora Thalye,
Ne vient que de force de cueur :
Ou si en estant bien aymé,
Enflammant sans estre enflammé
D'une rage qui me devore,
Asservissant, non asservy,
Il vault bien mieux aymer Pandore,
La ravir sans estre ravy.
La prison a tant de beauté
Et si douce est la liberté,
Je suis si friant de martire
Et j'ayme tant le franc plaisir
Je ne puis que je ne desire
Posseder le tout sans choisir.
Ainsi, Dames, vous avez fait
En l'amour souhait si parfait,
Que l'immortel qui voudroit dire
Et paindre un immortel desir
Ne peult plus que quant je desire
Estre Pandolphe, puis mourir.

XXVIII.

Non, je n'ayme pas le pesant,
Mais bien le leger, le luisant :
Je me sens assez de courage
Pour voulloir & pour voller mieux,
Et mon esprit qui est volage
Volle tousjours vers les Cieux (sic).
Je desdagne ce gros fardeau
De la terre pesante & d'eau

Et encor' ce qui ſent la terre :
Je volle hault, j'ay en meſpris
Ceſte maſſe qui fait la guerre
Aux beaux & volages eſpritʒ.
Quant le chaos fut demeſlé,
Tout le peſant fut devalé
Au centre, les ſerpens, la peſte,
Les enfers, le vice, les maux :
Le doux, le ſubtil fut celeſte
Et volla dans les lieux plus haux.
Le Ciel, païs de nos eſpritʒ,
Les aiant à voller apris
Au lieu où ilʒ ont prins naiſſance,
Les fait vivre icy eſtrangers :
Comme legere eſt leur ſubſtance
Ilʒ ſont volages & legers.
Les eſpritʒ qui ont moins du cors
Et moins du peſant ſont plus fortʒ :
Le cors qui eſt le plus terreſtre
Et plus peſant n'eſt plus maiſon
Propre à l'eſprit & ne peult eſtre
Rien que ſa faſcheuſe priſon.
Toute vertu eſt nee aux Cieux;
Tout cela qui eſt vicieux
Recongnoiſt la terre pour mere,
Checun ſon pareil eliſant :
Toute vertu eſt donc legere,
Tout vice conſtant & peſant.
Conſidereʒ encor' un peu
Que nos ames ne ſont que feu
Qui eſt plus leger que les flammes,
Les flammes ne peuvent aller
Au Ciel, au vray païs des ames,
Que laiſſant le cors pour voller.

Vous voiez les cors animez
De braves espritz consommez,
Et ceux qui ont moins de substance,
De chair & de pois envieux
Ont des espritz de telle essance
Qu'ilz fouillent le secret des Cieux.
La constance est absurdité,
La celeste legereté
Change la saison morne & blesme :
Je preuve cela par les fleurs,
Par moy, peult estre par vous mesme,
Qui n'avons en terre que pleurs.
Bien qu'au contraire m'estimant
Immobile, endurcy amant,
Comme huit ans le pourroit dire,
Vous avez bien voulu choisir
Ce paradoxe pour en rire,
Je le deffendz pour mon plaisir.

XXIX.

Celuy là qui a congneuë
Ta grace & ta beauté neuë
Est forcé de desirer,
Qu'ainsi comme elle est prisee,
Elle fust aussi aisee
A ensuivre qu'admirer.
Ta gloire s'est emplumee
Des pannes de renommee
Pour escumer l'univers,
Dorant le plis de ses aelles
Et ses beautez non pareilles
Et sa gorge de mes vers.

Ta n'as besoin que je louë,
Tu n'as besoin que je vouë
A toy mes vers, mes espritz,
Car ta vertu n'est pas telle
Qu'elle ne soit immortelle
Sans l'aide de mes escritz.
Je te louë & veux eslire
Ce subject pour en bien dire,
Mais non selon l'argument,
Et je n'en crains repentance,
Sinon que par l'ignorance
Je parle trop froidement.
Ne trouve pourtant estrange,
Si tu voiois que la louange
Que je t'ay voulu voüer
Ne monstre que le courage
D'un esprit assez volage
Est leger pour te louer.
Que me sert, cruellement belle,
Que me sert, doucement cruelle,
Ton euil doux en ses cruautez,
Le fiel soubz le miel de ta grace,
Si tu descoches de ta face
Aultant de mortz que de beautez!
Ta main doucement me repoulce,
Et ta parolle encores plus douce
Glace mon cueur en l'enflammant :
Tu me refuses sans cholere,
Et en riant de ma priere
Tu me fais mourir doucement.
Mais fiere quant tu me repousse,
Ta vois & si rude & si douce
De ton courroux monstre l'effort,
Ainsi qu'un juge impitoiable

Qui apelle un pauvre coupable
« Mon filʒ » en le jugeant à mort.
Ton ris, ainſi qu'une eau riante,
M'embraſe d'une ſoif ardente
Où rien que mon eſpoir ne boit,
Et alors tu me trompes comme
On fait un enfant d'une pomme
En ne lui laiſſant que le doit.
Ainſi la mer nous eſpouvente
D'une impitoiable tourmente
Qu'elle cachoit deſſoubʒ un ris.
Tu fais mentir mon eſperance
Comme l'arbre qui trop s'advance
Et fleuriſt ſans porter les fruitʒ.
Ne gaſte, en riant inhumaine,
Les fruitʒ demy meürs de ma peine
Et l'eſpoir de mon amitié,
Ne me ſois plus ſi gratieuſe,
Mais d'une face rigoreuſe
Fay' moi congnoiſtre ta pitié.
Ne me ris plus pour me deſtruire,
Mais me fais heureux ſans me rire,
Car, ma Deeſſe, j'ayme mieux
Voiant & ſentant le contraire,
Recevoir un ouy en collere
Qu'un nenny d'un œil gratieux.

XXX.

Je vous ai dit que les chaleurs
Du Ciel ſont celles de ma vie,
Et que de l'ame de mes pleurs
Naiſſent les cauſes de la pluie,

De mes feuz, commettes mouvans,
De mes humeurs sont les nuages,
De mes soupirs viennent les rages
Des esclairs, des fouldres, des vans :
Il pleut comme vous pouvez voir,
Des excremens de ma tristesse.
Ce n'est pour couvrir mon devoir,
Ne pour m'excuser de promesse,
Qu'il m'est force de demourer
Privé du bien de vostre veuë
Tant que j'aye crevé la nuë
Et que je sois las de pleurer.
En pleurant il me semble mieux
De m'excuser & vous escrire :
Je ne veux vous monstrer les yeux
Que rians pour vous faire rire,
Mes pleurs me deplaisent dequoy
Ilz nuisent à vostre mesnage,
Mes larmes vous portent dommage
Et vous nuisent assez sans moy.

XXXI.

La douce, agreable Cybelle
Du doux Avril se faisoit belle,
Esmaillant de mille couleurs
Et embaumant de mille fleurs
Et de mille beautez descloses
D'oielletz cramoisis & de roses
Un verger d'amour en son sein,
Et pilloit de sa blanche main
Sur l'Esté, sur Ceres l'heureuse,
L'espic, la glenne planteureuse,

Rehauſſant ſon beau ſein paré
De l'or & du jaune doré,
Coulleur de Cibelle amiable,
Coulleur à Phebus agreable;
Et puis quant l'automne eſt venu,
Cuillant le riche revenu,
Les rentes que luy doit Pommone,
Encore elle pare l'autonne.
Le printemps a heu les deſirs
Et l'autonne prend les plaiſirs,
C'eſt lors qu'elle preſſe & agence
Aux cornes de ſon abondance
Un million de fruitz preſſez
De ſa blanche main agencez.
Et puis, quant l'yver plain de glace
Pence triumpher de ſa face,
Maſſacrant l'honneur de la branche,
Elle prend une robe blanche
Plus belle que les prez floris,
De plus d'eſclat que les eſpis,
Et lors en pais elle s'adonne
A gouſter les fruitz de l'autonne,
Et deſſoubz ſa blanche beauté
Joïſt du chault labeur d'eſté,
Et en pais ſent la joiſſance
Du printemps & de l'eſperance.
Toute blancheur, tout ornement
S'acompare à ſon veſtement.
Son Saturne, plus froid que glace,
Fronçant le moiſy de ſa face,
Gratte d'ongles crochuz & longs
Les craſſes de ſes gros ſillons.
Le vieillard ne peult faire chere
A la belle Opis, noſtre mere,

Et elle d'un œil desdaigneux
Tourne le dos au rechigneux,
Espanouiſſant à la veuë
Du beau ſoleil ſa beauté nuë,
Luy fait voller mille ſoupirs
Deſſus les aelles des Zephirs.
Cependant que Saturne aſſemble
La teſte & les genoux enſemble
Et autour du feu ſe plaignant,
Regarde tout en rechignant,
Apollo à la barbe blonde
Viſite la beauté du monde,
Donne à la terre ſes beaux jours,
Croiſt ſes beautez de ſes amours,
Luy donne de mille eſtincelles
Ses feuz, ſes chaleurs naturelles,
Prend la moitié de ſon ennuy.
Il eſt ſon ame, elle de luy
Qui recongnoiſſant bien les choſes,
Luy ouvre ſon beau ſein de roſes
Et en loier de ſes chaleurs
Luy offre du baume & des fleurs.
Elle le retire & deſguiſe,
Lorſqu'il ſe fait paſteur d'Amphriſe,
Et pour le fouldre deſcoché
En ſon ſein elle l'a caché.
Puis le ſoleil anime encore
Les perles que la nuit adore,
Offrant mille & vingt deux feuz
A la belle Ops & à ſes yeux,
Nez à la ſervir, à luy plaire.
De là vient mainte nuit plus claire
Qui favoriſe leurs amours
Et qui incline par leurs cours

Ses humeurs de leur influances
Et favorise leur semences
De leur vapeurs, de leur beauté.
D'Ops vient leur cause de clarté
Et recoivent l'humeur montee
Par la voie blanche laitee.
Apollo chante force vers
Sur gaillards subgectz & divers
Où il contoit ses mignardises,
Son espoir & ses entreprises,
Et fait sur son luth tous les jours
Babiller ses douces amours :
Et la terre produit la plante
Dont lors que sa victoire chante,
Pour ses armes & pour ses vers
Il se pare de rameaux vers;
Le soleil quant le temps la tuë,
La fait revivre de sa veuë.
Toutes les Deités un jour
Prenoient plaisir à cest amour :
Les Dieux aiment les armonies
Et aiment les beautez unies.
Ilz virent en un tableau feint
Que Phebus le docte avoit peint
Saturne qui trembloit la fiebvre.
On luy fait bien des piedz de chevre,
Mais tout est permis au pinceau,
Il mit les cornes au chapeau.
Tous les Dieux se prindrent à rire
Quant Saturne fut un Satire,
Luy disant : tu as de ton filz
Cela qu'à ton pere tu fis.
Le vieillard blapheme de rage,
Et resolu en cocuage

Souffre que Cibelle ſe vange
De ce que ſes enfans il mange.

PAUSE.

La douce & blanche Cibelle
Se pare de nege & faict belle
De perles de criſtal, d'atours
Pour recommencer les amours
De l'oeil & de l'ame du monde,
D'Apollon à la barbe blonde,
D'Apollon qui veut de nouveau
Marier ſon beau chef rouſſeau
A ſa Cibelle delaiſſee
Par ſon Saturne reglacee.
Au lieu des glacons rigoureux,
De mille rayons mille feux
Sont d'elle honorés & l'adorent,
La rechauffent & la redorent.
Deſſus la perle l'or eſt beau,
Deſſus la nege le flambeau,
L'or qui plus or au feu ſe treuve,
Le cueur qui au danger ſe preuve
Et ſe faict plus beau peu à peu.
La foy d'or & la foy de feu
Plaiſent à la belle Cibelle,
Et pour ceſte couleur ſi belle
Apollon luy a conſacré
Son beau chef de jaune doré.

PAUSE.

Alors Cibelle va pleurant,
La terre lors ſe va mourant
Quand une epeſſe & noire nuë
Luy oſte du ſoleil la vuë,

Et alors le trifte foleil
Obfcurcit le feu de fon oeil
Quand le deuil d'une epeffe nuë
Ofte la terre de fa vuë.
Le teint de Cibelle eft plus beau
Aux rays du foleil fon flambeau.
Apollon n'a fa face belle
Qu'en voiant fa chere Cibelle :
De tous deux les feux, les amours,
Font des deux les clairs & beaux jours.
Quand la riche & belle Cibelle
Montre fa face riche & belle,
Apollon clair eft bienhureux
Qui de Cibelle eft amoureux :
Cibelle belle eft bienhureufe
Lorfque d'Apollon amoureufe,
Elle voit le feu, l'or & l'œil
De fon cher, cler & beau foleil.
Jamais donq' ne vienne l'autonne
Qui toutes les fleurs ébourgeonne
Et jamais ne puiffe arriver
Le frilleux, le facheux yver,
Mais tousjours un printemps fleuriffe
Qui tant de fleurs epanouiffe ;
L'un & l'autre foit contenté
Des fleurs d'un eternel eté.
Toutefois en yver encore
Le foleil Cibelle redore,
Apollon faiɛ́t de fa clarté
D'autonne & d'yver un été.
Que jamais la nuiɛ́t tenebreufe
De leur bien ne foit envieufe,
Mais tousjours le clair & beau jour
Soit amoureux de leur amour!

Pourtant des rayons de ſa face
Apollon perce yver & glace
Et pourtant ce ſoleil reluit
Au plus noir de la noire nuict.
Et la belle en la nuict plus brune
Voit dans le miroir de la lune
Le clair & le parfaict amour
De ſon ſoleil & de ſon jour.
Apollon en la lune bleme
Remire auſſy ſa face meſme
[En] la terreſtre obſcurité
De ſa chere & douce beauté.
Jamais l'amour n'eſt eclipſee
De l'un' & de l'autre penſee.
Calmez pour jamais leur ennuis,
Yvers froidz & vous noires nuictz,
Et à leur amour favorable
Ouvrez un printemps delectable :
Jouïſſent leur ſaintes amours
Des chauds eſtés & des beaux jours !

XXXII.

Premier que d'aborder les Cieux
Et d'acoſter le front des Dieux,
L'Alcide purgé par la flamme
Quicta ça bas tout le mortel,
Et quant il n'eut plus rien de tel
Eſtonna les Cieux de ſon ame.
J'ay bruſlé au feu de vos yeux
Ce que l'homme & le vicieux
Se reſervoient en moy de reſte.
Adonc je volle de mon cueur

Porté d'une ſainte fureur
Au plus hault de voſtre celeſte.
Mon eſprit comme enſevely
S'emancipe & enorguilly
Contre le Ciel briſe la creſte,
Et repurgé de vos beaux yeux,
Vole auſſi haut que les haultz Cieux
Et voit ſous ſes piedz la tempeſte.

PAUSE.

Mais comme le fier qui ſon œil
Aux raions brillans du ſoleil
Demi nu dedaigneux affronte,
Le voit & ſi ne le voit pas,
Forcé de laiſſer choir en bas
Le front & le nez à ſa honte :
Hardi, emerveillé je voy
L'infiny & ne ſay de quoy
Je ſuis docte & j'aprins encore,
Plain d'un zelle devotieux,
J'admire le ſecret des Dieux
Et ſans comprendre je l'adore.
Quel eſclat de divinité,
Quel raion doré de beauté!
L'eſprit honoré de la face,
Comme la face des eſpritz,
Sont tous les poins qui m'ont ſurpris
De l'infiny de voſtre grace.

PAUSE.

Pourtant à voz eſclairs dorés
Tous mes ſens planent eſſorez
D'une vollee autre qu'humaine :
Des aiſles de voſtre beauté

Le Ciel eſt de moy ſurmonté,
Comme voſtre grace me meine:
Ma force s'eſclave ſoubz vous
Et le ſervice m'eſt ſi doux
Que mon heur je ne puis comprendre.
Vous m'epurez ainſi que l'or :
Ne ſouffrez que voſtre treſor
Par trop de feu ſe mette en cendre!
De vous vient mon mal ou mon bien,
Ou je puis ou je ne puis rien,
Par vous ou j'enleve ou j'aterre
Ma vie aux haultz ou aux bas lieux,
Pour vous je volle dans les Cieux
Ou je traine le ventre à terre.

XXXIII.

Aux rocqs venimeux, crevaſſez,
Où les tortillons amaſſez
De viperillons parricides
Grouïllent en leurs fentes humides,
L'Envie loge & fait dedans
Craquer & ſeigner de ſes dens
Mille couleuvres etripees,
Dedans l'eau de l'oubly trempees,
Et les crapaux jaunes & noirs,
Les rages & les deſeſpoirs
La bourrellent & la ſubſtantent,
La nourriſſent & la tourmentent.
Ces fruitz, ſes bourreaux inhumains,
L'apaiſent des peaux de ſes mains
Qu'elle dechire, qu'elle tire
En s'affamant de ſon martire,

Conſervant juſqu' au fons des os
Sa moelle en ſon triſte repos.
Le Soubçon, la Doute & la Crainte
En l'obſcur la tiennent contrainte.
La vie & la vertu ſouvent
Luy deffendent l'air & le vent,
Et l'empeſchent qu'elle ne ſorte,
Mais la Mort luy ouvre la porte,
Renferme la Crainte au dedans
Et donne pour curee aux dens
Venimeuſes & affamees
Des plus entieres renommees,
Des belles ames, des bons cueurs,
Des beaux eſpritz & des valleurs
Dont la maigre Peſte friande
Fait ſon poiſon & ſa viande.
Auſſi toſt ſon cueur enragé
Creve comme il en a mangé.
Son eſtommac qui n'a coutume
De devorer que l'apöſtume,
Le froid venin & les fureurs,
Appelle poiſon les douceurs,
Quant, changeant ce qui l'a nourrie,
Elle oſte la cauſe à ſa vie,
Car la douceur luy eſt venin.
Du temps que le mortel divin
Immortel demon & terreſtre
A peu par ſes enfants paroiſtre,
Pour contre le vice tortu
Les equiper de ſa vertu,
Tant qu'un meſdiſant miſerable
A veu le pere redoutable
Duquel l'eſprit pareil au cueur
Eſtoit ſur ſon ſiecle vaincueur :

Alors les enfans de Jodelle
Couvers de l'umbre de ſon aelle
Ont pleu & reſiſté aux Grans.
Les doctes, confuz ignorans,
Ont hay, chery ceſte race
Et a leur agreable audace
Les filz pour le pere cheris.
Le pere parut par les filz
Leſquelz en vie & ſans envie
Reſerroient la langue ennemie
Morce & remorce par ſes dens
Aux rocqs crevaſſez & dedans
Grouïlloient ces ames venimeuſes,
Ces vieilles peſtes rechigneuſes
De qui les gros cueurs endurcis
Eſtoient les rochers obſcurcis;
Les ſerpens de l'Envie meſme
N'eſtoient rien que leur rage meſme.
Mais ſi toſt que Jodelle eſt mort,
Voicy la canaille qui ſort,
Et voicy la troupe ennemie
De mille langues de l'Envie
Qui fuians de l'obſcurité,
Arrachent au lion dompté
Eſtendu mort deſſus la terre
La barbe, & luy font telle guerre
Que les petits chiens au ſanglier
Qui les faiſoit fuir yer.
Ainſi je me plains, Charbonnieres,
Que ceux qui adoroient nagueres
Le Pindare de noz François
S'arment de l'or de ſon harnois,
Et au lieu de fondre de larmes
Font un triumphe de ſes armes.

Je deviens plus maigre d'ennuy
Que la maigre Envie au jour d'huy
Qui au lieu des roches obſcures
Habite les montagnes pures.
L'honneur de l'Iſle de Paris.
Et rend ſes eſprits eſblouis.
Tant que ſon cœur qui n'a coutume
De ne manger rien qu'amertume
Aiant devoré ſes douceurs.
Les trouve poiſons & fureurs.
N'aiant le legis qu'il demande.
Changeant en poiſon ſa viande.
Le mal par le temps crevera.
Et ceſte race trouvera
Amis de la race & du pere.
Apres toy. docte Cherbonniere.
Mille plumes & mille fers
Qui feroient rentrer aux Enfers
L'Envye & aux ſentes humides.
Pour des vipereaux parricides
Manger les tortillons laſſez
Aux rocqs venimeux. crevaſſez.

XXXIV.

Au ſeu des chaſtes amours
Qui n'ont ſin qu'avec les jours.
Ma premiere ardeur s'alume
Et ma premiere coutume
De bruſler heureuſement
Au ſeu d'un heureux torment
S'eſveille & s'eſt augmentee
A la fureur tormentee,

Tormentee heureusement
De Laval, heureux amant,
Qui lorsqu'il sent son courage
Bruster une chaste rage,
Son esprit chaste enstammé
Bien aimer & estre aimé,
Immole à son Ysabelle,
A sa dame chaste & belle,
Les fruitz de ses premiers jours,
De beaux & chastes amours.
Avecq' luy me prend envye
De bruster l'ame & la vie
Au chaste feu amoureux,
Pour comme luy estre heureux.
Laval, tu es miserable
Si une rigeur t'acable,
Laval, je voy' ton malheur
Si tu ploie à la rigueur :
Mais aussi, chaste Ysabelle,
Si tu veux estre cruelle,
Tu maudiras ta rigeur
Comme Laval son malheur :
Mais si l'amour vous assemble,
Vous estes heureux ensemble.
Laval, tu es bien heureux,
Si, chastement amoureux,
Tu brusles d'un chaste zelle
Ta belle & chaste Yzabelle,
Si voz communes rigueurs
Unissent aussi voz cueurs :
Ysabelle bien heureuse
Si comme chaste amoureuse,
D'un feu chaste & amoureux,
Tu fais Laval bien heureux,

Si tu veux rendre les armes
A ses pitoiables larmes,
Bienheureux si vous aimés
Tous deux chastes enflammez,
Si que la Parque envieuse
Ne sera tant rigoreuse
Que de desunir vos cueurs
Bruslez de chastes rigeurs.
Vostre amour florisse telle
Que Zerbin & qu'Yzabelle,
Et pareilz de chasteté,
Et semblables en beauté :
Mais la fin ne soit semblable
A la couple miserable,
Miserable heureusement,
De l'un & de l'autre amant !

XXXV.

Qui vouldra voir comme l'injure
Qui vient diviser la nature
Par la nature se refait,
Comment le naturel parfait
Ne trouve rien de si extreme
Qu'il n'ait le remede en soy mesme,
Que sans luy on espere en vain
A l'artifice de la main :
D'autre costé comme nature
Sans l'art ne sauroit faire cure,
Que de nature l'imparfait
Par l'art seulement se refait,
Et que l'art au danger extreme
Fait autant que nature mesme,

Que sans luy l'essait des humains
N'enfante que des songes vains,
Qu'[il] lize pour se satisfaire
Le paradoxe & son contraire
Voy' appuier la nouveauté
D'une docte subtilité
Par les raisons & la science,
Par nature & l'experiance,
Et dire contre le nouveau
Le docte, le subtil, le beau :
Puis à l'un & l'autre contraire
Par tant de raisons satisfaire
Que la nature des humains
Et des ars ne demeurent vains,
Que l'art soit la nature extreme
Et la nature soit l'art mesme,
De l'un & l'autre l'imparfait
Par l'un & l'autre soit refait,
L'art soit suffisant à la cure
Et suffisante la nature.

XXXVI.

Mignonne, pourquoy donnes-tu
A l'Amour ta celeste grace
Et tous les beaux traictz de ta face
Dont cet enfant m'a combatu?
Si tu me prestes ta faveur,
Le vaincu sera le vainqueur.
Des dars qui partent de tes yeux,
De leur belle flamme divine
Il m'a transpercé la poictrine
Et bruslé le cueur amoureux :

Que sans luy l'effait des humains
N'enfante que des songes vains,
Qu'[il] lize pour se satisfaire
Le paradoxe & son contraire
Voy' appuier la nouveauté
D'une docte subtilité
Par les raisons & la science,
Par nature & l'experiance,
Et dire contre le nouveau
Le docte, le subtil, le beau :
Puis à l'un & l'autre contraire
Par tant de raisons satisfaire
Que la nature des humains
Et des ars ne demeurent vains,
Que l'art soit la nature extreme
Et la nature soit l'art mesme,
De l'un & l'autre l'imparfait
Par l'un & l'autre soit refait,
L'art soit suffisant à la cure
Et suffisante la nature.

XXXVI.

Mignonne, pourquoy donnes-tu
A l'Amour ta celeste grace
Et tous les beaux traictz de ta face
Dont cet enfant m'a combatu?
Si tu me prestes ta faveur,
Le vaincu sera le vainqueur.
Des dars qui partent de tes yeux,
De leur belle flamme divine
m'a transpercé la poictrine
ssé le cueur amoureux :

Si tu veux rendre les armes
A ſes pitoiables larmes,
Bienheureux ſi vous aimés
Tous deux chaſtes enflammez,
Si que la Parque envieuſe
Ne ſera tant rigoreuſe
Que de deſunir vos cueurs
Bruſlez de chaſtes rigeurs.
Voſtre amour floriſſe telle
Que Zerbin & qu'Yzabelle,
Et pareilz de chaſteté,
Et ſemblables en beauté :
Mais la fin ne ſoit ſemblable
A la couple miſerable,
Miſerable heureuſement,
De l'un & de l'autre amant !

XXXV.

Qui vouldra voir comme l'injure
Qui vient diviſer la nature
Par la nature ſe refait,
Comment le naturel parfait
Ne trouve rien de ſi extreme
Qu'il n'ait le remede en ſoy meſme,
Que ſans luy on eſpere en vain
A l'artifice de la main :
D'autre coſté comme nature
Sans l'art ne ſauroit faire cure,
Que de nature l'imparfait
Par l'art ſeulement ſe refait,
Et que l'art au danger extreme
Fait autant que nature meſme,

Mais si tu me preste faveur,
Le vaincu sera le vaincqueur.
Il n'eust sceu ravir mon repos
Et le desrober par l'oreille,
S'il n'eust emprunté la merveille
Et le charme de tes propos :
Si tu me prestois ta faveur,
Le vaincu seroit le vaincqueur.
De quoy eust-il faict tant de neuds
A m'enchesner pour son esclave,
Si tu ne l'eusse rendu brave
Des tresses de tes longs cheveux?
Et si n'eust eu ceste faveur,
Le vaincu seroit le vaincqueur.
Qu'eust pu faire cest inhumain,
Dequoy eust-il dressé sa gloire
Sans emprunter ta main d'yvoire.
L'yvoire de ta blanche main?
Sy elle n'eust ravy mon cueur,
Le &c. . . . .
Tout le pis est que c'est à luy
Qu'il a sa victoire estoffee
Le galant bastit son troffee,
Des faictz & des forces d'autruy
Et ne croit que sans ta faveur
Le &c. . . . .
Reprans tes yeux & tes cheveux,
Tes propos & ta main d'yvoire
Et je combatray pour ta gloire,
Et si je surmonte, je veux
Monstrer que c'est par ta faveur
Que le &c. . . . .

XXXVII.

Où va ceſt encheſné avec ce brave port?
On le treiſne à la mort.
Comment eſt-ce qu'ainſi joyeux il s'y convie?
Il n'aymoit pas ſa vie.
Quel juge ſi cruel haſte ſon dernier jour?
L'inpitoyable Amour.

De quel crime ſi grand peult-il eſtre blaſmé?
C'eſt d'avoir trop aymé.
De quel genre de mort veult-on punir ce vice?
Le feu eſt ſon ſuplyce.
O juge trop cruel, o trop cruel tormant!
O myſerable amant!

Mais de quoy ſont les poins du priſonnier liez?
De cheveux deliez.
D'où doit ſortir le feu qui le tue & l'enflamme?
Des beaux yeux de ſa dame.
O amour pitoyable, o torment gratieux!
O amant bien heureux!

XXXVIII.

Veux tu que je ſacrifie
A ton ombre mon corps, t'immolant tous les jours
Ma vye aprés ta vye?

Ton corps qui eſt ſans ame
N'eſt plus corps, mais un ombre, & l'eſprit des amours
Eſt ſa vye & ſa flamme.

Donq' aprés la mort tiene
Tu brises l'union de mon ame & de moy,
Et ta fin est la miene.

L'ame avec moy ravie
Mieux qu'un corps oublieux veut maintenir sa foy:
Son amour est sa vye.

Mon ame divisee
D'un volontaire joug s'esclave soubs tes fers,
De son corps epouzee.

Il est sa moytié chere :
La veux-tu arracher aux amours des Enfers,
Et la rendre adultere?

Veux-tu qu'aprés ta vye,
Aux Champs Elisiens elle aime autre que moy
Où elle est asservye,

Que la mort desunisse
Nos veux, nos cueurs, nos sens, ma promesse & ta foy,
Afin que tout perisse?

Je ne suis point muable :
J'atacheray mon corps à suivre sa moitié
Et chercher son semblable.

Vien donq' aux rives creuses,
Vien voler avec moy des aisles d'amitié
Aux ombres bienhureuses.

XXXIX.

L. C. — Bon jour, petit enfant. A. — Bon jour.
L. C. — Qui es-tu mon mignon? A. — Amour.
L. C. — Amour! où eſt la connoiſſance
Et l'effort de mes triſtes yeux?
A. — Tu ne m'as pas connu, me voyant ſans puiſſance,
Sans carquois & ſans arc, ſans fleches & ſans feux.

L. C. — Mais qui t'encheſne icy? A. — Le Sort.
L. C. — Que pleures-tu ainſy? A. — La Mort.
L. C. — La Mort! & je cherche mon ame
Par les horreurs des noirs tombeaux.
A. — Ton ame eſt là dedans qui ſoubs la froide lame
Bayſe le corps qui vif luy donna tant de morts.

L. C. — Que trouveray-je là? A. — Un corps.
L. C. — Qui ayme mon ame? A. — Les morts!
L. C. — Les morts! elle meurt inſenſee,
Tandis que ſans elle je meurs.
A. — Va & fais qu'au retour l'amytié ſoit caſſee
Qui de ſes cheſnons d'or m'encheſn' à ſes malheurs.

XL.

VISION FUNEBRE DE SUSANE.

O ſpectre gratieux,
Nuict, favorable mere à mes triſtes penſees,
Qui tire mes rideaux? Un meſſager des Cieux:
Plus d'amours que de peurs en mon ame tracees
Ont reveillé mes yeux.

Encor efpouvanté
L'œil que tu as furpreins d'une fi douce guere
Voyt les lignes & traitz d'un vifage gafté,
Et bien qu'il n'y paroift que les os & la fievre
Il y voit ta beauté.

Car de toy le plus beau
Eft vif & ne pouvoit fe perdre avecq' la vie,
Ton bel œil en la mort eft encor un flambeau :
Mon ame en te fuyvant fe plaift enfevelye
Dans le poudreux tombeau.

Ayes de moy pitié,
Doux efprit de doux corps, fi l'amoureufe flame
Eft vive aprés la mort en ta chere moytié :
Tu voy' entre les os & les cendres mon ame
Animer l'amytié.

Vien ma bouche arouzer
Tout en feu de defirs, de foupirs afechee,
Bouche qui de baizers fouloiz apreivoizer
Mes amours voletanz, & leur donner bechee
Au moins d'un froid baizer.

En vain des mains je veux
Prendre ce vent leger, ceft ombre & ce nuage :
Ame fuyarde, tourne encore ces beaux yeux,
Tourne à mes cris piteux l'oreille & le vifage,
Pour entendre ces voeuz.

J'aracheray mon oeil
S'il voyt une beauté, mon coeur s'il la defire,
Je banys mon efprit s'il veut quitter le dueil,
Mon ame, fi mon ame un feul foupir foufpire
En baizant le cercueil.

A quoy cet euil qui luit
S'il ne m'aproche? à quoy ces bras s'ilz ne m'accolent?
Helas! elle s'eslogne & s'enleve & s'en fuit,
Pareill' aux vens legers & aux songes qui volent
Au vague de la nuit!

XLI.

INVECTIVE D'IMPATIENCE D'AMOUR.

Astres paresseux, dormez vous?
Hastez voz ambles, vieilles Heures,
Que je ne pique voz demeures
Des aiguillons de mon courroux.
Courez au secours de l'amant,
Tournez le sable ou au moins l'urne,
Bastardes du coqu Saturne
Qui vous fit yvre ou en dormant.
Vous volez la nuict & le jour
Quand la Mort par vous est servie,
Vous serviez à regret ma vie,
N'ayant point d'aelles pour l'Amour.
Rien n'est au brave combatant
Si fascheux q'une longue treve,
Il n'y eut jamais nuict si breve,
Jamais un jour ne dura tant!
Volans impatiens Amours,
Phebus vous apelle en justice,
Car il dit que c'est son office
D'abreger ou croistre les jours.
Mais qu'est ce qui peut retarder
Des Cieux la course mesuree?
Cachez la beauté desiree,

Tout s'amuse à la regarder.
Au contraire que de ses yeux
Le Soleil puysse voir la belle :
Luy pensant coucher avec elle
S'ira coucher en amoureux.
Aussi fait-il tout à rebours
L'Equateur dedans le Tropique,
Je le sens au chaut qui me pique,
Aux courtes nuitz & aux longs jours.

XLII.

Dieu des armees, o combien à gré me sont
Tes sacrés pavillons, comme le ceur me fond,
Tout mon sens me tressault quand tu me fais venir
De ton temple le souvenir.
Dieu qui des osillons la demeur' as trouvé,
L'hirondelle à l'abrit ses petiz a couvé,
Où fais tu de ce temps, Roy de l'eternité,
Les autelz de la sainteté.
O qu'eureux à jamays est & sera celuy
Qui en Dieu seulement cherche le fort apuy,
Pour en luy cheminant passer avanturé
Des meuriers le val alteré.
D'un trés riche labeur les puis y cavera
Q'un dous ciel pluvieu sur le coup emplira
Pour marcher resolus d'ardeur & passion
Content arriver en Sion.
Des Cieux, ton siege haut, escoute nous & fays
Ton serf portier heureux en ton heureux palays :
Mieulx vault la seule clef des cabinetz de Dieu
Qu'un hostel riche en autre lieu.
Car Dieu, nostre secours est l'apui singulier

Dieu des armées ô combien a ouy me sont
Tes sacrés pavillons Comme le cerf me fond
Tout mon sens me default quand tu me fuys vous
De ton Temple le souvenir

Dieu qui des oysillons la demeure as bonne!
L'hirondelle a l'abri ses petits a donné
un fais en Mayson plus de ce temps prince d'eternité
Les autels de la saincteté

Heureux a jamays qui est a celuy
Qui en Dieu seulement son ardeurs cherche le fort appuy
pour en luy cheminant passer a travers
Des meurtres le val Altere

D'un tresriche labeur les puis y Cavera
D'un dons bol d'annier sur le corps emplira
pour marcher remplis d'ardeur e passion
content arriver en Sion

Des Cieux ton siege haut escoute nous d'fays
Ion soit portier heureux en ton heureux palays
mieulx vault la seule clef des pavillons de Dieu
Qu'un palays faict en autre lieu

Car Dieu nostre secours et l'appui singulier
Des siens c'est luy qui est un bloc ou bouclier
c'est luy seul qui vient pour sa eternité
Les splendeurs a la seurté

Des ſiens, c'eſt luy qui eſt un ſoleil, un bouclier!
C'eſt lui ſeul qui unit par ſon eternité
Les ſplendeurs à la ſeureté.
Ouy, noſtre Empereur eſt fort bouclier, haut ſoleil,
Soit pour l'humble defendre, ou reſveiller ſon œil,
Gloire & grace donner : bref trés heureux, je crois,
Quiconque eſt appuyé de toi!

Lecteur, pour m'excuſer qu'eſt ce
Que je pourrois dire? — Rien.
Si j'allegue ma jeuneſſe,
Tu diras : je le vois bien!





POESIES DIVERSES.

I.

Vers faits à feiz'ans.

A M. DE RONSARD.

Cette vertu, Ronfard, hautement emplumee,
Ce Pegaze fur qui ta dextre renommee
A desfait l'ignorance à la pointe des vers,
Qui fait qu'aux quatre bouts de ce large univers
Du Canibal fans loy jufqués au Scite eftrange
Je n'entans que Ronfard, Ronfard & fa louange,
Ce nom qui fur tout nom tyrannife fameux
Me fit un jour le fang bouillonner efcumeux,
Sourciller, foupirer, me fit de collere yvre
Defchirer dix feillets, les premiers de mon livre.
Je difois mutiné, de ta gloir' envieux :
Qu'ay-je fait aux neuf Sœurs, qu'ay-je fait aux neuf Cieux
Qui ne m'ont accordé dominant ma naiffance
D'un Mercure affendant, d'un foleil l'influance,
Un quint ou trifne afpect en la Maifon d'honneur?
Que ne fut mon deftain d'honneur pour tout bonheur,

D'un lyerre honorant n'estant pesee ma vie! (sic)
Ce despit, ce courroux firent naistre un' envie
Qui n'est pas zoylique & ne fait soubs ses dents
Estriper les aspics de qui les yeux ardents
Infectent flamboyans mesme la chos' aymee,
Qui gangnent, sans ravir, l'heur de la renommee,
Envie qui profite & qui jamais ne nuict,
Qui n'a aucun accez aux Filles de la Nuict :
C'est une honneste envie, & cett' envie est telle
Qu'on ne peut bonnement sentir au vif sans elle
Cet aiguillon piquant qui du vice tortu
Nous fait tourner les pas au trac de la vertu.

II.

[A DIANE.]

Encor le Ciel cruel à mon dernier secours
M'a prolongé la vie & la force des jours,
M'a fait toucher le port & la fin desiree.
O plaie, mon bonheur, qui n'etes desserree
Que dans le doux giron de ma Dianne, afin
Que ses yeux & ses pleurs accompagnent ma fin.
Je te benis, ô jour, qui de si belle sorte
Rends le cueur, le martire & non l'amitié morte,
Je te benis encore, ennemy incongnu,
A ta mort, à la mienne & à mon heur venu!
En portant avecq'moy ma fin j'ay traversee
La Beausse presque' entiere, & mon ame pressee
Pressa le cors d'aller, de vivre & de courir
Pour entre ses doux bras si doucement mourir.
Or achevés ma vie & mes cruelles peines,
Vous arteres bouillans couppés & vous mes veines

Qui n'aviez acepté remede jusqu'icy,
Espuisez moy de sang, d'amour & de soucy.
La mer de mes malheurs ores creve de rage,
N'aiant plus que ce coup pour son dernier orage
Qui balance ma vie & ma nef au travers
De mille flotz meurtriers & crollant à l'envers.
Mon espoir dessiré, mes voiles dessirees,
Je ne crains plus d'Amour les vengeances ferrees,
Car l'esquif tout cassé sur qui on voit armer
Les cieux, les vens, l'orage & la fouldre & la mer
Est quicte du torment aiant vercé sa charge.
Voici ma liberté, mon esprit mis au large
Se sauve en son repos & par un mesme effort
Je trouve patience au giron de la mort.
Il fault que le malheur finisse son envie
Et se soulle à ce coup en devorant ma vie.
Voicy mon calme doux, un trespas doucereux
Qui change nos travaulx en plaisirs bienheureux,
Qui me met en clere eau & calme ma tormente.
O vous qu'un tel bonheur froidement espouvente,
O vous qui au seul nom de la mort fremissez,
Qui pour n'avoir cogneu vostre heur en gemissez,
J'ay bien souventefois redouté la venuë
D'une si douce fin pour ne l'avoir congneuë,
J'ay paly comme vous : je n'avois peu aimer
Ce qui au premier goust est si aigre & amer.
Mais qui vault mieux, le fruit qui nous donne à la bouche
Un goust doux & plaisant & puis si tost qu'il touche
A l'estoumac trahi est poison dans le cueur,
Ou celuy qui aprés une premiere aigreur
Est un baume au dedans? La mort est effroyable
A ceux à qui la vie a esté favorable,
A ceux qui sans avoir le cerveau martyré
Ont impetré plus tost que d'avoir desiré.

C'est la raison qui fait que sans regret je meure
Pour n'avoir en vivant trouvé une seule heure
De plaisir assuré. Tu es tesmoin, Amour,
En puis dire pour moy que dés le premier jour
Que tu as dans mon sang trempé l'or de ta fleche,
Dés le jour que tu as par ta secrette breche
Ravagé mes espritz, je n'ay peu respirer.
Au milieu des malheurs qui me font souspirer
Tu as d'un desespoir batu mon esperance,
Ma grande fermeté d'une grande inconstance,
Mon raisonnable amour d'un' ire sans raison,
Ma jeune liberté d'une estroite prison,
Mon sein tendre à brusler d'une ardeur non pareille.
Tu estouffes mes cris par une sourde oreille,
D'un courroux dedaigneux ma douce humilité
Et d'une ingratitude un service emprunté,
Somme qu'en bien aimant une rude adversaire,
Tu opposes tousjours le contraire au contraire.
Mais bien qu'une rigeur esprise sans propos
Ne m'ait jamais permis une heure de repos,
Bien qu'une cruauté persant ma patience
M'ait fait boire la mort pour toute recompence,
Ma paine me sera un doux contentement
Faisant plus douce fin que doux commencement.
Si ma beauté encor' ne peut estre assouvie
De la sanglante fin d'une inconstante vie,
Je veux, ne pouvant plus la contenter d'ennuis,
La servir estant mort ainsi comme je puis!
Que les deux parts de moy, l'une & l'autre à l'envie
Facent servir ma fin plus que n'a fait ma vie,
Que l'esprit vigilant qui fut emprisonné
Des amoureuses loix, ayant abandonné
Le cors & n'estant plus compagnon de ma peine,
Jour & nuit, sans cesser, travaille & se promenne

A gouverner Diane & conduire ses pas
Pour garder que son pied tendre ne glisse pas.
Il sera un Genye à ma rude adversaire
Et rendra pour le mal un service au contraire.
Le jour il servira à son œil cler & beau
D'un augure certain, & la nuit du flambeau
Pour savoir l'advenir, & au lieu des mensonges
Qui soufflent aux cerveaux un million de songes,
Tout ce que mon esprit dira divinement
Ne desmentira point son juste evenement.
Sus! que mon ame doncq' aille servir son ame
Et que ce cors ne soit inutille à sa dame.
Premierement je prie à jointes mains les Dieux
Esmeuz de mon ardeur qu'ilz facent de mes yeux
Deux brillans diamans sur qui la molle audace
Du poinson aceré ne laisse aucune trace,
Non plus que sur mon cueur on n'a jamais peu voir
Que le fer ny le feu aient heu aucun pouvoir.
Ce sera pour complaire à la meurtriere veuë
Qui tira par mes yeux mon cueur à l'impourveuë,
Ce sera pour orner & les mains & les doitz
Qui serrerent ma vie esclave sous ses loix.
Que mes dens par les Cieux soient faites immortelles
Changees pour jamais en tout autant de perles
Sans tache ny obscur, comme sans tache aussi
Fut mon amour, mon ame, & ma foy jusqu'icy.
Ce sera pour lier cest obstiné courage
A rendre pour l'amour la penne & le dommage,
Ce sera pour lier sa cheveleure en rond,
Pour embellir son chef & couronner son front.
Ma peau lui servira de veritable ocagne
Meilleure qu'il n'en vient de la mymaure Hespagne;
Pour garentir du chaud du soleil outrageux
Les mains de ma meurtriere, en sorte que je veux

Garder contre le feu ce qui me met en cendre
Et pour mille forfaitz tel service luy rendre.
Et vous, mes nerfs, lassez de tirer mes malheurs,
Je veux que cy aprés vous chantiés mes douleurs
Sur le lut enchanteur que ma maitresse fiere
A l'ouïr de ma mort laschera en cholere
Sur le dos de son lit. Change, cueur endurcy,
Change, cueur obstiné, change de nom aussi :
Tu as tousjours aimé les coups & les piqueures
Et tu prens à plaisir & faveur les blesseures.
Quant mes yeux seront clos d'un eternel sommeil,
Tu auras un office & suplice pareil :
Tu serviras Diane & sur les mesmes breches
Que firent dedans toi mille sanglantes fleches,
Tu seras gardien des espingles qu'au soir
Sa delicate main te fera recevoir,
Celles qui remparoient d'un satin noir sa face,
Ou qui piquoient mes doitz punis de mon audace.
Croissez, mes tiedes pleurs, fontaines de mes maux,
Pour luy plaire croissez en sources, en ruisseaux,
Exallez vous au Ciel & vous changez en pluie,
Et faites vos humeurs par celles de ma vie
Calmer les vens fascheux & les bises tranchans
Qui fascheroient les jeux de ma Diane aux chans.

III.

[A DIANE.]

Ne finissez vos jours aussi tost que mes peines,
Croissez aprés ma fin, o vous tiedes halaines;
Changez vous, enflez vous, o mes tristes soupirs,

Esbranlez parmy l'aer les amoureux zephirs
Pour parer du soleil & de chaleurs cuisantes
Celle qui a seché ces veines tarissantes.
Coulle, sang irrité, & aprés mon malheur
Ne change point encor' ta naïve couleur,
Fay' toy son vermillon, o plaie bienheureuse
Qui poussant sur mon sang mon ame langoureuse,
Luy donne ce soulas qu'au but de mes douleurs
Renaistront de ma mort tant de vives couleurs
Qui feront ma severe, à nulle autre pareille,
Au lustre de mon sang reluire plus vermeille.
Puis, je luy veux dresser un lit pour son repos
Enflé de mes cheveux & basty de mes os :
Ce sera pour monstrer qu'elle s'est endormie
A l'ouïr de mes cris tant que j'estois en vie,
Que ma peine luy fut & repos & plaisir.
Mais que veux tu encor' en mes restes choisir
De ma triste despouille offerte à ton service?
Tout soit un holocauste & pour doux sacrifice
Je l'offre, je le donne à ton sanglant autel :
Acepte mon offrande & afin que tout tel
Soit le reste de moy, que je puisse dessendre
Content au bas Enfers, le reste mis en cendre
Lui serve d'ambre gris, de baume precieux
Et de poudre de Cipre, afin qu'un malheureux
Qu'on n'aimoit plus en vie en la mort puisse plaire.
Il ne faudra doncq' point qu'on ait penne de faire
Sur mes os, piramide ou precieux tumbeau.
Je n'en veux de plus cher, plus riche ne plus beau
Que celuy que j'eslis & qui encore assemble,
Ainsi qu'avant la mort, l'ame & le cors ensemble.
Je sens desja mon ame & cest esprit leger
Voltiger dedans moy, dedans moy voltiger,
Pour saillir par la bouche & pour avec l'alaine

Emporter mes malheurs & ma vie & ma peine.
Adieu, chere Diane, adieu ces beaux cheveux
Que tu mouilles de pleurs; mes ſoleilz, ô beaux yeux,
Que je vous bais' encor, que je baiſe la jouë
Où larme deſſus larme onde ſur onde nouë,
La bouche qui produit un orage de vens,
Le ſein gros de ſanglotz de prés s'entreſuivans.
Je ne puis baiſer l'ame encore non emeuë
Et crains qu'elle ne ſoit moins tendre que la veuë,
Qu'elle ne quitte point ſon projet endurcy
Ny ſa ſeverité. Dy' moy s'il eſt ainſi,
Pourquoy metz tu la main à ſerrer un artere,
Me fais tu endurer devant tous un cautere
Pour en vain ſur le cors faire ce que tu puis?
Et tu ne veux guerir mon ame & ſes ennuis,
Mon ame qui mourant ainſi que les..... A l'heure
Sa voix ſe couppe là, ſoubz la langue demeure.
Il ſigna de ſon ſang trois fois ſon teſtament :
Son oeil vivoit encor' qu'il darda longuement
Sur ſa Diane eſmeuë, & non pas atendrie.
Quant ſon oeil ſe terniſt, ſa force eſvanouie
Laiſſa, ſans que l'eſprit pourtant ſe fuſt rendu,
Le cors deſſus un lit comme mort eſtendu,
Sans halenne & ſans poux. Diane ſe retire
Qui pleuroit de ſa mort & non de ſon martire.
Trois heures & non plus il parut à ſon oeil
Que l'exemple de mort l'eſtonnoit, non le deuil;
Un remort du paſſé l'inquiet' & la trouble,
Au lieu d'un repentir ſon courroux ſe redouble :
Diane fut ſi fiere & eut telle beauté
Et Diane trés belle eut ceſte cruauté.

IV.

[HÉROÏDE.]

« Regarde encore ung coup de ceste main armee
Les miserables traictz & de ta bien aymee
Le bon jour envoyé du jour de son trespas,
Le bon jour que t'escrit celle qui ne l'a pas.
Que si en quelque lieu ceste lettre te laisse
Place vuide de pleurs, ell' ha de sa maitresse
Oublié le tormant qui à son dernier jour
Sur le seuil de la mort nourrist encor l'amour.
Telle est en t'escrivant ma pitoyable image,
Telle ma dure loy pour apaiser la rage
D'un pere sans pitié. Ah! que sert-il à moy
D'arracher ung beau nom de la maison d'un Roy?
Que sert il au milieu de mes funebres larmes
De voir tant de palays se braver de nos armes?
Plus mon extraction se tire d'un lieu hault,
Plus la mort me faict faire en mourant ung grand fault,
Le coup plus violant d'une rouge tempeste
D'un traict plus despité se croule sur ma teste.
Traistre ceur afligé, pourquoy jamais n'as tu
Blessé, blessé mon ame, obstiné combatu?
Pourquoy l'age craintive ha elle esté sans crainte?
Pourquoy, mon sang estaint, ne fust ma flame estainte,
Estaint ce feu segret que je sentis ung jour
M'aprandre sans le nom la rage de l'amour?
La blancheur se ternir, le pasle de ma face,
Le changer si soudain, l'incertain de ma grace,
L'apetit esgaré, le dormir sans repos,

Sans mal me faisoyent plaindre & parler sans propos.
Sans sentir le malheur j'estois donc malheureuse;
Sans cognoistre l'amour je devins amoureuse.
Ma nourrice plus fine aprist premierement
A mon ceur tout enfant le nom de son tormant,
D'un enfant tormenté : qu'elle me fist honteuse
La vieille, en s'escriant: Vous estes amoureuse!
Mon œil voilé tomba plongé dans mon giron
Et de honte & d'amour le feu à l'environ
De mes yeux s'espandit : lors que par le sillence
Mon esprit offencé avoua son offence,
Desjà les fruitz trop meurs de ma triste Venus
S'asprestoyent à ma mort, & trop gros devenus
Descouvroyent mon larcin. O Dieux! quel artifice,
Quelle herbe, jus segret, n'a cherché ma nourrice
Pour à tort adjouster ung noir crime à mon tort,
Et pour me faire vivre au pris d'une aultre mort!
Ah! miserable enfant, la force de ta vie
En te rendant parfait, parfit la tragedie.
Desja la lune blonde avoit veu par neuf foys
Le ciel contraire à moy & parfaict ses neuf moys :
La saison d'enfanter & de mourir veneuë
Me fist congnoistre assés la douleur incogneuë.
Lors mes cris esclatans poussez par ma douleur
Se rengorgoyent pressez de honte & de terreur;
Je boys mes pleurs amers & ma nourrice bousche
De sa coupable main mon inocente bouche.
La pasle mort m'esfraye & se monstre à mes yeux,
Et la mort desiree est ung crime odieux.
Qui me consollera si elle ne consolе?
Et l'espoir desolé d'un aultre me desole,
Et Lucine & le Ciel ont nié leurs secours
A moy qui de deux mors couronne nos amours.
Que diras tu icy, o miserable pere,

Qui as plus au forfaict [pris part] qu'à la misere,
Car à toy je me plains & je pousse en mourant
Mon ame vers les lieux là où le desmourant
De tes jours esgarez, peult estre à l'heure mesme
Que je baise la mort horrible, pasle & blesme,
S'en vont au changement de plus heureux amours;
Tu tiens entre tes bras pour plaisir de tes jours
L'oublieuse beaulté de quelque plus heureuse,
Plus heureuse en vivant & non plus amoureuse :
Et lors ton fils caché de branche & de feuillage
Ayant presque eschapé & l'oeil & le visage
D'un pere trop cruel, d'un cri tout plain d'esfroy
Chanta la mort pour luy & l'asppresta pour moy.
Le voila descouvert, & dans les mains cruelles
D'un ayeul sans pitié il porta les nouvelles
De mes amours cachez. Sousdain l'oeil animé
De l'ayeul inhumain sur l'enfant desarmé,
Sinon de cris piteux, changea par sa collere
En ung juge tiran le miserable pere.
Furieux, il cria : que ce fruict soit livré
Aux lions afamez pour estre deschiré!
A ces mots ton enfant piteux se fist entendre
Qui de son tendre cri ne fist son pere tendre.
Cependant que sur moy mes ongles inhumains,
Lors que sur mes cheveux j'enrage par les mains,
Tandis qu'en ma fureur ma face plus vermeille
De mon sang arraché se faict au sang pareille,
Voicy le messager de la fin de mes jours
Qui aporte la mort, loyer de mes amours :
Tien, dict il, tout transi, j'aporte de ton pere
L'espee entre tes mains; tu scays qu'il en fault faire?
Helas! ouy, je le scay', & d'une brave main,
Brave je cacheray ceste espee dans mon sain!
Est ce là mon partage, impitoyable pere,

Avois tu donc pour moy apresté ce douere?
Helas! Hymen sacré, sont ce là tes flambeaux?
Herinnes, aportez les vostres bien plus beaux
A l'ame desolee, o Seurs inpitoyables
Qui aux ceurs effrayez n'estes pas effroyables.
Mais quel est ton peché, en quoy as tu le tort,
Enfant qui en ung jour prend la vie & la mort?
Sacrifice piteux pour ta mere aveuglee
Qui t'a donné la vie & la mort desolee!
Ma derniere douleur, mon cri dernier jeté
C'est te voir deschiré à ta nativité!
Faut-il que vive encor la moytié de mon ventre
Dans le ventre afamé des fieres bestes entre?
Ainsi mon ceur s'en va en proye à d'aultres ceurs,
Mon sang bouillant tout vif sentira les fureurs
Des lions sans pitié & mes entrailles cheres
Rempliront en vivant les bestes les plus fieres!
Ainsi, gage piteux de mon piteux amour,
Voyci ton premier [jour], voici ton dernier jour.
Je n'ay versé sus toy mes larmes enflammees:
Ta rouge mort n'est point des morts accoustumees,
Je n'ay point faict bruller sus ton triste tombeau
De mes cheveux coupez le presant le plus beau.
Or adieu, je m'envoys du gage de ma vie
Rendre ton ombre aussi de mon ombre suivie,
Tu ne seras long temps, mon pauvre filz, sans moy,
Long temps je ne seray pauvre mere sans toy.
Pere triste qui vis entre les miserables,
Ramasse, si tu puis, les restes pitoyables
Du filz à qui tu donne & la vie & la mort.
Mets nos os separez entassez sur le port
De l'ocean loyntain, & faicts sur le rivage
A ces corps immolés quelque derniere hommage:
N'aye honte de nous & ne meure ta foy

Avec nous qui mourons ſacrifiés pour toy,
Accomplis ma priere ainſi que m'enferrant
J'accompliray la loy de mon pere, en mourant. »

V.

[ÉLÉGIE.]

Sus mes vers bien aimez, que vos juſtes douleurs
Fondent une Elegie & une mer de pleurs
Des ſources de vos yeux, & qu'à teſte baiſſee,
Laſſe de ſe douloir ta paupiere preſſee
Deſgoute ſur la bouche en diſant mon malheur!
Vous doncq', vers languiſſans, teſmoins de ma langeur,
Deplorez voſtre ſort, ſoulagés les çoleres
De celuy qui vous fit & celles de nos freres,
Et ſi la plainte peut donner alegement,
Si les cris eſclatans deſchargent le tourment,
Faites comme un bleſſé qui pour guerir endure
Le fer du chirurgien & luy chantant injure
Penſe alleger ſon mal : injuriés ainſi
Le ſiecle malheureux où le cruel ſoucy
Eſt loier de vertu, où l'ire refrongnee
Du noir vice boſſu l'a aux piedz trepignee
En la fange, au dedain. L'amitié en priſon
Soubz les Alpes cornuz quitte à la trahiſon
Ceſt air qui luy deplaiſt, l'amitié, di je, ſainte
Et l'ame de la vie eſt des vivans eſteinte;
L'atheiſme trompeur a chaſſé de ſon lieu
La piété trop rude & la crainte de Dieu :
Siecle où le cueur gemiſt, ſe plaint de la parolle
Qui n'eſt que ſon en l'aer & maugré luy s'envolle,

Où il n'y a sermens, Dieux, ne autelz sur quoy
On puisse prononcer & promettre sa foy.
.... ta vertu & ton amitié belle, (sic)
Ta pieté, ton cueur, ta promesse fidelle
T'arrachent du vulgaire & j'ay trouvé aussi
En ton cueur seul logis pour mon aspre souci,
Quand, amateur de moy, tu aimas la misere
Et desplaisant aux Grans pris plaisir à te plaire.
Ton ami se veult plaindre, entens beninement
Ce que mes vers diront & tu verras comment
La nature me fut & douce & oportune
Autant comme ennemie & dure ma fortune :
L'une me fit enclin aux lettres & aux ars,
L'autre à force de coups m'endurcit aux hazars,
L'une me fit le cueur desireux de paroistre,
L'autre tout au rebous haineuse me fit naistre
De lieu, pauvre de bien, & noble toutefois,
De race vertueuse. Ainsi à chasque fois
Que mon destin estoit favorisé de l'une,
J'estois comme à l'envy reversé de fortune.
La cruelle me fit orphelin de moitié
Dés le matin natal, puis comme aiant pitié
Des coups qu'elle donnoit, permit à mon enfance
Vivre un pere duquel je tirois esperance,
Qui disoit tous les jours, il m'en souvient encor,
Qu'il ne vouloit mourant laisser autre thresor
A son filz que celuy qui parmy le naufrage
S'eschaperoit au front de son maistre à la nage.
Mais le ferme destin qu'on ne peut esmouvoir
Lui desroba ses jours sans qu'il luy eust fait voir
Son filz tel qu'il vouloit, qui aveugle & folastre
Pour faire rire plus sa fortune marastre
Mit les livres à part à quinze ans, enchanté
De ceste pestifere & folle liberté

Et de tout changement dont la jeunesse esmeuë
D'un fol desir de voir pert la vie & la veuë.
Parmy des gens de pied cinq ou six ans entiers
J'apprins des enragez les dangereux mestiers
Et à n'avoir discours que de jeuz, de querelles,
De bourdeaux, de putains, verolles, maquerelles,
Renier Dieu de grace & braver de bel aer,
Mespriser tout le monde, arrogamment parler.
Là je semblois le fan que la tigresse mere
Deffend contre la faim de la lionne fiere,
A voir commant nature entreprint de garder
Celuÿ que la fortune entreprint d'azarder.
Je faisois tout ainsi qu'un poulet au vilage
Qui demi emplumé & demi hors de page
S'esloigne de sa mere & veult aller manger
A son plus loin butin, ignorant du danger.
Mais quand les fausses Paix chargerent nos miseres,
Mes desseins contentoient mes espritz temeraires,
Car j'estois Capitaine & parfait dessus tous
Aux vices adorés & du temps & de nous.
Dieu estoit mort pour moy & son yre alumee,
A ce point foudroya sa main severe armee,
Me frappa insolent, changeant de furieux
Sur un lit, en deux jours, le sens, l'ame & les yeux :
Je trouvay Dieu encor' & par la maladie
Qui me mit à la mort je retrouvay ma vie.
Je m'enfuis casanier me cacher tout honteux
Au temps que je voiois s'eslogner dans les Cieux
Le Chien qui affeté d'un venimeux courage
Avoit par trente jours là bavé de sa rage.
Lors les chevaux sacrez aux grans naseaux fumans
Et du labeur d'esté sur le flanc escumans
Mirent les pieds rebours & fraperent la voute,
Refusans ombrageux quelque chose en leur route.

Le Ciel plus debonnaire & calme se fendit
A cause que de luy en terre dessendit
Assis oisivement sur un bouchon de nuë
Celle qui de trois ans nous estoit incongneuë,
La Paix, fille de Dieu, de qui tous les humains
Cherissoient la venuë au tocquement des mains.
Las! par deux ans entiers une fiebvreuse vie
Qui ont mes ors pechez & la melancholie
Pour cause de la cause & pour cause de fait
Me firent pour le Ciel trouver le siecle infait,
Aymer la solitude & mon affliction,
Me fit haïr des Grans l'esclat, l'ambition,
Aymant mieux me cacher & bastir mon repos
En mon petit village où j'avois à propos
Mon lever, mon repos, ou mon aise rompuë,
N'ouïr point le resveil de la trompette esmeuë,
Où les discours secretz d'un Roy & ses mignons
N'enfloient mes yeux armez dessus mes compagnons.
Je disois : bien heureux qui a congneu les choses
Et en les cognoissant n'a ignoré les causes,
Trepignant sous les pieds de Destin & la peur
Et l'avare Acheron! O que plain de bonheur
Est celuy qui cognoist nos petis Dieux terrestres :
Pan le vieillard, Silvain & les Nimphes champestres,
Qui ne chasse le vent du peuple & les honneurs
Des freres massacreurs pour devenir Seigneurs!
Il attend les fruitz telz de l'arbre qui boutonne
Que le champ [paternel] de son bon gré luy donne.
Cestuy là n'a pasly & ne craint de mourir
Pour le septre envié qui doibt un jour perir.
Tandis que l'un assiege une ville affolee,
Un autre fend le sein de la mer aveuglee
Où l'avare à son dam est souvent engagé,
L'autre importunera le palais enragé,

L'autre hasarde son droit par l'effroy d'une guerre,
L'autre dort dessus l'or qu'il a caché en terre,
L'autre se resjouit d'avoir trempé sa main
Dans le sang innocent de son frere germain.
Je disois bien ainsi, mais personne ne treuve
Le mal si mal qu'il est sans en faire la preuve.
L'homme heureux qui sauroit & pourroit quand il veult!
L'homme heureux qui vouldroit & sauroit quand il peult!
Nos Princes clairs voians me virent au village
Roy d'un petit hameau, Prince de mon mesnage,
Et n'eurent de repos tant que j'eusse perdu
Mon aise & mes raisons & que j'eusse rendu
Ma liberté esclave à leurs vaines promesses.
Pourtant jamais mon œil n'esclaira leurs richesses,
Mon ame ne beut oncq' la mer de leurs honneurs.
J'ay porté du village à la court mes honneurs :
Je voulus estre en court plus amy qu'acostable
Et pour monstre nouveau courtizan veritable,
Embrasser de mon Maistre & la vie & l'ennuy,
L'honneur & le secret & les maux plus que luy,
N'avoir jamais de luy or, vestement, ne terre,
Jurer aux maquereaux une cruelle guerre,
Ne flatter point mon Maistre & jamais ne louer.
J'eu l'esprit vif, joieux, plus folastre à jouer
Que morne & renchery, & soubz la froide lame
Je ne cachay jamais le froid venin : mon ame
Fut telle que ma vois. Un temps je prins plaisir,
Lorsque le Roy estoit au lieu & au loisir,
En tranchant devant luy entretenir sa table
D'histoire, de sentence, & dispute notable.
Estant son Escuier, ses Pages commandez
N'ont pratiqué par moy les bordeaux & les dez.
Ne pensez pas icy.......... que je pince
L'esprit & beau & grand de mon vertueux Prince

Qui de ſoy eſt louable, acomply & parfait ;
Mais de malheur vivant parmy ce ſiecle infait,
Du ſiecle je me plains & j'ay dedans ma teſte
Ce ſouvenir faſcheux, je vois une tempeſte
De morts & d'ennemis qui portent loin en l'aer
Mes voiages guettez. Mon danger veult parler :
Mes ſervices perduz, ma jeuneſſe trompee,
Mon ſang perdu, ma peau dix & ſept fois coupee,
Mes Etatz poſſedez & jamais pretenduz,
Un pré, une maiſon & trois moulins vendus,
La haine des plus Grans pour ceux qui me haïſſent,
Les trahiſtres, les ingratz que j'aime me trahiſſent,
Les meurtriers, les larrons, qui pour leur trahiſon
Executer ſans bruit, chaſſent de la maiſon
Le plus fidelle chien, luy mettent ſus la rage,
Le guettent en tremblant, redoutent ſon courage,
Tout cela fait enſemble un gros venteux nuage
Qui paſſe ſur ma teſte.& ne me fait dommage.
Je ris, de paſſions & de mal deſpouillé,
Quand, à couvert, j'en voi l'autre monde mouillé.
Il y a des demons au fons de ceſte nuë
Par qui des ſpectateurs j'offenſerois la veuë ;
C'eſt du ſecret des Dieux là où l'oreille & l'œil,
Sans langue, emportoient bien tout le cors au cercueil
Et là où pencer bien eſt un crime, ſans dire.
Je couve mon diſcours, je n'en veux plus eſcrire,
Car je ſuis de retour en mon village ſaint
Là où l'ambition l'ambition ne craint,
Là où un Acteon ne meurt quand il regarde,
Ny un Alectrion faiſant mauvaiſe garde.
Orloges de la court que je vous ay haïs !
Que je vous aime, franc & ſauvage païs
Où je jouïs, ainſi qu'avant la congnoiſſance,
De la court, du repos, & mon heureuſe abſence

Au lieu de me causer un regret trop cuisant,
Pour congnoistre l'amer me font le doux plaisant.
Je pese l'un & l'autre & je trouve ma vie
Plus belle que devant mon heur & ma folie :
Je fais mon Paradis de contempler les deux,
Les Princes n'ont de moy memoire, ni moy d'eux.

VI.

[POEME DE L'INCONSTANCE.]

Qui vit jamais sauter une tour en ruïne
Et la terre crever qu'une secrette myne
Remplissoit de poisons, de poudres & de feu?
L'artifice qui fut enfermé peu à peu
Obscurcist tout à coup les plus superbes nuës
Et ouvre en un instant ses fureurs incogneuës :
Ainsi le mal caché qui celoit ses effortz
A sapper dans mon sein, precipité dehors
Par le feu viollant qui rage en ma poitrine,
Souffle d'un tel esclat qu'une poudreuse mine
Versant les bastions estoffez de raisons
Qui à mes sens gehennés servirent de prisons.
On cache bien le cors d'une petite flamme,
Mais le fourneau d'Ethna rompt, desbrise & entame
Les mons apesantis, & montrant son effort
Tant plus son fais est grand, son feu est tant plus fort.
Voila commant on voit qu'une douleur plus douce
Est facille à cacher, mais un' aspre se pousse
Hors du sein par sanglotz & puis l'aigre tourment
Parle maugré son ame & rompt l'empeschement.
Où puis je plus loger tant de sanglantes peines,

Si les ouvrant au vent comme les noires veines,
Je n'allege ma flebvre & cherche en mes propos
Quelque ſoulagement ou cauſe de repos?
En mon juſte courroux, il fault que je commence
Un combat rigoreux contre ceſte Inconſtance,
Infernallé Furie & qui n'eſt pas des trois
Qui tormentent là bas les trangreſſeurs des loix
Du ſevere Pluton, c'eſt une quatrieſme
Plus noire, plus cruelle & plus fiere & plus bleſme
Que les autres enſemble. O miſerable Amour,
Quant, enfant aveuglé, tu entrepris un jour
De deſſendre aux Enfers & pour ta priſonniere
Butiner un tel monſtre! ah! Venus meurtriere,
Quel malheur te pouſſoit, quant aveugle tu fis
Deſrober l'Inconſtance aux Enfers par ton fils!
Deſpuis ce triſte jour, la troupe malheureuſe
Qui ſuivit tes brandons ne fit bruſler joieuſe
Au temple Paphien ſur tes ſanglans autelz
Nul encens parfumeur des grands Dieux immortelz.
Deſpuis que l'Inconſtance empoiſonna les fleches
Du carquois de l'Amour, depuis qu'avec les breches,
Les plaies & les coups qu'il fait en ſe riant,
La gangrenne s'y met, depuis qu'en eſſuiant
L'eſcarre corrompu, l'Inconſtance inhumaine
Met le feu en la plaie & nous ixiomenne,
Quant nous penſons quitter le lit pour nous guerir,
Hors du lit nous allons à la foſſe mourir.
L'Amour n'eſt tel que lors que ſon amitié ſainte
Bruſloit le Siecle d'or, car là ſans eſtre teinte
D'achonite caché le premier gouſt d'aimer,
On ofroit la douceur, on promettoit l'amer,
Sans veſtir l'arcenit d'une blancheur ſucree.
Lors les amans heureux en leur aiſe eſperee
Pourſuivoient leurs plaiſirs, ou voians leur malheur,

Forcez ilz s'efforçoient de commander leur cueur.
Mais les espoirs trompez, les divers changemens
Des espritz feminins & leurs promptz mouvemens
Ont changé de l'Amour l'effect & la puissance,
Si qu'aimer aujourduy c'est estre en Inconstance.
Di' moy, Muse, qui fit dessendre des haultz lieux
L'Amour porté legier d'un vol audacieux,
Alors qu'il entreprint & selon l'entreprise
Il a des bas Enfers l'Inconstance conquise?
Vous, dictes moy commant, à mon gauche malheur,
Il fut vaincu aprés qu'il eut esté vaincueur?
Nymphes qui habitez les umbres inconstantes
Des secrettes forestz, les fleurettes tremblantes,
Les ruisseletz courans, les tertres esventez,
Je suis vostre à jamais, vollages Saintetez,
Si vostre oeil inconstant, folastre favorise
L'heureux enfentement de ma folle entreprise!
Un jour comme Venus en son palais luisant
Mesprisoit soubz ses piedz Mercure devisant
Et fiere de se voir la teste raionnee
Du Souleil amoureux de perles couronnee,
Frisonnoit ses cheveux de cent mille couleurs
Et les paroit encor' d'un milion de fleurs,
Fleurs que les amoureux offroient en sacrifice
En Cipre ou en Paphos, en Chio, en Erice,
Les poussoient jusqu' en l'air des vens de leurs soupirs
Et enpruntoient de là les aesles des Zephirs :
La beauté en paroit sa beauté immortelle,
Contemploit en riant la peine plus cruelle
Et les dons des amans, laissant negligemment
Sur le dextre genou reposer l'ornement
De son troisieme ciel, ainsi qu'à l'impourveuë,
Se presente folastre à sa joieuse veuë
L'Amour qui retournant de blesser amoureux

Mille cueurs abatus s'en revenoit joieux
Et d'une here gaie en saluant sa mere (sic)
Mille mots enfentins jasoit pour lui complaire,
La chatouilloit aux flancs, mordoit, faisant le fol,
De ses bras potelez il tortilloit son col,
L'apeloit sa maitresse & embrassant sa cuisse
Faisoit un peu le froid, presentoit son service,
Soupiroit se moquant, de petis poins fermez
Frottoit ses yeux ainsi que de pleurs consommez,
Sanglottoit se plaignant & je ne saurois dire
Comme il contrefesoit proprement un martire,
Dont la mere affolee, ainsi qu'elle souloit,
L'embrassoit l'estraignant & le rechatouilloit.
Elle baise ardemment son oeil, son front, sa bouche
Et pence devorer l'endroit où elle touche,
Prend au pli des jarretz son enfant à son col :
« D'où viens tu, mon mignon, d'où viens tu, petit fol,
Voiez ce mauvais filz qui à blesser se jouë ! »
Et le fait cliqueter & sa cuisse & sa jouë :
« C'est le mignon des Dieux sur les Dieux triumphant, »
L'appelant le mauvais, de sa mere l'enfant.
Begayant ses douceurs son filz ell' idolatre,
Le met à cafourchon sur sa cuisse d'albastre
Où à bons fretillans elle cherist celuy
Qui fit de ses beaux yeux decouler tant d'ennuy,
Lorsqu'elle forcenoit pour Mars ou pour Anchise
D'une aimable fureur tout aussi tost desprise.
Un desir sans raison incité de grandeur,
De nouvelle beauté & de nouvelle ardeur
Enflamma ses beaux yeux & d'amour maternelle
Dans ceux là de son filz mirant sa face belle,
L'imprudente noioit son cœur dans les soupirs
Qui doublés redoubloient le feu de ses desirs.
A donc serrant la main à l'enfant qui prend garde

Aux fraicheurs de ſon teint & d'une main mignarde
Jouoit à ſes cheveux, en pouſſant deux ſanglotz
Chefz de ſa paſſion elle preſſa ces motz :
« Mon filz ſoubz qui les Cieux tremblent paſles de crainte,
De qui la tendre main victorieuſe eſt teinte
Au ſang plus pretieux des Dieux & des humains,
Eſt il temps de ploier en ton ſein tes deux mains
Et nonchalant t'aſſoir, deshonoré tes gloires,
Puis que ne vaincre plus eſt perdre tes victoires?
Sus! que ces traitz mignards ne ſe repoſent plus!
Le champ vous eſt acquis, pourſuivons les vaincuz
Et butinons ſur eux le pris de la victoire :
D'un triumphe paré cachetons noſtre gloire!
Mais puis tu triumpher, aïant encore au cueur
Un ſcrupule mordant, indigne du vaincueur,
De voir dans les Enfers ſe rire la cruelle
Qui abatit un jour ta mere deſſoubz elle,
L'Inconſtance qui fit, quant ton dart tranſporté
De deſpit tranſperca le flanc qui t'a porté,
Trois fois croiſtre ma plaie & la fit eſtre telle
Qu'elle m'eut mis à mort ſi j'euſſe eſté mortelle ;
Elle fit l'Immortelle encor' chercher la mort!
Vange, mon filz, d'un coup pour ta mere ce tort,
Et pour toy meſme auſſi : n'as tu pas veuë en terre
Auſſi ceſt' affetee à qui tu fais la guerre,
Seulle qui a tousjours à ton arc reſiſté,
Qui poſſede en deſpit de toy mainte beauté,
Changer ; aux cours des Grands elle eſt trés mal venuë,
Mais elle eſt pour Deeſſe au village congneuë,
Elle y regne pour toy & les pudiques cueurs
Par ceſte chaſteté ſur ton arc ſont vaincueurs.
Elle te foulle aux piedz, veux tu que l'on t'adore
Pour Dieu, puiſqu'en ſouffrant?... » Elle voulut encore
Dire plus, quant l'enfant à ſes pleurs viollans

Respondit d'un soupir & ses levres tremblans
Lui serroient le propos : la douleur le surmonte,
De crainte de pleurer il se cache de honte,
Il fuit, il se desrobe & en planant en l'aer
Il forge le chemin par où il doibt aller.
Le despit viollant eschauffa son offence,
Il mache entre ses dens le nom de la vengeance.
L'alouette en yver si viste ne deffend,
L'autour du hault du Ciel si viste l'air ne fend,
Si viste n'est un trait comme l'aesle ploiee
De l'Amour en courroux soudain fut devalee.
Il me trouve en passant, & ainsi qu'il passa
Il arrache un trait d'or & le sein m'en persa,
Et lors qu'ainsi blessé cest enragé me laisse
Il attend son retour pour blesser ma maitresse.
Il en advint ainsi de vous tous qui aimez
Constamment l'Inconstance & de glace enflammez
Fondez de vostre foy les tours diamentines
Sur les sables mouvans des beautes feminynes,
Car l'Amour vous blessa lorsqu'il estoit Amour
Tousjours aimant, & non tel qu'aprés son retour,
Qui fit aimer, haïr, changer & contrefaire
Les cueurs de voz beautés pour vous plaire & desplaire.
Ne souffrez plus jamais ces volages beautez
Legeres, sans avoir les espritz esventez,
Appeller amitié ceste vaine souffrance :
Qu'elles ne plaident plus amour, mais l'inconstance.
En la Braconne on voit, forest de l'Angoumois,
Une fosse profonde où au plus chault des mois
Au soltice d'esté jamais le soleil n'entre :
Il n'en voit point le fons qui touche prés du centre.
C'est l'exalation des Enfers, le chemin
Par où les noirs Demons emportent leur butin.
L'Amour perdit de l'aer en cest endroit la veuë,

Menacant & bravant arrive à l'impourveuë
Aux bors de l'Acheron où le vieil Nautonnier
Passage ny bateau ne luy peut denier,
Car il sentit le feu en sa froide vieillesse
D'un amour incongneu; il passe de vitesse
Et si tost qu'arrivé fut le Dieu conquerant
Au païs ennemy, il courut quant & quant,
Persant de l'œil, du trait la presse espouventee,
De la fleche meurtrit sans estre ensanglantee.
Mille brandons de feu par là vollent espars,
Mille coups amoureux se font de mille dars,
Si bien qu'en peu de temps tous les morts ont sentie
D'une seconde mort leur peine apesantie.
Les Espritz condemnez reçeurent en ce jour
Pour un second enfer l'impitoiable Amour.
Les trois Juges cruelz changent leurs fieres mines
En sanglotz, en soupirs amoureux des Erynnes.
Les Espritz plus hautains de l'Enfer tenebreux
Bruslent de Proserpine, & Pluton amoureux
Voit sa femme au pillage & comme il pence prendre
Un croc deux fois pointu pour son regne deffendre,
Voici tout le menu de l'Enfer mutiné
Par qui peu s'en fallut que leur Roy estonné
Ne fut en pieces mis, mais leur aspre courage
D'aimer, non de tuer, sentoit la douce rage.
En ces combatz divers l'Amour vint furieux
Où fut mise en prison l'Inconstance aux beaux yeux,
Quant Jupin prevoiant que nostre ame mortelle
Devoit un jour souffrir tant de tourmens par elle
L'arracha de son lieu & enchaina de fers
Ses piedz dans le profond des horribles Enfers,
Du despit qu'il reçeut alors que ceste folle
Le fit voller cent fois de l'un à l'autre polle,
N'embrasant de l'amour son cueur, mais le changeant.

Luy qui en mille lieux forcenoit enrageant
Trouva ceste fascheuse & lui fit en cholere
Endurer le torment deu à son adultere.
Combien de fois la mere a troublé Aquilon,
Combien de fois a meu un orage felon
Pere de ce malheur quant la mere Fortune
De tirer de prison leur fille l'importune!
L'Amour voit ceste folle & si tost qu'il la vit,
Effraié, du carquois une fleche il ravit,
La blesse, de l'Amour & elle aussi se blesse.
Il fut fait inconstant & elle sa maitresse.
Il rompt ses fortz liens & la tirant dehors,
Des Enfers obscurcis il tira mille mortz.
Sa robe est de changeant, de mainte fleur vermeille
De ses cheveux sans loy le hault elle apareille,
Son teint a cent couleurs, elle a cent yeux ouvers,
Et autant de chemins qu'elle trouve divers
Autant de piedz elle a. Lors ses aesles secrettes
Paroissent à l'instant que mille girouettes
Qui virent sur son front changent d'air & de vent.
Elle masque sa face & rechange souvent
De plus de nouveautés que Metra l'adultere
Pour estancher la faim d'Erisicthon son pere.
Elle est jeune, agreable & son cors n'est pas nu,
Couvert, comme je dis, pour garder incongnu
Le charme de ses ans que la sorciere fine
Couvre de mesme fart que la magique Alcyne.
De l'Enfer tenebreux nostre couple amoureux
Vindrent en la forest, au sortir de leur creux,
Où estenduz sur l'herbe ilz eurent jouissance
Du fruit de leurs amours avecq' la congnoissance.
L'Inconstance amoureuse & l'Amour inconstant
Alloient de beaux presens l'un de l'autre empruntant :
L'Amour de l'Inconstance aima les girouettes

Et l'Inconſtance aima de l'Amour les ſagettes.
Elle prit ſon carquois & le mit en ſon col
Et faiſoit mille coups des fleches de ce fol.
Venus fut en courroux au lieu d'eſtre vangee;
L'yre d'Amour eſtoit en une amour changee.
Elle vit du hault Ciel ma maitreſſe paſſant
Et l'Inconſtance aprés qui la va pourchaſſant.
Son courroux s'aluma, & lors eſpriſe d'yre
La mere de l'Amour de l'Amour ſe retire.
Mais Aquilon vollant ſur l'Ocean leger
Courut fidelle & prompt & joieux meſſager.
La Fortune il trouva qui en la mer troublee
Sur deux camps combatans preſidoit aveuglee.
Il n'eut pas ſi toſt dit que l'amour enivré
De l'inconſtant Amour leur avoit delivré
Leur fille de priſon, & qu'elle ſeroit mere
D'Amour qui priſonnier eſt de ſa priſonniere :
Fortune quicte là ces pauvres enragez
La pluſpart mortz, bruſlez, bleſſez & ſubmergez.
Elle trouva au bois l'agreable jeuneſſe.
Là ne fuſt eſpargné le ris, ne la careſſe,
Et de ces inconſtans les inconſtans amours
Tout bruſlez de plaiſir durerent peu de jours.
Fortune ſe changeant plus toſt que la parolle
Aux mignons de la court favorable s'envolle;
Le Vent s'enfuit ailleurs & l'Amour inconſtant
Ses petits moulinetz fait virer en trottant.
L'Inconſtance poſſede & le fer & les flammes
Dont au lieu de bleſſer, elle meurtriſt les ames.
Ainſi l'Amour n'eſt plus conduit par la beauté
Depuis que l'Inconſtance a ſon carquois porté
Et depuis que Venus & agreable & belle
A quitté les amours, mais Fortune rebelle
Commande l'Inconſtance & commande l'Amour.

Mais ſi le bien & mal ſe changent en un jour,
Las! pourquoy mon torment a il tant de duree?
C'eſt que je fus bleſſé de la fleche doree
Avant que l'Amour fuſt leger & inconſtant.
Si l'Amour euſt voulu faire ſentir autant
A ma beauté legere ou bien que l'Inconſtance
Euſt ſur moy malheureux, non l'Amour, prins puiſſance!
O divine Inconſtance, aie pitié de moy!
Gueris en me bleſſant ma plaie & mon eſmoy,
Pardonne le deſpit de mon ame preſſee,
Pardonne luy les maulx qu'au premier offencee
Elle a vomy ſur toy, frenetique en courroux.
Change ſa volunté, ton nom luy ſera doux
Et comme j'ay tourné le meſdire en louange,
Fay' qu'un cueur amoureux à n'aimer plus ſe change.
Je te feray rouller un autel d'un balon,
J'immoleray deſſus des feuilles qu'Aquilon,
Ton pere, nous fait choir au pluvieux automne;
Je t'offriray de l'aer d'une cloche qui ſonne
Et le coq qui viroit ſur le hault du clocher
Denſant de cent façons; je courray te chercher
De l'eau & du ſavon & feray à merveilles
D'une paille fendue envoler des bouteilles;
J'offriray du dubet, plumes, fleurs & chardons
Et de l'eau de la mer & des petis glaçons,
Un cameleon vif, & au lieu de parolles,
Je diray ſans propos cent mille phariboles,
Et bruſlant tout cela à ton nom immortel,
Je bruſleray encor' & le temple & l'autel.

VII.

[CONSTANCE — INCONSTANCE.]

Je veulx prendre aux cheveux la Fortune & le Sort
En opoſant ma rage à leur droit, à leur tort,
Pour ce qu'aveuglement & plus toſt de malice
Ilʒ veullent la vertu ouïr avec le vice,
Au mauvais & au bon ilʒ font uniquement
Sentir la recompence & ſouffrir le tourment,
Confondent le Midy en l'Aquilon qui tremble,
Font un chaos de l'eau & des flammes enſemble,
Veulent enſemble amour & la haine loger,
Les ventʒ parmi les rochs, le ferme & le leger.
Commant pourra l'amour naiſtre d'antipatye?
Si fait, dira quelqu'un : tout principe de vie
Vient de deux qualiteʒ & d'acords diſcordans,
Car deux froidʒ & deux ſecʒ, deux moites, deux ardens
Sont ſterilles de ſoif, mais l'ardeur arroſee,
La douce humidité, la chaleur compoſee
Portent fruit & auſſi les ames, les eſpritʒ
De la ſage Nature ont ceſte regle apris.
Couplés deux ygnorans, deux braves, deux colleres,
Deux coquins, ilʒ feront ſemblables & contraires
Et ne ſortira d'eux que ſotiʒe, qu'orgueil,
Querelles, pauvreteʒ : puis vous verreʒ à l'œil
Au corps que le default, ſolution, ouverture
Cachent les excremens & le trop de nature
L'excrement, le default; l'un à part ne peut rien.
Monſieur le Philoſophe, helas! vous dites bien :
Pour moy qui n'ay jamais apris philoʒophie

Autre que naturelle & celle qui convie
L'union & l'acord de ma maitresse & moy,
J'aymois une parjure & j'avois de la foy,
J'estois humble & craintif, elle plaine d'audace,
J'enrageois, je bruslois, elle devenoit glace,
J'aymois la fermeté, elle le changement
Hors mis à me haïr qu'elle fit confstemment.
Pourtant nostre union jamais ne se peut faire
Quoy que nous fussions bien l'un à l'autre contraire.
J'aprins à disputer, & je suis bien d'accord
Que deux braves, deux sotz ne feront que discord.
L'amour qui est vertu ne se fait de deux vices,
Car les seulles vertus des vertus sont nourrices,
Mais faites union du docte gratieux,
Paisible & opulent, lors il proviendra d'eux
Sçavoir, honnesteté, patience & richesse.
Bien heureux qui se voit uni à sa maitresse
D'ame & de naturel! Celluy là est heureux,
Car il est jouissant & non plus amoureux,
Sans regret, sans soupçon, il n'a soing ny pratique.
Encor' ce qui me fait trouver l'amour inique,
C'est que le plus souvent nous voions bien contens
Sans perdre leurs labeurs, leurs peines & leur tems
Quelque homme sans honneur qui en sa bonne mine
Met la flamme d'amour & non en la poitrine,
Un Prelat, un Abé, quelque bonnet cornu,
Et l'apostat sera plus tost le bien venu
Qu'il n'aura souhaitté, avecq' la congnoissance
Aiant le cueur, la main, l'œil & la joissance.
Ah! bien heureux Philon, ah! malheureux aussi!
Heureux d'avoir trouvé un amour sans soucy,
Malheureux pour avoir coupable conscience
Que l'on pence de toy bien mieux que tu ne pence!
Ha! Philon tout ensemble heureux & malheureux

Qui ne puis bien vouloir ce que mesme tu veux!
Ha! Philon bien heureux & malheureux ensemble
De qui l'amour, l'ardeur & l'esperance tremble,
Heureux par la fortune & qui es en danger
D'avoir acquis sans cause & sans cause changer!
Tu aymes inconstant la constance du monde,
Et ferme j'esquairois sur une boule ronde
Une tour de ma foy, mais quel malheur pourquoy
Toy qui es inconstant ne sers tu comme moy
Une humeur qui te semble & que pourrions nous faire,
Estans & toy & moy l'un à l'autre contraire,
Contraires en rencontre & semblables d'un point,
Que pas un de nous deux son propre n'avoit point?
Je vis en mesme temps deux dissemblables vies
A deux rares beautez toutes deux asservies :
Toy qui as en l'esprit un vent de changemens,
Un orage de flotz & de promptz mouvemens,
Tu suivois aveuglé d'une gauche aventure
Une autre volunté & une autre nature.
Ta maitresse eut le sein remply de fermeté :
En elle la constance, en elle la beauté
Disputoient à l'envy & debatoient laquelle
Des deux perfections floriroit la plus belle,
Moy qui ne fis jamais autre profession
Que brusler sans changer de mesme passion,
M'endurcir aux malheurs, obstiner mon courage
Encontre les rigeurs, comme contre l'orage
Un grand roch endurcy fait targe de son dos
Et fend en se moquant les rencontres des flotz.
Je fuz asubjecty d'une inique sentence
De l'Amour courroucé à servir l'Inconstance
Que j'ay servy seize ans, & servy tellement
Que je sers l'Inconstance & la sers constemment.
Ha! beauté mal logee, ha! tromperesse face,

Manque perfection, gratieuse & sans grace,
Indigne d'un tel serf, indigne d'amitié,
Estant trop pitoiable ou estant sans pitié,
Trop pitoiable à tous & à moy seul rebelle,
Aysee à ton malheur & à ton heur cruelle,
N'est-ce pas un malheur de mettre à bon marché
L'or qui doibt estre cher plus il est recherché?
N'est-ce pas un bonheur de garder sa promesse
A un seul & d'un seul vouloir estre maitresse?
Aymer par la vertu est-ce pas un bonheur?
Aymer sans cognoissance est-ce pas un malheur?
Je n'ayme point une ame & parjure & cruelle
Et la dame aussi folle & volage que belle.
Or inconstante, adieu! Adieu, folle beauté,
Je n'asserviray plus ma franche loiauté
Qu'à la loiauté mesme & jamais ce courage
Qui vollage n'est point n'aimera le volage!
Va, Philon, sans cerveau, leger & inconstant
Chercher ceste inconstante & je recherche autant
De revenches en moy que je laisse au contraire
A la legereté une chose legere:
Et si en gemissant, vefve de son pareil,
La tourterelle seulle a fait rouer son œil
Sur les autres oiseaux, ne trouvant agreable
Pour leurs panaches fiers autre que son semblable,
Regarde çà & là Olimpe & ses flambeaux,
En courant l'Univers sois juge de nos maux,
De leur cause si juste & de la mesme envie
Qui de nos cueurs unis martirise la vie.
Tu as perdu celuy qui de l'or de sa foy
S'embellissoit au feu. Tu puis trouver en moy
La fermeté, aussi l'amour loyale & bonne
Qui seulle tant de maux & de rage me donne.
Tu l'aimois constemment, j'avois aimé ainsi

Une inconſtante humeur, mais qui euſt peu auſſi
D'un amour monſtrueux tirer un fruit & faire
Germer deux naturelʒ l'un à l'autre contraire.
Olimpe, ton parfait t'aimoit bien conſtemment,
Mais la meſme vertu te fit pareillement
Digne d'eſtre cherie, eſt-ce doncques merveille
De rendre à l'amitié une amitié pareille?
Il baſtit ſur ton roch une immobile tour,
Il t'aima, tu eſtois cauſe de ſon amour.
Mais ſi j'ay prins à gré une dame ſans grace,
Si mon ardeur bruſloit les neiges & la glace,
Si j'embraſſois conſtant les vens impetueux,
Si j'ay couru ſans choir au chemin pierreux,
Si j'ay ſeu eſcouler avec la docte rame
Un navire ſans loy, ſans raiſon, une dame,
Par les Scirthes mouvans & Scilles ſans pitié,
Quel ſera le pouvoir d'une double amitié,
Quant de deux cueurs unis la liaiſon non feinte
Florira ſans ſecher inviolable & ſainte?
Bienheureux Alidor, ſi Olimpe te veult
Faire gouſter combien un amour ferme peult!
Alidor te ſervant, Olimpe bien heureuſe,
Eſtant de ſa conſtance & ſon heur amoureuſe!
Va! Aurore volage, en eſchange de moy
Acoller ton Philon auſſi leger que toy,
Va! Philon inconſtant acoller ton Aurore,
Car ſi tu es leger, elle l'eſt plus encore!
Alidor malheureux ſi l'Aurore au poil d'or
Euſt tousjours tourmenté ainſi ſon Alidor!
Olimpe, je voiois malheureuſe ta vie
Si l'inconſtant Philon t'euſt encores ſervie.
Laiſſons ces malheureux & leurs deſloiauteʒ
Meller du fiel parmy leurs plaiſirs tormenteʒ.
Uniſſons nous, Olimpe, afin que je t'honore

Plus que tant de coulleurs bizarres de l'Aurore,
Ferme comme le mont dont le ſommet heureux
Se moque de la fouldre & voiſine les Cieux.
Cependant l'amitié des inconſtants ſe change
Selon les vens legers de leur humeur eſtrange.
L'amour uni, bien né & de toy & de moy
Ne branle, ne ſe meut non plus que noſtre foy.
Philozophes trompeurs, j'opoſe ma pratique
A voſtre vain ſavoir, à voſtre teorique.
Choyſira qui voudra les accords diſcordans,
J'aime mieux l'uniſſon des accors acordans :
Que tousjours du premier mon ennemy jouiſſe,
Du ſecond ma maitreſſe & moy enſembl' uniſſe;
Lorſque je bruſleray, bruſl' Olimpe de moi
Ardent' à mon ardeur & ſidele à ma foy!

VIII.

[LA SORCIERE.]

Des umbres de voz creus Ciclopes barbouillez,
Vous, Geans enfumez, de craſſe tous rouillez,
Trouſſez voz bras nerveux, acordez ſur l'enclume
Trois marteaux eunymez & vos coups en ma plume.
Forgeons un fer pointu, deux crochetz de travers,
Tel qu'en porte un Pluton pour [ſon] ſeptre aux Enfers,
Preſque pareil au fouldre & le faiſons de meſme
Celuy qu'Uliſſe mit dans l'œil de Polipheme,
Faiſons piſſer deſſus les filles de la Nuit,
Enbavé de ſerpens pour trempe il ſoit reluit,
Puis trempé par ſept fois en l'onde Stigienne.
Volle de tous coſtés, à ce ſpectacle vienne

Un rond noir de corbeaux, il y aura pour eux
A manger à crever dans cest horrible creux.
La peste est trop infecte & s'enfle par trop grosse :
Que du bout de ce fer je creve ceste bosse!
Fuiez, amis, ou bien d'un encens alumé
D'opiat preservant vostre nez soit armé,
Pour n'estre sufoquez d'une peste si forte.
J'ay pour preservatif l'amour que je luy porte.
Le fer n'est que trop chault : sus, amis, qu'en deux motz
Je voie desarmer les Alpes de son dos,
L'Averne d'arsenic & la roche où l'Envie
Abecha de serpens ses rages & sa vie!
Compagnon qui jadis, malheureux en amours,
Fus trompé de ce dos desguisé de velours,
Charmé comme Roger en la prison d'Alcyne
Ne vit ce que cachoit le masque de sa myne,
Prens ce fer à deux mains & poussons bien avant
Et nous verrons sortir tous les diables au vent.
Poussez fort, repoussez, la sorciere est charmee,
Non est (sic). *Ne vois-tu pas que c'est qu'elle est armee?*
Ho! ho! cuirace à part, vous aimez les combatz!
Monstre bossu, pourquoy n'armez vous donc le bas?
Putain dés le berceau, dés saize ans maquerelle,
Ce n'est pas pour cela, mais elle avoit querelle.
Poussons à ceste fois & chacun face un sault
A quartier, comme quant on assomme un crapault.
Poussons, gare, fuiez, la plaie est entamee!
Quel bruit, quel sifflement, quelle espaise fumee,
Que de cris, que d'horreurs, que de bizarres feux
Bleus & vers vont vollans desja jusques aux Cieux!
Voila un air espais qui s'enfuit, c'est la rage
Qui s'exalle, s'amasse & se fait un nuage.
Ois tu que de serpens, que de mousches font bruit?
Vois-tu bien du midi faire une obscure nuit?

Voila deux cens Demons, esprits nez à mal faire,
Qui sortent arrangez, conduitz par un Cerbere.
De cent crapaux enflez elle purge l'orgueil,
En mille vipereaux, les plaisirs de son œil,
En monstres contrefaitz elle purge son vice,
En tortillons d'aspitz qui sifflent sa malice.
Voicy sa villennie & par deux autres trous
La chenille, les vers, la punaise & les pous!
Que de monstres cornuz qui enfoncent leurs testes
Entre les palerons! Que de petites bestes,
Mandragores, tatous, bazilics odieux,
Coquatres incongneuz qui font mourir des yeux!
Je n'y congnois plus rien : voila des creatures
Que je ne vis jamais vives ne en peintures.
Je congnois bien encor' de l'arsenic tout blanc,
Du sublimé pareil, du riagua, du sang
D'un taureau eschauffé. O dangereuse peste!
Donne moy ce crochet que j'arrache le reste!
Mais quoy! elle se meurt & la pensant guerir,
Nous lui ostons la vie & l'avons fait mourir!
Elle est morte, c'est fait, que de mon ennemie
Nous facions à ce coup la vraie anatomie,
Pour congnoistre commant, sans lui avoir fait tort,
Aux causes de la vie elle a senty la mort.
Voions soigneusement si ses nobles parties
Des pointes du crochet ont esté departies.
Cherchons où est le foie... en autre endroit... point, point,
Vous luy cherchez du noble, elle n'en avoit point.
Au moins où est son cueur? mais quant la main j'y passe
Je ne rencontre rien que du fiel en sa place.
Ouvrons luy le cerveau : voicy d'autres poisons,
Il souffre cacochisme & est plain de poisons.
Ses rognons sont bruslez, ell' est un peu lepreuse
Et son sang monstre bien qu'elle fut chaleureuse.

Ouvrez luy la matrice : O! elle avoit dedans
Deux germes commancez de deux pauvres enfans!
Je voy de l'estommac dessendre de l'eau bleue
Que c'est? Timelea & du jus de la rue.
Mes amis, je m'en fuis, car je meurs sans mourir.
Laissons ce cors aux champs des orages pourrir,
Il troublera tout l'aer d'odeur & de desordre.
Les chiens tournent autour & ne peuvent y mordre,
Ceux qui mordent un coup s'en courent enragez :
En l'aer un noir amas de corbeaux arrangez
Croassent tout autour, mais nul d'eux ne se baisse.
Je fuis puisque tout fuit & enfin je le laisse.

CHANSON.

Adieu, douces beautez, si doctes à charmer :
Puisque je dis adieu, oyez mes tristes plaintes;
Ce n'est plus en mourant que les larmes sont faintes,
La mort me semble douc' & l'adieu m'est amer.
Adieu, beaux yeux divins, autheurs du triste sort
Qui faict naistre des pleurs pour estaindre ma flame :
Tes pleurs ingrats s'en vont, mais ce feu dans mon ame
Rend l'adieu plus amer & plus douce la mort.
Adieu, bouche vermeille, où vienent se former
Tant de douces liqueurs & la douce harmonie
De mes tristes accors, la mortell' ennemie
Qui me rend la mort douc' & l'adieu tant amer.
Adieu, mains, qui liez d'un insensible effort
Les mains, les yeux, le cœur, le parler & la vie
Tenant ma liberté soubz des loix asservie,
Qui rend amer l'adieu, mais bien douce la mort.

Adieu, celeste voix, puissante d'animer
Les rocs plus endurcis & la plus dure escorce;
Pourquoy ce doux accent, mais trop cruel s'efforce
De rendre la mort douc' & l'adieu tant amer?
Adieu, sein tout d'albastr' où j'asseurois mon port:
Si je fais la descente & faille que je meure,
Mettez soubz un teton mon cœur & dés cett' heure
Combien qu'amer l'adieu, douce sera la mort!

HUITAIN.

POUR UNE COURSE DE BAGUE SANS HABIS NOUVEAUX ET SANS MASQUES.

Nous ne sommes vainquus & ne le voulons etre,
Nous n'esclavons aucuns & n'avons point de maitre,
Les plaisirs de noz yeux nous donnent les couleurs,
Nour n'avons, ne voulons defaveurs, ny faveurs.
Noz maitres & noz Roys, sans Roy & sans maitresse,
Nous voulons eprouver votre heur par notre adresse,
Non insolens du bien, non tristes du malheur,
Aussi peu deguisez de l'habit que du cueur.

[VERS BRISÉS.]

Soit martire en aimant — qui vouldra profperer[1]
Qui eſt friant de pleur — ne ſerve pas les Dames.
L'amour fait naiſtre au cueur — tout le repos des ames
Le comble de torment — eſt de ne point aimer.
J'eſtime plus que l'or — la crainte & le ſervice
La douce liberté — je fuis comme poiſon.
Je n'ay en volunté — qu'une douce priſon
Un plus riche treſor — m'eſt un cruel ſuplice!

1. Ces vers peuvent fe lire de deux façons : deux huitains de vers de 6 pieds ou un huitain de vers de 12. Les premiers hémiftiches détachés des feconds, & les feconds des premiers forment un fens complet : le poëte y déplore le malheur des amants. Les hémiftiches réunis préfentent un fens contraire & célèbrent le bonheur des amants.





SONNETS[1].

I.

Veulx tu ſavoir qui peut faire la vie heureuſe,
Folaſtre d'Aubigné, ce ſont ces pointz icy :
Des biens non pas acquis, mais trouvez ſans ſoucy,
Bonne chere, beau feu, la terre fructueuſe,
Point de procés, de noiſe, avoir l'ame joieuſe,
Le cors diſpos qui n'eſt trop maigre ou trop farcy,
N'eſtre point cauteleux, ny point niais auſſi,
Avoir pareilz amis, table delicieuſe,
Sans crainte, ſans ſoupçon, en ſa bource un eſcu,
Belle femme gaillarde & n'eſtre pas cocu,
Un dormir ſans ronfler, un repos ſans ſe feindre
Qui face la nuit courte & contente les yeux,
Eſtre ce que tu veux, n'affecter rien de mieux,
Ne deſirer la mort, la fuir ſans la craindre.

---

1. On trouvera au tome IV une ſérie de ſonnets ſatiriques.

II.

Je ſuis celle qui veult, je veulx celle qui nye :
L'Amour deſire vaincre & non ſe contenter.
Je meſpriſe le bien qu'on me vient preſenter,
Mais j'ayme encores moins celuy qu'on me deſnye.
Je hay la trop laſſive ou trop craintive amye,
Je ne veulx ny ſaouler ma . . . . , ny tormenter.
Je crains une Diane impoſſible à dompter,
J'ay honte de Venus toute nuë endormye,
Car l'une trop veſtuë a de plaiſirs trop peu,
L'autre dormant à nud vous offre trop beau jeu.
Je veux doncq' que ma mye à regret abandonne
Son amour cher vendu & donné cherement,
Qui ait honte d'aimer, qui refuſe en aimant
Et qui n'oſe nommer cela qu'elle me donne.

III.

Je vous veux eſtrener . . . . . d'un rameau
Dont la ſource, la fin, la mort & la naiſſance
Umbrent du clair Ladon : c'eſt en recongnoiſſance
Du lierre tortu qui ceint voſtre chapeau.
J'en adore ceulx là qui ſur le vert coupeau
Du Phæbee Hellicon incitent à la danſe
La troupe des neuf Seurs, je n'ay en ma puiſſance
Preſent plus cher, plus grand, plus riche ne plus beau.
Je veulx enrichir d'eau le chevelu Neptune,
Le Soleil de clarté, d'humidité la Lune,
Le Printemps de couleurs, & mon outrecuidance
Veult encor' enfoncer d'autres fruitz parmy ceux
Que l'on voit regorger du cornet d'abondance,
Ou fournir de ſanglotz un amant angoiſſeux.

IV.

A l'honneur de celuy dont la vie estouffee
Fut à la rauche voix d'un enroué vineux.
Quiconque poussera d'un ton armonieux
Quelque sainte chanson doucement estoffee,
Quiconque chantera, imitateur d'Orphee,
Ou de guerre ou d'amours les regretz soucieux,
Ou qui exaltera l'architecte des Cieux
Par les tons qu'inventa Phebus le Coriphee,
Qui vouldra marier du luth voulté les sons
Et la corde fidelle aux odes & chansons
Sera de mes espris loué par l'Univers.
Que vostre luth soit donq' de mes vers la louange
Et mes vers chanteront vostre luth par eschange.
Les vers sont pour le luth & le luth pour les vers.

V.

L'Amour armé d'attraits & de traits & de feux,
Paré de ses douceurs, de fleiches & de flames,
Active, brusle & pert le cœur, les yeux, les ames
Par le nuisant poison de ses ris, de ses jeux :
L'Amour ne craint la mer, la terre, ny les Cieux ;
Les Cieux, la terre & l'onde esprise pour ses charmes
N'a pour luy resister d'assez puissantes armes,
Et ces armes ne sont (ce dis-je) que tes yeux.
. . . .
. . . .
A ta mort finira de mes amours la vie,
Car la fiere Clotho nous donne un pareil cours,
Et rien de moy ne peut survivre tes beaux jours
Que le souspir de l'ame en la mort non ravie.

VI.

L'Amour voudroit à son plaisir
Ces chevaliers dont les pensees
Du gré de leur astre pressees
N'ont desir qu'estre sans desir,
N'ont autre choix que ne choisir
Et sans entreprises dressees
Sentent qu'Amour leur a dressees
Ces peines par trop de loisir.
Celuy desguise sa parure
Qui est desguisé de nature;
Qui d'un masque veut tromper l'oeil
Peut aussi masquer son courage.
Heureux qui comme le visage
Peut monstrer le cueur au soleil!

VII.

Quoy! mon dernier souspir finira mon torment,
J'estaindray ma douleur en estaignant ma vie;
Ma joye & mon aimee en mesme temps ravie
Fera que mon trespas soit mon contentement.
Je meurs pour ton absence & meurs heureusement :
Ainsi je ne suis plus esclave de l'envie,
Je sens mon ame libre & non plus asservie
Trouver en la mort mesme un doux soulagement.
Non, plustost que je vive avec [ma] bien aimee!
Mais il faut que je meure afin d'estre estimee.
Donq' que ma mort ne soit qu'un soudain changement,
Je feray par ma mort & par ma vie heureuse
Mon corps conjoint au sien en la mort tenebreuse.
Mon ame avec la sienne unie au firmament.

VIII.

Fault-il helas que j'ayme & ne soys point aimé!
Fault-il qu'estant de feu tu soys toute de glace!
Fault-il que mon malheur je poursuive à la trace!
Fault-il que d'un tel feu mon cœur soit allumé!
Heureux quand je me vis tellement enflammé,
Plus heureux mes esprits espris de telle grace,
Heureux d'estre amoureux d'une si belle face,
Encor heureux aimant, heureux d'estre estimé.
Tout de moy bienheureux, blessé de belle flame,
Flame qui me bruslant ne consume mon ame.
Ame, esprit, cœur heureux servans de si beaux yeux,
Mais si le faux destain ne veut que je possede
Le comble de mon-heur, j'ay la mort seur remede
Par estaindre mon mal, mes desirs & mes veux.

IX.

Quelquefois . . . . . j'ay porté dans le flanc
Le coup d'un trait doré de l'amoureuse trousse,
J'ay rendu les abois comme la beste rousse
Qui tache les buissons des marques de son sang.
De mes plus favoris j'ay veu au mesme rang
Qui ont senty son arc & sa rude secousse,
Mais je n'en ay point veu qui comme toy repousse
Le plaisir pour le pleur, & pour le noir le blanc.
Te voiant tout perclus des forces de ton ame,
Et brusler obstiné au milieu de la flamme
Dont je te veux tirer, te voiant esgairer
Au chemin que tu fais, & me voulant contraindre
De te laisser perir, j'ay grand tort de te plaindre
Puisque pour ton plaisir tu te fais endurer.

X.

Faut il vaincu qu'à ce coup je ſuplie
Celle par qui j'ay eſté combatu?
Fault il fleſchir un genoil abatu
Au front eſmeu de ma fiere ennemie?
Fault il, helas! redemander la vie,
Baiſer le fer dont j'ay eſté batu?
Fault il chercher au venin la vertu
De me guerir de ceſte maladie?
Qui eſt encor' ſi malheureux que moy
Qui prens contraint la force pour la loy,
Et qui ne puis le pardon requerir
Qu'à la rigeur de ma chere maitreſſe?
O coups mortelz, ſi je ne puis guerir
Que par les mains de celle qui me bleſſe!

XI.

Suſanne m'eſcoutoit ſouſpirer pour Diane
Et troubla de ſanglots ma paiſible minuict,
Mes ſouſpirs s'augmentoyent, faiſoient un tel bruit
Que fait parmi les pins la rude tramontane.
Mais quoy! Diane eſt morte & comment, dit Suſanne,
Peut elle du tombeau plus que moy dans ton lit,
Peut bien ſon oeil eſteint plus que le mien qui luit?
Aimer encor les morts n'eſt ce choſe profane?
Tire tu de l'Enfer quelque choſe de ſainct?
Peut ſon aſtre eſclairer alors qu'il eſt eſteint
Et faire du repos guerre à ta fantaiſie?
Ouy Suſanne, la nuit de Diane eſt ung jour :
Pourquoy ne peut ſa mort me donner de l'amour
Puiſque morte elle peut te donner jalouſie?

XII.

Je te veulx mal, Pandolfe, & n'aye point raiſon
Si fier, ſi liberal du mal qui me tormente
Tu te baigne en mes pleurs : je m'y noye & lamente,
Buvant à ſi longs traitʒ mon amere poyſon.
Je hay' ta blanche main qui tient ma gueriʒon,
Je hay' ton euil flambant dont la [flamme] s'augmente
En triumphant de moy qui peris languiſſante
Et meurs ſoufrant mourir le bien de ma raiſon :
Mais plus qu'à ton bel euil & plus qu'à ta main belle
Je me veus mal à moy qui te ſuis trop fidelle.
Laſche, rends moy mon ceur & pren ſa fermeté
Où tigre, preſte moy de ce tygre courage,
Qui encheſne mon ame au joug & au ſervage
D'un ingrat ſans amour, tout plein de liberté.

XIII.

Kariclea voyoit ſon eſpoux Theagene
Que de ſon tendre ſain l'on venoit d'arracher,
Et un peuple bigot obſtiné à cercher
Pour elle des honneurs, & pour luy de la peine.
A quel point different le hault deſtin amene
Un couple precieux, par luy gardé ſi cher,
Elle au ſiege royal & luy ſur le buſcher!
Luy devient une hoſtie & elle devient Reyne!
La belle s'eſcria : Vous vous trompeʒ, mortels,
Meneʒ les deus au troſne ou les deus aux autels,
Ma moitié ne ſe peut de ſa moitié diſtraire :
Deus cœurs ſi bien unis veulent un pareil ſort,
Appreſteʒ les linceuls du lict ou du ſuaire,
Il fault vivre en ſa vie ou mourir en ſa mort!

XIV.

Pieça, ton naturel, ton estude & ta race
Bien sage, fort lettree, illustre noblement
De bonté, de savoir, d'asseurance, aisement
T'a rempli, comblé, peint l'esprit, le cueur, la face :
Cette bonté, savoir, asseurance en ta grace
Te fait reveremment, grandement, bravement
Honorer, admirer, redouter mesmement
Au peuple, aux Majestez & à cil qui menace,
Et ainsi honoré, admiré, redouté,
Tu vis heureux, conneu, partizant affecté
Au vilage, aux citez, aux cours & à la guerre.
Puisses tu, bon savant, asseuré à jamais
Te voir aymé, cheri, craint par toute [la] terre
Des gens de bien, des Roys & de tous ces mauvais!

XV.

Le plus de moy en moy & hors de moy demeure.
Mon cueur que gemis tu? mes yeux que pleurez vous?
Il n'y a point d'espace & de vuide entre nous,
Je vous fuis, je vous suis, proche & loin en mesme heure,
Mon cueur ne gemis point, s'apaise l'oeil qui pleure
De moy & de mon ame absent, present tousjours.
Ce depart, ce lien est tant amer & doux
Que je vis en mourant pour qu'en vivant je meure :
J'ay donc, chere deesse, engagé avecq' toy
Et mon ame & mon cueur, les plus grans pars de moy.
Nous demeurons ensemble & ce corps seulement
Arraché de fortune est une souche en flamme,
Mais d'où peult il avoir douleur, ny sentiment,
N'aiant cueur que ton cueur, ny ame que ton ame?

XVI.

Le feu tire le feu du corps qui eſt ignee,
L'aer par l'aer eſchauffé va fouiller les chaleurs
Dedans un corps meſlé de diverſes humeurs
Et en tire ſubtil la flamme enpriſonnee.
L'ame de l'ame priſe, eſpriſe & enſeignee
Aprend ce qu'il eſtoit, & les doubles fureurs
Des quatre pars du ſang attirent les couleurs
Où la braiſe eſt preſante & la glace eſloingnee.
Noſtre ame eſt feu, ce feu en ſoy eſt enfermé,
Noſtre ame eſt bien amour, l'amour n'eſt alumé
Qu'en ſentant endormy d'un autre amour la flamme.
O beaux yeux par leſquelz nous recevons le jour,
O amour bien heureux qui alumez l'amour,
Bell' ame qui donnez le feu, l'amour & l'ame!

XVII.

Veillans, aiguz, ſubtilz regars, cerveaux, eſpritz,
Tournez, venez voller, voir, ſavoir & comprendre
Ce qu'avez ſans avoir veu, ſeu, ne peu aprendre,
Eſpié, recherché, entrepris, non apris;
Au hardy, docte & grand quel loier, gloire & pris
Pourrez vous ſatisfaitz donner, dreſſer & rendre
Que l'aer, le feu, le Ciel ouvre, briſe & fait fendre,
Qui a tant & ſi bien & ſi hault entrepris
Au ſain, ſecret threſor, l'ame, l'aeſle & l'eſchelle
Des Dieux, aſtres & Cieux, haulte, heureuſe, immortelle
Pretend, volle & attaint, fouille, deſrobe & prend
Ce qui peut, donne & fait ayſe doux & utille,
Que l'oeil, le ſens, l'eſprit voit, comprend & aprend
Le hault, le long, l'obſcur, bas & brief & facille.

XVIII.

Du plus ſubtil, du feu, de l'aer plus agreable,
Du ſang plus pur & net, du corps plus pretieux,
Comme un aultre ſoleil pour eſclairer ces lieux,
Tu fus faict à nature un chef d'euvre amyable,
Tu es donq' pur & beau, redouté, deſirable
Du ſang & de l'humeur, du renom & des yeux
Et ton ame eſpuiſa tous les treſors des Cieux,
Et ton corps, le treſor de la terre habitable,
Mariage trés ſainct de Cybelle, du Ciel
Le nectar, l'enbroſie & le ſucre & le miel :
O accomply repos d'une grace eternelle
Qui en digne ſubject eſpuiſant ſes threſors,
De feu, d'aer, ſang, d'humeur pure, vive, haulte & belle,
Crea, fiſt, miſt, forma ame, eſprit, cueur & corps.

XIX.

Prince, jamais ton cueur, ta bouche ny ta main
N'ont eſſaié le fard, l'erreur ny l'inconſtance :
Ils n'ont penſé, promis, ni donné aſſeurance
De rien qui ſoit changeant, leger & incertain.
Le cueur qui n'a changé du jour au lendemain,
La parolle qui n'a trompé une eſperance,
La main & le ferment qui jamais ne balance
Sont les vertuz d'un Dieu, & non pas d'un humain.
Puis que tu es Royal, loyal & veritable,
Uſe ſoubz un ſort doux, benin & favorable
En joye, en bien, en heur long temps, les jours, les ans.
Sois conſtant, ſeur & vray à pencer, dire & faire :
Le cueur, la vois, la foy, ſont joir, croiſtre & parfaire
L'honneur, l'heur & le nom des Dieux, des Roys, des Grans.

XX.

JULES CÆSAR SCALIGER

Le ſoir dont il mourut, dicta à ſon fils Sylvius les dix vers qui ſuivent traduits en autant de vers : les quatre premiers du ſonnet ne ſervent que de preface :

Egredere, ô miſeris multis defuncta ruinis,
Egredere & ſervis ſervilia regna relinque.
Aude, hoſpes, tenebris horrendi imponere finem
Exilii, & patriæ ſperatas quærere ſedes.
Triſtes exuviæ, falſæque incommoda lucis,
Iſtic nunc, fera turba, jace : nos, libera Cæli
Pignora, ſperato jamjam potiemur Olympo.
Tu modo, nate Deo, rerum pia victima, Jeſu,
Aſpice nos, qui cuncta animas, ſpes unica, mortem
Exue morte nova, atque nova vita indue vitam.

Quand le corps delaiſſoit force & beauté naïfve,
Quand l'acier de la Mort coupoit le dernier fil,
Lors d'un eſprit plus fort, plus libre, plus ſubtil,
Ainſi diſoit l'Eſcale à ſon ame fuitive :
Sors à bout d'habiter ta maſure chetive,
Mon ame, quitte aux ſerfs ce royaume ſervile,
Eſtrangere changeant ton tenebreux exil
Au pays habité desja par ta foi vive.
Adieu triſte deſpouille, adieu fauſſe lumiere :
Fiers, croupiſſez ici : & nous, la race chere
Du Ciel, nous allons vivre au Ciel en nous mourant.
A ce coup, fils de Dieu Jeſus, de tous l'hoſtie,
Ame de tout, voi' nous; eſpoir de l'eſperant,
Tire un mort de la mort, donne au vif l'autre vie.

XXI.

EXTASE.

Ainſi l'amour du Ciel ravit en ces hauts lieux
Mon ame ſans la mort, & le corps en ce monde
Va ſoupirant ça bas ſa liberté ſeconde
De ſoupirs pourſuivans l'ame juſques aux Cieux.
Vous courtizez le Ciel, foibles & triſtes yeux,
Quand voſtre ame n'eſt plus en ceſte terre ronde :
Devale, corps laſſé, dans la foſſe profonde,
Vole en ton paradis, eſprit victorieux.
O la foible eſperance, inutile ſouci,
Auſſi loin de raiſon que du Ciel juſqu'ici,
Sur les ailes de foy delivre tout le reſte.
Celeſte amour, qui as mon eſprit emporté,
Je me voy dans le ſein de la Divinité,
Il ne fault que mourir pour eſtre tout celeſte.



COMPLAINTE A SA DAME [1].

Ne lisez pas ces vers, si mieux vous n'aimez lire
Les ecrits de mon cœur, les feux de mon martyre :
Non, ne les lisez pas, mais regardez aux Cieux,
Voyez comme ils ont joint leurs larmes à mes larmes,
Oyez comme les vents pour moy levent les armes,
A ce sacré papier ne refusez vos yeux.
Boute-feux dont l'ardeur incessamment me tuë,
Plus n'est ma triste voix digne d'estre entenduë :
Amours, venez crier de vos piteuses voix,
O amours esperdus, causes de ma folie,
O enfans insensés, prodigues de ma vie,
Tordez vos petits bras, mordez vos petits doigts.
Vous accusez mon feu, vous en estes l'amorce,
Vous m'accusez d'effort, & je n'ay point de force,
Vous vous plaignez de moy, & de vous je me plains,
Vous accusez la main, & le cœur luy commande,
L'amour plus grand au cœur, & vous encor plus grande,
Commandez à l'amour, & au cœur & aux mains.
Mon peché fut la cause, & non pas l'entreprendre;
Vaincu, j'ay voulu vaincre, & pris j'ay voulu prendre.
Telle fut la fureur de Scevole Romain :
Il mit la main au feu qui faillit à l'ouvrage,
Brave en son desespoir, & plus brave en sa rage,
Brusloit bien plus son cœur qu'il ne brusloit sa main.
Mon cœur a trop voulu, o superbe entreprise,
Ma bouche d'un baiser à la vostre s'est prise,
Ma main a bien osé toucher à votre sein,

1. Cette pièce & les deux suivantes sont tirées d'un volume intitulé *Le Séjour des Muses ou la chresme des bons vers* (in-12, Rouen, 1626), communiqué par M. E. Despois, bibliothécaire à la Sorbonne.

Qu'eust il aprés laissé ce grand cœur d'entreprendre?
Ma bouche vouloit l'ame à vostre bouche rendre,
Ma main sechoit mon cœur au lieu de vostre sein.

STANCES.

Ce sont petits Amours, avortons de mes peines,
Emplumez de desirs, souslevez des haleines
Des plus mignards Zephirs,
Oiseaux d'une essence divine,
Qui ont eu pour nid ma poictrine,
Et les autres amants les appellent souspirs.
Volez petits Amours, mes postillons fidelles,
Au sein de ma beauté, vollez à tire d'ailes,
Parez de vos couleurs :
Vos plumes & neufves & franches
Pour preuve de ma foy sont blanches,
Et d'incarnat au sang de mes vives douleurs.
Ils avoient bien les traits de leur pere au visage,
Comme luy peu de force, & beaucoup de courage,
Lorsqu'en ce rude effort
Poussant dans le Ciel leur volee
La petite troupe affolee,
Avant la pasle peur sentit la froide mort.
Ils sont morts les souspirs qui bravoient la Fortune
L'amas de leurs esprits dans le Ciel m'importune,
Leurs corps precipitez
Me sont des visions funestes,
Et je pleure en voyant les restes
De ceux qui escheloient le Ciel pour vos beautez.
Ah! souspirs assassins des enfants de mon ame,
Laissez les reposer, allez trouver Madame,
Et luy dites le tort

Qu'elle eut de tuër par l'absence
Vostre amoureuse outrecuidance,
Et vanger mon amour au prix de vostre mort.

ODE PLEINE DE PRESOMPTION.

Quand je voy ces monts sourcilleux
Butes, boucliers de la tempeste,
Qui contre le Ciel orgueilleux
Dressent les cornes de leur teste,
Qui chef dessus chef rehaussans
Veulent effrayer mon courage,
Et faire blesmir le visage
A mes fiers desseins rugissans :
Quand je voy que par le peril,
Pour esbranler mon entreprise,
Ils veulent baigner mon sourcil
Et le feu que l'Amour attise,
Mon cœur enflé contre ces monts
Se fait luy mesme une montagne,
Si haut, que comme en la campagne
Il void ces rochers dans un fonds.
Ainsi l'orgueil de la beauté
Qui me brave de l'impossible,
Se cuide rendre inaccessible
Au cœur amoureux indompté :
Mais ce cœur se fait tout pareil,
Furieux de sa mesme rage,
Aussi beau comme son image
Et orgueilleux de son orgueil.
Ce brave cœur se trouve en soy
Pour braver ce qui l'esmerveille,
Sa flamme à sa flamme pareille,

A ſa legereté ſa foy :
Contre ſon luſtre il met au jour
L'eſclair de ſa belle eſperance,
Contre ſa peine ſa conſtance,
Contre ſa rigueur ſon amour.
Au prix d'un bienheureux treſpas
Il eſt temps que hardi je monte,
Que le ſecond plus bas ſurmonte
Le premier plus haut de mes pas :
Je marque du feu de mes yeux
La plus haute ſuperbe roche,
De mon deſſein tousjours j'approche
En approchant tousjours les Cieux.
Mais voicy au commencement
Le premier danger que je treuve,
De venin & de ſifflement :
Le pied de ce mont qui ſe creve
Permet que ces rocs crevaſſez
Montrent à mes belles penſees
Mille couleuvres amaſſees
En leurs tourbillons enlaſſez.
Ainſi je void du premier jour
De ces monſtres brulans l'envie
Quitter ma vie & mon amour,
Sans vaincre l'amour ny la vie.
Monſtres venimeux furieux,
Vous voulez donc me faire guerre!
Voſtre ventre traine par terre,
Je monteray juſques aux Cieux.
Vous ſerez traitres vipereaux,
Comme briſez à mon audace,
Et vous ſervirez de carreaux
A ceux là qui ſuivront ma trace :
Si vous levez la teſte en haut,

Enflez d'une petite gloire,
Petits eschelons de victoire,
Vous apportez ce qu'il me faut.
Une puanteur seulement
D'une charongne envenimee,
Au lieu de l'espouvantement
Porte une fascheuse fumee :
Mais j'ay, d'Amour victorieux,
La palme que jamais on n'use,
Qui vaincq la ruse par la ruse,
Et brise les næuds par les næuds.
Que veulent ces torrents, ces eaux
Filles des neiges & orages,
Si la rage de leurs ruisseaux
Ne bruit aussi fort que mes rages?
L'aveugle fureur de ces ours?
Ces monstres veulent-ils abatre
Celuy qui a pour les combatre
Les feux & les fers des amours?
Je sens de mon front s'escouler
Toutes mes vigueurs travaillees,
Et le feu de moy distiler,
De moy les moëlles distilees;
Je me fonds ainsi que se fond
L'humeur de la force chaleureuse (sic),
Et la moëlle plus precieuse
Du plus precieux de ce mont.
Là d'un remede non commun
Se trouve la source divine
Des eaux d'or, de soulphre, d'alun
Qui naturelle medecine,
D'un pouvoir experimenté,
Donne en vainquant la maladie,
La force au foible, au mort la vie,

Et aux ſains laiſſe la ſanté.
Mais mon feu qui n'eſt pas commun,
Eſt cent fois plus chaud que le ſoulfre,
Et ſi aigre n'eſt pas l'alun
Que l'aigreur qu'en aimant je ſouffre :
Coulez en la mer tiedes eaux,
Cachez voſtre Ocean fontaines,
C'eſt peine d'eſteindre mes peines,
Et c'eſt mal de guerir mes maux.
Contre les chaleurs du grand jour
Je treuve en ſuivant mon voyage
Une couverture en amour,
En la montagne quelque ombrage;
Plus haut le rocher montre au jour
Sa durté, ſa blancheur connuë,
Nulle feulle en la roche nuë,
Nulle couverture en amour.
Ces monts chauves & ſans cheveux
Que je laiſſe en bas en arriere,
Furent des cœurs moins genereux
Qui ne purent franchir carriere,
Ils eurent de ſuperbes vœux,
Le Ciel effraya leur courage,
Leur bruſla l'humeur & la rage,
Et les pela de leurs cheveux.
Voyez comme à force d'ennuis
Leurs branches ſe chargent de mouſſe
Et d'un grand mont qui ſe courrouce
Leur donne d'eternelles nuicts :
Comme on voit ſortir du profonds
De leurs ventres creux les nuages,
Reſentent des plus hauts les rages
Comme valets des autres monts.
Je monte, je rencontre aprés

Du chaud soleil la vive face,
Qui devant moy fait fondre exprez
Les amas de neige & de glace :
Soleils d'amour, fondez aussi
De ma beauté la froide glace,
Qui comme neige & comme glace
Est blanche & froide tout ainsi.
Voicy, si je veux j'ay trouvé
De mon travail la recompence,
Je trouve l'or bien esprouvé,
Qui doit finir mon esperance :
N'est-ce assez de trouver d'or fin
Pour but de mes maux une mine,
Mais mon entreprise est divine,
Et ne doit pas avoir de fin.
Pour le certain faut il mes pas
Poursuivre une chose incertaine?
Mais le nom de tourner en bas
Est pis que l'effet de la peine :
Tout cest or, mon affection
Esprise & non prise, delaisse
Si tost qu'en sa belle richesse
Se perd en la possession:
Voicy au plus haut de ces lieux
La bute, qui sans se dissoudre
Ne sert que d'exercice aux Dieux
Pour apprendre à jetter le foudre;
La braverie de ce mont
A l'ire des Dieux ennemie,
Pour bouclier de sa braverie
Il ne leur montre que le front.
Les rameaux qui naissent là haut
Ne sont jamais sans la froidure,
Et n'ont de chaleur que le chaut

Que leur donne la roche dure :
Ils ont voulu leurs pieds cacher
Au ventre de la roche à peine,
Mais la fureur du foudre vaine
Là dedans ne les peut cercher.
De leurs rameaux demy cassez
Des branches seiches & menuës,
Comme de leurs bras enlacez
Ils accolent les tendres nuës,
Et leurs pieds verds pour se sauver
S'enfoncent en la roche dure,
Où la demeure est aussi sure
Qu'elle fut penible à caver.
Recroissez amoureux boutons,
S'il est qu'un doux vent vous souspire,
Faites suivre vos rejettons
La foudre aussi qui se retire :
Aussi du haut Ciel la vigueur
Ne perd que les branches perduës,
Et les esperances espanduës (sic)
Trop long du rocher de mon cœur.
Je n'ay peur qu'au haut de ce mont,
De cestuy-ci la fiere teste
Ne soit que le pied d'un second,
Et d'une nouvelle conqueste :
Car de loin je la vis si haut,
Mon ame ne peut incertaine,
Voir par une seconde peine
De la premiere le deffaut.
Ainsi l'invincible beauté,
Cause de ma belle entreprise,
Fait qu'à ses pieds est surmonté
Le beau qu'auparavant on prise :
O beaux & valeureux esprits,

Entreprenez de cette sorte,
Et jamais vostre peine morte
Ne se couronne de mespris.
Mais pourquoy le Ciel poursuivy
A voulu, se voyant poursuivre,
Fuïr plus que je n'ay suivy,
Plus monter que je n'ay pu suivre?
Ha! combien l'espoir m'a seduit!
Espoir, entreprise nouvelle,
O du Ciel impuissante eschelle,
Où m'avez-vous en fin reduit?
Le Ciel de soupçon refrongné,
Si puissant n'a-t-il point de honte
De fuyr & s'estre esloigné,
Et monter ainsi que je monte?
Que ce travail me seroit doux
S'il eust demeuré en sa place,
Car auparavant ma pourchasse
Il estoit appuyé sur vous.
En fin il sera dit de moy
Qu'aimant mieux mourir que descendre,
Plustost a manqué le dequoy
Que le cœur d'oser entreprendre:
Mon cœur paroist par le trespas
Que la force & l'espoir assemble,
Si ne pouvois-je, ce me semble,
Mourir plus haut, vivre plus bas.
Si un moins brave & plus heureux
Le paist de chose plus certaine,
Si quelqu'un contente ses yeux
De moins de vertu, moins de peine,
Que je mesprise son plaisir!
Je brusterois où il repose,
Car un tout, non pas quelque chose,

N'est pas la fin de mon desir.
Ceux là qui nagent à souhait
En la paisible jouyssance
D'un fleuve de miel ou de laict
Sans croistre depuis leur naissance,
Croissans, ne croissent qu'à demy :
Ils sont en leur aise commune
Heureux valets de la Fortune,
Et j'en suis le brave ennemy.
Ainsi jamais je n'ay ployé,
Rien que le Ciel ne me maistrise,
Je tourne mort & foudroyé
Le visage à mon entreprise :
Le brave mont où je me sieds
Toute autre montagne surmonte,
On l'abhorre, je n'en fay conte
Depuis que je le foule aux pieds.
Il manque au brave poursuivant
Le sujet, & non l'entreprendre,
Au moins on dira qu'en vivant
Il n'a sçeu que c'est que descendre,
Et mourant je cherche dequoy,
Le dernier qui meurt c'est ma rage :
Si quelqu'un brave mon courage,
Qui meurt plus prez du Ciel que moy?
L'Amour du haut Ciel en courroux
Vid cette belle frenaisie :
La crainte assaillit le jaloux,
Et le craintif la jalousie :
Par terre il jetta ses brandons,
Il pousse sa troupe en arriere,
Et se repentit en colere
D'avoir irrité les chardons.
Il vid les Demons parmy l'air

Qui preſtoient au brave rebelle,
Pour au Ciel le faire voller,
Chacun une plume d'un aile :
L'Amôur deſcend envenimé,
Trouve ce corps qu'Amour allume
A demy reveſtu de plume,
Le cœur desjà tout emplumé.
De cent chainons de diamant
Il mit d'une fine ſurpriſe
Les pieds & les mains de l'amant
Hors l'eſpoir de ſon entrepriſe :
Mais moy, malgré tous les efforts,
L'empoignay par ſa bandoliere
Qui porte la fleche meurtriere,
Et ſaiſis l'Amour par le corps.
C'eſt force à l'Amour de choiſir
De me faire avec ſa retraite
Voler où vole mon deſir,
Et m'emporter où je ſouhaitte :
Au Ciel qui de droit m'appartient,
Je veux qu'il m'enleve à cette heure,
Ou en terre il faut qu'il demeure
Où ma foibleſſe le retient.
Alors le Ciel qui lui convient,
Sa force contre moy n'eſt forte,
Qui vid que vif & en aimant,
Joint à l'Amour, l'Amour m'emporte,
Le Ciel s'eſcria : vois-tu pas,
Outrecuidance plus qu'humaine,
Que ton entrepriſe hautaine
N'eſt ſi ſeure que ton treſpas.
J'acheve ma courſe en parlant,
Je n'ay peur qu'à laiſſer ma priſe,
Et je reſpondis en volant :

Heureuſe mort, belle entrepriſe,
Plus doux, plus heureux le treſpas,
Ce ſont les Dieux qui me meurtriſſent,
L'ame & le corps ſe deſuniſſent
Avant que de toucher à bas.

QUATRAIN

POUR AVOIR DU BOIS

[Pour de l'argent qui étoit deu au Sieur de la Règle par d'Aubigné][1].

Ces vers tranſis de froid tremblent à voſtre porte,
Et ne demandent pas ce qu'on vous a preſté;
Eſchangés en du bois ce preſt de telle ſorte
Que l'acquit entre nous en demeure arreſté.

Reſponſe par le Sieur d'Aubigné au quatrain cy-deſſus.

Tes agreables vers qu'on ne peult dire froids
M'adjournent, docte eſprit, d'une telle ſemonce
Que je ne te dis rien pour toute ma reſponſe,
Mais tu auras bien toſt de l'argent, ou du bois.

Reſponſe par le Sieur de la Règle au quatrain cy-deſſus.

Tes vers tiſſus d'un art enſeigné de Minerve
De ma Muſe tremblante ont fondu les glaçons,
Puiſque dans Surimeau du gros bois on reſerve
Et que tu veux payer de toutes les façons.

---

1. Vers communiqués par M. A. Richard, archiviſte de la Vienne.



AUX CRITIQUES.

Correcteurs, je veux bien apprendre
De vous, je subiray vos loix
Pourveu que pour me bien entendre
Vous me lisiez plus d'une fois.





POESIES RELIGIEUSES

ET VERS MESURÉS.

L'AUTHEUR AU LECTEUR[1].



YANT trouvé les Pseaumes qui ont servi de sujet à ces meditations, en vers mesurés, je ne leur ay pas refusé place en ce recueil : mesme je leur ay donné pour comparaison quelques autres pieces de mesme estoffe. De là, sachant que ce genre d'escrire est gousté de fort peu de gens, j'ai pris occasion de dire un mot des vers mesurés françois. Plusieurs se sont vantés de les avoir mis au jour les premiers,

---

1. Nous n'avons pas cru pouvoir détacher & rejeter parmi les œuvres en prose cet avertissement, qui est une explication indispensable des vers métriques suivants.

comme Jodele, Baïf, & autres plus nouveaux : mais il me ſouvient d'avoir veu, il y a plus de ſoixante ans, l'*Iliade* & l'*Odyſſee* d'Homere compoſees plus de quarante ans auparavant en exametres ou heroïques, par un nommé Mouſſet, & encore puis-je dire un commencement qui eſtoit en ces termes :

Chante, Deeſſe, le cœur furieux & l'ire d'Achilles
Pernicieuſe, qui fut &c.

Ce que Jodele en a fait & qui paroiſt, eſt bien ſeant & bien ſonnant : ce que je ne dirai pas des fadeſſes de Baïf, & des premiers eſſais de mes amis.

MM. de la Nouë & Rapin ſe ſont mis aux champs avec cet equipage, moi leur contrediſant, n'eſperant jamais qu'ils peuſſent induire les François à ces formes plus eſpineuſes de rigueur, que delicieuſes par leurs fleurs. Aprés pluſieurs amiables diſputes que j'eus avec ces deux derniers, la derniere raiſon par laquelle il me ſembla les avoir arreſtés, fut telle : Que nul vers meſuré ne pouvoit avoir grace ſans les accens, non ſeulement d'eſlevation, mais de production; & que la langue françoiſe ne pouvoit ſouffrir ce dernier des accens ſans eſtre ridicule, comme il paroiſt aux prononciations des eſtrangers, & ſur tout des Septentrionaux : de là, & de la quantité immenſe des Pyrriches, rarité des Spondees, qui meſme ne ſe font pas par la multitude des conſones, tout cela

ameina deux coleres, la premiere de leur costé, & l'autre du mien.

C'est qu'ils dirent, que ces difficultés ne seroyent proposees ni gousttees que par ceux qui ne les pouvoyent vaincre, & qui pour en estre incapables, les rejettent. Certes ce deffi esmeut un peu ma bile, & m'envoya de cholere m'essayer premierement sur le Pseaume 88, & puis sur le troisieme, tels que vous les verrez en ce recueil.

En ayant donc tasté, je puis vous en dire mon goust: c'est que tels vers de peu de grace à les lire & prononcer, en ont beaucoup à estre chantés; comme j'ay veu en des grands conserts faits par les musiques du Roy, & notamment en un festin celebre fait par le Sieur Payot en ma faveur, où je menai Monsieur de la Nouë arrivant de Holande. La symphonie estoit de prés de cent voix de tout le choix de Paris; là les oreilles, lassees de diverses & excellentes pieces, furent resveillees & mises en goust par un des deux Pseaumes que j'ay allegués, de la composition de Claudin le jeune. Ce qui fit que du Courroi (conducteur de cette affaire, & qui n'avoit jamais gousté les vers mesurés), par emulation mit le mesme Pseaume de Saphiques en musique & en lumiere, toutesfois sans effacer le premier; & que dix ou douze des principaux musiciens de la France prononcerent, que les mouvements de tels vers estoyent bien plus puissans que des rimes simplement.

Le jugement en demeure libre à ceux qui les voudront essayer. Les œuvres des deux musiciens que j'ai allegués estans donnees au public, je finirai ce discours par cet epigramme que Claudin a voulu mettre à la teste de son recueil de vers mesurés.

Quelque vers a sa mesure,
Et l'autre la va cerchant :
L'un desire, l'autre endure
Le mariage du chant.
Voyez-en la difference,
Et puis vous dirés tousjours :
L'un se joint par violence,
L'autre s'unit par amours.





VERS MESURÉS[1].

PRIERE AVANT LE REPAS

— — ᴗ — — — ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ
— — ᴗ — — — ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ
— — ᴗ — — — ᴗ — —
— ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ — ᴗ — —

Bon Dieu benis nous, en recueillant le pain,
La manne qu'espend ta favorable main :
Car cette main fend prompte les Cieux
Quand le Ciel est penetré de nos yeux.
Toute ame & tout cœur vers le Ciel ont recours,
Aussi ta bonté leur donne ton secours.
Tu vois & sçais d'un throsne tant haut
Nostre viande & le pain qu'il nous faut.

---

1. Les vers suivants, jusqu'au poëme de *la Création*, à l'exception des trois dernières pièces de vers mesurés & des vers sur la mort de Jodelle, sont tirés du petit volume qui a pour titre : *Petites Œuvres meslees* & que nous réimprimons pour la première fois d'après l'édition de 1630.

PRIERE APRES LE REPAS.

— — — ⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
— — — ⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
— — — ⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑

Rendons graces à Dieu, vous toutes nations,
Vous tous peuples ravis en benedictions :
Chantons tant que tout l'air plein resonne en ce lieu
D'un consert de loüange à Dieu.
Haussons l'ame & le cœur vers le Ciel à la fois,
Accordons doucement ame & cœur à la voix,
Chantons comme de Dieu dure à l'eternité
La clemence & la verité.
C'est Dieu dont la pitié au pitoyable sert :
C'est Dieu dont la rigueur l'impitoyable pert :
En ses faits il paroist vrai pere, ou juge à tous
Entier, sainct, equitable & doux.

PSEAUME HUICTANTE HUICT.

— ⏑ — — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑
— ⏑ — — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑
— ⏑ — — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑
— ⏑ ⏑ — —

Sauveur Eternel, nuict & jour devant toi
Mes soupirs s'en vont relevés de leur foi.
Sus, soupirs, montez de ce creux & bas lieu
Jusques à mon Dieu!

Au milieu des vifs demi-mort je transis :
Au milieu des morts demi-vif je languis.
C'est mourir sans mort, & ne rien avancer,
Qu'ainsi balancer.
Dans le ventre obscur du mal-heur reserré,
Ainsi qu'au tombeau je me sens atterré,
Sans amis, sans jour qui me luise & sans voir
L'aube de l'espoir.
Qui se souviendra de loüer ta grandeur
Dans le profond creux d'oubliance & d'horreur?
Pourroit aux Enfers tenebreux ta bonté
Rendre sa clarté.
Quand le jour s'enfuit, le serain brunissant,
Quand la nuict s'en va, le matin renaissant,
Au silence obscur, à l'esclair des hauts jours
J'invoque toujours.
Mais voulant chanter je ne rends que sanglots,
En joignant les mains je ne joins que des os :
Il ne sort nul feu, nulle humeur de mes yeux
Pour lever aux Cieux.
Veux-tu donc, ô Dieu, que mon ombre sans corps
Serve pour chanter ton ire entre les morts,
Et que ton grand Nom venerable & tant beau
Sorte du tombeau?
Ou que les vieux tests à la fosse rangés
Soyent rejoincts des nerfs que la mort a rongés,
Pour crier tes coups, & glacer de leurs cris
Nos foibles esprits?
N'est-ce plus au Ciel que triomphent tes faits?
N'as tu plus d'autels que sepulchres infects?
Donc ne faut-il plus d'holocaustes chauffer
Temple que l'Enfer?
Mes amis s'en vont devenus mes bourreaux,
Tel flattoit mes biens qui se rit de mes maux,

PRIERE APRES LE REPAS.

– – – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑
– – – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑
– – – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑
– – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑

Rendons graces à Dieu, vous toutes nations,
Vous tous peuples ravis en benedictions :
Chantons tant que tout l'air plein resonne en ce lieu
D'un consert de loüange à Dieu.
Haussons l'ame & le cœur vers le Ciel à la fois,
Accordons doucement ame & cœur à la voix,
Chantons comme de Dieu dure à l'eternité
La clemence & la verité.
C'est Dieu dont la pitié au pitoyable sert :
C'est Dieu dont la rigueur l'impitoyable pert :
En ses faits il paroist vrai pere, ou juge à tous
Entier, sainct, equitable & doux.

PSEAUME HUICTANTE HUICT.

– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑
– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑
– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑
– ⏑ ⏑ – –

Sauveur Eternel, nuict & jour devant toi
Mes soupirs s'en vont relevés de leur foi.
Sus, soupirs, montez de ce creux & bas lieu
Jusques à mon Dieu!

Au milieu des vifs demi-mort je transis :
Au milieu des morts demi-vif je languis.
C'est mourir sans mort, & ne rien avancer,
Qu'ainsi balancer.
Dans le ventre obscur du mal-heur reserré,
Ainsi qu'au tombeau je me sens atterré,
Sans amis, sans jour qui me luise & sans voir
L'aube de l'espoir.
Qui se souviendra de loüer ta grandeur
Dans le profond creux d'oubliance & d'horreur?
Pourroit aux Enfers tenebreux ta bonté
Rendre sa clarté.
Quand le jour s'enfuit, le serain brunissant,
Quand la nuict s'en va, le matin renaissant,
Au silence obscur, à l'esclair des hauts jours
J'invoque toujours.
Mais voulant chanter je ne rends que sanglots,
En joignant les mains je ne joins que des os :
Il ne sort nul feu, nulle humeur de mes yeux
Pour lever aux Cieux.
Veux-tu donc, ô Dieu, que mon ombre sans corps
Serve pour chanter ton ire entre les morts,
Et que ton grand Nom venerable & tant beau
Sorte du tombeau?
Ou que les vieux tests à la fosse rangés
Soyent rejoincts des nerfs que la mort a rongés,
Pour crier tes coups, & glacer de leurs cris
Nos foibles esprits?
N'est-ce plus au Ciel que triomphent tes faits?
N'as tu plus d'autels que sepulchres infects?
Donc ne faut-il plus d'holocaustes chauffer
Temple que l'Enfer?
Mes amis s'en vont devenus mes bourreaux,
Tel flattoit mes biens qui se rit de mes maux,

Mon liꝺ eſt un cep, ce qui fut ma maiſon
M'eſt une priſon.
Si jadis forclos de ton œil, le berceau
Dur me fut, moins dur ne ſera le tombeau.
Or coulez, mes jours orageux, & mes nuiꝺs
Fertiles d'ennuis.
Pour jamais as-tu ravi d'entre mes bras
Ma moitié, mon tout, & ma compaigne ? helas!
Las! ce dur penſer de regrets va tranchant
Mon cœur & mon chant.

LARMES[1]

POUR SUSANNE DE LEZAI,

Eſpouſe de l'Autheur

Pour attacher à la fin du Pſeaume huiꝺante & huiꝺieſme, qui eſt employé ci-deſſus en deux façons.

J'ay couvert mes plaintes funebres
Sous le voile noir des tenebres,
La nuiꝺ a gardé mes ennuis,
Le jour mes allegreſſes feintes :
Cacher ni feindre je ne puis,
Pour ce que les plus longues nuiꝺs
Sont trop courtes à mes complaintes.
Le feu dans le cœur d'une ſouche
A la fin luy forme une bouche,
Et luy ouvre comme des yeux,

1. Quoique cette pièce ne ſoit pas en vers métriques, nous la plaçons ici ſur la recommandation de l'auteur.

Par où l'on void & peut entendre
Le brasier espris en son creux :
Mais lors qu'on void à clair ses feux,
C'est lors qu'elle est demi en cendre.
Au printemps on coupe la branche,
L'hiver sans danger on la tranche :
Mais quand un acier sans pitié
Tire le sang qui est la seve,
Lors pleurant sa morte moitié,
Meurt en esté de l'amitié
La branche de la branche vefve.
Que l'æther souspire à ma veuë,
Tire mes vapeurs en la nuë ;
Le tison fumant de mon cœur
Un pareil feu dans le Ciel mette,
Qui de jour cache son ardeur,
La nuit d'effroyable splendeur
Flamboye au Ciel un grand comette.
Plaindroi-je ma moitié ravie
De quelque moitié de ma vie?
Non, la vie entiere n'est pas
Trop pour en ces douleurs s'esteindre,
Souspirer en passant le pas
Par les trois fumeaux du trespas,
C'est plaindre comme il faut se plaindre.
Plus mes yeux assechez ne pleurent,
Taris sans humeur ils se meurent :
L'ame la pleure, & non pas l'œil :
Je prendrai le drap mortuaire
Dans l'obscurité du cercueil,
Les noires ombres pour mon dueil,
Et pour crespe noir le suaire.

PARAPHRASE
SUR LE PSEAUME CENT ET SEIZE.

Saphiques de mefme mefure que les precedents.

J'aime mon Dieu, car lors que j'ai crié.

N'eft-ce pour brufler de l'amour de mon Dieu,
Quand du creux infect de ce dangereux lieu
Il mit en fon fein ma piteufe oraifon
Pour ma guerifon.
Quand la mort penfoit ravager mes efprits,
Quand elle eut mes pieds à fa toile furpris,
Sur ce point mon cœur fe refchauffa tranfi
A crier ainfi :
Sauve-moi, grand Dieu, feur abord des chetifs,
Gloire des honteux, animant les craintifs :
Auffi toft luifit le fecours de nos yeux,
L'aube des hauts Cieux.
Lors tu as changé de ma nef le compas,
Lors tu as gardé de la foffe mes pas,
Effuié mes pleurs, tu as ofté mon corps
Du roole des morts.
Or de nos forfaits le lien prolongeant,
Quand tu as fermé le fepulchre rongeant,
Il paroift combien precieufes tu tiens
Les vies des tiens.
Mais de quoi faut-il payer un fi grand don?
D'un prefent tant haut où feroit le guerdon,
Veu que l'homme eft faux, & n'a rien que des vœux
Pour donner aux Cieux?
Or je prends en main le hanap beniffant,
Mon palais aux fainɛts fa loüange uniffant

Haut recognoiſtra delivrance & ſanté,
Dons de ſa bonté.
Puis deſſus l'Autel je depoſe mes ſens,
Doux preſent, plus doux que du veſpre l'encens :
C'eſt ce qu'au grand Dieu de ma mort le vainqueur
J'offre de franc cœur.
Toi, Sion qui fis ta requeſte pour moi,
Il me faut ces biens recognoiſtre avec toi :
Ouvre moi tes huis, que je double cent fois
Ton cœur & tes voix.
Gardiens puiſſans du troupeau qui Dieu ſert,
Anges aſſemblés, animez ce conſert,
Monte juſqu'au Ciel d'une ſaincte uniſſon
L'air de ma chanſon.

PSEAUME CINQUANTE ET QUATRE.

La meſure eſt elegiaque.

O Dieu tout-puiſſant, ſauve-moi.

Sauveur aſſiſte ton oinct, Dieu des Dieux, il ne te faut point
Pour le ſecours d'un Roi, autre ſecours que de toi.
Rien je ne cerche, ſinon que le los & la gloire de ton Nom :
Mais ſeulement cette fois, baiſſe l'oreille à ma voix.
D'un cœur tout furieux, me recerche la bande des haineux :
Gent qui du Dieu Tresfort n'a ſouci, cerche ma mort.
Dieu, le ſupport des ſiens, prend rang dans la troupe des miens
Sur l'autheur du malheur rendra le mal le Seigneur.
Dieu veritable, deſtruis le meſchant, & je t'offre de mes fruicts,
J'offre de voix & de cœur gloire, loüange & honneur.

Ouy, le Seigneur tiendra son rang à ce combat, & rendra
Sur le detestable chef du malheureux le meschef,
Car d'ennui soucieux retiré m'a : mesme de mes yeux,
J'ai sur l'ennemi veu plus que le cœur n'a voulu.

PSEAUME TROISIEME.

De mesme mesure.

Dieu quel amas herissé de mutins, quel peuple ramassé!
O que de folles rumeurs, & que de vaines fureurs!
Ils ont dit : Cet homme est miserable, le pauvre ne sent prest
Rien de secours de ce lieu, rien de la force de Dieu.
Mais c'est mentir à eux : Dieu des miens contre mes haineux
Est le pavois seur & fort, contre le coup de la mort.
Par lui je hausse le front, lui qui m'entend, lui qui du S. mont
Tant eslevé, chaque fois preste l'oreille à ma voix.
Dont dormir m'en irai; de tressauts, ni de crainte je n'aurai.
Puis resveillé ne m'assaut crainte, frayeur, ni tressaut :
J'ai de sa main seurté, de sa main m'ont sans peine presté
L'ombre du son le sommeil, l'aube du jour le resveil.
Vienne la tourbe approcher, courir, enceindre, ou se retrancher,
Quand ils m'assiegeront, mille de file & de front,
Dieu qui a veu le dedans du Malin, lui brisera les dents,
D'ire le cœur escumant, langue, palais blasphemant.
Dieu sçaura le salut de Sion bien conduire à son but,
Mesme le cœur des siens remplir & croistre de biens.
Gloire soit au Pere, & Fils & à l'Esprit, source des esprits :
Tel qu'il soit & sera-t-il, aux siecles, ainsi soit-il.

PSEAUME CENT VINGT ET UN.

De mesme mesure que, Rendons graces à Dieu, &c.

Vers les monts je levai mes miserables yeux,
Cerchant quelque secours des plus superbes lieux :
Mais en Dieu, qui ce tout bastit en un moment
Est mon asseuré fondement.
Par lui ton pied sera trés–cherement choyé :
Dieu a aux bien aimés son bel œil ottroyé,
Qui n'est fermé jamais à qui le sommeiller
N'empesche un curieux veiller.
Dieu puissant à ta dextre est, & tousjours sera,
Aux grands chauts le Soleil point ne te bruslera :
Morfondante que soit la Lune dans la nuict,
A ton chef de rayons ne nuit.
L'Eternel de ton ame a le secours de prés,
Il la garde à present, & fera ci–aprés :
Tes faits il benira continuellement
Au parfaire & commencement.

PSEAUME CENT DIXIESME.

Elegiaques comme Dieu quel, &c.

L'Eternel de sa voix dit à mon Seigneur, à droitte soi.
Tant que dessous tes pieds tu voye tes ennemis.
Il fera hors de Sion marcher la bande & battre aux cha
Tant que le maistre tu sois des odieux & meschans :

D'un franc cœur ta jeunesse au jour de la monstre se rendant,
Comme la rosee naist quand le jour est evident.
L'Eternel jure sans se repentir qu'il t'a desormais
Oinct comme Melchisedec sacrifiant à jamais.
En sa cholere il se tient à ta dextre, & juge de ses loix,
Rompra la teste aux Chefs, froissera Princes & Rois,
Exerçant jugement sur tous il brisera des forts
L'Empereur, & pavera toute la terre de morts.
Au torrent du chemin haletant & vainqueur y boira,
Dont son chef rayonnant tout glorieux levera.

PSEAUME CENT VINGT ET HUICT.

En tetrametres de la mesure qui suit.

⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ — —

Bien-heureux est qui volontiers
Va suivant Dieu & ses sentiers,
Le labeur doux de ta main vient
Benit au Ciel, qui te maintient.
Ta femme est l'heur de ta maison,
Qui a son fruict à la saison
Pareille au sep, où le Seigneur
Tire son fruict s'il le voit meur.
Ta table aura de tes enfants
Comme un entour d'oliviers francs :
Et ce grand heur ira croissant
A qui craindra le Tout-Puissant,
Qui te donra voir à tes ans

Et les enfans de tes enfans,
Et benissant tes heureux faits,
Ta race en fleur, Sion en paix.

PRIERE POUR LE MATIN.

Tiree du Psaume 143, depuis le huictieme verset en bas.

Les vers sont exametres, de mesmes pieds que le precedent, pour se servir de la musique de Claudin le Jeune.

⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – –
⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – –
⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ – –
⏑ ⏑ – –

Veilles au point du jour, ô Dieu, me presenter
Ta grace, en qui je suis instruit de m'arrester :
Donne à mes pieds le chemin droit, si je n'ai foi
Sinon en toi,
Le seul espoir de mes ennuis : que ta bonté
Ne me laissant ne voye errer ma volonté :
O Eternel, guide mes pas, & deffend-moi
Logé chés toi.
Redonne encor jour à mes yeux, la vie au mort :
Fais ressentir que de ton bras le coup est fort,
Et ta justice se montrant, tire mon cœur
De la langueur.
Que le haineux, qui va cerchant à m'accabler
Fuye, contraint de se confondre & de trembler :
Que du parti de tes enfants le renom sainct
Ne soit esteint.

PSEAUME SEPTANTE TROIS.

Si est-ce que Dieu est trés-doux, &c.

— — — — — ⏑ ⏑ — — —

— ⏑⏑ — ⏑ ⏑ — — — — — ⏑ ⏑ — —

— ⏑⏑ — ⏑ ⏑ —

Et ainsi de l'autre moitié du couplet.

Quoi que ce soit, Dieu est à son Israël extremement doux,
Et à qui craint en aimant. Or mes pieds ont esté tous prests
D'estre coulans & faillir,
Lorsque des insensés & meschants j'ai envié les biens,
Sur la prosperité de laquelle se vante le Maudit,
Franc de l'estreinte de mort.
Point leur force ne manque, elle persiste entiere à tousjours:
Ils sont francs de l'ahan de travaux, de batures & dangers
Des miserables humains.
C'est ce qui croist l'orgueil, ce qui leur eschaufe les esprits,
Ainsi qu'un carquant relevant la fraise & le menton
Des glorieux violents.
Leurs yeux dehors de la teste de graisse repoussés,
Par de là leurs pensers & courages ils se voyent jouyssans
D'aise, de biens & d'honneurs.
Ils sont pernicieux & fiers, leur parler est enflé,
Vont de la langue trottans en terre, & pensent du haut Ciel
Tout le secret desployer.
Or cela perce le cœur des bons & l'onde de Mara
Donne breuvage de fiel, & vont d'angoisse demandans,
Est-il croyable que Dieu
Voye du Ciel les humains avec intelligence de leurs faits?

Les vauriens & maraus ravageans la richesse de ces lieux
Sont heritiers du bonheur!
En vain ai-je lavé d'innocence ma pensee & mes mains,
En vain ai-je nettoyé mon cœur, pour estre de tes mains
Chastié journellement.
Mais proferant ce propos je me suis veu desloyal aux miens,
Miens que je voi mescogneus : car sans doute les innocens sont
Ton peuple, quoi que ce soit.
J'ai durement travaillé à pouvoir me resoudre de ces poincts,
Jusques à tant que je sois entré au sanctuaire exquis,
Au cabinet du Tréssfort.
C'est là que j'ai descouvert la fin miserable de ces gens.
Quoi qu'il y ait, ils sont condamnés de loger és lieux
Fort perilleux & coulans.
Bien viste precipités ils s'en vont transis & perdus,
Parmi l'air esvanouys, ainsi qu'un songe qui n'est rien
Lors que l'on est resveillé.
Or quand mon cœur estoit percé d'angoisses & aigri,
Lors j'estois abruti, & n'estois qu'une beste devant toi,
Sans cœur & sans jugement.
Dieu à la dextre m'a pris à me conduire, & estre le conseil
Prés lequel est seurté : je suivrai sans en rien abuser
Pour recevoir gloire, & prix ;
Car quelle divinité pourroi-je en un autre recercher?
Qu'a la terre & le Ciel, qui puisse remettre à son entier
Mon cœur estant abbatu.
Autre que Dieu ne me peut monstrer un partage bien seur.
En toi se trouvera mon roc, mon plaisir & mon but.
Qui ce but esloignera
Sans doute trebuschera ; s'estant desbauché de tes loix,
Des bien-heureux parvis à jamais se trouve retranché,
Et rejetté de ta main.
Quant à ma part, approcher mon Dieu est mon souverain bien,
Prés de lui m'entretenir pour ses merveilles annoncer

Mieux ne peut advenir.
Rien ne me peut ſeparer, fer, perte, hauteſſe, ou profondeur:
Tout ce qu'il ordonnera, mort, exil, gehennes, & torments,
Quoi que ce ſoit, ſera doux.

PSEAUME CINQUANTE-UN.

Miſericorde au pauvre vicieux, &c.

En exametres heroïques.

— — — ◡ ◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ — —

Avec la licence des ſpondees & dactiles.

O Dieu, aye pitié du pecheur qui demande ta merci,
Et ſelon elle effaçant mes plus noirs crimes & forfaits,
Purge mon iniquité, abolis le peché qui me confond,
Car je cognois le malheur qui paroiſt ſans ceſſe devant moi,
Troublant à la minuict mes ſens & mon ame de ſon front.
J'ai peché contre la loi en ta preſence & à tes yeux,
Si que donnant jugement tu ſeras pour juſte reclamé.
Car je ſuis en crime né, à peché ma mere m'a conceu.
Voila, tu veux verité, tu veux ſapience & loyauté:
Moi inſtruict de ta main ces vertus n'ont paru en moi:
Pour cela Dieu de pitié, ne delaiſſe à prendre de tes mains
L'hyſſope à me faire net plus blanc que la neige de Salmon.
Fai moi nouvelles ouyr de ma grace, & en la prononçant
Rend ma premiere vigueur à mes os briſés & disjoints;
Plus ne revoi le procés, ne relis que le titre du pardon:
Vueilles donner, Createur, de nouveau des forces à mes os,
Un cœur net, vif & prompt, & un eſprit bien remis en moi:

Point ne repousse ma voix; puis ton S. Esprit accordé,
Rends la liesse que j'eus en ton salut, & que cet esprit
Principal, entier & franc conduise mon ame à tousjours, mais
J'enseignerai le chemin aux errans pour se repentir.
O Dieu, Dieu de salut, que je sois premier entierement pur,
Puis aprés ouvre ma bouche, elle chantera ta gloire tout haut :
Car tu ne prens plaisir au sang, l'holocauste ne plaist point
A toi, qui mieux aimerois l'esprit tout contrit & froissé :
Point tu ne mespriseras un bon cœur submis & brisé.
Fai du bien à ta Sion, & rebastis son mur & ses tours :
R'asseure Jerusalem, & la ceins encore de rempars.
Là l'holocauste sera tout consumé : là di-je nos vœux
Enfumeront, comme il est enjoint, ton temple & ton autel.

PSEAUME CENT TRENTE TROIS.

O combien est plaisant, &c.

– – ᴗ ᴗ –

Adoniques.

Voici le plaisir
Entier & parfait,
C'est de voir en paix
Freres & voisins
Tous biens accordés
S'esgayer entr'eux.
C'est cette douceur
Qu'a representé
Un riche parfum

Qui coulait en bas
De la tiare
D'Aaron, & fondant
Parfumoit entier
Barbe & habit ſainct
Juſques à ſes bords.
Tel bon-heur en paix
Eſt pareil auſſi
A l'humeur, à l'eau
Qui coule d'Hermon
Et roule des monts
Sur Sion en bas :
Car là l'Eternel
Ordonne ſans fin
Graces & bienfaits
En vie à tousjours.

CANTIQUE DE SAINCT-AUGUSTIN.

Te Deum Laudamus, &c.

Sur la meſure de, Rendons graces à Dieu, &c.

Grand Dieu, nous te louons, nous t'adorons, Seigneur,
Eternel, Pere haut, terre te porte honneur :
Les puiſſants Cherubins, tout le Ciel à la fois
Meſlant des Seraphins la voix :
Sainct, ſainct, ſainct le Seigneur (dit ce volant troupeau)
Sainct des armes le Dieu, Dieu qui pour eſcabeau
Tiens du monde le rond, ſoubʒ qui le Ciel heureux
Porte un throſne majeſtueux.

Des Prophetes le chœur, chœur des Apoſtres ſaincts,
Martyrs veſtus à blanc, Chefs de triomphes ceints
Leur chant victorieux chante de haute voix
Un Roi prince des autres Rois.
L'Egliſe en l'Univers hauſſe l'Eternité
D'un ſeul Dieu trine & un, l'entiere verité
Par l'eſprit Paraclet nous adorons ravis,
Confeſſans le Pere & le Fils.
Sauveur, qui de l'humain n'as dedaigné le ſang,
Mais l'as pris d'une vierge au pur & chaſte flanc,
Pour ouvrir de la grace & de ſalut le port,
Tu vainquis l'aiguillon de mort.
Tu diras de la dextre, où juge tu te ſieds,
L'arreſt des Elements, tes riches marchepieds :
Soit lors ton peuple, dont ta vie fut le prix,
Gardé cher comme il eſt acquis.
Aujourd'hui jour heureux qu'à bruire nous vouons,
Ton grand Nom de ſiecle en ſiecle nous louons.
Soutiens-nous, que ce jour point ne ſoit entaché
D'erreur, ni de nouveau peché.
Or donc aye pitié, aye pitié de nous,
Sur nous tourne ton œil favorable & doux.
Confondus ne ſeront ceux qui en autre lieu
N'ont foi qu'en la faveur de Dieu.
Soit gloire au Pere & Fils, au Paraclet, l'honneur
Deu au Dieu trine & au perpetuel Seigneur.
Dieu tel qu'il fut & eſt ſera ſans finir
Par tous les ſiecles à venir.

CANTIQUE DE SIMEON.

— ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ — — — — ᴗ ᴗ — ᴗ —

— — — ᴗ ᴗ

— ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ —

O Createur, tu repais & remets ton ſerviteur en paix,
Comme promettre te pleut,
Puiſque je ſuis ſi heureux, ſi joyeux de cognoiſtre de mes yeux
Du peuple tien le ſalut.
C'eſt le ſalut mis avant, ſalut aidant tout peuple vivant,
A qui le voit & le croit :
Des Gentils la lueur, des petits l'heur, Iſraël au cœur
Gloire & triomphe reçoit.

PSEAUME SEIZIESME.

Sois-moi Seigneur, &c.

En vers meſurés phaleuces.

— — — ᴗ ᴗ — ᴗ — ᴗ — ᴗ

Dieu fort, garde moi qui tousjours me ſuis mis,
Et tousjours retiré deſſous ta bonté.
Ma pauvre ame, tu as dit à l'Eternel :
Tout mon bien ne peut eſtre hauſſé vers toi,
Mais bien mon vouloir eſt d'aſſiſter à tes Sainƈts,
Qui pour vivre bien ont acqueſté bon bruit.
Ceux qui ont couru, ou courent abuſés,

Proſternés aprés autres Dieux que du Ciel,
Verront multiplier malheurs & torments
Sur leur chef : je ne veux y avoir jamais part
Aux offertes de ſang, ni meſmes à leurs noms.
Dieu eſt l'entiere part de mon lot exquis.
Plus plaiſant heritage n'euſt peu m'eſchoir :
L'arpenteur m'a tracé la fleur du plus beau.
Or Dieu ſoit loué, qui me conſeille ainſi,
Qui m'apprend de jour, & m'eſclaire les nuicts.
Sa force eſt à ma dextre pour me garder :
Mon cœur s'en resjouït, ma langue s'en rit,
Ma chair s'aſſeure, car tu es le ſauveur.
Tu n'abandonneras mon ame au tombeau,
La corruption à ton oinct ne nuira.
Pluſtoſt tu me feras cognoiſtre & garder
Les ſentiers de vie & de joye qui ſont
Au Ciel, car ta veuë eſt le comble parfait,
En ta dextre logeant le ſouverain bien.

— ◡ ◡ — ◡ ◡ —
— — — ◡ ◡ — ◡ — ◡ — —
— — — ◡ ◡ — ◡ — ◡ — —
— — — ◡ ◡ — ◡ — ◡ — —
— ◡ ◡ — —

Ha! je me rends, je me rends!
Mon ceur foible ne peult l'Amour repousser :
Las, en terre abatu le triste languist,
Honteux en se mourant de voir cest enfant
Vaincre triumphant.

Ha! je me rends, je me rends!
Mon ceur traistre ne veult l'Amour repousser :
Captif soubs ce cruel l'aveugle s'en rit,
Il dict qu'il ne pouvoit avoir triumphe
D'aultre que d'un Dieu.

Ha! &c.
O fier, subtil Amour, le Roy de mon ceur,
Foible ou traistre qu'il est, reçois l' à merci,
Tu vaincras de rechef si tu te fais voir
Vaincqueur & vaincu.

Nous mettons à la suite cette pièce & les deux suivantes de la jeunesse de l'auteur, bien que d'une inspiration toute différente. Elles sont encore un essai de vers métriques.

— ᴗ — ᴗ — ᴗ ᴗ ᴗ — —
— ᴗ — ᴗ — ᴗ ᴗ ᴗ — —
— ᴗ — ᴗ ᴗ — — —
— ᴗ — ᴗ — ᴗ ᴗ ᴗ — —
— ᴗ — ᴗ — ᴗ ᴗ — — —
— ᴗ — ᴗ — ᴗ ᴗ — — —

Ceſte noire nuict ſi tenebreuſe
Et ce champ ſené, ſterille, ſans fleurs,
Ceſt Iver qui faict la foreſt languir,
Et ce ſiecle vef de la ſcience
En ruine font à la mort courir
Noſtre feu, la fleur, la feuille & les ars.

Mais un aſtre cler reluit à l'obſcur,
Soubs le lis la marguerite floriſt,
Aux foreſts je voy le ciprez entier,
Et revivre l'œil de la ſcience :
D'une, tout a, tient, reçoit & reprend
Tant de feu, d'humeur, de vigeur, d'honneur.

Offrez, aſtres haultz, à ce beau ſoleil,
Fleurs, à ceſte fleur eſpanouiſſez,
Vous, foretz ſuperbes, reverdiſſez,
Nimphes, Muſes, entonnez à ceſte Pallas :
Aſtres, fleurs, foretz, Muſes, preſentez
Vos rayons, odeurs, feuillages & vers!

— — — ⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
— — — ⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑

A bonts, à petis ſautȥ caprioller je veux
Pour braver l'Amour envieux,
N'ayant loy que mon heur, borne que mon pleſir
Ny geſne aultre que mon deſir.

J'ay rompu la priſon & le lien d'Amour :
O doux, o trop heureux ce jour
Où briſant le filet dont je fus attrapé
J'en ris gay, leger, eſchapé!

Où mon ceur amoureux tant de fois a gemi,
De ſoy meſme dur ennemy,
Mes pieds vont s'eſgayant & je repaiſts de fleurs
Mon ceur qui vivoit en douleurs!





L'HIVER DU SIEUR D'AUBIGNÉ.

Allusion des Irondelles, qui changent de demeure pour l'hyver, aux desirs lassifs qui s'esloignent pour la vieillesse.

Mes volages humeurs plus steriles que belles
S'en vont, & je leur dis : vous sentez, Irondelles,
S'esloigner la chaleur & le froid arriver,
Allez nicher ailleurs, pour ne fascher impures
Ma couche de babil, & ma table d'ordures :
Laissez dormir en paix la nuict de mon hyver.

D'un seul poinct le Soleil n'esloigne l'hemisphere,
Il jette moins d'ardeur, mais autant de lumiere.
Je change sans regrets, lors que je me repens
Des frivoles amours & de leur artifice.
J'aime l'hyver, qui vient purger mon cœur du vice,
Comme de peste l'air, la terre de serpens.

Mon chef blanchit dessous les neiges entassees,
Le Soleil qui me luit les eschauffe glacees,
Mais ne les peut dissoudre au plus court de ces mois.
Fondez, neiges, venez dessus mon cœur descendre,
Qu'encores il ne puisse allumer de ma cendre
Du brazier, comme il fit des flammes autrefois.

Mais quoi, ferai-je efteint devant ma vie efteinte?
Ne luira plus en moy la flamme vive & faincte?
Le zele flamboyant de la faincte maifon?
Je fai aux faincts autels holocauftes des reftes
De glace aux feux impurs, & de naphte aux celeftes:
Clair & facré flambeau, non funebre tizon.

Voici moins de plaifirs, mais voici moins de peines:
Le roffignol fe tait, fe taifent les Syrenes:
Nous ne voyons cueillir ni les fruicts ni les fleurs:
L'efperance n'eft plus bien fouvent trompereffe,
L'hyver jouyt de tout, bien heureufe vieilleffe,
Le faifon de l'ufage, & non plus des labeurs.

Mais la mort n'eft pas loin: cette mort eft fuivie
D'un vivre fans mourir, fin d'une fauffe vie:
Vie de noftre vie, & mort de noftre mort.
Qui haït la feureté pour aimer le naufrage,
Qui a jamais efté fi friand de voyage,
Que la longueur en foit plus douce que le port?

PRIERE DU MATIN.

Le Soleil couronné de rayons & de flammes
Redore noftre aube à fon tour:
O fainct Soleil des Saincts, Soleil du fainct amour,
Perce de flefches d'or les tenebres des ames
En y rallumant le beau jour.

Le Soleil radieux jamais ne fe courrouce,
Quelque fois il cache fes yeux:

C'est quand la terre exhalle en amas odieux
Un voile de vapeurs qu'au devant elle pousse,
En se troublant, & non les Cieux.

Jesus est tousjours clair, mais lors son beau visage
Nous cache ses rayons si doux,
Quand nos pechez fumans entre le Ciel & nous,
De vices redoublez enlevent un nuage
Qui noircit le Ciel de courroux.

Enfin ce noir rempart se dissout & s'esgare
Par la force du grand flambeau.
Fuyez, pechez, fuyez : le Soleil clair & beau
Vostre amas vicieux & dissipe & separe,
Pour nous oster nostre bandeau.

Nous ressusciterons des sepulchres funebres,
Comme le jour de la nuict sort :
Si la premiere mort de la vie est le port,
Le beau jour est la fin des espaisses tenebres,
Et la vie est fin de la mort.

PRIERE DU SOIR.

Dans l'espais des ombres funebres,
Parmi l'obscure nuit, image de la mort,
Astre de nos esprits, sois l'estoile du Nort,
Flambeau de nos tenebres.

Delivre nous des vains mensonges,
Et des illusions des foibles en la foi :
Que le corps dorme en paix, que l'esprit veille à toi,
Pour ne veiller à songes.

Le cœur repose en patience,
Dorme la froide crainte & le pressant ennui :
Si l'œil est clos en paix, soit clos ainsi que lui
L'œil de la conscience.

Ne souffre pas en nos poictrines
Les sursauts des meschants sommeillans en frayeur,
Qui sont couverts de plomb, & se courbent en peur
Sur un chevet d'espines.

A ceux qui chantent tes loüanges
Ton visage est leur ciel, leur chevet ton giron,
Abriez de tes mains, les rideaux d'environ
Sont le camp de tes Anges.

MEDITATION ET PRIERE.

Pour communiquer à la Cene du Seigneur.

Lors qu'au banquet precieux
Je savoure les viandes
Salutaires & friandes
Et des Anges & des Cieux,

Adresse vers toy mes pas,
Ma main, afin qu'elle touche,
Ton haleine ouvre ma bouche
Pour manger à ce repas.

Que ton esprit, ô mon Dieu,
Esprit d'union m'unisse,

Et tout entier me raviſſe
De ſi bas en ſi haut lieu.

Hauſſe-moy deſſus le rang
De la pauvre humaine race,
Ma chair de ta chair ſe faſſe,
Et mon ſang de ton pur ſang.

Que ta main tout de nouveau
M'atache, ſerre & arreſte,
Comme le corps à ſa teſte,
Ou la vigne à ſon ormeau.

Que mon cœur enfelonné
Ne s'enſle contre perſonne :
Donne moy que je pardonne,
Afin d'eſtre pardonné.

Comme jadis à l'hoſtie
On arrachoit tout le fiel,
Fay que je ne ſacrifie
Rien d'amer au Dieu du Ciel.

PRIERE ET CONFESSION.

Je porte dans le Ciel mes yeux & mes deſirs,
Joignant, comme les mains, le cœur à ma requeſte,
Je ploye mes genoux atterrant mes plaiſirs,
Je te deſcouvre, ô Dieu, mes pechez & ma teſte.

Mes yeux de mes defirs corrupteurs ont cerché
L'horreur, mes mains le fang, & mon cœur les vengeances :
Mes genoux ont ployé au piege de peché,
Et ma tefte a bien moins de cheveux que d'offenfes.

Si je me defguifois, tes clairs yeux font en moy,
Ces yeux qui percent tout, & deffont toutes rufes :
Qui pourroit s'excufer accufé par fon Roy?
Je m'accuferay donc, afin que tu m'excufes.

Mais qui cuide tirer un frivole rideau,
Pour celer fes pechez, fe prive de ta face,
Et qui penfe donner à tes yeux un bandeau
Eft veu, & ne voit plus ta face ny ta grace.

Pere plein de douceur, comme auffi jufte Roi,
Qui de grace & de loi tiens en main les balances,
Comment pourrai-je faire une paix avec toi,
Qui ne puis feulement faire trefve aux offences?

Je fuis comme aux Enfers par mes faicts vicieux :
Je fuis noir & fanglant par mes pechez, fi ai-je
Les aîles de la foi pour revoler aux Cieux,
Et l'eau de Siloé me blanchit comme neige.

Exauce-moi du Ciel, feul fort, bon, fage & beau,
Qui donne au jour le clair, & le chaut à la flamme,
L'eftre à tout ce qui eft, au Soleil fon flambeau,
Moteur du grand mobile, & ame de tout ame.

Tu le feras, mon Dieu, mon efpoir eft certain,
Puis que tu l'as donné pour arre & pour avance :
Et ta main bienfaifante eft cette feule main,
Qui parfaict fans faillir l'œuvre qu'elle commence.

Ne desploye sur moy ce grand vent consumant
Tout ce qui luy resiste, & ce qu'il veust atteindre :
Mais pour donner la vie au lumignon fumant,
Souffle pour allumer, & non pas pour esteindre.

La langue du meschant deschire mon honneur,
Quand de plume & de voix le tien j'escris & chante.
Delivre-moy de honte, & ne souffre, Seigneur,
Au vaisseau de ta gloire une senteur puante.

Je me sauve chez toy, les mains & le cœur mis
Aux cornes de l'autel; Fort des forts, juste Juge,
Ne souffre par le fer des meurtriers ennemis
Ensanglanter ton sein en brisant ton refuge.

Cet esprit qui me rend haineux de mon peché,
C'est le Consolateur, qui m'apprend Abba pere :
De contraires effects je suis par lui touché,
Car il fait que je crains, & si fait que j'espere.

Tu m'arrouses du Ciel, ingrat qui ne produis
Qu'amers chardons au lieu de douces medecines.
Pren ta gaule, Seigneur, pour abbatre ces fruits,
Et non pas la coignee à couper les racines.

Use de chastimens, non de punition :
Esmonde mes jettons, laisse la branche tendre,
Ainsi que pour chasser l'air de l'infection,
Mettant le feu partout on ne met rien en cendre.

PRIERE DE L'AUTHEUR

Prisonnier de guerre & condanné à mort.

Lors que ma douleur secrette
D'un cachot aveugle jette
Maint souspir emprisonné,
Tu m'entends bien sans parole,
Ma plainte muette vole
Dans ton sein desboutonné.

Je veux que mon ame suive,
Ou soit libre, ou soit captive,
Tes plaisirs : rien ne me chaut;
Tout plaist pourveu qu'il te plaise,
O Dieu, pour me donner l'aise,
Donne-moi ce qu'il me faut.

Ma chair qui tient ma penseè
Sous ses clefs est abaissee,
Sous la clef d'un geolier :
Dont soit en quelque maniere
Cette prison prisonniere,
Moins rude à son prisonnier.

Que si mon ame captive
Est moins allegre & moins vive
Lors que ses membres germains
L'enveloppent de mes peines,
De mes pieds oste mes chaines,
Et les manottes des mains.

Mais si mon ame au contraire
Fait mieux ce qu'elle veut faire

Quand son ennemi pervers
Pourrit au fonds de ses grottes,
Charge mes mains de manottes,
Et mes deux jambes de fers.

Si le temps de ma milice,
Si les ans de mon service
Sont prolongez, c'est tant mieux :
Cette guerre ne m'envie,
Douce me sera la vie,
Et le trespas ennuyeux.

Mais, ô mon Dieu, si tu treuve
Qu'il est temps qu'on me releve,
Je suis tout prest de courir,
De tout quiter pour te suivre :
Le mourir me sera vivre,
Vivre me sera mourir.

REVEIL.

Arrieres de moi vains mensonges,
Veillans & agreables songes,
Laissez-moy, que je dorme en paix :
Car bien que vous soyez frivoles,
C'est de vous qu'on vient aux paroles,
Et des paroles aux effects.

Voyez au jardin les pensees
De trois violets nuancees,
Du fond rayonne un beau soleil :

Voila bien des miennes l'image,
Sans odeur, ſans fruit, ſans uſage,
Et ne plaiſent qu'un jour à l'œil.

Ce n'eſt qu'Amour en l'apparence,
Ce n'eſt qu'une verde eſperance,
Que rayons & vives clartez :
Mais cette eſperance eſt trop vaine,
Ce plaiſir ne produit que peine,
Et ſes rayons obcurités.

Mes deſirs s'engayent ſans-ceſſe
De la fureur à la fineſſe,
Le milieu eſt des cœurs benins :
On peint la Chimere de meſmes,
On luy donne à ſes deux extremes
Ou les lions, ou les venins.

Ce qui ſe digere par l'homme
Se faict puant; voyez-vous comme
C'eſt un dangereux animal,
Changeant le bien en ſon contraire :
Car ce qui eſt vain à bien faire,
Ne l'eſt pas à faire du mal.

SUR L'ADIEU DE MONSIEUR LA RAVAUDIERE

Partant pour aller ſur mer, & demandant la benediction de l'autheur.

Allez cueillir ſous le Canope
L'or, les honneurs, & les plaiſirs,

Puis que les bornes de l'Europe
Ne ſont celles de vos deſirs.

Au calme, parmi les tempeſtes,
Et en tout temps, & en tout lieu,
Souvenez-vous bien que vous eſtes
Dedans le ſein de voſtre Dieu.

DE LA PAIX.

Voici une ſuite eſtrange
D'un deſordre, & ſes effects :
Il tire Mars, Mars Anange,
Et cet Anange la Paix :
La Paix, qui a pour nourrice
La dure Neceſſité,
Tire aprés ſoi la Juſtice,
Et la blanche Pieté.

LA PRINCESSE DE PORTUGAL,

AVEC SIX FILLES

Eſtant retiree à Geneve, fut traictee par l'autheur, & en un grand concert de muſique les vers qui ſuivent prononcez.

Vous avez donc, ſage Princeſſe,
Sur le vent mauvais qui nous preſſe,
Choiſi Geneve comme un lieu

Qui jusques au siecle où nous sommes,
Au prix de la haine des hommes,
A senti l'amour de son Dieu.

Voici la cité des merveilles,
Vous avez les Anges pour veilles,
Le guet d'Israël est icy :
Si vous ne trouvez les delices,
L'esclat des pompes & des vices,
Vous ne les cerchez pas aussi;

Plustost un' ombre solitaire,
A poursuivre les pleurs d'un frere
Que les Saincts pleurent avec vous.
Vos larmes sont de tel usage,
Si douces, comme dit le Sage,
Que le rire n'est pas si doux.

Des sept Sœurs la troupe dolente
Versa tant de pleurs pour Hyante
Et gemit si amerement,
Que selon les fables anciennes,
Jupiter esmeu de leurs peines
Logea les sept au firmament.

Entre les astres ou brigades
Des estoiles sont les Hyades,
Qui donnent leur dueil à l'Æther :
Et c'est cet astre qui convie
Le Ciel aux pleurs, l'air à la pluye,
Et l'Univers à lamenter.

Six Princesses de compagnie,
Qui de vous ont receu la vie

Et l'exemple de pieté,
Qui ont eu part à vos desastres,
Avec vous passeront les astres
En lustre, en honneur, en clarté.

O quelles seront ces Estoiles,
Quand sans entredeux & sans voiles,
Elles s'embrasseront à l'œil,
Qui fait les clartez eternelles,
Dieu se faisant un miroir d'elles
Comme des Astres le Soleil.

HYMNE

SUR LA MERVEILLEUSE DELIVRANCE DE GENEVE.

Pour chanter sur le chant : Rendez à Dieu loüange & gloire.

A ce beau jour nous est donnee
Matiere d'exultation :
La voici l'heureuse journee
Où Dieu fit merveille à Sion.
Quittez vos couches emplumees
Au poinct de l'aube, Genevois,
Pour chanter au Dieu des armees
Cantique de cœur & de voix.

Quand les ennemis de vos vies
Vous preparoyent la mort, alors,
Ames & armes endormies,
Vous estiez en estat de morts.
Une confiance mortelle
De mespris vous avoit charmés,
Quand d'Israël la sentinelle
A veillé pour ses bien-aimés.

Venez, tous sexes & tous aages,
Chanter avec nous en ce lieu
Les grands effects des hauts ouvrages,
Et les delivrances de Dieu.
Dieu qui dans les dangers extremes
Dressa nos cœurs & nos esprits,
Et à nous reprendre nous-mesmes,
Et ceux-là qui nous avoyent pris.

Ce n'est pas seulement au Temple,
Vieillards, Seigneurs de la Cité,
Que vous avez servi d'exemple,
De miroir & de pieté:
Mais les premiers à vous resoudre,
Et aux armes plus diligens,
Dieu vous a fait mettre la poudre
Dans le nez de vos jeunes gens.

Soldats, qui ne vous donnez peine
Des ennemis à millions,
Donnez en gloire au Capitaine
Qui d'agneaux vous a faict lions.
Ce fut Jesus doux & propice,
Qui vous esmeut & vous guida,
Lorsque d'agneau du sacrifice
Il se fit lion de Juda.

Meres, matrones venerables,
Prenez vos enfants condamnez
Par les tyrans impitoyables
A mourir, premier qu'estre nés.
Apportez ces cheres enfances
Dedans le temple, Genevois,
Pour accorder vos consonances
Avec leurs innocentes voix.

Et vous, Genevoises fillettes,
Puis que les cordeaux inhumains
N'ont peu garrotter vos mains nettes,
Faites claquer ces blanches mains:
Et que ces voix pures & sainctes,
Qui aux fers des malicieux
Eussent percé l'air de leurs plaintes,
Percent de loüange les Cieux.

Dites : ô Dieu, tu vois la guerre
De ces geans avantureux,
Fais voir aux enfants de la terre
Que le Ciel est trop haut pour eux,
Fais que ces fols, ces infideles
Brisez de la verge de fer
Trouvent au bout de leurs eschelles
Le cordeau, la mort & l'enfer.





TOMBEAUX

PREPARATIF A LA MORT

En allegorie maritime.

C'eſt un grand heur en vivant
D'avoir vaincu tout orage,
D'avoir au cours du voyage
Tousjours en poupe le vent :

Mais c'eſt bien plus de terrir
A la coſte deſiree,
Et voir ſa vie aſſeuree
Au havre de bien mourir.

Arriere craintes & peurs,
Je ne marque plus ma courſe
Au Canope, ni à l'Ourſe,
Je n'ai ſouci des hauteurs :

Je n'eſpie plus le Nord,
Ni pas une des eſtoiles,
Je n'ai qu'à baiſſer les voiles
Pour arriver dans le port.

POUR METTRE A LA PORTE DU TOMBEAU

Basti dans un espron, à la defense duquel il vouloit obliger ses enfants.

Enfans, si vos ennemis osent
Travailler où mes os reposent,
Rendez là vostre vie à Dieu,
Donnez au vrai honneur la vie,
Car vostre pere vous convie
De l'accompagner en ce lieu.

POUR UNE BELLE FILLE

Morte au berceau.

Cette grand' beauté si exquise,
En bref temps esclose & reprise,
Ne fut à nous que par depost :
Le Ciel la monstra par merveille
Comme une perle sans pareille
Qu'on descouvre, & serre aussi tost.

TOMBEAU DE M. DE LA CAZE

Trouvé en sa pochette quand il fut tué,

(Traduit du latin).

Passant ne pleure que pour toi,
Si je passe en meilleure vie,
Je n'ai besoin de ma patrie,
Mais elle aura faute de moi.

ELOGE DE SIMON GOULART

SENLISIEN.

SIMON GOULART SENLISIEN ayant employé LX. annees, de LXXXVI. qu'il a vefcu, à prefcher la verité à Geneve, rempli l'Europe de plufieurs livres, en la doctrine & multiplicité defquels chacun admire celle des dons qu'il avoit receus du ciel, cependant tousjours fourni à fa charge, jufques à la derniere femaine de fa vie : les fept jours du filence de fa chaire remplacez par l'efchole de fon chevet : en fin en une faifon où les fiens avoyent befoin d'exemple de conftance, il a juftifié fes efcrits fur le mefpris de la mort par fes contenances joyeufes & propos d'exultation continuez parmi les hoquets & derniers fumeaux :

Ainfi la mort le delivre
Plein de joye & nous d'ennuy,
Lui raffafié de vivre
Et nous affamés de lui.

EPITAPHE

DE M. D'AUBIGNÉ OCTOGENAIRE.

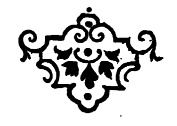
Paffant, arrefte & voy que tout fe paffe,
Que le naiftre eft au mourir engagé,
Puifqu'icy gift en un corps tant aagé
Une vertu plus toft morte que laffe.



Vers funebres

DE TH. A. D'AUBI-
gné Gentil-homme
Xantongois.

SUR LA MORT D'ESTIENNE
Jodelle Parisien Prince des Poëtes Tragiques.



A Paris
Par Lucas Breyer Libraire tenant sa boutique
au second pillier de la grand salle du Palais.
1574
Avec Privilege.



Tu as ce me ſemble grand tort,
Aubigné, de pleurer Jodelle,
Ta plainte eſt ſi docte & ſi belle
Qu'elle faict oublier ſa mort.

VOLUSIEN.





Vers funebres

DE TH. A. D'AUBIGNÉ

SUR LA MORT D'ESTIENNE

Jodelle Parisien Prince des Poëtes Tragiques.

ODE.

Trottez Iambes estoffez
De creve-cœur & d'amertume,
Faictes regorger à ma plume
Les motz qui vous ont eschauffez :
Esclatez ma juste querelle,
Ridez vostre face d'horreur,
Pleurez de fureur la fureur,
Et de vers le vers de Jodelle.

Mon ode ensanglante tes doitz
Des plaies de ta chevelure,

Grave en ta face ceste injure,
Qu'on la lize de tous endroitz :
Que ta juste forcenerie
Contraigne forcener de pleurs
De tes zoïliques moqueurs
La zoïlique moquerie.

Ce papier soit le porte-fais
Qui patira de ta colere ;
Fais lui porter la folle enchere
Des folles plaintes que je fais :
Et si la douleur te surmonte,
La douleur me surmonte aussi,
Je te laisseray le soucy
De racompter ce que je conte.

Chante donc, Chetive, comment
C'est de la perte de la France,
De la gloire de l'ignorance,
Qu'est conceu mon juste tourment :
Je me plains de voir l'avarice
Regner en ce siecle tortu,
Je me plains de voir la vertu
Foulee aux pieds du cruel vice.

Si le docte n'est artizan,
Il meurt pauvre avec sa doctrine,
Ou s'il ne scait feindre la mine
Et le masque d'un courtizan :
On mesprise l'homme de guerre,
Le scavoir nous est ennemy,
On fische le coude endormy
Sur l'or qu'on a caché en terre.

Le peuple n'orne sa victoire
De lierres ny de lauriers :
Le peuple ne marque sa gloire
Ny des letrez ny des guerriers :
Heureux celuy seul qui peult faire
Sa course sans l'aide d'autruy ;
Heureux celuy seul aujourd'huy
Qui ne scait rien, sinon se taire !

Siecle malheureux & maudit,
Où Mammon pour seul Dieu s'adore :
Siecle plus miserable encore
Cent mille fois que je n'ay dit :
La noblesse demeure serve
Soubz le populaire ennobly ;
Noz services sont en oubly :
Les pourceaux enseignent Minerve.

Jodelle est mort de pauvreté ;
La pauvreté a eu puissance
Sur la richesse de la France ;
O Dieux, quelz traictz de cruauté !
Le Ciel avoit mis en Jodelle
Un esprit tout autre qu'humain ;
La France lui nia le pain,
Tant elle fut mere cruelle.

La Mort pleura de son tourment,
Luy faisant office de mere,
Et pour l'oster de sa misere
Luy ravit le corps seulement :
L'esprit aux ombres plutoniques
Se faict de l'Enfer adorer,

Le faict pasmer, le faict pleurer
Au son de ses plaintes tragiques.

La Mort a desbandé ses yeux,
Quoyque les poëtes vueillent dire,
Puisqu'elle a si bien sceu eslire
Tout ce que nous avions de mieux :
O mortz, n'ayez donc plus d'envie,
Ayant avec vous nostre honneur,
De revenir en la douleur
D'une si detestable vie!

Amys, ne pleurons plus le sort
De ceux qui ne sont plus en estre;
Nostre vie commence à estre
Mille fois pire que la mort :
La mort ne sçauroit estre pire;
Mourons, nous serons immortelz,
Et noz escriptz nous feront telz
Que nostre siecle voudra dire.

Je ne fonde pas ma douleur
Sur la mort de ce grand Jodelle,
Car si je me complaignois d'elle,
Je serois marry de son heur,
Mais que ceux que la perte touche,
Desja ingratz ont oublié
Celuy qui avoit deslié
Tant de filetz dedans leur bouche.

Si on reproche la grandeur
A Jodelle, & qu'il fut trop grave,
Puisque l'esprit estoit si brave,
Pouvoit il avoir autre cœur?

Quelque abatu de conſcience
Euſt deguiſé ce qu'il ſçavoit,
Mais Jodelle ne le pouvoit
Avaler d'un poltron ſilence.

Cela ne debvoit point oſter
Aux doctes eſpritz de la France
La pitoiable ſouvenance
De celuy qu'ils debvoient chanter :
Si peu jamais ne debvoit faire
Le moindre de tous commencer,
Mais j'ay mieux aymé m'avancer,
Pour garder quelqu'un de ſe taire.

Lors que les petiotz enfans
Crient au tombeau de leur pere,
Ceſte douleur eſt plus amere
Que le deſeſpoir des plus grandz,
Bien qu'ils ne logent dans leur cœur
Un ſi grand amas de triſteſſe :
Peult eſtre que ma petiteſſe
Servira de telle couleur.

Va, mon Ode, pour reſveiller
Du dormir quelque docte ouvrage,
Le triſte effroy de ton orage
Les gardera de ſommeiller :
Abreuve de pleurs l'Univers,
Fay ſaigner ta juſte querelle,
Que mes vers vivent par Jodelle,
Jodelle vivra par mes vers.

SONNETS.

Quand Jodelle arriva souflant encor sa peine,
Le front plein de sueur des restes de la mort,
Quand dis-je, il eut attaint l'Acherontide bord,
Attendant le bateau, il reprint son haleine.
Il trouva l'Acheron plus plaisant que la Seine,
L'Enfer plus que Paris : aussi l'air de ce port,
Quoy qu'il fust plus obscur, ne luy puoit si fort
Que luy faisoit ça haut une vie incertaine.
Le Passager le prend au creux de son bateau,
Et Jodelle estonné disoit en passant l'eau :
Pourroy-je me noyer, qu'encor un coup je meure,
Pour proffiter autant à mon second trespas
Que j'ay fait au premier; mais il ne pouvoit pas
Augmenter son bonheur pour changer de demeure.

Au saillir du batteau où l'ame se desole
D'un usurier transi, d'un Epicurien
Pleurans leur bien passé, Jodelle n'ayant rien
Regretté à Paris fit une capriole :
Mais s'il estoit joyeux, plus le fut la carole
De tous ceux qui avoient en leur temps ancien
Espanché les thresors de l'antre Thespien,
Du Canope incognu jusques à l'autre Pole.
Tous les Rois qui avoient favorisé les vers
Environnoient son front de mille rameaux vers,
De mirthe, [de] ciprés, de lierre, & d'esrable,
Heureux qui le pouvoit couronner de ses doits!
Voyez donc comme il est honoré des grands Rois :
Il n'eust osé vivant aprocher de leur table.

Jodelle errant aux bors de la rive cruelle,
Tresoriere de l'or & de l'heur des François,
Se plaint qu'il a esté la gloire de noz Rois,
Et que noz Rois n'ont peu cognoistre leur Jodelle.
L'Enfer creux retentit de sa juste querelle,
Tous blasment nostre France & d'une mesme voix
Les mirthes ombrageux, rives, rochers & bois
Blasonnent nostre temps d'une injure nouvelle.
Ils oyent attentifs que Jodelle discourt,
Comment il est mort pauvre, & comment à la court
On cache la vertu pour estaler le vice :
Il est mort pauvre, ayant enrichi l'Univers
De ce qu'il possedoit : Jodelle mit aux vers
Sa richesse, son cueur, son or, son avarice.

Riche est-il mort, mais quoy? où est ceste richesse?
Qui en est heritier? J'ay peur qu'avecques luy
Son tresor se pourrit, je ne voy aujourd'huy
Aucun qui le possede, aucun qui le caresse :
L'un en tient un lopin, dont il bave sans cesse,
L'autre en tient un cayer enfermé dans l'estuy,
Un autre à qui l'argent ne feroit tant d'ennuy,
Le vent à beaux testons pour mettre sur la presse.
Pauvres vers orphelins, vostre pere eut grand tort,
Ne vous laissant au moins nourrir aprés sa mort
A quelque bon tuteur, mais quand bien je regarde,
Il vouloit que son temps & le vostre fust un,
Pource qu'il ne voyoit autour de luy aucun
Qui meritast l'honneur d'une si chere garde.

Il y a quinze jours que je te mauzolise,
Jodelle, j'ay pincé la plume de trois doits,
Je l'ai prinse cent fois, & remise cent fois,
Autant de fois failly que de fois je l'ay prise.
Je ne puis voir comment ma faute je desguise,
Jamais pour un subject ma plume je n'avois
Importuné ainsi : mais quoy? Je ne pouvois
Choisir de tes vertus celle que plus je prise.
J'eusse bien dit comment tu avois honoré
La France en luy donnant le cothurne doré
Que la Grece gardoit plus cher que ses deux yeux :
J'eusse bien dit encor ce qui rend immortelle
Ta vie aprés ta mort, mais je n'ay peu, Jodelle,
Pour louer ta fureur estre assez furieux.

Les corps qui sont nés de terre
S'eternizent par la pierre :
Mais les celestes espriz
S'eternizent par escriz.

AUBIGNÉ.



LA CREATION

[Poëme inédit, publié d'après le manuscrit original de la collection Tronchin. Mss. d'Aubigné, T. X, f° 1]



LA

CREATION

CHANT PREMIER.

DE L'ETERNITÉ ET PUISSANCE DE DIEU.

Quoyque le tems chenu d'un ſuperbe pouvoir
Semble bien trionpher de tout ce q'on peut voir,
Et que l'home, Seigneur de la terre & de l'onde,
Soyt reduyt par ſa faux en la foſſe profonde,
Bref que tout ſoyt ſubmis à la rigueur du temps
Comme dominateur, toutesfoys je pretens
Monſtrer, ſoyt par les Cieux & leur grand exercice,
Soyt par les deux flambeaux, du monde la-conduyte
Auſſi par l'air ſutil eſpars en chacun lieu,
Et par ce monde rond, planté ferme au milieu
Avec cent mille corps, qui ſans qu'aucun moyſſonne,
Sont nouris des preſans que la terre leur donne :

Surtout voyant le cœur de l'home estre affecté
D'un naturel instingt à une pieté,
Qu'il est un Souverain, un Dieu lequel preside
Sur tout, et qui d'un frain droyturier ce tout guyde.
Que si quelque corps est par le fier temps dompté,
Cela provient de luy & de sa volonté,
Tellement qu'il convient soubz son pouvoir supresme
Que toute chose ploye avecques le temps mesme.
Ce grand & puissant Dieu duquel parler j'entens
C'est cetuy là qui est, c'est l'Eternel sans temps,
Et lequel par le tems, d'une gloyre admirable
Monstre qu'aprés le temps son estre est perdurable.
Tel donc est l'Eternel du tems rongeart dompteur,
Duquel je veux chanter l'excellance & hauteur,
Les merveilleux effectz telz qu'il les faict paroystre,
Tant en ce Ciel voulté comme en ce val terrestre.

Divine Muse, vien espendre dessus moy
Tes graces & faveurs, & me donne de quoy
Exalter par mes vers & par ces miens cantiques
De ce grand Dieu des Dieux les actes magnificques.
Mays quoy, dira quelq'un, c'est beaucoup entrepris,
Tes cordes sonnent bas & l'œuvre est de grand pris:
Quiquonques l'entreprend, atendu sa hautesse,
Qu'il soyt doncques semblable à David en sagesse.
A mon vouloir qu'il fust ainsi que tu le diz,
Toutesfoys comme on voyt és orgues des petiz
Tuyaulx desquelz le son n'est pourtant inutille,
J'en peux dire de mesme au reguard de mon stille,
Lequel quoy qu'il soyt bas & mene peu de bruyt,
J'espere neanmoins qu'il fera quelque fruyt:
Joint que le tout Puissant qui mes sens ayguillonne
Est le mouvement seul de ma volonté bonne.

C'est ce qui m'enhardist en cela que je fais,
M'asseure de ne point sucomber soubz le faix.
Son secours me sera plus pront à le bien dire
Que je ne rendré preste à ce faire ma lire.
Debout, reveille toy, ma lire, & commençon
En ton armonieux ceste miene chanson,
Faison la resonner toute autre en melodie,
Car c'est au Dieu vivant auquel je la dedie!
C'est à ce Dieu duquel les actes merveilleux
Dignes de tout honneur se monstrent à nos yeux,
Ce Dieu duquel l'esprit pleinement nous informe
Qu'il est le Createur en matrice & en forme,
Que tout ce qui s'est veu & qu'on voyt aujourd'huy,
La cause efficiente & finalle est en luy,
Que toutes choses sont, soyt en forme & sustence,
Comme elles residoyent en sa seule puissance.
C'est ce Dieu qui a seu creer & metre à point
Ce qui au par avent en estre n'estoit point,
De rien faire un subject, d'une chose estant vuide
Et sans forme en tirer une chose solide,
D'une chose estant vacque & sans nul sentiment
Creer & faire un estre avecques mouvement,
D'une chose confuse & du tout inutille
Seu le tout disposer d'une ordre tant gentille:
Ce Dieu qui sans conseil, sans moyen, ni secours
Fist le Ciel & l'enclos d'iceluy en six jours,
A son mendement seul, car la parolle dicte,
Ce qui est receut lors essence aussi subite,
Lors & au tems prefix qu'il avoyt resolu
Et selon le protraict en soy mesme voulu,
Monstrant là un pouvoir glorieux & insigne
Et lequel à bon droyt est de l'ouvrier bien digne.
Que cela ne soyt vray, l'oeil sans estonnement
Peut-il bien contenpler ce large firmament

Semé & enrichi de mainte estoylle belle,
Voyr la lune en son plain & le decours d'icelle,
Voir aussi du soleil l'aler & le retour,
Borne de l'an fuyart, des saysons & du jour,
Peut-il (dis je) les voir, sans juger en courage
Qu'il y a un principe, auteur d'un tel ouvrage?
Si mesmes on reguarde aux mouvemens divers
De ces celestes corps entourans l'Univers,
Haut & clair on entant combien cest exercite
Raconte en tout endroyt la gloyre qu'il merite.
S'il est ainsi que l'air se puisse transpercer
Par le vol de l'oyseau, d'autre part balancer
La terre en iceluy, masse pesante & large,
Qui le faict subsister soubz si pesante charge?
Quel est ce naturel en l'home qui l'induyt
A recongnoystre Dieu? Quel objeсt le conduyt
A croire que du Ciel il ayt pris origine
Sans se persuader une essence divine?
S'est il jamays congneu aucune region
Qui se soyt seu passer d'une religion?
L'insullayre eslongné, voyre des plus sauvages
Ne se sont point trouvez sans genie ou images.
Qui presse l'idollatre, ores qu'il soyt hautain,
Faire homage à l'image, œuvre estant de sa main?
N'est ce à la verité une force divine
Qui sur l'afection naturelle domine?
Joint qu'il ne peut souffrir qu'il luy soyt imputé
D'estre sans sentimant d'une Divinité,
Ce qui demonstre bien l'humaine creature
Avoir un Dieu en elle inprimé de nature.
Bien qu'elle & ces haux Cieux merveilleux & luysans
Soyent aux homes tesmoins trop plus que suffisans,
Il s'est, luy liberal & d'amour non petite,
Manifesté à eux par sa parolle escripte

En laquelle on aprend à le congnoitre mieux.
On y voyt d'autre part qu'il se presante à eux
Asiduellement, affin qu'en asseurence
Sur luy on se repoze en toute obeissence :
Là dedans on y voyt aussi comme ce Dieu
Est d'essence infinie en tous lieux & sans lieu,
Que tous les Cieux des Cieux avecques cete terre
Ne le sauroyent comprendre & moins tenir en serre :
Que c'est le Dieu, le fort, impassible, immortel,
Juste, inconprehensible. Outre plus il est tel
En soy, qu'il n'a nul corps ou semblable figure
Pour le represanter comme une creature,
Laquelle a forme & corps mais bien diversement,
Car le vent furieux, le feu, chaut element,
Legers ont corps ayré : l'eau, element humide
Et froid est faict d'un corps trensperceant & liquide :
L'home, image de Dieu, oyseaux volans en l'air,
Tous animaux aussi, ont un corps faict de chair :
L'Ange, l'ame de l'home & Diables miserables,
Comme ce sont espriz, ont corps à eux semblables.
Dieu seul reste sans corps, mesmement c'est celuy
Qui ne peut endurer division en luy.
Infini comme il est, cete nature est telle
De ne pouvoir souffrir division en elle :
Or qu'il soyt veritable en ce que nous dison
Dieu estre de nature infini, avison
De n'imaginer chose en nostre intelligence
De charnel au reguard de la divine essence ;
Pour la rendre espenduë en quelque [illegible]
Contenant un' espace infinie où ce [illegible]
Infini se contint, or il est necessaire
Que deux infiniz soyent, sy cela se [illegible]
L'un contenant en soy & l'autre cont[illegible]
Que Dieu se puisse enclore ou estre [illegible]

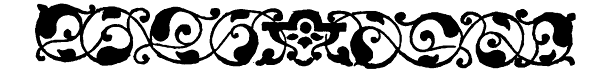
En quelque eſpace & lieu, tant grand ſauroyt il eſtre,
Rien moins qui peut enclore un qui comprend tout eſtre.
Ce que je dis n'empeſche aucunement que Dieu
Ne face ſa demeure en quelque certain lieu,
Ainſi qu'il le peut faire en ſes eſleus par grace,
Vrays temples d'iceluy quand foy leurs cœurs enbraſſe.
Autre choſe eſt de Dieu, conſiderans ſes faictz,
Sa grandeur, ſa vertu, dont on voyt tant d'effectz
Merveilleux & hautains dont à pene du moindre
Le foyble ſens humain n'eſt capable d'atteindre.
La terre, mer & Cieux de ſa Divinité
Sont remplis & n'y a lieu de vacuité,
Qui plus eſt, on y voyt quelle eſt ſa providence
Et des points excellans de ſa beneficence.
Tel qu'il eſtoit jadis, tel il eſt orendroyt :
Il n'eſt point en un lieu plus qu'en un autre endroyt,
Il eſt tout en tous lieux, en meſme eſtat & ſorte,
Sans que mutation aucune le tranſporte :
Et d'autant qu'il n'eſt pas poſſible à nos eſprits
Le dire tel qu'il eſt, en ſoy meſme compris,
La grandeur nous contraint le declarer par choſes
Leſquelles ſont de luy, & non en luy encloſes.
Comme cil qui diroyt ceſte terre qui eſt
En toute eſpace & lieu où la terre aparoyſt
Se monſtre en quelque endroyt de plus grande eſtenduë
Qu'en l'autre, ce qu'on juge ayſement par la veuë.
Une iſle ne peut eſtre en forme ny grandeur
Comme toute la terre eſparſe en ſa rondeur;
L'humeur vital à tous general ſe remontre,
Foyble dedans un corps, fort en l'autre il ſe monſtre.
L'oeyl general du monde autour du jour eſpend
Sa lumiere par tout, mays comme elle deſpend
D'iceluy, la clarté en ſon corps plus abonde
Qu'elle ne ſauroyt eſtre en nulle part du monde.

L'air lequel est de soy inpalpable & leger
Se peut en petit lieu enclore & se renger,
Encores que du tout la terre il environne
Et qu'à tous animaulx loy de respirer donne :
Ce qui demonstre bien un corps estre en son tout
Plus grand & en partie estre moindre en beaucoup.
Mays o Dieu! tu es tout & partout en toy mesme,
Seul tu es en la terre & seul au Ciel supresme!
Or luy comme eternel, ranpli de magesté
Avecques la parolle en tous tems a esté;
Elle estoyt dedans luy eternelle & divine
Dont tout ce qui se voyt a pris son origine.
Combien que cela soyt, il ne faut toutesfoys
L'imaginer semblable à nostre humaine voyx,
Laquelle ains que d'avoir ses effectz est formee
Au cerveau, puys aprés en l'esprit imprimee :
Et lors le jugement prononce & met avent
Sa conception prise en luy au par avent,
Afin que ses dessaings il puisse faire entendre
Par le son de la voix qu'on oyt par l'air s'ependre.
Rien moins que cela soyt en ce Dieu souverain,
En luy, esprit qu'il est, n'a teste, bras ni main,
Non plus de langue & bouche & autant peu d'aureille,
Ni parolle qui soyt à la nostre pareille :
Et en cela deffaults sont signes evidans
Que Dieu n'a pas besoign de tous ces accidans.
Mays quoy! peult il penser en son intelligence
Chose aucune où le tout consiste en sa presance?
Peut il avoir un cœur poussé d'aff[illegible]
Peut il avoir l'esprit saysy de pa[illegible]
Peut il se declarer avecq' une vo[illegible]
Nous l'oyons retentir de la bouche [illegible]
Toutes ces actions, telles propriet[illegible]
Ne luy conviennent point, non plus [illegible]

De le juger avoir parolle en luy mentale,
Ou qu'elle ſoyt eſcrite, ou comme on dict, vocale.
Cela eſt trop abſurde & ne peut avoir lieu
Au reguard de l'eſſence eternelle de Dieu,
Et quand ce mot parolle eſt leu en l'Eſcripture,
La cauſe eſt en nos ſens groſſiers de leur nature
De rechercher en Dieu aucun parler charnel.
Rien moins il n'eſt en luy autre qu'eſſenciel,
Incongneu de nous tous juſques au tems & heure
Que nous poſſederons l'eternelle demeure.
En attendant ce jour & heure, fayſon mieux :
Adorons le d'eſprit ſans eſtre curieux
De ſavoir quel il eſt, aprenans ſoubz ſilence
Poſſeder nos eſprits avecques patience.
Car cil qui taſche entrer au dedans des profonds
Secrez de l'Eternel, qui n'ont rives ni fonds,
Reſſemble le poylier qui bat la poylerie,
Qui martelant ſans ceſſe, au grand bruyt perd l'ouye :
Ou comme l'hydropicque alteré qui ne prend
Playſir qu'à boyre bien, va tousjours enpirent
Plus il cuyde eſtancher la ſoyf qui tant l'opreſſe :
Le boyre cauſe en luy plus grande ſaychereſſe.
Ainſi cil qui s'enquiert trop curieuſement
Et plus qu'il n'apartient, y perd l'entendement :
Plus il y eſt entré & plus il s'en enqueſte,
Plus d'alteration ſon eſprit il moleſte.
Celuy qui taſcheroyt de mettre Maine à ſec,
Outre Sarte & le Loyr qui ſe joignent avec
Y vouluſt faire entrer le grand fleuve de Loyre,
Un tel entreprenant n'eſt il pas fol notoyre?
Comme il eſt à bon droyt, ainſi eſt il de ceux
Qui guidez d'un eſprit leger & curieux,
S'enquierent où eſtoit la divine prudence,
Ains que la terre & Cieux fuſſent en evidence.

O que c'eſt grand' ſageſſe à l'home de pouvoir
Et vouloir ignorer ce qu'il ne faut ſavoir !
O combien eſt heureux celuy qui ſe contente
De ce que l'Eſprit Saint par eſcript luy preſente !





CHANT SECOND.

DE LA CREATION DE LA LUMIERE ET DE L'AIR.

Du Souverain chanté la grandeur par mes vers,
Ores je veux toucher de ce grand Univers
Et la creation des choſes qui ont eſtre :
Comment, à quelle fin tant de corps il fiſt naiſtre.
Or comme il ſoyt un Dieu à nul autre pareil,
Et qu'il euſt de tout temps preveu en ſon conſeil
Ceſte creation, luy de vertu ſupreſme
Crea ceſt Univers pour l'amour de ſoy meſme.
Pour l'amour donc de ſoy il crea les haux Cieux,
L'home & tout animal vivant en ces bas lieux,
Le Levant, le Ponnant & l'un & l'autre Pole,
Pour demonſtrer en eux l'effect de ſa parole,
Pour monſtrer la grandeur de ſa Divinité,
Pour monſtrer qu'il eſt Dieu rempli de mageſté,
Pour monſtrer qu'en luy ſeul conſiſte toute choſe
Et que dedans ſon ſein toute eſtre eſtoyt encloſe.
De faict, que pouvoit il en ce caos avoir
D'excellant qui le deuſt aucunemant mouvoir,
Veu qu'il ne s'y trouvoyt que tenebres epeſſes,
Au lieu de la matiere à creer tant d'eſpeces?

Ce tout fut donc de Dieu basti & façonné,
Voyre selon le temps qu'il avoyt ordonné,
Il le fist voyre tel à ce que nul n'ignore
Que le but & la fin tend à ce qu'on l'honore.
Or luy qui prevoyt tout fist son œuvre au parfaict
Sans qu'il y manquast rien, ains que l'homme fust faict,
Pour luy estre logis & à ce qu'il ne pense
Avoyr en rien aydé à faire quelque essence,
Car l'homme de nature audacieux & fier
Eust ozé dire ainsi pour se glorifier :
Je suys premier creé pour estre faict un ayde
A creer l'Univers, bien que Dieu y preside.
Combien qu'il soyt de soy d'esprit ingenieux,
Prompt, imaginatif, d'un soign laborieux
A rechercher les ars avecques diligence,
L'office de creer ne gist en sa puissance.
Tant bien apris soyt il, en savoir nonpareil,
Sa force ne s'estant à faire un tout seul poil;
Il est pour cest effect, quoy qu'il soyt trés abille,
En tout art & science impotent & debile.
Que peut l'home bastir & faire dextrement,
S'il n'a quelque subject avecques instrument?
Un paintre ne sauroyt sans un crayon protraire,
Ou matiere qui soyt propice pour ce faire.
Quoy que le menusier bon ouvrier sache bien
Bastir quelque beau lict, sans boys il ne peut rien,
Et lorsque le subject defaut, le meilleur maistre
Au reguard de son art inutille on voyt estre.
Mesmes souventefoys on voyt comme il ne peut
Le dessain entrepris acomplir quand il veut,
Temongnage asseuré & qui demonstre comme
L'office de creer ne consiste dans l'homme.
Ce point là gist en Dieu qui seul a le pouvoir
De donner à tous corps le soufle & le mouvoir,

Tout ainſi qu'il eſt Dieu & la vie eternelle,
De luy depend toute eſtre & entretien d'icelle.
D'autre part quand on vient à mediter en ſoy .
Ce monde & ſon enclos pareillement, de quoy
Tout eſt & comment faict, ſur quel plant & modelle
L'edifice fut pris, certes la choſe eſt telle
Que ſoudain elle eſmeut tous nos ſens & le cœur
Pour dire & confeſſer q'un Dieu en eſt auteur,
Auſſi que l'œuvre eſt tel & de telle nature
Qu'il eſt digne d'un Dieu, non d'une creature.
Meſmes ſy on aviſe à l'ordre maintenu,
En cela pour certain l'ouvrier eſt recongneu
Puiſſant & ſouverain, ayant faict la lumiere
Mere de jugement & d'ordre la premiere :
Non ſans occaſion telle je la maintien,
Veu qu'on ne peut jouyr ſans elle d'aucun bien.
Où les tenebres ſont & la lumiere encloze,
L'oil ne ſauroyt au vray dicerner quelque choſe,
Tout luy eſt interdict, tout plaiſir eſcarté;
Sans eſtre prevenu de lumiere & clarté,
Quelque choſe que puiſſe un excellant orfeuvre,
Où la lumiere ceſſe auſſi ceſſe ſon œuvre.
Ainſi cete lumiere à bon droyt l'ornement
Et la grande beauté du large firmament,
Dieu qui ſavoyt combien elle eſtoyt neceſſayre,
Avent que rien creer, il la voulut bien faire.
Premiere elle fut faicte & le ſoleil aprés,
Ce que l'Eternité eſtablit tout exprés
A cauſe que tout homme ayſement atribuë
La force aux inſtrumens qui au ſeul Dieu eſt deuë.
Ce vice eſt aparent, voyre au plus groſſier oeyl,
D'enclore la puiſſance & force en ce ſoleil,
De tout iluminer comme cauſe premiere
Et principal objeẞ de toute la lumiere,

Que la terre s'echauffe en ſentant ſes chaleurs,
Faict l'erbe verdoyer, eſpanouir les fleurs,
Faict produire les fruytz, les cuiſt & aſeſonne,
Que tout eſt infertille où ſa chaleur ne donne :
Somme ces inſencez font le ſoleil auteur
Des biens que rend la terre, & non le Createur,
Lequel comme il ſoyt Dieu auquel tout eſt notoyre
Seut prevenir ce mal pour maintenir ſa gloyre.
Car premier, il crea l'arbre avecques ſon fruyt,
Semblablement l'arbage & la plante il conſtruit,
Leurs fleurs, feilles & fruytz avecques vie & eſtre,
Avent que le ſoleil fiſt ſes rayons paroyſtre :
Non pas meſme creé, en cela on peut voir
Que c'eſt le tout Puiſſant qui ſeul a le pouvoir
D'iluminer la terre & la faire produyre,
Sans que deſſus icelle un ſoleil vienne luyre.
Non que je veille dire ou nier qu'il n'ayt heu
De ceſte Eternité pour acroyſt la vertu
D'eclarer ces bas lieux, & ſa chaleur utille
Pour eſchaufer la terre & la rendre fertille :
Auſſi que ſes rayons ne rendent l'air plus pur,
Le tems clair & ſerain plus plaiſant que l'obſcur,
Que luy faiſant ſes tours par la zone celeſte,
L'an, les ſayſons, les mois il ne nous manifeſte.
Cela eſt trés certain, mays de croire autrement
Que ce ſoyt rien de luy autre q'un inſtrument
Eſtabli pour ce faire, on feroyt grand outrage
A Dieu duquel il eſt comme la vive image
Laquelle chacun jour ſe preſante à nos yeux,
Afin qu'en le voyant nos ſens contemplent mieux
Combien eſt grand l'ouvrier qui ſeut tirer de l'onde
Et d'un obſcur manoyr la lumiere du monde,
Pour laquelle creer tout auſſi toſt qu'il heut
Dict : Que lumiere ſoyt, *promptement elle fut*

Sa majesté alors d'icelle s'environne :
Ce faict, il la benist voyant qu'elle estoyt bonne.
Comme ceste lumiere heust son entier effect
Du soir & du matin le premier jour fut faict,
Et Dieu appella jour cette clarté tant belle,
L'obscurité contrayre au jour nuyct il apelle.
L'air, corps de la clarté, necessayre element
A tous pour respirer fut faict semblablement.
Quant à son naturel il est chaut & humide
Pour estre entre le feu & l'ocean liquide.
En cest ayr espendu on voyt plusieurs effectz
Qui sont par le moyen des sept planetes faictz,
Et du vent froyt & sec, comme l'eclair, l'orage,
La gresle, les frimatz, les pluyes & la nege :
Parce que le cæleste alanbic de soy chaut
Tire de la grand'mer maintes vapeurs en hault ;
Alors le vent s'y mesle, & comme le temps porte,
Saillent en la nuee en l'une & l'autre sorte.
Tout ainsi que tu voys comme d'un mesme laict
Les caillés, le fourmage & le beure se faict,
Ou que d'un mesme sucre on voyt l'apoticayre
Un liquide sirop ou des penides faire :
Bien que d'une main mesme & suget ils soyent faictz,
Different neantmoins tant en formes qu'effectz ;
Sy tu cherche la cause, il est aysé à dire
Le temps, le mouvement & la façon de cuyre.
De là vient notenment cete diversité :
Aussi quand le soleil remplit d'humidité
Par sa chaleur de l'air la region moyenne,
Le vent allors y entre & de sa froyde halene
Caille le tout ensemble, & de cela se faict
Nege, gresle, frimatz, comme le temps permet.
Puys la nuee estant pesante de sa charge,
Agittee du vent, en terre se descharge.

Auſſi ſemblablement de la fouldre ou eſclair :
L'impreſſion s'en faict en ce lumineux air.
De l'inflamation d'un eſprit ou fumee,
De quoy ſe faict un feu ſortant de la nuee.
C'eſt la raiſon pour quoy ce qui peut reſiſter
Pour ſa grand' dureté, on le voyt moleſter
De l'eclatente fouldre, alors que Dieu la lance
De ſon bras indigné d'une juſte vengence.
Auſſi que quelques foys, voyre & le plus ſouvent,
On la voyt preceder ou ſuyvre du fort vent
Qui faict que ce qui doyt eſtre touché d'icelle
Tombe bas, ou du corps tout eſbranlé chancelle.
Outre de ce grand Dieu la puiſſance on peut voir
Creant tous elemans par ce qu'il ſeut pourvoir
A les unir ſi bien que la choſe contrayre
En nature eſt à l'autre entretien neceſſayre,
Et où leur naturel eſt eſlongné d'acord,
Tant y a qu'on les voyt rengés ſans nul diſcord,
Eſtans du tout Puiſſant reduys & mis en ſorte
Que diferans d'effectz, l'un l'autre ayde & comporte.
Meſmes l'excés de l'un ſert ordinayrement
Pour eſtre à ſon contraire un vray temperemment,
Et le mal que l'excés violant pouroyt faire
Se convertiſt en bien voyre par ſon contrayre.
Le froyt ne peut ſans chaut, ſec ſans humidité,
Quoy qu'ilz ſoyent diferans en tout de qualité.
Le chaut pouroyt ſans froid corrompre la nature,
L'humide ſans le ſec n'eſt rien que pouriture.
Le froyt guaſte les nerfs s'il n'eſtoyt temperé
Du chaut, & l'humide eſt par le ſec alteré
Pour coriger le reume où nature eſt encline
Quand l'humeur billieux dedans le corps domine.
Ores que les uns ſoyent aux autres oppoſez,
Cependant on les voyt ſans eſtre diviſez

Ensemble compatir en mesme lieu sans estre
En rien endommagez du propre de leur estre.
Que cela ne soyt vray, on voyt le chaut & froyt
Estre avecques humide & sec en ung endroyt;
Du feu, de l'air, de l'eau se trouvent dedans terre,
Outre dedans son ventre elle conçoyt la pierre,
Luy donne acroyssement d'autant que c'est son os
En laquelle il se trouve avoir un feu enclos
Qui n'estant tiré d'elle, o secret admirable!
Ce feu, quoy qu'il soyt feu, n'èst à rien dommageable,
Mays tiré de son lieu, cela qu'il conservoyt
Entier auparavent consommer on luy voyt.
Il se trouve de l'eau és puys, creux & fonteines
Que la terre y transmet par ses sources & veines.
Qu'il y ayt en la terre un ayr humide & chaut,
Les exallations qui s'elevent en haut
Par la force du clair & chaut souleil font preuve
Que l'air semblablement en la terre se treuve.
Quand nous considerons & voyons un chacun
De ces quatre elemans divers reduyz à un,
Sans que l'eau face au feu son ennemi la guerre,
Que l'air subtil & chaut n'ofence point la terre,
N'est ce un faict merveilleux & de quoy s'estonner
Et digne de celuy qui les seut ordonner,
Et si bien q'un chacun publiquement confesse
Que Dieu est en ses faictz d'admirable sagesse?





CHANT TIERS.

DE L'ESTENDUE DU CIEL, SEPARATION DES EAUX.

La lumiere estant faicte, il voulut des Cieux haulx
L'estenduë creer, & separer les eaux
Qui soubz icelle estoyent des eaux au dessus d'elle.
Dieu dit Que cela soyt *& la chose fut telle.*
Dieu donc fist l'estenduë & Ciel il l'appella.
Or sa toute puyssance on peut remarquer là
Plus qu'en nul autre lieu, aussi par excellance
La parolle le dict siege de sa puissance.
Lors du soir & matin fut faict le jour second,
Puys Dieu dist: Que les eaux qui desoubz ce Ciel sont
Se rengent en un lieu & que le sec paroisse.
A cete voix soudain l'amas des [illegible]
Le sec lors aparut, savoir est les mons [illegible]
Les colines, les prez, les plenes & [illegible]
La riviere & la mer du sec estant [illegible]
Du soir & du matin fut la tierce [illegible]
Cela faict, il voulut le sec terre [illegible]
Et des eaux l'assemblee il l'appella [illegible]
Mer du tout [illegible]
Et en ses actions [illegible]

Qui vouldroyt enplement de cete large mer
Les effectz merveilleux deduyre & exprimer
Et les corps monſtrueux & autres qu'elle enfante,
Je croys que n'y a langue au monde ſuffiſante.
Or comme elle ſoyt mere & ſource de toute eau
Et que toute eau s'y renge ainſi qu'en un vaiſſeau,
Comment ſe faict cela que d'une groſſe pierre
Elle donne de l'eau pour abreuver la terre?
De qui prend la fontaine un mouvement & cours
Dont procedent tant d'eaux qu'elle rend tous les jours?
Outre plus qui lui faict comme ſource premiere
Engendrer le ruiſſeau qui cauſe la riviere,
La riviere le fleuve, & le fleuve en la mer
D'un cours impetueux tomber & s'abiſmer,
Laquelle toutesfois, quand bien toute eau y entre,
N'a jamais d'un ſeul point enflé ſon large ventre,
Non plus forcé le lieu qui luy eſt pour areſt
Donné du Souverain depuys que le monde eſt,
S'eſtant toujours tenuë au dedans de ſa rive
Soyt d'arene ou de roc priſonniere & captive?
Et ores que ſes flotz grands & impetueux
Heurtent contre ſes bords ſimplement areneux,
Meſmes quand ſa fureur de ſubmerger menace
Ceſte terre, on la voyt conſiſter en ſa place.
Qui faict que cela ſoit? La parolle de Dieu
A dict : Que toutes eaux demeurent en leur lieu.
Luy puiſſant en parolle & du tout inmuable
Il veut que ſon areſt demeure irevocable.
Sy on entre aux effectz differans qu'ont les eaux
Selon leurs qualitez, argumans tous nouveaux
Se viennent preſanter avecques des merveilles
Où l'Immortel faict voir ſes vertuz non pareilles.
Quand d'un ordre incongneu tu voys d'un meſme lieu
Sortir une froyde eau, l'autre chaude que feu,

Une non seulement par sa chaleur cuysante,
Mays d'elle on aperçoyt sortir la flame ardente,
Une dont la vertu ses ruisseaux au sortir
L'argille molle faict en pierre convertir,
Une qui se congelle en sel, manne trés bonne,
Pour autant qu'à tout vivre un bon goust elle donne,
Une qui vaguabonde ores croyst, puys decroyst,
Et comme va la lune en mesme estat elle est,
Une dont le limon & desbord de son onde
Sert de gresse à la terre & la rend trés feconde,
Une qui sent le souffre ou l'alun ou l'ayrain,
Une bonne à uzer, l'autre qui ne vaut rien,
Une ayant l'eau fort claire en son fond & rivage,
Une estant limoneuse, en ses bords force herbage,
Une qui au printems s'enfle & l'esté avec
Ores que les torens d'alentours soyent à sec,
Par contrayre en l'autonne & l'iver tousjours besse,
Quoy que plusieurs torens tombent dedans sans cesse,
Une qui en ses bords paisiblement se tient
Et là maint bon poysson se nourist & maintient,
Une à nourir poysson n'est nulement encline,
Une par trop s'enplir gaste tout & ravine.
Le Sodomite lac un bitume gommeux
Produyt : semblablement il croyst en plusieurs lieux.
D'une fontaine on voyt outre son eau courente
A gros bouilons sortir une poix trés puente,
Or si en poursuyvant nous venons à parler
De l'abisme profond, & ce qui faict aller
Par un departement les eaux en terre, comme
Le foye faict le sang dans les veines de l'homme,
Comme est ce que la mer qui les donne & produyt
A seu faire & percer leur canal & conduyt,
L'un large, l'autre estroyt, qui incite la Dive
Jetter à gros bouilons une eau tant excessive?

Qui pouce le ruiſſeau de Varains à courir
Troys heures ſans ceſſer & par troys ſe tarir?
Qui cauſe l'Ocean d'eſlever ſans orage
Ses ondes au milieu & baſſes au rivage?
Or ſi de telz effectz & ſecrez merveilleux
Je t'enquiers pour ſavoir l'entiere rayſon d'eux,
Pour m'en voyr reſolu, je crain bien une choſe,
Que je face de toy une methamorphoze :
Savoir eſt un poyſon, non de corps toutesfoys,
Mays bien que tu perdras la parolle & la voix,
Pour autant que je ſens nos eſpritz trop debilles,
Cauſe qui rend ſouvent muetz les plus habilles.
S'il quelques foys avient que te prene un deſir
De viſiter les prez par eſbat & plaiſir,
Careſſant tes diſcours, ſi cela (dis je) arive
Que tes pas ſoyent dreſſez joygnant l'herbeuſe rive
De quelque fleuve grand, marche un petit tout beau,
Conquerant à toy meſme & di : qui pouce l'eau,
Qui la tire du ſein de ceſte large terre,
Quelle cauſe l'eſmeut à courir ſi grand erre?
D'autre part conſidere où eſt ce celier grand
Auquel tant d'eau s'aſemble & qui tant d'eaux nous rend,
Sans jamays s'epuiſer, quoy que tousjours il tire
De ſes profonds vaiſſeaux autant d'eaux qu'on deſire.
Cela bien medité, conſidere au ſurplus
Veu que jà par le temps de cinq mil ans ou plus
Loyre, Maine & le Touet courans aval ſans ceſſe
N'ont ilz eſté reduyz à quelque ſeichereſſe,
Ou que le lieu auquel leur eaux ſe vont renger
N'eſt par le laps du tems plain juſqu'à regorger :
Note auſſi d'autre part, quoy qu'il hume & engoulle,
Pour ceſte quantité ſes bords il ne refoulle.
Outre conſiderons les grands biens & treſors
Qu'on peut prendre & tirer de ſon large & grand corps,

Seulement en un point pour nourir la perſonne,
Quelz preſans & quelz metz eſt ce qu'elle [nous] donne.
Contenplon d'autre part quelles commoditez
Ceſte nature humaine en ſes neceſſitez
Reçoyt par chacun jour au moyen du commerce
Q'un traficqueur marchant deſſus ſon dos exerce :
Meſmes que tout pays, tant habondant ſoyt il,
Ne peut qu'en quelque choſe il ne ſoyt infertil.
Pour à ce ſupleer, une affection renge
L'habitant faire voyle en quelque terre eſtrange.
De laquelle aſſeuré qu'en ce qui leur deffault
Il trouvera remede autant que luy en fault,
Faict ſingler ſes vaiſſeaux ſur l'onde & là il tire
Sans crainte pour avoir la choſe qu'il deſire.
Auſſi ſouventeſoys on a veu ariver
Par l'injure du tems entierement priver
De tout grain un pays, lors au travers de l'onde
Pluſieurs cherchent les lieux où plus de grain habonde,
Et ceux là qui n'avoyent par la calamité
Autre eſpoir que ſe voir à telle extremité
D'eſtre en bien peu de tems acablez de famine,
De toutes pars leur vient des grains par la marine.
Bref le monde ſans eau conſiſter ne ſauroyt,
Et ſans ceſt elemant tout eſtre periroyt.
D'eau s'empaſte le pain, outre elle eſt propre à boyre,
Entretien de ce corps ſingullier & notoyre.
La terre d'humeur vuide à cauſe des chaleurs
Ou du vent froyt & ſec, les herbages & fleurs
Flaytriſſent ſur le pié, toute verdure eſt paſle
Sans pouvoir profiter à cauſe du grand haſle.
Que ſi la pluye vient ſur elles degouter
En tems & en ſayſon, on les voyt profiter,
Cauſe un acroyſſement & les fruytz aſſaiſonne,
Eſmeut la terre ronde aux biens qu'elle nous donne.

Outre plus le coural dont on orne le col
Et bon medicament en mer croyſt tendre & mol,
Autant ployable qu'eſt un petit jetton d'arbre
Qui ſurpris de l'air prend un corps dur comme marbre.
Si d'un chien enragé quelq'un ſe trouve mords,
L'eau de mer luy eſt propre en s'y baignant le corps.
Par art l'eau de la mer en douce eſt convertie
Dont au beſoign la ſoif de l'home eſt amortie.
De noſtre temps on a ce qui au par avent
N'eſtoyt congneu, congneu pour faire voylle au vent
Et du grand Ocean fendre l'ecumeuſe onde,
Deſcouvert maints treſors, trouvé un nouveau monde.
Concluſion : les eaux faictes du Dieu des Dieux
Sont une ocaſion de grands biens en tous lieux,
D'icelles en partie on y aperçoyt comme
L'Eternel ſeut pourvoir de ce qu'il faut à l'homme.





CHANT QUATRIESME.

DE LA TERRE ET DES PIERRES.

Tout ainſi que des eaux les effectz merveilleux
J'ay cideſſus chanté, le ſemblable je veux
Faire de cete terre & des biens qu'elle ameine
D'un aſſidu travail pour la nature humaine,
Monſtrer que ſi l'eau eſt un benefice heureux
Aux humains, beaucoup plus la terre eſt envers eux
Nourice favorable & qui de ſa mamelle
Les ſoulle, & loge auſſi comme enfans iſſuz d'elle.
Le meſmes elle faict envers tous animaux
Ranpens deſſus ſa face és plaines, monts & vaux,
Car ſelon que l'eſpece & diverſe nature
Deſire l'alimant, elle y trouve paſture,
En ſorte qu'il n'y a creature qui n'ayt
Senti du Souverain la faveur à [illegible]
Leur preparant la terre, ayant [illegible]
De les entretenir comme mere & [illegible]
Au centre de ce rond & hautain [illegible]
L'Ouvrier de tout ſeut bien aſſoir ceſt [illegible]
Qui reſſemble à le voir jardins qui [illegible]
Ou qui entre les bras de [illegible]

En ce superbe ouvrage apert le doy de Dieu
Pour le voir balencer justement au milieu
Du Ciel & sans apuy, qui plus est en son estre
Fixe & sans se mouvoir à dextre n'à senestre.
Quand je viens à penser comme sur l'air ou l'eau
Peut ferme consister un si pesant fardeau,
Tant plus je peust avoir quelque raison conceuë
De ferme en cest endroyt, & moyns j'y trouve issuë.
Lors comme le pillote & bien expert nocher
Cherchant nouvelle terre, aperçoyt le rocher
Ou quelques bancs couvers en l'incongneu rivage
Faict ourse à l'autre part craignant faire naufrage,
Ainsi en delaissant ce que je ne puys pas
Bien comprendre, atendu l'excellence du cas,
Je demeure là court en disant à moy mesme.
Combien sont merveilleux les faitz du Dieu supresme,
Combien est le bras fort qui soutient un tel faix!
En elevant mes yeux au Ciel j'entre aux effectz
Produyz par cete terre, aussi à sa largesse,
Mere & source à bon droyt de toute la richesse,
Car de son abondence arive un entretien
Tel que tous animaux n'ont faute d'aucun bien.
Que si sa face est veuë à l'homme favorable,
Le dedans n'est pas moins envers luy profitable;
Que si le dessus donne habondence de fruitz,
De ses entrailles sort l'or & l'argent produytz
Et plusieurs mineraux, mesmes dans sa poytrine
Toute pierre de pris naist & prend origine.
C'est à la verité tant dedans que dehors
Un grenier fournisseur de tous biens pour le corps,
Qui ne se diminuë encore que tout estre
Se jete en iceluy affin de s'y repaistre.
Or la necessité nous faict apercevoir
Quelles commoditez on en peut recepvoir :

Encores qu'elle ſoyt froyde & ſeche, elle engendre
En ſon ſein caverneux la pierre dure & tendre
D'un limon plus terreſtre & trouble en ſon endroyt,
Que non pas aquatique, & neantmoins le froyt
Vehement l'endurcit qui tient plus de l'humide
Que non pas de la terre en ſoy ſeche & aride.
Ce limon endurci poucé à l'air faict lors
Que d'un humeur pierreux la pierre prend un corps
Dont aucunes on voyt obſtines & peſantes
Creer d'humeur viſqueux d'autres qui ſont luyſantes,
Prenans luſtre d'une eau fort pure, & la chaleur
Du ſoleil leur depart le luſtre & la couleur.
La terre donc de ſoy les concoyt & enfante,
Du chaut & froyt provient la cauſe efficiente.
Quoy que la pierre ſoyt dure de qualité
Par ſa creation d'extreſme ſiccité,
Et qu'à faute d'humeur elle ſoyt infertille,
Ce nonobſtant elle eſt aux hommes trés utille.
Car comme il ſoyt ſoubmis dés ſa nativité
Et donné comme en proye à la calamité,
Pour bien ſe garentir du mal qui luy faict guerre
Au tems injurieux, il uſe de la pierre
De laquelle il baſtit mayſons, villes & fors
Pour luy eſtre retraicte encontre les effors
Qui pouroyent ſurvenir, comme il ſayt qu'à toute heure
Il avient : joint auſſi qu'il y faict ſa demeure.
La meule briſe grain eſt de piere, & un bien
Neceſſayre à la vie & propre à l'entretien
D'icelle, car eſtant ſoyt de vent ou riviere
Eſmuë, rend le grain en farine legere,
Dequoy le pain eſt faict, nourriſſon & ſuport
De ceſte vie humaine & qui rend l'homme fort,
Suject d'un petit corps, mays ayant une grace
Qu'en benediction tout alimant ſurpaſſe.

De l'eau on voyt ſortir du gros & dur rocher,
De quoy l'homme en tout temps peut ſa ſoif eſtancher.
Il n'eſt pas juſqu'au feu au corps humain propice
Que la pierre n'en donne avecques artifice.
Davantage d'un roc une claire huylle ſort
Chaude de qualité & d'odeur aſſez fort.
Pour les nerfs refroidiz elle eſt grandement bonne
Car ſon naturel chaut une chaleur leur donne.
La pierre au lieu de boys meſmes eſt à beaucoup
Utille à faire feu, au forgeron ſur tout,
D'autant que ſa chaleur rend le fer mol & tendre
Plus que charbon qui ſoyt, & mieux ſe laiſſe eſtendre.
Le ſuperbe palais & le royal manoir
Sont du marbre luyſant, ſoyt de blanc ou ſoyt noir
Baſtiz, l'enphiteatre auſſi on voyt conſtruyre
Et ſes arcs enrichiz d'un jaſpe ou de prophire.
De pierres & caillouz deſſoubz au feu ſe faict
Par art ingenieux le voyre clair & net.
Il s'en baſtit maint vaze excellant en ouvrage,
Le miroyr qui au vif deſmonſtre le viſage.
L'azur, l'orpin, la craye & ſemblables couleurs
Par la varieté de certaines chaleurs
Et exalations qui leur divers taint donne,
La terre les conçoyt, nouriſt & aſſaiſonne :
Et combien qu'elle ſoyt d'un corps fort tenebreux,
Tant y a qu'il ſe trouve en ſon eſtomac creux
La pierre q'un chacun repute precieuze,
Dont l'aſpec nayf rend la perſonne joyeuſe
Voyant une eau tant belle, un taint ſi gracieux
Qui tire l'homme à ſoy pour contenter ſes yeux,
Car de les contempler peu ſouvent il ſe laſſe,
Tant il trouve ce taint remply de bonne grace.
Ainſi comme la vierge en la fleur de ſes ans
De ſa rare beauté ravit eſprit & ſens

Du jouvenceau peu fin, tant plus il la regarde
Et plus il prend plaisir en sa grace mignarde.
Le gage de la foy au mariage pris
C'est l'aneau, auquel est une pierre de pris,
De la feme reçeu en signe & temongnage
De ne point violler les loix de mariage.
Le royal diadesme & des Ducs les chapeaux
Dignes sont enrichiz de pierres & joyaux.
On voyt aussi combien femmes sont curieuzes
De parer leurs beautez de pierres precieuzes.
Nature a des effectz merveilleux & divers
Qui sont jusqu'à presant aux homes fort couvers
Es pierres mesmement, car l'une a une chose,
L'autre directement contre icelle s'opose.
Est il homme qui puisse au vray bien proposer
La cause qui les faict l'une à l'autre oposer,
Ny moins bien declarer les vertuz naturelles
Et secrez merveilleux enclos dedans icelles?
Une pierre est utile & propre à guerison
Qui broyee sur bronze est mortelle poyson.
Une de sa nature est poyson trés mortelle,
Une autre prise en poudre est la cure d'icelle.
N'est ce point un secret merveilleux & bien grand
Q'une pierre dans l'eau mise, le feu s'y prend?
Aucontrayre sy tost qu'elle est d'huylle tout oincte,
Quoy qu'elle flanbe fort, est aussi tost estaincte.
Une jettee au feu brule soudeinnement,
L'autre y peut consister sans aucun detrim
En l'autre on aperçoyt d'une vertu secret
Tirer le fer à soy, l'autre qui le rejette.
Par la pierre de touche on peut à l'aise voir
Le fin d'or ou d'argent & ce qu'il peut vall
Tant du vray que du faux elle est le certai
Et l'orfeuvre doubteux a [illegible] elle refuge.

De rendre la raiſon de ces effectz divers,
Qui en ſayt le pourquoy? L'auteur de l'Univers
Seul le ſayt & congnoyſt, cependant ſachon comme
Les pierres ſont de Dieu & pour ſervir à l'homme.
Au ventre obſcur & creux de cete terre ſont
Engendrez tous metaux dont les artiſans font
D'ouvrage infini nombre, eſtranges d'artifice,
Et comme le requert l'home pour ſon ſervice.
D'elemantayre humeur tout mineral eſt faict,
Et comme il eſt plus pur d'autant plus eſt parfaict,
Et que la quantité & qualité des choſes
Sont en proportions eguallement encloſes,
Puys le chaut qui ſurvient les cuyſt par ſon ardeur
Et le froyt les congelle avecques ſa froydeur
Et ſelon que leur mere acorde à leur eſſence,
Tant plus le mineral y croyſt en habondence.
Entre tous mineraux l'or eſt le plus exquis
Qui d'excés exceſſif eſt des homes requis,
Et combien que par luy on change tout à l'aiſe,
La convoytiſe rend la bonne œuvre en mauvayſe.
L'argent, mineral clair, tient le lieu aprés l'or,
Non pas moins recherché pour en faire treſor,
Bien moindre quant au pois, toutesfoys neceſſayre,
D'autant qu'il eſt de l'or le changeur ordinayre.
D'argent l'orfeuvre expert baſtit pluſieurs vaiſſeaux,
Semblablement de l'or chaines, carquans, joyaux
Qui d'induſtrie & d'art ſi richement façonne
Que le ſubject n'eſt rien au pris de la beſongne.
L'or & l'argent ſont bons & creez du grand Dieu
Pour le ſervice humain, mais le mal eſt qu'au lieu
D'en uzer comme il faut on ſe rend d'eux eſclave,
Et forcé, plus que n'eſt la beſte qu'on entrave.
L'home trop deſireux du periſſable argent
Se vend à qui plus donne & faict voylle à tout vent.



CHANT CINQUIESME.

DES ARBRES, PLANTES, HERBES ET CE QUI EN DEPEND.

L'Ocean retiré en ſes profonds vayſſeaux,
La terre s'aparut pour limites des eaux,
N'ayant deſſous ſa face autre taint ni painture
Fors celle qui luy fut aquiſe de nature.
Neantmoins peu aprés Dieu qui ſe delectoyt
En l'œuvre de ſes mains vit que cela eſtoyt
Bon, diſt : Qu'elle ayt en ſoy de produire puiſſance
Arbres, herbes, verdure, ayans fruyt & ſemence.
A ce commendemant la terre ſans areſt
Faict ſortir de ſon ſein l'ombrageuſe foreſt,
Tout arbre portant fruyt, plantes, herbes, verdure
Avecques leur ſemence en eux ſelon nature,
Au reguard de l'eſpece en nombre merveilleux
Et autant de ſujez aparans à nos yeux,
N'ayant meſmes effectz, ne de forme pareille,
De troncs, de fleurs & fruytz, moins encores de feille.
Tout ainſi que tu voys pluſieurs enfans conceuz
Et faictz d'un meſme ſang, d'un meſme ventre iſſuz
Suceant un meſme [*laict*] *de leur unique mere,*
Ce nonobſtant chacun en naturel differe.

Le semblable se voyt : aucuns ayment les vaux,
L'un desire la plaine, un autre les mons haulz,
Aucun le terroir gras, un le desire aride,
Un autre temperé, l'autre froyt & humide.
Le pays chaut aucuns desirent, non le froyt,
D'autres ne peuvent pas vivre hors certain endroyt.
Vers en tout temps les uns, les autres en autonne
Perdent leurs vers cheveux que le printems leur donne.
Plusieurs se trouvent bas sur un large & gros tronc,
Aucuns cherchent la veuë & droyz plantez q'un jonc,
Non touffuz autrement q'un peu de chevelure
Nee pour paremant plus que pour couverture.
Il y en [a] aussi de nature touffuz
Et leur branchage long en un rond non confus :
Soubz leur ombre souvent Zephyr bruyt & sonne
Qui au lassé passant le frais & repos donne.
D'une espineuse rame aucuns semblent armés
Contre le nuysant broust des troupeaux affamez.
Un qui de pié en cap est couvert par nature
D'un branchage en un rond tiré d'ordre & mesure,
Chose non moins plaisante à l'oeil que quand tu voys
Le poyl blond de la vierge espars en tous endroys,
De son corps droyt q'un pin qui ondoyant l'enserre
Jusques au demy pié aprochant de la terre.
Un qui au lieu de branche a le fellage long
D'ombrage gracieux partant du cœur du [illegible]
Ayant ce naturel que tant plus on le for[illegible]
Plus il resiste au faix, mesmes il se renfor[illegible]
Certes pour le reguard de leur acoustrement
Leur mere s'est portee envers eux sagement,
Prevoyant les dangers que le tems plein d'in[illegible]
Leur pouroyt aporter tant par chaut que froy[illegible]
Ainsi que notre corps n'ai[illegible] *glaçon*
Ou trop aspre chaleur, [illegible]

Sur cela elle donne aux uns l'ecorce tendre,
Aux autres une epesse & propre à leur deffendre.
Comme le naturel des arbres est divers,
Tel leur fellage aussi, pource qu'aucuns sont vers
En tout tems, sans tomber ; l'autre chacune annee
Au choir change son vert en couleur basanee.
De forme tout ainsi, car l'un est espineux,
Un comme un jont picquant, l'autre rond & nerveux,
Un large & dur en main, l'autre epés, l'autre large,
L'autre grand à merveille & faict conme une targe.
Un l'a petit & dur qui se ronpt au plier,
L'autre long & poly, fort doux au manier ;
Un menu retranché vient en rameaux s'etendre,
L'autre sans se picquer à peine se peut prendre.
S'ilz different en feille, autant est il du fruyt,
Car toute espece en soy son propre fruyt produyt
Et peu souvent voyt on qu'en goust, couleur & forme
On puisse voir l'un d'eux estre à l'autre conforme.
Plusieurs d'eux ont le fruyt vestu de simple peau,
Plusieurs l'ont fort epesse, autres sont en noyau,
Plusieurs ont le noyau dedans eux dur & ferme,
Les autres ont pepins où consiste leur germe.
Arbres on voyt parez en tout temps de leurs fleurs
Avecques doubles fruytz, differans en couleurs.
L'un vert pour n'estre pas asaisonné encore,
L'autre doré par cil qui talonne l'Aurore.
Aucuns ont cocque & peau où le fruyt est enclos,
Un l'a dans une canne ou pour mieux dire un os.
Aucuns ont peau aride, un l'a sur tous poygnante,
Mieux peau d'un herisson que de fruyt d'une plante.
Un a outre sa cocque un habit gros & roux,
Plusieurs ont un poyl ras, au maniment fort doux ;
Beaucoup se sont armez d'ecaille forte & dure,
Autres de grains serrez ensemble par mesure.

Sur la feille d'aucuns la rouzee du Ciel
S'asiet & se congelle en un corps doux que miel
Que le medecin sage assez souvent ordonne
Pour mieux chasser le mal qui presse la personne.
Le naturel d'un arbre est tel qu'il ne produyt
Quant il vivroyt cent ans, qu'une seule foys fruyt
Lequel, quand il seroyt en l'arbre qui le donne
Plusieurs ans & saysons, jamais ne s'assaysonne.
D'un arbre peu touffu & qui a le tronc creux
S'engendre un certain vin au palais amoureux :
Tiré frays de son lieu, mays guardé quelque espace
Toute chose aygre au goust en aygreur il surpasse.
Leurs fruiz semblablement en couleur sont divers,
Car les uns sont dorez, les autres blancs ou vers,
L'un rouge, l'autre roux ou couvert de floree
Laquelle au manier est de peu de duree.
De forme & de façon aucuns sont platz & ronds,
Beaucoup sont faictz petitz, quelques grandement longs,
Les uns en tous sens ronds, autres tienent l'ovalle
Et plusieurs la rondeur non en tous sens egalle.
Le semblable est au goust, car tous l'ont diferant,
Pource qu'aucuns l'ont doux & odoriferant,
Plusieurs sans grand odeur sont d'une saveur bonne,
Les autres ont un suc qui tout le goust leur donne.
D'autres, quoy que le suc soyt petit dedans eux,
Leur chair est delicate & d'un goust amoureux;
Aucuns ont le suc froyt, l'autre [illegible] de chair rude,
Aucuns semblent bien beaux, [illegible] [illegible]critude.
Aucuns s'ilz ne sont molz sont [illegible]
De quelque autre on ne peut [illegible]
Un suc d'aucuns on tire & [illegible]
Que l'home au lieu du vin [illegible]
En plusieurs lieux un [illegible]
Qui en quelque [illegible]

Ce qu'on voit en Damas où la Perſicque eſt telle
Que c'eſt une poyſon à l'home trés mortelle.
Un arbre pour tout fruyt produyt un gros noyau
A merveilles rempli d'un cothon blanc & beau.
D'un autre une noix ſort d'une groſſeur eſtrange
De laquelle la chair en un clair laict ſe change.
Aucuns, ſoyt de nature ou d'une ſiccité,
Portent fruitz qu'on dict clouz aſpres en qualité.
Une petite noix certain arbre nous donne
Tant en pouldre qu'en huylle utille à la perſonne.
Contre le mal nuyſant de la belle Cipris
Un arbre eſt fort utille en decoction pris.
Un autre infructueux nous fourniſt d'une eſcorce
D'un odeur ſingullier, d'un bon gouſt avec force.
De ce nombre tant grand il s'en voyt l'un d'entr'eux
Duquel le tronc recent eſt d'odeur gracieux.
Un porte meſme nom, de ſenteur non eſgale,
Qui n'eſt moyns eſtimé en pouldre cordialle.
Certain arbre eſt ſi hault & brancheu tellement
Que cent hommes ſoubz luy s'onbragent ayſement,
Qui de ſon naturel le camphre gommeux donne
En ſa blancheur luiſant & d'une ſanteur bonne.
La melere, arbre fort, produyt un excrement
Qu'on appelle boulet, bon en medicament,
Propre pour le cerveau, les ſens auſſi il purge
Et pour l'humeur viſqueux on a vers luy refuge.
Un profitable fruyt croyſt d'un arbre petit
Qui vert pris au repas donne à l'home apetit,
Mays outre d'iceluy on tire & ſe diſtille
Avecques artifice une claire & bonne huylle.
Aucuns ne portent fruyt, neantmoins ſont gommeux,
Les uns ont faculté de produyre les deux.
L'ancens, le benjouin, ſtyrax, terebentine,
L'adragant, l'arabic, maſtic, poix & rezine

Des arbres ſont produyz, non ſans utillité,
Dont bien ſouvent l'home uze en ſa neceſſité.
D'aucuns la ſenteur eſt fort facheuſe & puante,
Des autres au contrayre agreable & plaiſante.
Rien de l'arbre il ne ſort qui ſoyt à rejecter,
Car juſques au fellage il peut mort profiter :
Mis en tas à pourir, les ſcillons on en greſſe,
Eſchauffez, lors des grains ilz donnent à largeſſe.
Nul ne ſauroyt des fruitz dire ce qui en eſt,
Non plus nombrer tout corps qui d'iceux ſe repaiſt[1]

. . . .

. . . .

L'home vray heritier de tout ce qu'on peut voir
Luy eſtre neceſſaire en ce large manoir,
De l'arbre il ſayt baſtir pour ſon bien maint ouvrage
Soyt mayſons, ſoyt vaiſſeaux propres à ſon uſage.
Outre cela on voyt l'eſquif long tiré d'eux
Dont le navire eſt faict prompt & aventureux,
Qui animé du vent lors qu'és voyles il entre,
Faict ceſte mer terrible eſcumer ſoubz ſon ventre.
Somme toute, il n'y a és arbres tant ſoyt peu
Qui ne ſoyt pour ſervir, ne fuſt qu'à faire feu
Propre à cuyre tout vivre & contre la froydure
Ennemye des nerfz tendres de leur nature,
Sur tout à la vieilleſſe où la challeur defaut
Pour n'avoir plus en elle un ſang bouillant & chaut :
Bref l'home ne ſauroyt conſiſter, car ſa vie
Sans feu ſeroyt à maux infiniz aſervie.

---

1. Les deux vers ſuivants ont été effacés, de même qu'une ébauche de correction ; le tout eſt illiſible à travers les ratures.



CHANT SIXIESME.

DES PLANTES ET HERBES ET DE LEURS QUALITEZ.

De la plante & de l'erbe ores il me convient
Declarer par mon chant le bien qui en revient,
Leurs vertueux effectz & le commun uzage
Soyt de la domestique ou qu'elle soyt sauvage.
Sy l'argument est beau, plus il est copieux,
Car cent mile sugetz se presantent aux yeux
D'effectz & qualitez fort differens en somme,
Creez de l'Eternel au service de l'homme :
Car encores qu'il soyt sain de corps & bien né,
Parce qu'il est mortel, Nature a ordonné
Qu'il fust pour ce reguard subject à medecine.
Au simple il a recours soyt de feille ou racine.
D'un petit arbrisseau contemptible à nos yeux
Naist & voyt on couler le baulme precieux :
D'un petit plant le vin, liqueur tant celebree,
Sort, dont le plaisant goust le cœur humain recree.
Outre ce friant goust, ceste noble liqueur,
Vray soustien de la vie & entretien du coeur,
Engendre un sang bien pur, le cerveau mondifie,
Donne courage à l'home & ses sens vivifie.

D'une canne aquatique un ſuc naiſt entre tous
Agreable & begnin pour autant qu'il eſt doux :
D'iceluy maint ouvrage excellant on voyt faire,
Simple pour la ſanté de l'home neceſſaire;
Un foyble & petit plant des grapes il produyt
En nombre coppieux, és quelles pend ſon fruyt
Qui ſont petiz grains noirs, ridez, d'un chaut extreſme,
D'un gouſt brulant en bouche, en l'eſtomac de meſme.
Sur un pié tendre & foyble aucunes plantes ſont,
Ayant felage large & le branchage long
Qui rempans ſur la terre ou montez ſur les treilles,
L'un aporte long fruyt, l'autre gros à merveilles.
D'iceux en general on en peut ſans danger,
Soyt qu'ilz ſoyent cruz ou cuiz, modeſtement manger.
Leurs graines, bien que ſoyent d'une froydeur inſigne,
D'icelles bien ſouvent on uze en medecine,
Pour la maſſe du ſang, le cerveau & le coeur
Purger de tout collere & flegmatique humeur.
Le felage d'un plant petit qui porte gouſſes
Comme un croyſſant eſt bon & ſes actions douces.
Certaine graine croyſt dedans un petit plant
Duquel la feille picque, outre il porte du gland :
Une rouge couleur de ceſte graine eſt faicte
Non moindre que le pourpre & de beauté parfaicte.
D'une plante commune il ſe cueille une fleur
D'une ſenteur fort douce & plaiſante en couleur,
Simple utille en pluſieurs medicamens qu'on donne
A l'home indiſpozé, l'eau de ſanteur fort bonne.
D'une plante ayant feille eſpeſſe en demy rond,
Longue & verte en tout temps & dentelee au long,
Des feilles il en ſort certaine amere gomme
Rouſſe & fraille, fort propre à l'eſtomac de l'homme.
De ces plantes il ſort un bon nombre de fleurs
D'un odeur ſingullier & rares en couleurs.



CHANT SIXIESME.

DES PLANTES ET HERBES ET DE LEURS QUALITEZ.

De la plante & de l'erbe ores il me convient
Declarer par mon chant le bien qui en revient,
Leurs vertueux effectz & le commun uzage
Soyt de la domesticque ou qu'elle soyt sauvage.
Sy l'argument est beau, plus il est copieux,
Car cent mile sugetz se presantent aux yeux
D'effectz & qualitez fort differens en somme,
Creez de l'Eternel au service de l'homme :
Car encores qu'il soyt sain de corps & bien né,
Parce qu'il est mortel, Nature a ordonné
Qu'il fust pour ce reguard subject à medecine.
Au simple il a recours soyt de feille ou racine.
D'un petit arbrisseau contemptible à nos yeux
Naist & voyt on couler le baulme precieux :
D'un petit plant le vin, liqueur tant celebree,
Sort, dont le plaisant goust le cœur humain recree.
Outre ce friant goust, ceste noble liqueur,
Vray soustien de la vie & entretien du coeur,
Engendre un sang bien pur, le cerveau mondifie,
Donne courage à l'home & ses sens vivifie.

D'une canne aquatique un ſuc naiſt entre tous
Agreable & begnin pour autant qu'il eſt doux :
D'iceluy maint ouvrage excellant on voyt faire,
Simple pour la ſanté de l'home neceſſaire;
Un foyble & petit plant des grapes il produyt
En nombre coppieux, és quelles pend ſon fruyt
Qui ſont petiz grains noirs, ridez, d'un chaut extreſme,
D'un gouſt brulant en bouche, en l'eſtomac de meſme.
Sur un pié tendre & foyble aucunes plantes ſont,
Ayant ſelage large & le branchage long
Qui rempans ſur la terre ou montez ſur les treilles,
L'un aporte long fruyt, l'autre gros à merveilles.
D'iceux en general on en peut ſans danger,
Soyt qu'ilz ſoyent cruz ou cuiz, modeſtement manger.
Leurs graines, bien que ſoyent d'une froydeur inſigne,
D'icelles bien ſouvent on uze en medecine,
Pour la maſſe du ſang, le cerveau & le coeur
Purger de tout collere & flegmatique humeur.
Le ſelage d'un plant petit qui porte gouſſes
Comme un croyſſant eſt bon & ſes actions douces.
Certaine graine croyſt dedans un petit plant
Duquel la feille picque, outre il porte du gland :
Une rouge couleur de ceſte graine eſt faicte
Non moindre que le pourpre & de beauté parfaicte.
D'une plante commune il ſe cueille une fleur
D'une ſenteur fort douce & plaiſante en couleur,
Simple utille en pluſieurs medicamens qu'on donne
A l'home indiſpozé, l'eau de ſanteur fort bonne.
D'une plante ayant feille eſpeſſe en demy rond,
Longue & verte en tout temps & dentelee au long,
Des feilles il en ſort certaine amere gomme
Rouſſe & fraille, fort propre à l'eſtomac de l'homme.
De ces plantes il ſort un bon nombre de fleurs
D'un odeur ſingullier & rares en couleurs,

Aucunes non és fleurs, mays bien en la racine
Qui saichee au temps chaut est d'odeur trés begnine.
Soubz deux petitz plants sont un nombre de mestiers
Urgens, & ce qui sort d'eux l'home volontiers
Faict le premier habit qui son corps envelope :
Eux avecques le vent font voguer la chalope.
De vouloir rechercher chacun simple herbageux
Cete carriere est longue où entrer je ne veux.
Je quite cest honneur au docte Mathiolle,
Car le nombre me faict perdre cœur & parolle ;
Seulement pour donner gloyre à Dieu de ses faitz
Et lustre à mon ouvrage, il me faut les effectz
Des simples plus exquis dicter & les merveilles
Qu'on voyt soyt en leurs fleurs, grains, racines & feilles.
Qui sauroyt contempler les larges champs couvers
Et tappissez d'un nombre infini d'epiz vers
Uniz en leur hauteur, sans joye, quand l'aleine
D'un Zephire à plaisir ondoyans les pourmene?
Lors que le grand flambeau celeste vient forcer
Cete terre au primptems pour son germe avencer,
Et bastir d'un vert guay l'unie & large pree
Et de tant belles fleurs richement diapree,
Qui semble, tapissee ainsi de tant de fleurs,
Un relief emaillé de dix mille couleurs,
Je ne sauroys penser que l'oeyl humain le voye
Sans que le cœur ne soyt esmeu de quelque joye.
Ores que de ses fleurs le taint soyt tout divers,
Leurs fruytz semblablement soyent jaunes, blans ou vers,
Ou quelque autre couleur, cela ne part au reste
Que d'un mesme soleil, d'une mesme eau celeste.
Venons à leurs effaictz & voyons le secours
Que l'home peut avoir de l'herbe chacun jours,
Mesmes les animaux dont la part la plus grande
Font d'herbes & des grains ordinayre viande.

La vigueur de ce corps ne ſauroyt conſiſter
A pene un jour, ſi faim vient à le moleſter :
Dun tel mal le remede eſt au pain qui a force
Non ſeulle à le nourir, mays ſa force il renforce.
Le pain ſe faict de blé que l'herbe nous produyt,
Et là Dieu ſe congnoyſt quand d'un ſy abject fruyt
Et corps inanimé il anime noſtre ame
Qui autrement ſeroyt en peu deſſoubz la lame.
Davantage au pays auquel le blé deffaut,
Comme aux lieux où l'home eſt tout baſanné de chaut,
La terre leur produyt & donne une racine
Qui ſeichee au ſoleil ſe reduyt en farine
De quoy leur pain ſe faict, aſſez bon à menger
Et propre à leur uzage en ce qu'il eſt leger,
D'autant que le climat mal ayſemant endure
Un eſtomac repeu de groſſe nouriture :
Et combien que ce pain leur ſoyt utille au corps,
L'herbe eſt de ſoy maligne à cil qui n'en met hors
Un ſuc aſpre & mordant que s'il n'eſt tiré d'elle,
Son effect eſt toujours comme poyſon mortelle.
O combien admirable eſt le ſecret de Dieu
Qui ſayt la vie & mort enclore en meſme lieu,
Qui en meſme ſuject, l'entretien de la vie
Peut renger & celuy duquel elle eſt ravie!
La terre outre le blé aporte pluſieurs grains
Creez pareillement pour eſtre aux corps humains
Un vivre nouriſſant & propre à leur uzage :
D'aucuns ilz font du pain, des autres du potage.
Pluſieurs medicamens d'iceux auſſi ſont faictz
Pour avoir de nature en eux divers effectz :
Par leurs decoctions ſouvent le mal ſe ceſſe,
Apliquez ſur douleur chaſſent auſſi l'opreſſe.
Un fruyt d'un petit plant eſt d'un gouſt odorant,
Rouge auſſi de couleur q'un printems meur nous rend,

A cela propre en luy que ſa ſemence il porte
Sur ſoy, non au dedans : bien peu ſont de la ſorte.
Aucune herbe ſe trouve amere juſqu'au bout
Qui l'apetit perdu faict recouvrir du tout :
D'icelle on faict du vin dont la force conſomme
Tout colericque humeur en l'eſtoumac de l'homme.
Un petit ongnon roux diſpozé par coſtons
Tout ainſi comme un pin ayant feleiges longs,
Troys rouges fillamens de ſa fleur on voyt naiſtre
Dont toutesfoys le taint eſt jaulne de ſon eſtre.
Tout herbage ayant laict que la terre ſouſtient,
Hors le nombre de cinq, venimeux on le tient :
Des cinq on peut uzer, les autres ſont en ſomme
D'un ſuc pernicieux pour le reguard de l'homme.
Aucunes herbes ſont manifeſte poyſon,
Autres, ayant effect d'en donner, gueriſon.
Quel effect merveilleux eſt ce quant à nature
De deux herbes qu'on voyt pareilles en ſtructure,
De tiges, feilles, fleurs ſe reſſembler ſy bien
Que l'une à l'autre n'eſt diſſemblable de rien,
Fors un peu en hauteur, l'une eſt mortelle peſte,
L'autre ſon anthidote & cure manifeſte!
Tout poyſon ſe peut bien manier ſeurement,
Mays l'herbe de Maïlherne on ne peut autrement
Du bout du doyt touſcher qu'eſcarre ne ſoyt faicte
Au menbre, tant elle eſt de ſa nature infecte.
Manger l'hironque verte enpoyſonne le corps,
Qui cuite ſous la brayſe ou bien boullie, eſt lors
Pure de tout venin : ſa decoction miſe
Avec certain poyſſon luy ſert de ſauce exquiſe.
Une racine d'herbe on cueille l'an troys foys
Faicte par petiz neudz de longueur de troys doys :
Lorſque ſa feille eſt ſeiche, elle eſt mure & propice
A mettre en confiture & bonne à faire eſpice.

Au pays de Sugguir aſpre & tout montueux,
Une racine croyſt en nombre copieux
Qu'on aporte en Aleps : elle eſt en medecine
Excelante en bonté & ſur toutes begnine.
Entre tous les effectz que la terre produyt
Un grand & merveilleux ſe voyt en quelque fruyt,
Lequel en terre enclos ſe concoyt ſans ſemence,
Sans fillets, ſans racine, ains de ſa ſeule eſſence.
D'autres ſemblablement de la terre on peut voir
Sans ſemence ſortir, & ſans racine avoir
Non autre qu'une bulbe au pié qui les ſuſtente :
De l'un on peut manger, l'autre poyſon nuyſante.
L'alanbic convertiſt les feilles de pluſieurs
En liquide & claire eau : pareillement les fleurs
Des unes on en faict auſſi de la conſerve,
Affin que de ce corps la ſanté ſe preſerve.
Beaucoup d'erbes de gouſt ſont bonnes à menger :
Aucunes le gros ſang elles peuvent purger,
L'une pour rafreſchir le foye eſt propre & bonne,
L'une eſt aperitive, l'autre cauſe le ſomne.
Des graines & racine & des feilles & fleurs
L'apotiquayre en uze encontre les douleurs
Et toute maladie à la ſanté contraire,
Par juillepz, par ſiropz & huylles qu'il ſayt faire.
Somme cete terre eſt un magaſin de biens
Dont l'Eternel ſongneux entretient tous les ſiens,
Mere qu'elle eſt begnine, elle donne & entaſſe
Tous biens aux animaux ſans que jamays ſe laſſe.





CHANT SEPTIESME.

DES LUMINAYRES ET DE LEURS ACTIONS.

Quoy que du tout Puiſſant la lumiere euſt eſté
Eſparce en tout endroyt de la concavité
De ce rond firmament faict, les jours ordinayres
Jà coulez, il crea & fiſt les luminayres,
Voyre en nombre ſi grand qu'inpoſſible eſt aux yeux
Mortelz le raporter, tant il eſt coppieux.
De leur rare beauté la mageſté divine
Orna ſon pavillon & celeſte courtine.
Es Cieux donc Dieu poſa la lune & le ſoleïl
Duquel la reſplandeur ſert à ce monde d'oeyl :
Tous deux il les crea & ordonna pour eſtre
Diſtinction des temps, pour mieux les recongnoyſtre,
Pour eſtre meſmement, les eſtoylles avec,
Cauſe du froyt, du chaut, de l'humide & du ſec,
Cauſe ſemblablement utille à geniture
Et de coruption des choſes en nature.
Comme le clair ſoleïl enfante par ſon cours
L'an entier en troys cens & ſoyxante cinq jours
Et ſix heures avec, auſſy la lune oppacque
Les moys en vingt & neuf & quelques heures marque.

Ainsi les moys, les ans l'un & l'autre faisans
Ce soleil comme auteur des jours beaux & luysans
Nous aportent ce bien de savoir & comprendre
Par memoyre les tems & les dattes entendre :
Soyt combien il y a que le monde est planté,
Ou que le Messias d'une vierge enfanté
Voulut venir au monde ; outre ilz nous font congnoystre
Quand toute monarchie heut en iceluy estre.
Bref ilz nous font savoir mainte commodité,
Soyt qu'ilz soyent vrayz tesmoings de la Divinité,
Soyt par la loy moralle ou politicque, en somme
Tout cela qui retient en societé l'home.
Ce flambeau faict aussi, tant il est viste & promt,
En un jour naturel l'enceinte de ce rond
Elemant terrien, l'eclayre & si amene
Le jour aux habitans de ce large domene.
La lune, non de soy, faict bien estat pareil,
Illuminant la nuyt, empruntant du soleil
La clarté qu'elle rend, pource que de nature
Le corps d'icelle est faict d'une nature obscure.
Ceste borne des jours toute estoylle en grandeur
Surpasse, & plusieurs foys la terre en sa rondeur,
Corps ardant composé d'un feu qui d'ordinaire
Echauffe temperé tout corps elementaire.
Outre pour engendrer, pour nourir & donner
Aux corps acroissement & tout assessonner,
Des astres, en cela ayde, il y a besongne,
Comme de luy chacun d'eux s'aproche ou s'elongne
De là vient qu'il nous marque avec ordre & maintien
Quatre saysons en l'an par le mouvement sien,
Et selon qu'il est proche ou loign de nous, il borne
Primtems, l'esté, l'autonne & le froyt Capricorne.
Tout ainsi qu'il eschauffe & desayche emplement
Les elemans, les jours, comme commencement

Au monde de chaleur, la lune qui preside
Dessus l'obscure nuyt la rend froyde & humide.
Oultre ces deux flambeaux, cinq autres moindres sont,
Erratiques nommez ou planettes, qui ont
Un cours divers entr'eux, environnant ce monde,
Centre du ciel basti comme une boule ronde :
Et comme à leur lever ou coucher on peut voir
Leurs conjonctions estre ou autre aspect avoir
En l'astre signalé, tous en ce qu'ilz s'enclinent
Les jours brefs & coulans endurent qu'ilz dominent.
Que sy l'un tend au sec, un autre bien souvent
Rend le tems pluvieux ou bien concoyt le vent,
Un autre la chaleur vehemente au possible,
L'autre au glacé yver ennuyeux & nuysible.
De là donc il s'ensuyt que du corps qui se faict
Inpressions en l'air sont la cause & l'effect,
Bien que ces mesmes corps puys aprés aparoystre
Autres causes nous font plus proches de nostre estre.
Leur mouvement journel est utille & plain d'heur.
Observe de bien prés sur tous au laboureur
Qui ruzé sayt tenter la saison oportune
Par le cornu croyssant ou decours de la lune :
Soyt qu'il dresse jardins ou veille ensemencer,
Il cherche le decours pour mieux les avencer,
Mays s'il desire enter ou que l'arbre il transporte,
Il reguarde au croyssant & la lune un peu forte.
Par quoy en observant leur cours il sert aussi
A ceux qui desireux de savoir, ont souci
Les causes de Nature & raison de toute estre,
Autant que l'Eternel leur permet d'en congnoystre.
Mesmes il est besoing pour l'entretenement
Du corps humain savoir leurs cours & mouvement.
Le medecin expert en l'art jamays ne donne
Rien sans necessité, sy la lune n'est bonne.

L'experience enſeigne aux corps inferieurs
Deſpendre aucunement des corps ſuperieurs.
Le croyſſant peut donner par humide ſuſtence
Propre à luy un acroyſt de vigueur & puiſſence.
Somme les aſtres ſont enſeignes qui ont ſus
La region moyene influence au par ſus.
L'air en tutelle tient toute temperature
Et le temperemment les mains de la Nature.
Mays quelle utillité en l'obſervation
De leur cource recoyt la navigation!
Il eſt certain qu'il a de tous ces luminayres
Beaucoup de ſurs moyens en leur art neceſſayres.
Cil qui veut voyager deſſus la large mer
Et faire ſes vaiſſeaux ſur ſon dos eſcumer,
La hauteur du ſoleil au parfaict lui enſeigne
Le moyen de tenir une route certaine.
Le pillote ruſé note diligemment
L'ombre que le ſoleil faict en ſon mouvement,
Ores qu'il coure au Nord, ou Sud, ou vers la ligne
Dicte Equinoxialle, affin qu'il ne decline,
D'autant que la hauteur par icelle il congnoyſt
Priſe au midi preſis, en remarquant où c'eſt
Que ce flambeau ſe voyt; l'ombre auſſi du maſt veuë
Eſt la regle ſur tout des hauteurs entenduë.
La raiſon qui l'induyt à chercher la hauteur
Tend à voir s'il eſt prés ou loign de l'Equateur,
Ce qu'il ſayt ſurement pour entendre le nombre
Des degrez qu'il congnoyt aparoyſtre par l'ombre.
Quant aux declinayſons l'ombre auſſi en fay foy,
Le ſoleil eſtant hors par le cours propre à ſoy
Du ſuſdict Eſquateur de ſix moys vers l'Artique
Et pour le meſme temps vers le pole Antartique.
On peut auſſi juger du temps par ce ſoleil :
Lumineux au lever, à ſon coucher vermeil

Amene le temps ſec, & ſy ſes rayʒ il cueille
Au Levant ou Ponant, la pluye il apareille.
S'il eſt net en ſon rond, preſage de beau tems,
S'il ſe leve eſtant creux, pluye ennuyeuſe & vent;
Eſtant environné de nuees, il apreſte,
Tant moins a de clarté, une forte tempeſte.
Sy le bord d'iceluy eſt circuy de blanc,
Il denote le meſme en la nuyt enſuyvant.
Que ſi le temps eſt chaut, ce n'eſt que vent ſur terre,
Jaulne pale au lever, greſle, pluye & tonnerre.
Alors que la nuee eſt des ardans rayons
Du ſoleil traverſee eſtenduʒ & fort longs,
Au ſortir de ſa couche, il nous annonce pluye.
Voir ſes rayʒ ains qu'il ſorte, eau & vent ſignifie.
La lune or qu'elle ſoyt variable en ſon cours
Faict que le laboureur peut preſager des jours.
Meſmes au marinier ſouvent ce luminaire
Faict qu'il juge au certain du tems qu'il poura faire.
Comme la lune rouge aporte un tems venteux,
Noyre eſt ſigne evidant qu'il ſera pluvieux.
Sy ſes cornes croyſant groſſieres elle aporte,
N'eſpereʒ rien du temps q'une tempeſte forte.
Sy lors qu'elle eſt nouvelle, à ſon lever elle a
La corne de deſſus tenebreuſe, il pleuvra.
Sur le dernier quartier, ſy c'eſt la corne baſſe
Avent qu'entrer au plain, de pluye nous menace.
Sy on luy voyt dreſſer ſes cornes contre mont,
Sur le quatrieſme jour vens preſageʒ nous ſont.
Sy au ſixieſme elle eſt d'une couleur ardente,
On ſe peut aſſeurer d'une grande tourmente.
Or combien que ces deux flambeaux ſoyent lumineux,
Ils peuvent s'eclipſer par la terre & l'un d'eux
Prés la ligne eclipticque eux conjoints, l'autre cauſe
C'eſt quant en meſme lieu l'un à l'autre s'oppoſe,

Car quoy que ce ſoleil ſoyt aſtre trés ardant
Et de lumiere auteur, tombe en ceſt accidant,
Lorſque la lune obſcure eſt droytement tenduë
Au devant de ſon corps ſplandide & noſtre veuë.
Auſſi quand ce flambeau eſt au corps tenebreux
De la lune oppoſé, la terre entre les deux
Directe empeſche lors qu'il ne luy communique
Sa clarté, ſi elle eſt prés la ligne eclipticque.
Outre en ciel d'azur on voyt de toutes pars
Reluyre autres flambeaux deçà delà eſpars,
Leſquelz n'y ſont poſez ſans qu'aucun ne nous face
De leurs uniz pouvoirs ſentir quelque efficace.
Non que je veille dire aucun d'eux pouvoir rien
De ſoy cauſer à l'home aſpect de mal ou bien,
Mays bien l'ouvrier d'iceux tout puiſſant & tout ſage
Comme il luy ſemble bon il les met en uſage :
Car c'eſt une folie à l'home de penſer
Que l'aſtre puiſſe l'un plus que l'autre avencer.
L'oroſcoppe trompeur ne peut en aſſeurence
Aſſoir un ſeur deſtin ſur l'home à ſa nayſſence :
Pour autant que des lieux aux aſtres aſſignez
Jadis, ores ilz ſont d'iceux fort eſlongnez,
Meſme que le ſoleil en pourſuyvant ſon erre
D'un grand nombre de lieux s'eſt abeſſé en terre.
Ainſi l'oroſcoppeur ne peut juger par eux
Surement du deſtin, car n'eſtans plus aux lieux,
Leur aſpectz ne ſont telz comme autre foys ils furent
Dont il s'enſuyt qu'ilz n'ont pareilz effectz qu'ilz eurent.
Que ſi cela euſt lieu, qui pouroyt empeſcher,
Quand à meſme heure & jour on voyt naiſtre au porcher
Un enfant, l'autre au roy, d'avoir à leur naiſſance
Semblable traictement, tel heur, telle abondance :
Meſmes que le malheur avient bien ſouvent
L'home pour ſon forfaict d'eſtre pendu au vent,

L'autre né à mesme heure & jour, heureux ne cesse
En grands honneurs haulcer, plain de toute richesse.
Dison semblablement tout astre n'avoir lieu
Ny pouvoir sur les meurs de l'home, ains le seul Dieu
Qui les sayt policer plus outre que nature
Par loix, enseignemens & bonne nouriture.
De ces moindres flambeaux estincelans aux Cieux
Entre tous le naucher en a remarqué deux,
Pour luy estre guidons tant vers le Pole Artique
Que tirant au Midy pour trouver l'Antartique :
L'un estoille du Nord, petite Ource autrement,
Seure marque du Pole Artique, mesmement
Des heures de la nuyt, & quant à l'Antartique
Droyt au pié du croyzé Canope il se pratique.
Ces Poles ne sont corps, mais points imaginez,
Qui leur sont par ces deux estoylles enseignez
Et par l'emanté dart enclos en la boussolle,
Lequel sans decliner poursuyt l'Artique Pole,
Tellement qu'on ne peut se jeter à l'escart
De la route qu'on tient : Pillote, par ce dart
Il faut trouver les ports, s'enboucher aux passages,
Aborder en seurté aux incongneus rivages !
Conclusion : ces corps celestes & luysans
Sont au service humain faicts aptes & duysans
Par le Dieu qui tout peut, entretient & domine
D'empire souverain cete ronde machine.





CHANT HUYTIESME.

DES POYSSONS ET DE LEUR NATUREL.

Dreſſé qu'euſt l'Eternel en ordre & bataillon
Cete brillante troupe en ce haut pavillon,
Et que jà par cinq ſoys la clarté vint paroyſtre,
Au monde il fiſt des eaux poyſſons & l'oyſeau naiſtre,
Pour leſquelz eſtablir il fiſt commendement
Aux eaux de les produyre : elles tout promptement
Oyans ce gros tonnerre eſclater obeirent,
Lors poyſſons de leur ſeins grands & petiz produyrent.
L'ame eſtant dedans eux, on les voyt par les eaux
En nageant ſe jouer par troupes & monceaux,
Et Dieu prenant plaiſir grand en ſa creature
Les benit, les rendit propres à geniture.
Tant eſt de ces poyſſons le nombre merveilleux
Que c'eſt vn vray miracle aparent à nos yeux,
Et ce que plus j'admire & de prés je contemple
En chacun, c'eſt l'ydee à quoy Dieu print exemple
Pource qu'entr'eux on voyt grande diverſité,
Non ſeullement en forme ains en la qualité.
La veuë en peut juger : l'un a petit corſage,
Un l'a moyen, l'autre eſt un monſtre à l'aventage

Ce Createur puiſſant, merveilleux en ces faictz,
A voulu qu'en nature on congneuſt ſes effectz,
Meſmement és poyſſons : car qui ſauroyt comprendre
Ce que la mer en ſoy, non de ſoy elle engendre,
D'autant que le moyen de leur creation
Eſt merveilleuſement divers en action,
Car un peut, en frayant coquille ſur coquille,
Engendrer d'un humeur viſcueux qui luy diſtille.
Un poyſſon long produyt des oeus telz que ſon corps
Foyble pour leur groſſeur ne les peut jeter hors,
Ains le ventre luy part pour les lacher en terre,
Mays enfantez qu'ilz ſont, la playe ſe reſerre.
Miracle merveilleux, atendu la façon
Telle que ſans moyen il s'engendre un poyſſon
Duquel juſqu'au jourd'huy on ignore ſon eſtre,
Auſſi ſon origine en verité congnoyſtre.
Les uns par le tems doux ont eſtre & mouvement,
Les autres d'un limon ou ſable ſimplement.
Un en raclant ſa peau contre un roc, ſa raclure
Suffit pour l'entretien de l'eſpece en nature.
Quelques poyſſons auſſi deſchargez de leurs oeus,
Le maſle par ſon ſouffle admet la vie en eux.
Une faiſant ſes oeus, le maſle lors delivre
Son laict ſur eux, moyen ſeul pour les faire vivre.
Entre tous un ſeul eſt qui en la terre enclos
Laiſſe ſes oeus un an avent que d'eſtre eclos.
Aucuns en quinze jours, les autres en cinquante,
D'autres en moins de troys ſont en ame vivante.
Aucuns ne font petiz l'an q'une ſeule foys,
Pluſieurs plus abondens produyſent tous les moys,
Les uns de troys en troys, autres ſix foys l'annee,
L'un au printems les faict, l'autre la glace nee.
O ſingulier effect & merveilleux à voir,
Q'un rocher froyt & ſec puiſſe en ſoy concepvoir

Poyssons, & les nourir vivens en sa poytrine,
Qui croyssans, ce rocher leur faict place & se mine!
Un laceant de ses piez les nareaux seullement
De sa femelle en ruyt concoyt sans autrement
Frayer; un autre rend seconde sa femelle,
Se baisans bec à bec comme la colombelle.
Tout animal marin estant de poyl vestu,
A de son naturel ceste propre vertu
Que son fruyt est vivant au partir de son ventre,
Dont l'un s'il n'a dix jours, jamays en mer il n'entre.
Bien souvent il avient par accidant q'un d'eux
Est contraint agité des flotz lacher ses oeus,
Et q'un d'une autre espece espendra sa semence
Sur eux dont il provient poyssons contre l'essence.
Tout ainsi que le Dieu tout puissant & tout bon
Par moyens incongneuz entretient le poysson
En leur forme de corps entr'eux fort dissemblable,
Il ne s'est moins monstré de grandeur admirable
En ce qu'aucuns sont faictz ronds de corps & fort longs,
D'autres larges & platz, d'autres en tous sens ronds.
Aucuns ont le dos rond, le ventre plat au reste,
Et le plus de leur corps consiste dans la teste.
D'autres sont platz & ronds, le dos gibeux un peu,
Aucuns longs & quarez qui se peschent au feu,
Autres dont teste & piez on voyt conjoins ensemble,
Un en forme de corps à une roe il semble.
Outre on en voyt de gras beaucoup plus que pourceaux,
Lesquelz d'une fureur se lancent hors des eaux,
D'autres qui sont d'un corps de grandeur merveilleuse
Dont souvent la rencontre aux nefz est perilleuse.
Un ressemble au cheval, l'autre au loup, l'autre au veau,
Un le belier cornu. Dans la mer de nouveau
Un grand poysson s'est pris, demy poysson & moyne,
Avec un capichon & quelque forme humaine.

Du tems que Charles-Quint vint France traverſſer
Pour le peuple Guantoys ſoubz ſon ſeptre abaiſſer,
Il luy fut preſanté, luy eſtant à Brucelle,
Une ſeraine vive & de ſexe femelle.
Somme tout corps qui peut s'aparoyſtre à noſtre oeyl
Deſſus terre, la mer enfante le pareil,
Juſqu'à repreſanter l'arbre, l'erbe & la plante
En corps dont aucuns d'eux ſont en ame vivante.
Aucuns ont muſeau long, tout autour dentelé,
L'autre l'a faict en glaive eſtroyt & affilé
Et d'icelluy court ſus aux vivres qu'il prochaſſe.
Un autre a [un] bec tel que porte la becaſſe.
Pluſieurs on voyt carez de corps, ou peu s'en faut,
Qui ont le ventre plat, le dos quelque peu hault,
Leur dos & queuë armez d'eſpines par ranc miſes,
D'autres ont en leur lieu taches rouſſes & griſes.
Quant à leurs peaux & fors dont ilz ſont renparez,
Ilz furent à chacune eſpece preparez
Ainſi que l'Immortel congneut leur eſtre utille,
Soyt qu'elle aye peau dure ou bien tendre & debille.
D'eſchardes ſont couvers poyſſons une grand part
Où Nature n'a heu tousjours au corps eſguard,
Car l'un veu ſa grandeur petite eſcharde porte,
L'autre moindre beaucoup l'a plus grande & plus forte.
Quelques uns ont le corps du tout environnez
De trés pougnans picquons par rancs bien ordonnez,
D'autres auſſi couvers d'eſcaille ſaiche & rude.
Un a receu un fort puiſſant pour habitude.
Aucuns ſont entre deux eſcalles enfermez,
Pluſieurs d'entr'eux auſſi de coquilles armez,
Tous differans de forme au regard du corſage;
Telz animaux ſouvent demeurent au rivage.
En mer maints animaux ſont de poïl tout couvers,
N'ayans un taint eſgual, mays chacun l'a divers.

Aucuns ont peau non peau, & d'autres l'ont gliſſante,
Autres pour leur grandeur l'ont epeſſe & puiſſante.
Le taint de leur habit differe tellement
Qu'on les peut dicerner l'un de l'autre ayſement,
Car l'un eſt argenté & rayé ſur l'eſchine
D'un vert guay rehauſſé d'une candree fine.
Autres d'un tanne brun & quelque peu dorez,
Aucuns tout argentez & d'autres bigarez
D'un blanc & rouge au dos, l'un de couleur obſcure
Et avecques cela meſlé d'une verdure.
Beaucoup ont le dos roux, le ventre gris ou blanc,
Un noir en tout endroyt, l'autre rouge que ſang.
Aucuns ont le dos noir ou gris, ventre blanchaſtre,
Un changeant en couleur, l'autre clair comme albaſtre.
Merveilleux ſont tes faictz, ô Dieu! quand par chaleur,
On voyt certain poyſſon prendre taint & couleur,
Qui aſſailly du froyt regette ſa parure
Et la change ſoudain en nouvelle tainture!
Aucuns ſont marquetez de tanne gris & noir,
D'autres le dos rayé d'un or pale on peut voir.
Somme il eſt impoſſible entierement deſcrire
Le taint de tout poyſſon qu'on voyt des eaux produyre.
Or combien que le ſang ſoyt du corps nouriſſon
Et des corps la vigueur, il ſe trouve poyſſon
Conſiſter & mouvoir, quoy que de ſon eſſence
Il n'y ayt ſang en luy ni ſemblable ſuſtence,
Comme auſſi en ſon corps on ne voyt rien qui ſoyt
Qu'on peut dire eſtomac qui le vivre recoyt,
Et d'inteſtins non plus où l'excrement ſe range :
Pour tout il n'a au corps q'une eau noire que fange.
Or ce qui eſt en eux plus à conſiderer,
C'eſt qu'on les voyt és eaux ſans poulmons reſpirer,
Le deffaut d'eux n'enpeſche en eux d'avoir halaine,
Leur ouyë en faict foy, veu qu'elle ſe demeine.

Rien n'eſt ſoubz ce ſoleil où du Seigneur le los
Ne ſoyt autorizé, meſme en ce que ſans os
Ny areſte un poyſſon, de ſon naturel tendre,
Le cours des eaux tant royde il peut forcer & fendre.
Or entre ces poyſſons il y en [a] beaucoup
Fort gros qui n'ont en eux q'une areſte pour tout,
Comprenant tout le corps peu eſpineux au reſte :
Leur liayſon conſiſte en leur peau & areſte.
Auſſi pluſieurs d'entr'eux outre l'areſte ilz ont
Des coſtes par meſure ainſi que leurs corps ſont.
Les autres ont la chair de nature epineuſe,
Aucuns monſtres ont os de grandeur merveilleuſe.
Comme tous les poyſſons, ſoyt d'eau doulce & de mer,
Ne ſauroyent ſans moyen en icelles ramer,
Dieu leur a eſtabli nagoyres pour ce faire,
Selon qu'il a congneu leur eſtre neceſſaire.
Aux uns, quoy qu'ilz ſoyent grands, il n'en donne que deux,
A pluſieurs autres quatre & le dos eſpineux,
Aux autres du tout point, aux uns doubles & jointes
Avecques une queuë aſſez large & deux pointes.
Aucuns n'en ayant point ont piez longs & crochuz,
D'autres ſemblablement les ont longs & fourchuz,
Et meſmement ceux là auquelz Nature baille
Un rempart à leurs corps d'une aſſez dure eſcaille.
Certain poyſſon ſans yeux conſiſte & peut mouvoir.
Un quoy qu'il en ayt deux, hors de l'eau ne peut voir,
Pource que ſur ces yeux deux ecailles s'abeſſent
Qui remis dedans l'eau ſoudain en haut ſe dreſſent.
D'autres ne peuvent pas vivre ne conſiſter
Un long temps hors des lieux qu'on leur voyt habiter.
Aucuns, [bien] que l'eau ſoyt leur domicille & giſte,
Roydes on voyt lancer à l'air & voler viſte.
Tous poyſſons de nature habitent dans les eaux,
Aucuns ce nonobſtant portant poil en leurs peaux,

Se logent dans des creux comme connilz sauvages
Par eux mesmes fuyz, joygnant quelques rivages.
La mer large & profonde est nourice de tous
Excepté quelques uns suyvant les fleuves doux,
A rayson que chacun y trouve la viande
Comme le naturel propre à eux le demande.
L'un se paist de limon bourbeux, l'autre poursuyt
Et faict guerre aux poyssons moindres desquelz il vit,
L'un ayme le gravier avecques l'eau courante,
L'autre une terre franche & l'eau calme & dormante.
Plusieurs prennent leur proye en nageant de costé,
Plusieurs aussi auxquelz tout moyen est osté
De vivre, s'ilz ne sont à l'envers, car leur bouche
Est assize si prés du ventre qu'elle y touche.
Un se paist en roulant, car tel est son nager;
Un aussi bien souvent par trop viste & leger
Faut à saisir sa proye, allors sans la poursuyvre,
La laisse depité pour quester autre vivre.
Aucuns monstres ayant humé d'eau quantité,
Engloutissans leur vivre ont ceste faculté,
Que par conduys qui sur leurs fronts se manifestent,
Comme d'une seringue en haut ilz la rejectent.
Entr'eux il y en a qui sans autre aliment
Qu'à sucer de l'eau claire ont vie & mouvement.
D'autres, quoy qu'en l'eau soyt leur demeure, ilz ne laissent
De courir sus à l'erbe & blez dont ilz se paissent.
Ores que des poyssons le genre doux ne soyt
Capable de rayson, tant est qu'on apercoyt
En plusieurs une astuce & prudence bien telle
Qu'il y a quelque point de raison naturelle.
De faict il y en a de sy fins & prudens
Qui pris à l'ameçon coupent la corde aux dens.
Quelque autre pris vomit ses boyaux & en tire
Le crochet, cela fait, à soy il les retire.

Congnoyſſant un poyſſon deſſus ſa queuë avoir
Un ayguillon nuyſant, lors qu'il ſe veut pourvoir
Court ſus à tout poyſſon de ceſte arme mechante,
Qui d'icelle navrez meurent & s'en ſuſtente.
Un ſachant de nature avoir ceſte vertu
Que tout cela qu'il touche eſt ſoudain abatu
D'un certain tremblement, le poyſſon il eſpie
Et touché court l'areſte & en maintient ſa vie.
Mays quoy, il y a plus, luy pris à l'ameçon,
Tant grande eſt ſa vertu qu'à pene ſauroyt on
Tirer la corde à ſoy q'un tremblement n'aborde
Et ſaiſſize le bras duquel on tient la corde.
Si la mer entretient en ſoy de bon poyſſon,
Ne laiſſe d'en nourir aucuns plains de poyſon:
Le reguard de l'un d'eux faict que la femme enceinte
Par un vomiſſement d'enfanter eſt contrainte.
Aucuns poyſſons marins ont entr'eux amitié,
Les autres au contraire ont telle inimitié
Que ſans relaſche ilz ont entr'eux la guerre eſmuë,
Dont ſouvent il avient q'un des deux l'autre tuë.
Où eſt celuy qui puiſſe entendre la rayſon
Pourquoy la peſche d'eux a ſon temps & ſayſon,
Qui faict, quand le ſoleil entre au Bouc, mettre en voye,
Remonter devers nous l'aloze & la lanproye?
De la plus grande part des poyſſons ſans danger
L'homme, comme eſtans faictz pour luy, en peut manger,
Meſmes le delicat gouſt plain de friandiſe
L'invite & ce luy eſt viande trés exquiſe.
C'eſt grand cas que la perle, en forme, luſtre & taint,
Surpaſſe tout joyau, d'autant qu'elle n'a point
Ses dons par artifice, ains receus de nature,
Et toutesfoys elle eſt de huyſtre geniture.
Que ſi ceſte huyſtre tient dë la mer le profond,
Mieux la perle eſt nourie & plus belle s'y font;

Telle huyſtre aſſez ſouvent en produit & ameine
Dans ſon creux eſtomac juſqu'à une douzeine.
Il ſe trouve poyſſons avoir puiſſance en eux
De guerir du ſerpant le mors pernicieux.
La coquille des uns reduyte en pouldre ſine,
D'elle ſouventefoys on uze en medecine.
Bien que le pourpre ſoyt de tout tems en grand pris,
D'un coquillart poyſſon il eſt tiré & pris,
Qu'on peſche devers Tir, taint que ſi on l'egalle
A quelque autre couleur, il la rend bleſme & pale.
O! que l'home eſt heureux lorſqu'il voyt tant d'effaictz
Que Dieu pour ſon uſage en ces poyſſons a faictz,
Et meſme quand il voyt leur naturel eſtrange,
Il luy en rend de cœur & de bouche louange!







CHANT NEUFVIESME.

DES OISEAUX,
DE LEUR BEAUTÉ ET CHANT.

L'Immortel pourſuyvant ſon œuvre fiſt des eaux
Sortir pareillement toutes ſortes d'oyſeaux
Surpaſſant en beauté tous poyſſons, toutes beſtes,
Ayans cela de plus en eux qu'ilz ſont celeſtes
A cauſe de leur vol, en quoy le Dieu vivant
Demonſtre ſa vertu quant à l'air & au vent.
On voyt ces corps mouvoir, s'y maintenir en ſorte
Qu'ailez pour fendre l'air, l'aile en l'air les ſuporte.
Quoy qu'eux & les poyſſons d'un meſme corps ſoyent faictz,
Different neanmoins de nature & d'effectz,
Car l'un ſurpris de l'air il faut ſoudain qu'il meure,
A l'autre l'air luy eſt ordinayre demeure.
Outre plus le poyſſon eſt muet & ſans ſon,
L'oyſeau va guaſouillant mainte douce chanſon,
Fredonnant de la gorge avecques harmonie,
Heur qu'à tous animaux le naturel denie.
Et quand il n'y auroyt que le pannage beau
Marqueté de couleurs dont eſt veſtu l'oyſeau,
Et comme il ſe maintient net de corps, il merite
Eſtre, comme j'ai dict, des animaux l'elite.

Davantage l'oyſeau comme il ſayt bien voler;
Il peut auſſi par art & ſiſſler & parler,
Meſmes il contrefaict, qui veut prendre la peine
De le veiller un peu, au vif la voix humaine.
L'entretien de leur eſtre eſt commun par entr'eux
Et le ſeul moyen eſt de produyre des oeufs
Qui, couvez quelque temps par une challeur lante,
L'eſpece ſe conçoyt, puys faict ame vivante;
Non que cela leur ſoyt en meſme quantité,
Mays comme ilz ſont remplis d'une fecondité,
Car telz airent troys foys durant qu'on voyt la lune
Renouveler cinq foys, les autres n'en font qu'une.
Aucuns chautz de nature ont petitz tous les moys,
Aucuns foybles de corps font quinze oeufs à la foys,
Un grand & fort en faict troys ſeullement, puis ceſſe,
Le commun quatre ou cinq, ou plus ſelon l'eſpece.
Un d'entr'eux paſſager a ceſte aſtuce en luy
Que, lorſqu'il veut ayrer, il pond au nid d'autruy
Et ce qui ſort de l'oeuf, de nature rapaſſe,
La vie de celuy qui l'a noury prochaſſe.
A la plus grande part on voyt leur nid planter
Sur l'arbre ou ſur le roc dificile à monter;
Aucuns dedans l'herbage ilz le font & leur ayre
Les autres és ſablons ou creux baſtiz en terre.
Aucuns viennent vers nous anoncer le primtems
Leſquelz on voyt ayrer és maiſons, non és chams.
Un en l'arbre le faict ſuſpendu & penſille
Sur la branche qu'il voyt eſtre la plus debille.
La crainte que l'oyſeau a de perdre ſes oeus,
Le plus ſouvent il niche en l'arbre haut & creux,
Ou bien és fors buiſſons, comme garde trés ſeure
Contre la main qui veut ravir ſa geniture.
Combien que l'home ſoyt d'eſprit & aviſé,
L'oyſeau ſe faict un nid tellement diſpoſé

Qu'à pene ſauroyt-il ce petit edifice
En rondeur & meſure imiter d'artifice,
Comme à la verité il eſt ſi dextrement
Agencé de tous poins & conjoint tellement
De poïl, de mouſſe & laine & ſoin liez en ſerre
Qu'impoſſible de mieux, l'un eſt luté de terre.
En quantité de corps tous oyſeaux ne ſont pas
Eſgaulx, car les uns ſont de corps foybles & bas;
Entr'eux il y en a debilles de corſage,
Eſlencez ſur un grand & fort greſle janbage.
Pluſieurs d'eux au contrayre ont un janbage court,
Ores qu'ilz ſoyent de corps merveilleuſemant lourd.
Un eſt d'une groſſeur & de grandeur extreſme
Lequel ſelon le corps a la jambe de meſme.
On voyt que de nature aux uns ſont deniez
En leur creation les jambes & les piez,
Pour tout ont obtenu au coſté quelque ſerre
Pour ſe griper aux murs, car ils ne vont ſur terre.
A cauſe qu'eſtans bas, ilz ne peuvent aller
Ni s'elencer de terre s'il eſt beſoing voller,
Quoy que leur aille ſoyt merveilleuſement royde.
Criars vivent en l'air, fuyent la ſayſon froyde.
Dedans l'iſle Eſpagnolle, & non ailleurs, ſe voyt
Un oyſeau plus petit que n'eſt le moindre doyt
D'un enfant de ſix ans : au reſte de corſage
De tous poins bien formé, veſtu d'un roux pennage.
Or eſt l'oeyl tant ſubtil qui ſeuſt bien dicerner
Au vray le veſtemant que Dieu leur ſeut donner,
Pincelé de couleurs ſy luyſantes & belles
Que tout eſmail terniſt eſtant aproché d'elles.
Et ſy du plus petit on reguarde au plus grand,
L'ordre & la grace eſt telle en eux que cela rend
Eſtonnez les eſpris, car plus on les contemple,
Plus Dieu demonſtre là une vertu trés emple.

Que cela ne ſoyt vray, venons au plus petit.
On voyra que celuy qui pend à l'air ſon nid
Avoir un taint ſy riche au veſtemant qu'il porte,
Qu'il n'eſt jaulne, bleu, rouge, au monde de la ſorte.
Sy on vient à celuy qui a d'Argus les yeux,
Son habit eſt bien plus ſplandide & precieux
Que n'eſt celuy du Roy, car il a de nature,
Et le Roy au moyen de la manufacture.
L'email tant ſoyt il haut en couleur eſt terni,
Non ſeullement l'email, mays auſſi l'or bruni
Seront trouvez obſcurs ſy on les aconpare
Au luſtre merveilleux de ce veſtement rare.
Au reguard du total, leur habit eſt divers
A cauſe qu'on en voyt de rouges, jaunes, vers,
De blancs, roux, gris & noirs & d'une couleur perſſe
Comme le naturel à chacun le diſperſe.
Chacune eſpece en ſoy a un humeur à part :
Un deſire un pays, l'autre habite autre part,
Aucuns ſont paſſagers ſans certaine demeure,
L'un venu devers nous retourne en temps & heure,
L'un comme confiné habite un ſeul endroyt,
Les autres en tous lieux, ſoyt qu'il ſoyt chaut ou froyt :
L'un ayme le taillis, l'autre un deſer ſauvage,
L'un ayme le champ large & l'autre un mareſcage.
Le vivre & entretien à la plus part d'entr'eux
Sont les grains eſpendus aux champs de laboureux,
Ou de grains par trop ſecs qui ors [illegible]
Quand pour les entaſſer des chams ils [illegible]
Pluſieurs pour vivre avoir courent ſus [illegible]
Les autres vont de nuyt par les [illegible]
Chaſſer aux oyſeletz : autres menent [illegible]
Tant aux barbotz qu'aux vers qu'ilz [illegible]
Aucuns d'eux ont le vol ſy ſoudain & [illegible]
Qu'ilz prenent en volant leur boyre & [illegible]

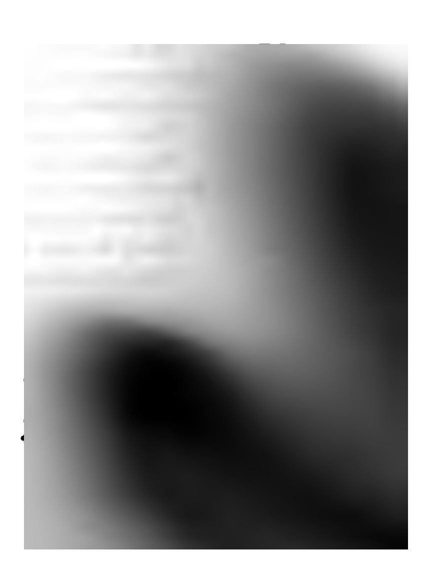
Pour ſe repaiſtre aucuns la charongne ils prochaſſent,
Aucuns vivans de proye à tous oyſeaux ilʒ chaſſent.
Le veneneux reptille eſt aux uns alimant
Sans que leur venin face à leur corps detriment,
Meſme il n'enpeſche point que la chair n'en ſoyt bonne
Et de quoy ſans denger peut uʒer la perſonne.
Un ſeul menge le fer, le digere & reduyt
En un mol excrement; autres vivent de fruyt,
Pluſieurs outre le grain mengent petites pierres
Que ça & là vaguans ilʒ trouvent par les terres.
Quelque naturel propre on y voyt qui les rend
N'eſtre tous d'un humeur, mays beaucoup diferent,
Car on voyt les pigeons des uns bourer & prendre
Où l'autre comme amy viſte les vient deffendre.
Aucuns d'eux vivent peu, aucuns aſſeʒ long temps,
Un eſt qu'on dict pouvoir vivre du moins cent ans,
Et combien qu'en leur vivre il y ayt modeſtie,
Leur corps eſt toutesfoys ſuject à maladie.
Ayſemant maint oyſeau aprivayſer ſe peut
Où un ſa liberté aſſubjetir ne veut,
Ores que pour ce faire on le reſerve en cage,
Ayme mieux depité mort que d'eſtre en ſervage.
D'innimitié qu'aucuns ont de leur naturel
Dreſſer entr'eux on voyt combat perpetuel.
Les uns tant ſeullemant pour la proye combatent,
Aucuns à pourſuyvir chaſſeurs aux champs s'ebatent.
D'aucuns la prudence eſt grandemant à louer,
Car eſtans aterreʒ crainte les faict veiller :
Pour guet, peur de dormir, d'un pié tient une pierre
Pour s'eveiller au bruyt quand elle tombe en terre.
L'oyſeau royal eſt tel qu'il ne peut endurer
Ses petiʒ eſleveʒ prés de luy demeurer,
De crainte que la terre en laquelle il habite
D'oyſeaux deſquelʒ il vit ne ſoyt par eux deſtruyte.

L'orphraye eſt un oyſeau d'un humeur non pareil :
S'il voyt que ſes petiz n'endurent du ſoleil
La clarté ſans flechir de leurs yeux, mays qu'ilz pleurent,
Du nid les jete en bas affin qu'au choir ilz meurent.
Certaine eſpece en troupe amaſſee, leur voix
Croaſſente & criarde anonce quelquefoyz
La tempeſte prochaine; autres la pluye enſeignent
Quand dedans les ruiſſeaux leur corps lavent & baignent.
Qui peut ſans s'eſtonner ouyr la charité
D'un oyſeau envers ceux leſquelz luy ont eſté
Peres & nouriſſons, quand vieux il leur aporte
Vivres & ſur ſon dos à l'eſbat il les porte.
En cecy tout enfant un jugement reçoyt
(Comme ame rayſonnable) un blaſme, quand il voyt
La beſte ſans rayſon eſtre paſſionnee
D'une amitié vers ceux dont elle ſe ſent nee.
Aucuns n'ont point de fiel & de langue non plus.
Un comme s'il mordoyt prend ſon boyre au ſurplus,
Un depuys quelque temps en recherchant les terres,
Dict l'oyſeau de Dieu, s'eſt trouvé ſans piez ni ſerres.
Primptems venu, l'oyſeau de changer ne faict cas
De famille pour ſoy, choſe que ne faict pas
Durant le temps que vit la griſe tourterelle,
Et veufve ſe maintient ſans que rien entre en elle.
Un d'un panage blanc & d'un corps grand & fort,
Au lieu de peur il chante aprochant de la mort.
Autres au pas de mort de leurs ailles ſe batent.
Eux fors contre l'effort de la mort ilz [illegible]
La mouſche à miel je laiſſe au Mantuan [illegible]
De mieux faire que luy je n'oze me [illegible]
Mays bien les papillons, petites [illegible]
Qui en moins de ſix moys changent de [illegible]
Aucuns ont bec crocheu, barbe en rond & [illegible]
Les ſourciz elevez & le reguard hideux.

Qui en gestes du corps & surtout de la teste
Surpassent le bouffon tant en mine qu'en geste.
Venu le primtemps guay, un oyseau entre tous
Faict en son chant couler mile fredons tant doux
Qu'il n'y a instrument en cela qui le passe,
Ny mesme l'armonie avoir de telle grace.
Plusieurs chantent sans cesse en cage ou soyt au champ,
Et le tems n'a pouvoir leur oster voix ne chant,
Ce que n'ont pas aucuns qui vers le temps d'autoune
Cessent jusques au moys que le primtems retourne.
Aucuns sont enrouez, autres muetz du tout;
Un croyasse, ou les uns sont criars jusqu'au bout,
Les uns au cry d'un d'eux qu'entre tous ilz congnoyssent
S'amassent en un rond, si rengez qu'ilz se pressent.
La graisse de plusieurs est utille en onguent
Et pour le mal des yeux des uns on prend le sang.
A l'home extenué d'un mal qui le penetre
Les testiculles d'un sont bons pour le remettre.
Le lion furieux on voyt s'epouvanter
Oyant certain oyseau de nuyt & jour chanter:
Domestique qu'il est le rustique le loge
Pour autant qu'il luy est une trés seure orloge.
A parler rondement & à la verité,
Entre tous animaux l'oyseau a merité
Le pris pour avoir faict à Noé le message
De la retraicte & fin de l'Univers naufrage.
Au desert le Prophete heut de l'oyseau le pain.
Au batesme de Crist on vit du Ciel hautain
Sur le chef d'iceluy le Saint Esprit descendre:
Pour ce faire il voulut le corps de l'oyseau prendre.
Alors que de Brennus, roy Gauloys, Rome fut
Prinse & le Cappitolle eschaller il voulut,
Les chiens furent muetz au lieu desquelz un oye
Criant fist eveiller à point la morte paye.

Le premier Roy Tartare en bataille deffaict
Et tous ſes combatans reduyz juſques à ſept,
Remis en un halier, un duc ſur luy ſe perche,
Cauſe que le vainqueur n'y fiſt nulle recherche.
Somme toute il nous fault confeſſer les oyſeaux,
D'autant qu'ilz ſont de l'air, de la terre & des eaux
Habitans, eſtre plus excellans en leur eſtre
Que n'eſt tout animal aquatique ou terreſtre.







CHANT DIXIESME.

DES BESTES A QUATRE PIEZ ET DES REPTILLES.

Tout poyſſon, tout oyſeau des mers tirez & pris,
L'Eternel, pourſuyvant ſon deſaign entrepris,
Voulut ſemblablement de cette terre ſombre
D'autres corps tous nouveaux tirer infini nombre,
Par le meſme moyen duquel au par avant
Il avoyt le poiſſon faict animal vivant,
Et heurent eſtre allors qu'Aurore ſafranee
Vint au monde enfanter la ſixieme journee.
Ainſi, dis je, creez furent tous animaux
Qu'on voyt marcher ſur terre, és mons, prez, chams & vaux;
Tous avecques une ame, ores qu'elle ſoyt vive
Et mouvente elle n'eſt autre que ſanſitive,
Et combien qu'en aucuns on puiſſe apercevoir
La faculté d'entendre & congnoyſſence avoir,
Tant y a que rayſon en eux n'eſt la metreſſe,
Mays dons particuliers que nature leur laiſſe
Pour le ſervice humain, car tant grans que petiz,
Le tout Puiſſant les fiſt pour eſtre aſugettiz
Soubz le joug & pouvoir de l'home ſon image,
Sans nul en excepter juſque au lion ſauvage.

Or tous ces animaux, voyre jusque aux rampans,
Marchent sur quatre piez, hors mis quelques serpans
Qui au deffaut d'iceux vont coulans sur l'arene
Avecques un' alleure aucunement soudaine.
La forme de leurs piez differe fort entr'eux,
Pour autant que plusieurs les ont fenduz en deux,
Aucuns non : toutesfois tous [solez] d'ongle forte,
Fors un qui non ongle, cinq cloux de corne porte.
D'autres ont plusieurs doytz au bout desquelz ilz ont
Ongles ronds & pointuz desquelz aucuns d'eux font,
Comme ilz vivent de proye, aux animaux la guerre,
Les autres à grater leur logis dedans terre.
Des uns la jambe est large & courte vers le corps,
Et telz sont au travail ordinayrement fors :
On les voyt en apis qui tirant la charuë,
Fend du contre tranchant la terre & la remuë.
Aucuns d'eux, quoy qu'ilz soyent sur janbes haut montez,
Sont pour porter fardeaux bons quand ilz sont domtez :
De ceste ordre sont ceux qui portent comme un cigne
Un col long, recourbé & sourcilleuse eschine.
D'autres moindres en force & de corps neantmoins
Agilles & puissans, au service non moins
Profitables à l'home, à cause qu'il en tire
Continuel travail & tel qu'il le desire.
Ceste espece de soy, non sans un jugement,
Son maistre recongnoyt & ceux semblablement
Qui remplissent sa creche & de la main la traictent,
Ce qui le faict soubmetre à tel point qu'ilz souaytent.
Un animal moyen en Afrique est trouvé
D'un long janbage ayant son devant eslencé,
Cil du derriere court & sa croupe sy basse
Que sa forme le rend d'assez mauvayse grace.
Ainsi que la nature en soy mesme a congneu
Fist selon son vouloir aux uns le chef cornu,

Armes au general utilles pour deffenſe,
Soubmiſſion des uns au joug d'obeiſſence.
D'icelles l'aſſiette eſt commune, tous les ont
Sur le ſommet, fors un qui la porte en ſon front.
Un auſſy l'a au bout de ſon gros muffle aſize
Que, s'il faut ſe combatre, aux pierres il aguyſe.
Une ſeule eſpece eſt dont les cornes ſouvent
Sont contraires en ply, les unes en avent
Se courbent, autres ſont qui tirent en ariere,
Autres tendent au front, autres vers la lumiere.
Une autre eſpece on voyt agille de ſon corps,
Que comme elle eſt petite elle reçoyt ſes cors.
Un ſeul eſt qui les a longues & deliees
Qui de nature ſont l'une à l'autre liees.
Le montagnart chamoys craignant d'eſtre ſurpris
Par le ruzé venneur, de nature eſt apris
De ſes cornes ſe pendre à quelque haute roche
De difficile accés, s'il congnoyſt qu'il aproche.
Les bennes on voyt choir à l'un quand printems vient,
Que s'il n'en ſayt avoir d'autres, honteux ſe tient
Caché, la crainte ſeule à ce faire l'incline;
De luy jeune la corne eſt bonne en medecine.
Quelques beſtes les ont pliees en un rond,
Faiſant tour & demy aux deux coſtez du front;
Au contrayre on en voyt les ayans recourbees
Vers le dos, aux ſurplus de bout en bout ondees.
Couvers de peaux & poil ilz ſont pour reſiſter
A l'injure du temps qui peut les moleſter.
Aux uns le poil eſt court, aux autres long & royde,
Quelques uns l'ont pendant meſme en region froyde.
Les tatouz d'Arabie, les rinocerous fors
Ont armé, non de poil, d'eſcailles tout le corps.
Le lezard Nillien qui ſeul eſpend ſes larmes
Quand à l'home il court ſus, porte pareilles armes.

L'Afrique, pays grand, en ses plus desers lieux
Eleve des dragons, monstres trés furieux,
Armez semblablement d'ecailles dont la force
Resiste au fier estoc qui contre elles s'eforce.
Il y en a aussi d'aguillons tous couvers :
Ces armes rendent l'un sy mechant & pervers
Que si l'home s'avence à luy faire nuysance,
Royde contre iceluy ses gros picons il lance.
Des animaux le roy & le plus fier de tous
Sur son devent il a un long poil & rebous,
Le reste de son corps n'a autre couverture
Qu'un poil espés & court couché de sa nature.
De poil l'un a le corps couvert & toutesfoys
Sa queuë est ecaillee aussi comme tu vois
Une carpe moyene en grosseur, qui au reste
A le goust de poysson plus que de chair de beste.
En ce nombre aucuns sont d'une grande beauté
Pour ce qu'ilz ont le poil divers & marqueté
De taches en bon ordre : aux uns la tache est noyre,
Aux autres elle est rousse ou blanche comme yvoyre.
Ceux qui l'ont rousse ont poil plus que la neige blanc
Au ventre, & sa blancheur obtient le premier ranc.
D'autres sont sur le dos marquetez à leur naistre
Et neant moins ce taint s'evanouyst au croystre.
De ceste troupe grande aucuns d'iceux voyt on
Revestuz d'un poil long & barbuz au menton.
Comme l'un soyt privé, l'autre est autant sauvage,
Difficile à dompter & reduyre en servage.
La generation est cause bien souvent
D'un changement de poil, car tous ne vont suyvent
Leurs peres en couleur qui, blancs de leur nature,
Engendrent des petitz gris ou noirs de tainture.
Les uns sont blancs du tout, autres blancs & tannez,
Aucuns sont noirs & blancs ou un peu basanez ;

Toutesfoys plusieurs sont qui leurs couleurs ne changent
Et ceux là volontiers au joug point ne se rangent.
Comme un cameleon prend le taint tel qu'il veut,
Nature en une beste un cas semblable peut
Que s'y quelque subjet se presante à sa veuë
Son poil naturel lors en mesme taint se muë.
Je ne trouve qu'en terre un autre ayt son pareil,
D'autant que vers la teste on voyt coucher son poil.
On en voyt de petitz & doux qui portent laine
Necessayre à couvrir ceste nature humaine.
L'artifice qu'on faict de leurs toysons & peaux,
Soyent sarges, draps, tapiz excellantement beaux,
Chapeaux, bonnetz, ribans, mitaines & fourure,
Et de leurs cuyrs tennez le nombre est sans mesure.
O paisible animal, des biens que tu espens
Combien d'hommes mortelz vivent à tes despens!
Combien voyt-on d'estaz que de toy l'home exerce
Et quel profit luy vient au moyen du commerce!
Des animaux le genre en estre se maintient
Selon qu'un naturel les pouce & entretient,
Faisant que toute beste à quatre piez soyt telle
Qu'en soy elle s'echauffe à sentir sa femelle.
Pour parier les uns à l'envers sont couchez,
D'autres sont cul à cul quelque temps atachez.
Pour joindre leur femelle aucuns sont en maniere
Qu'estevez sur leur piez l'embrassent par derriere.
Aucun à parier fecond va tour par tour
Ses femelles saillir, cela fait, sans sejour,
Retourne à la premiere & tousjours continuë
Tant que chacune soyt de semence pourvuë.
Un animal parie à tourner seullement
Le cul vers la femelle ; aucuns qui nullement
Ne laissent aprocher les males qui prochassent
(Estans plenes) les joindre, ains au loin ilz les chassent.

Nature n'eſt ſemblable en tous quant à l'effect,
Pour ce qu'un animal à voir ſemble qu'il n'ayt
Receu de concepvoir de luy ſeul la puiſſence,
D'autant que ſans le batre il ne retient ſemence.
D'autres ſont tant feconds & promps à concepvoir,
Quoy que leurs fans au ventre on ſente jà mouvoir,
Ne laiſſent d'engendrer tous les moys & de ſuyte.
Aucun de ſa nature eſt faict hermafrodite.
Plus l'animal eſt grand & moins de fans il faict.
Plus l'animal eſt gros avent qu'eſtré parfaict,
Dedans le ventre enclos plus longtemps il demeure
Et pour s'en decharger plus aſprement labeure.
L'animal furieux qui debout peut marcher
Donne à ſes fans la forme à force de lecher,
Car le fruyt qu'il produyt & qui ſort de ſa hanche
A le voir n'eſt un corps, mays lopin de chair blanche.
Tous animaux ayans les piez fenduz en deux
N'engendrent volontiers qu'un fan, hors mis l'un d'eux
Lequel en peut avoir quatre d'une littee :
N'en ayant rien que deux c'eſt ſa droyte portee.
Ceux qui ont pluſieurs doyz en portent beaucoup plus,
Car aucuns juſqu'à douze ils en ont au ſurplus :
Ils ont cela qu'ilz ſont de promte delivrance.
Aux uns leurs petiz ſont aveugles de naiſſance.
Les uns portent petiz de ſix moys en ſix moys,
Aucuns qui plus hatifs en ont de troys en troys,
Autres les portent neuf, l'autre l'annee entiere,
Un ſans faire petiz ne laiſſe un moys ariere.
Quelque fan eſtant né eſt deux moys ſans mouvoir,
Et peu ſouvent chemine ſur ſes piez ſans avoir [sic]
Six moys, & s'il ne ſent ſes ongles durs de pointe,
Car de les eſpointer il eſt tousjours en crainte.
Un autre de ſon fan amoureux outre bord
Par trop fort embraſſer ſouvent il le rend mort.

Ung perdant ſa littee, animal fier & viſte
A toute outrance il faict de ſes fans la pourſuyte.
L'un d'eux de ſa femelle eſt tellement jaloux
Qu'au lieu que comme pere il deuſt eſtre aux ſiens doux,
S'il ſent un maſle né de nouveau en la troupe,
Saiſi qu'il l'a des dens, ſes natures luy coupe.
Aux uns le naturel ne permet en tous lieux
Vivans ſe maintenir; aucuns vivent tant vieux
Qu'ilz en perdent les dens. Un eſt qui ſouvent paſſe
Un ſiecle, voyre plus, l'autre vit peu d'eſpace.
Pour vivre aux uns le brouſt eſt de grand apetit,
Les autres vont pinceant le ſerpolet petit.
L'herbe courte à pluſieurs eſt paſture plaiſante,
L'erbe bonne à beaucoup leur eſt indifferante.
Le grain eſt à pluſieurs un nouriſſement bon,
Aucuns nageans és eaux ſe paiſſent de poyſſon,
Les uns vivent de fruyt, un vit, ſy faim le preſſe,
L'iver ſuceant le ſang de ſes ongles ſans ceſſe.
Le naturel contraint tout animal d'uzer
De viende à luy propre, outre de repoſer
Et dormir : or l'un d'eux, autant que la froydure
Preſſe ſes tendres nerfs, autant ſon dormir dure.
Rien moins qu'il mange ou boyve autant de temps qu'il dort
Non plus que s'il eſtoyt eſtouffé par la mort,
Ce pendant ce dormir tant s'en faut qui l'abeſſe
Qu'il le rend en bon point & donne haute greſſe.
Tous animaux en ſomme ont beſoign de menger :
Pour ce faire ils ont dens pour maſcher & ronger.
Celuy qui vit de proye en rugiſſant gourmende,
Mais le paiſible ronge à l'aiſe ſa viende.
Combien qu'à meſme fin tout animal ayt heu
Les dens, ce nonobſtant comme Dieu a vouleu
Subvenir à l'eſpece, il les a diſpencees
Et toutes par bon ordre en leur lieux agencees.

Un ſeul ſans dens conſiſte & n'a qu'un os entier
Autant utille qu'eſt la dent & le dentier.
Pluſieurs n'ont dens deſſus qui nonobſtant ne laiſſent
De briſer & pincer l'erbe dont ilz ſe paiſſent.
Le reſte & plus grand part, autant petitz que grans,
Ont deſſus & deſſous, ſelon leurs corps, les dens.
Defences aux coſtez aucuns ont qui hors ſortent
Et d'autres au devant fort tranchantes les portent.
Cil qui au ſens humain ſemble aprocher beaucoup
Et qui ce qu'on luy monſtre entent & retient tout
A des dens aux coſtez d'une grandeur notoyre
Et d'icelles ſe faict le net & blanc yvoyre.
D'une chevre ſauvage eſt le vray muſc produyt
Comme un humeur bourbeux, en veſſies reduyt
Que ſoubz ſon ventre ell' a. L'odorente civette
De la nature ſort d'une certaine beſte.
Qui faict cela qu'aucuns d'un naturel aygneux
Ne peuvent demeurer ſans avoir guerre entr'eux?
Aucuns, non de nature, ains jaloux des femelles
Lors qu'elles ſont en ruyt ſe combatent pour elles.
Animal n'eſt ſy grand en qui crainte ne ſoyt:
Sy le plus grand de tous la ſouriz aperçoyt,
Il tremble de grand peur: le plus fier s'epouvente
Et fremiſt eſtonné alors que le coc chante.
Aucuns animaux ſont ſujectz à enrager:
De cete ſorte l'un glouton en ſon menger
Souvent met en oubli la proye qu'il a priſe
Et de la rechercher jamays il ne s'aviſe
De cete ſorte auſſi l'un guarde la maiſon,
Eſt chaſſeur volontaire à toute venayſon
De nature il cheriſt ſon maiſtre & le careſſe;
Luy facile il ſe renge à tout ce qu'on le dreſſe.
Un ſe voyant chaſſé du veneur ſans merci,
Sachant bien pourquoy c'eſt qu'on le prochaſſe ainſi,

Ses genitores tranche aux dens & prend la fuyte :
Le venneur les ayans delaiſſe ſa pourſuyte.
Il n'y a animal deſoubz le firmament
Qui n'ayt crainte de l'home avecques tremblement.
Sa main par laps de temps les ſoumet, leur commende,
Pluſieurs auſſi creez pour lui eſtre viende.
Neantmoins Dieu voulut d'une inſigne bonté,
Affin que l'home fuſt au monde en ſeureté,
Chaſſer dans les deſers les venimeuſes beſtes,
Comme il les congnoyſſoyt cruelles & moleſtes :
Qui faict que le dragon, pour mieux eſtre à l'eſcart,
Ayme mieux le deſert d'Affricque qu'autre part,
Qui faict le baſilic ſe cacher dedans terre
Où dans le fond d'un puyz Dieu qui le tient enſerre.
L'eſtre on voyt conſiſter à la plus part d'iceux,
Ainſi que faict l'oyſeau, en produyſant des oeus.
Leur morſure ſur tout eſt trés perniſieuſe
Pource qu'ilz ont la dent maudicte & venimeuſe.
Celuy qui faict demeure au fluve Menphien,
Ains que faire ſes oeus il juge de combien
Le fluve doybt hauſſer & le bord qu'il doyt faire,
Choyſiſſant lieu où l'eau ne leur puiſſe mal faire.
Combien qu'il ſoyt d'un corps horible & monſtreux,
Son eſtre toutesfoys prouvient de petiz oeus.
Il a un cas en luy que n'a beſte vivente,
C'eſt qu'il a la machoyre en ſon deſſus mouvente.
Quoy qu'il ſoyt grand, un rat, ſon mortel ennemy
L'eſpie, s'il le voyt, lors qu'il eſt endormy,
Avoir la geulle ouverte, au dedans il ſe ruë
Et ſoudain il le navre au cœur tant qu'il le tuë.
Ainſi que la torpille engendre un tremblement,
Un reptille le peut faire ſemblablement :
Que ſi d'un long baſton de le tuer t'efforce,
En le touchant tu tremble & pers vigueur & force.

L'un d'eux est entre tous d'estrange naturel,
Car selon les couleurs qu'il voyt il devient tel.
Son venim, lui paysible, est de force petite,
Neanmoins dangereux aussy tost qu'on l'irite.
Un serpent irité, s'il voyt que pour remper
Ne puysse la personne assez tost atraper,
Darde son corps en l'air & vers elle se lance,
Tachant à son pouvoir de luy faire nuysance.
Un roux reptille on voyt ayant regard ardent,
Tout rempli de venim qui consiste en la dent,
La chair duquel est bonne, estant en vin nourie,
Pour guerir cil qui est taché de ladrerie.
En Malabar aucuns serpans sont si infectz
Que de leur souffle seul les homes sont defaictz.
L'Arabie en produyt dont la morsure est telle
Qu'elle est sans nul remede, aux personnes mortelle.
Il s'en trouve qu'on voyt d'arbre en arbre voller;
D'autres sont si pesans qu'ils ne peuvent aller.
Aucuns ont quatre piez vivans aux marescages,
Qui sont à tout passant en merveilleux dommages.
Aucuns sont grands de corps, autres gresles & longs,
Autres ont le corps court, tous communement ronds.
Aucuns on a trouvé de naguere à deux testes,
Un est qui cornes porte ainsy qu'aucunes bestes.
Sy les sauvages font entr'eux quelque banquet,
Ilz ne prisent pas tant la chair du perroquet
Comme d'un gros lezard habillé à leur guise
La chair duquel entr'eux leur est viende exquise.
Entr'eux aussi son fiel ilz tiennent cherement,
A cause qu'il leur sert en maint medicament,
Sur tout meslé en vin & puys prins en bruvage
La morsure il guerist du chien esmeu de rage.



CHANT UNZIEME.

DE LA CREATION DE L'HOME ET DIGNITÉ D'ICELUY.

Ce Ciel d'azur luisant, ces luminayres beaux,
Cest air par tout espars, tout ce grand amas d'eaux,
La terre avec ses os, toute arbre, toute plante,
Oyseaux, bestes, poyssons, & toute ame vivante,
En somme ce qui est dessoubz ce Ciel hautain,
Quoy qu'il soyt dispose de la puissante main
De Dieu le Createur, que l'œuvre soyt insigne
Et à bonne rayson de son ouvrier bien digne,
Il ne servoyt de rien, quoy qu'il heust son effect,
Sans reguarder le but pour lequel il fut faict,
Et là le raporter, car il est tout notoyre
Que Dieu a tout creé pour l'home & pour sa gloyre.
Contemplon donc cest home en sa creation
Comme un chef d'œuvre exquis d'autre condition
Que tout autre animal. Puys que Dieu delibere
En soy pour le creer, cest œuvre est singulliere.
Mays qu'est ce que ceci, o Dieu creant les Cieux
Et tout ce qui se voyt en ces terrestres lieux!
Tu estoys sans Conseil, tu estoys seul, à l'heure
Et à ton parler seul tout eut estre & demeure.

Qui ſont ces Conſeillers? Que veux tu ordonner
Maintenant? Où veux tu nous conduire & mener?
Quels ſont ces lieux ſacrez que tu nous veux deduyre?
En quel Conſeil eſtroyt nous veux tu introduyre?
Je voy Sageſſe entrer en ce Conſeil exprés,
La Puiſſance & Vertu qui la ſuit de bien prés.
O le divin Conſeil, o Conſeillers notables,
Que vos conceptions ſe monſtrent admirables!
En ce Conſeil ſont troys & les troys ne ſont q'un,
Et ſi d'un s'en faict troys diſtingz, combien qu'aucun
D'eux ne ſoyt ſeparé, dont s'enſuyt que leur dire
Et reſolution ne ſe peut contredire.
Le tout conſideré & veu bien murement
Par reſolution faicte unanimement,
En ce ſacré Conſeil l'areſt fut tel en ſomme:
Faiſon, faiſon, *diſt Dieu*, à noſtre image l'home,
Faiſon le tel qu'il aye empire ſouverain
Sur tout ce qui ſe voyt, que tout ſoyt ſoubz ſa main,
Soyt le poyſſon de mer ou ſoyt l'oyſeau celeſte
Et le pouldreux reptille avecques toute beſte.
Que tout cela luy ſoyt ſoubz ſon pouvoir remis
Pour d'iceux diſpozer comme il lui eſt permis,
Qu'il domine ſur tout ce qui a vie & eſtre
Comme conſtitué d'iceux Seigneur & Maiſtre.
Affin de l'introduyre & mieux le maintenir
En ce ſouverain droyt, faiſon ores venir
Tous animaux vers luy & que tous il les nomme,
En ſigne qu'ilz ſont tous aſubjectiz à l'homme.
Ainſi comme le pere a ceſte autorité
De nommer ſon enfant à ſa nativité,
Ou quand par mariage une femme ſe lie
Prend du mary le nom & le ſien elle oublie,
Ou bien comme un guerrier, ſoyt Grand, Seigneur & Roy,
Vainceur donne au vaincu & le nom & la loy,

Tout ainſi qu'il luy plaiſt, toutes marques en ſomme
D'une ſubjection deſſus tous ceux qu'on nomme :
Tout ainſi l'home a pris par l'inpoſition
Des noms qu'il a donnez vraye poceſſion
De tous les animaux, leur naturel feroce,
Paiſible & doux rengé au joug d'humaine force.
Pour tant il ne faut pas juger pour le jourd'huy
La domination eſtre ſemblable en luy
Ni telle quand ſon coeur marchoyt en inocence,
Et lors que tout ployoit ſoubz ſon obeyſſance,
Car le Dieu ſouverain, à cauſe du peché
Et mefaict d'iceluy, a beaucoup retranché
De ces excellans dons, pour avoir l'execrable
Malheureux abuſé de ce tiltre honorable :
Comme un Roy du vaſſal par lequel a eſté
Quelque crime commis de leze mageſté,
Les armes il renverſe & grades de nobleſſe,
Le baniſt du Royaulme, abat ſa fortereſſe.
Jugeons donc de ceſt home ainſi comme il eſtoyt
Lors qu'en ſa dignité premiere il conſiſtoyt,
Et partant il te faut raiſonner en toy comme
Le degré d'honneur fut excellant dedans l'homme.
Car encores qu'il ſoyt decheu de ceſt honneur,
Le lou cruel ne va de jour ſans crainte & peur,
Le petit bergerot de ſa voix l'epouvente,
La bergere conduyt ſon troupeau ſeulle & chante.
Quoy qu'en l'air & fort haut puiſſe voller l'oyſeau,
Le poyſſon ſoyt caché au plus profond de l'eau,
La ſauvagine au boys & cavernes s'en fuye,
L'home en eſt toutes foys maiſtre par induſtrie.
Que ſi les animaux ne peuvent eviter
De l'home ores la main, qui ſauroyt reciter
Que c'eſtoyt d'iceluy lors que ceſte lumiere
Reluyſoyt en ſon front de ſon eſtre premiere?

Par quoy quand nous voyon le beuf, tant ſoyt il grand,
Pris & lié au joug & mené d'un enfant,
Q'un cheval brave & fier d'un frain dompter ſe laiſſe,
Q'un lion furieux devant l'homme s'abaiſſe,
Alors non ſans regret & d'un gemiſſant coeur
Chacun de nous peut dire : où eſt ceſte grandeur
De laquelle je voy encores quelque trace?
O ſignes ſingulliers de ma premiere grace!
Ainſi faict le prodigue aprés qu'il n'a plus rien
Pour avoir folement dicipé tout ſon bien,
Deteſte ſon erreur : nous auſſi au ſemblable
Pouvons bien deplorer noſtre eſtat miſerable.
Or de toute la terre & lors que Dieu voulut
Creer le corps humain, il choyſit & eſleut
Certaine pouldre rouſe, affin que de nature
Ce corps fuſt excellant ſur toute creature.
Non pas que la matiere euſt quelque luſtre exquis,
Provenant de nature ou autre point aquis
Par art & induſtrie, en quoy s'enrichiſt l'oeuvre,
Ainſi comme peut faire un potier ou maneuvre.
Rien moins que cela ſoyt, mays tout ainſi q'un Roy
Donne tant à l'or fin, comme au bas, tiltre & loy,
Et monnoye qu'il ait, l'eſpece eſt aprovee
Par le tiltre & l'ymage en icelle engravee :
Ainſi eſt il de Dieu qui de pouldre ſeut bien
Former le corps de l'home, or qu'elle ne fut rien
Que pouldre, mays l'image en elle heut telle grace
Que toute creature en dons elle ſurpaſſe,
Soyt en forme ou façon, ou qu'il ſoyt droyt planté
Et d'art ingenieux divinement hanté.
Tant en lignes que traiz, là le grand Architecte
Batiſſant ceſte ouvrage ouvrier ſe manifeſte,
Car rien ne ſe peut voir en ce chef d'oeuvre exquis
Qui n'y ſoyt agencé ainſi qu'il eſt requis.

Plusieurs membres y sont aptes à son service
Lesquelz tous d'un acord exercent leur office.
Que si quelq'un d'entr'eux on desire offencer,
L'autre membre survient pour le mal devencer;
La mutuelle peur q'un d'eux soufre moleste
Faict pour le guarantir emouvoir tout le reste.
Ses membres sont la teste, epaulles, bras & mains,
Les cuisses, jambes, piez, le col, costes & reins,
Tous lesquelz sont batiz d'os secs, fors de nature,
Pour tenir ce corps ferme en son plant & structure,
Agencez & conjoins selon leur mouvemens
Par cartilages, nerfs, muscles & liguamens,
Tous revestuz d'un cuyr nerveux & faict sensible
Qui faict que chacun sent ce qui luy est nuysible.
Troys choses sont au corps dont le reste despend,
C'est à savoir le foye origine du sang,
Le coeur & le cerveau, parties principales
Et le vray entretien des essences vitalles.
On en peut dire quatre à bon droyt, car du corps
Ce n'est rien ou bien peu, les testiculles hors :
Non qu'en particullier sans eux n'ayt habitude,
Mays bien pour conserver l'espece & multitude.
D'autre part on les tient plus nobles que le coeur,
Quoy qu'il soyt le motif & don de la vigueur,
A cause qu'ilz font l'home acord, promp & à destre,
Et le coeur simplement luy donne vie & estre.
Retranchez de ce corps, quoy qu'il soyt masle né,
Cela le rend confus, couhard, effeminé,
Sans barbe, sans couleur, sans voix digne d'un homme,
Comme l'effect se monstre en cil qu'eunucque on nomme.
Or d'autant que le foye est le premier parfaict
Des membres principaux, je vien à son effect
Qui est de convertir par sa vertu le chille
Receu de l'estoumac en sang pur & utille.

Humide & chaut il eſt de ſa condition,
Ayant par troys moyens au corps conection :
Savoir à l'eſtoumac par la vene il adhere,
Au cerveau par les nerfs, au coeur par ſon artere.
D'un gros ſang congelé en lobes diſpoſé,
D'arteres & de nerfs ce foye eſt conpoſé
Lequel de ſa ſuſtence engendre toute vene,
Vayſeaux par qui le ſang par tout le corps ſe mene.
L'une eſt la vene porte où le chillus rengé
Demeure juſqu'au tems qu'il ſoyt en ſang changé;
Tout ſang melancolicque eſt purgé par icelle
Repouſſant l'humeur gros du ſang à la ratelle,
Laquelle eſt d'une chair faicte du plus gros ſang.
Rare & ſpongieuſe en icelle deſſant
L'humeur non naturel par temps & par meſure,
Le chaſſe par conduyz qu'elle a heuz de nature.
L'autre vene eſt la cave utille à recevoir
Le ſang eſtant parfaict, puys elle faict debvoir
Que d'iceluy partie aux eſpriz elle envoye;
L'autre s'epand au corps par la veneuſe voye,
Mere d'icelle en tant que toute vene part
De ſon tronc : outre plus c'eſt elle qui depart
Le ſang par tout le corps, comme elle voyt bon eſtre,
Afin d'entretenir ce petit monde en eſtre.
Comme un Maiſtre d'hoſtel de quelque grand'maiſon
Sayt diſpencer les biens d'icelle par raiſon
Et ſelon qu'il congnoyt que porte l'ordinayre,
Ainſi envers ce corps le foye le ſayt faire.
A ce foye eſt conjoint un fiel, vaiſſeau nerveux,
Retraite & partiteur de l'humeur billieux
Et vray ſang. La matiere eſtant en luy compriſe,
Nuyſante en quantité ſe deſcharge en l'ecphiſe.
De l'ame le manoir ordynayre eſt le coeur,
Principe de la vie, organe de vigueur,

De l'esprit dict vital la cause efficiente,
Guarde de la chaleur naturelle & fluente.
D'un sang propice espars par chaleur comprimé
Il est faict une chair dont le coeur est formé,
Membre noble duquel tout artere procede,
Premier vivant de tout & dernier qui decede.
Or cest esprit vital dont le mouvement part
Au ventriculle enclos de la senestre part,
De ce coeur n'est en soy q'une pure sustence
Moyenne entre le sang & l'air en concurence.
Un autre ventriculle est au dextre costé
Du coeur semblablement, lequel faict a esté
Tant pour estre aux poulmons usage necessayre
Que ce vital esprit dans le senestre faire.
D'apophises au coeur Nature en a mis deux
De sustence nerveuse & mole, pour bien mieux
Suyvre son mouvement, rompre & pousser arriere,
Lorsqu'il est dilaté, l'excés de la matiere:
Car estant introduyte en luy trop largement
Luy pouroyt amener un promp suffocquement,
Mays Nature a uzé de telle diligence
Qu'il n'en peut recepvoir qu'à l'aise & suffisance.
Ainsi comme la mere a de son enfant soign
De luy aprester vivre autant qu'il est besoign,
Craignant que quelque excés ne luy soyt dommageable,
Ainsi Nature faict au coeur chose semblable,
Pour eviter qu'en luy n'y ayt vacuyté,
Pour recepvoir chaleur propre à sa qualité
Et mieux s'entretenir en sustence propice,
Comme l'aymant, la flame & souffletz faict office:
Car tout ainsi qu'on voyt les souffletz du forgeur
Dilater, humer l'air, ainsi en faict le coeur
Qui en se dilattant, & alors qu'il respire,
Tant le sang que l'esprit dedans soy il at-

Ainsi comme à la flame atirer l'uylle on voyt
Au moyen de la meche, ainsy le coeur reçoyt
Et tire la chaleur & l'air qui l'environne;
Ainsi que l'aymant tire un fer, il le se donne.
Or Nature a donné à ce coeur pour hostel
Le pericarde espés duquel l'usage est tel
D'entretenir ce coeur d'humidité sereuse
Par celle qui luy est propre & aventageuse,
Lequel comme il soyt faict habitacle du coeur
Est du mediastin royde estandu, de peur
Qu'il ne tumbe sur luy, par consequent qu'il tiene
Ferme, sans decliner pour mouvement qui viene.
Estant (pour ne pouvoir consister sans prendre air)
Embrassé de poulmons de spongieuse chair,
Ou d'un sang billieux espendu comme escume,
Preparans l'air au coeur qu'en respirant il hume;
Car l'air par sa froydeur ou autre qualité
Le pouroyt offencer, mays par leur rarité
L'air est sans violance admis dedans luy, pource
Que la quantité peut l'offencer par la cource.
Du torax musculleux provient leur mouvement,
D'un sang subtil du coeur prenent nourissement.
Ce sont les instrumens de la voix qui resonne
Par l'air que la trachee artere en eux entonne.
Ce torax est partie ossu, aussy charnu
Et cartilagineux, auquel est contenu
Le coeur, les deux poulmons & la trachee artere,
Laquelle par deux fors rameaux en eux s'incere
Necessayre à la voix & respiration;
D'aporter aux poulmons l'air est son action,
Pareillement au coeur : elle estant comprimee
Raporte en haut tout ayr converti en fumee.
L'oezophague, voye & du boyre & [du] manger,
En ce large torax aussi se vient renger,

Pour la plus grande part de l'humeur billieux
Et ſereux repurger, du foye ſont les deux
Reins, faictz d'une chair denſe & de leur origine
Sur les lombes poſez dechaſſent hors l'urine.
De ces reins ſont produyz & ſortent deux vaiſſeaux
Ureteres nommez ou conducteurs des eaux,
Pour autant que l'urine eſt par eux atiree
Juſques à la veſſie & en elle enſerree.
Pour porter la ſemence aux teſticulles ſont
Six vayſſeaux eſtabliz, duquel nombre deux ont
Office de l'offrir, les autres la preparent,
Et pource qu'ilz ſont deux en deux pars ſe ſeparent.
Dedans cet epigaſtre on voyt ſemblablement
Pluſieurs muſcles rengez qui donnent mouvement,
Pluſieurs tendons & nerfs, fibres, arteres, venes,
Pour maintenir ce corps aptes & trés ydoynes.
[illegible] ces corps & vaiſſeaux, ditz ventre inferieur,
dans un peritoyne enclos comme en lieu ſeur,
l'excremant ſortir, en comprime ce ventre,
ſche d'autre part qu'aucun vent en eux entre.

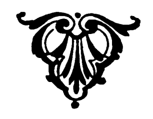
Propre pour atirer les viendes, au reste
Rejecter ce qui donne à l'estomac moleste.
Une grande menbrane apellee plevra
S'ajoint à iceluy : l'utillité qu'elle a
C'est que tous ces vitaux membres ensemble lie
Baillant une tunique à chacune partie.
D'un diaphragme oblicque en situation
Est faicte des vitaux la separation
D'avec les naturels : outre il est necessayre
Au corps plus librement respiration faire,
Muscle rond & oblong, nerveux & menbraneux,
En son incertion charnu & tendineux,
De deux tuniques faict : l'une vient de la plevre,
L'autre du peritoyne estant inferieure.
L'epigastre qui est mesmemant separé
Du diaphrame va jusques à l'os baré.
Vers la plus haute part d'iceluy on voyt estre
Le foye au droit costé, l'estomac à senestre,
Receptacle du vivre & de tout aliment
Necessayre à ce corps, le cuyt semblablement
Aprés qu'il est du foye estabouré en chille,
Tant à luy comme au corps entretien trés utille.
Desoubz cet estomac six intestins voyt on :
L'un nommé ecphisis, ileum, jejunum,
Cecum, colon, rectum, dict tel pour sa droyture,
Tous ayant lomentum gresseux pour couverture.
Par le milieu d'iceux passe un particullier
Membre, dict messantere, utille pour lier
Et contenir chacun intestin en sa place,
Affin que l'un à l'autre empeschement ne face.
Quant à leurs actions propres, c'est recepvoir
En eux les excremans, & faire tout debvoir
En tems d'en expeller & rejecter ariere
Du corps ces excremens d'indigeste matiere.

Pour la plus grande part de l'humeur billieux
Et ſereux repurger, du foye ſont les deux
Reins, faictz d'une chair denſe & de leur origine
Sur les lombes poſez dechaſſent hors l'urine.
De ces reins ſont produyz & ſortent deux vaiſſeaux
Ureteres nommez ou conducteurs des eaux,
Pour autant que l'urine eſt par eux atiree
Juſques à la veſſie & en elle enſerree.
Pour porter la ſemence aux teſticulles ſont
Six vayſſeaux eſtabliz, duquel nombre deux ont
Office de l'offrir, les autres la preparent,
Et pource qu'ilz ſont deux en deux pars ſe ſeparent.
Dedans cet epigaſtre on voyt ſemblablement
Pluſieurs muſcles rengez qui donnent mouvement,
Pluſieurs tendons & nerfs, fibres, arteres, venes,
Pour maintenir ce corps aptes & trés ydoynes.
Tous ces corps & vaiſſeaux, ditz ventre inferieur,
Sont dans un peritoyne enclos comme en lieu ſeur,
Faict l'excremant ſortir, en comprime ce ventre,
Empeſche d'autre part qu'aucun vent en eux entre.



Propre pour atirer les viendes, au reſte
Rejeƈter ce qui donne à l'eſtomac moleſte.
Une grande menbrane apellee plevra
S'ajoint à iceluy : l'utillité qu'elle a
C'eſt que tous ces vitaux membres enſemble lie
Baillant une tunique à chacune partie.
D'un diaphragme oblicque en ſituation
Eſt faiƈte des vitaux la ſeparation
D'avec les naturels : outre il eſt neceſſayre
Au corps plus librement reſpiration faire,
Muſcle rond & oblong, nerveux & menbraneux,
En ſon incertion charnu & tendineux,
De deux tuniques faiƈt : l'une vient de la plevre,
L'autre du peritoyne eſtant inferieure.
L'epigaſtre qui eſt meſmemant ſeparé
Du diaphrame va juſques à l'os baré.
Vers la plus haute part d'iceluy on voyt eſtre
Le foye au droit coſté, l'eſtomac à ſeneſtre,
Receptacle du vivre & de tout aliment
Neceſſayre à ce corps, le cuyt ſemblablement
Aprés qu'il eſt du foye eſlabouré en chille,
Tant à luy comme au corps entretien trés utille.
Deſoubz cet eſtomac ſix inteſtins voyt on :
L'un nommé ecphiſis, ileum, jejunum,
Cecum, colon, reƈtum, diƈt tel pour ſa droyture,
Tous ayant lomentum greſſeux pour couverture.
Par le milieu d'iceux paſſe un particullier
Membre, diƈt meſſantere, utille pour lier
Et contenir chacun inteſtin en ſa place,
Affin que l'un à l'autre empeſchement ne face.
Quant à leurs aƈtions propres, c'eſt recepvoir
En eux les excremans, & faire tout debvoir
En tems d'en expeller & rejeƈter ariere
Du corps ces excremens d'indigeſte matiere.

Pour la plus grande part de l'humeur billieux
Et fereux repurger, du foye font les deux
Reins, faictz d'une chair denfe & de leur origine
Sur les lombes pofez dechaffent hors l'urine.
De ces reins font produyz & fortent deux vaiffeaux
Ureteres nommez ou conducteurs des eaux,
Pour autant que l'urine eft par eux atiree
Jufques à la veffie & en elle enferree.
Pour porter la femence aux tefticulles font
Six vayffeaux eftabliz, duquel nombre deux ont
Office de l'offrir, les autres la preparent,
Et pource qu'ilz font deux en deux pars fe feparent.
Dedans cet epigaftre on voyt femblablement
Plufieurs mufcles rengez qui donnent mouvement,
Plufieurs tendons & nerfs, fibres, arteres, venes,
Pour maintenir ce corps aptes & trés ydoynes.
Tous ces corps & vaiffeaux, ditz ventre inferieur,
Sont dans un peritoyne enclos comme en lieu feur,
Faict l'excremant fortir, en comprime ce ventre,
Empefche d'autre part qu'aucun vent en eux entre.





CHANT DOUZIEME.

DU CHEF, DU CERVEAU ET DE LEURS ACTIONS.

S'il y a quelque point d'excelant & de beau
Dedans ce petit monde, il consiste au cerveau,
Principal instrument de l'ame raysonable,
Seule cause que l'home est faict home capable.
Or ce discret esprit, de l'home conducteur,
Procede du vital par le moyen du coeur,
Des arteres porté qu'on nomme carotides
Au retz entrant au test joygnant les clinoïdes.
D'une division d'arteres en filetz
Ensemble entrelassez il se batist un retz
Admirable & subtil, vaisseaux faictz de nature
Où l'esprit s'elabore en sustence trés pure :
Car il est bien requis que sa nature soyt
Faicte en perfection, à cause qu'il s'y voyt
Une action plus noble & de plus d'efficace
Que celle du vital, quoy que vivre il le face.
Ce siege de rayson, membre pituyteux,
Mol & froyt de son estre est divisé en deux,
Non pourtant separé & s'il est en partie,
C'est la dijonction qu'en faict la mere pie,

Car comme il ſoyt dreſſé d'un ordre aſſez divers
Meſme en ſon ſuperfice, eſtant ſemblable à vers
Enſemble entortillez, ceſte mere ſincere
En ſes profonditez & par fibres l'enſerre.
Ce cerveau excellant ſur tout membre eſt enclos
Dedans un crane rond composé de ſept os
Puyſſant pour reſiſter contre toutes injures,
L'un dedans l'autre entez par diverſes ſutures.
Aucuns cranes les ont jointes eſtroytement,
D'autres qui le ſont moins faictes non ſeullement
Pour donner à toute heure aux fumees paſſage,
Mays q'un des os froyſſé, l'autre n'aye dommage.
Ce crane doncques eſt comme un rempar trés fort
Ordonné aux eſpriz animaux pour un fort
Reduyz & campez là comme en lieu d'aſſeurence,
De pour que l'accidant ne leur face nuyſance.
Nature a faict ainſi que l'avare amaſſeur
Lequel, pour conſerver & cacher en lieu ſeur
Son treſor precieux, il cherche lieu duyſible,
Sur tout ſecret & fort, & le moins aceſſible.
Et d'autant que ce crane, os d'epeſſeur & fort,
Pouroyt par ſa durté luy faire quelque effort,
La dure mere vient à cauſe qu'il eſt tendre,
Pour bien le guarentir l'embraſſer & comprendre;
Puys paſſant par la nucque elle devalle au dos,
Enveloppant l'eſpine affin qu'aucun des os
Du metaphrene & lombe au mouvoir ne luy nuyſe.
Tout nerf, toute menbrane eſt d'elle auſſi compriſe.
Dedans ce cerveau ſont quatre concavitez
Ou ventriculles joincts par ſentiers dilatez,
Par leſquelz les eſpriz informez vont & vienent
Conmuniquer enſemble és choſes qui ſurvienent,
Deſquelz les deux plus grands ſont au devant logez,
Affin que par eux ſoyent les excremans purgez

De l'imaginatif esprit, pour n'estre encore
En tel estat qu'il faut, & là il s'elabore
Pource que par l'artere & vene un excrement
S'engendre en luy qui peut luy nuyre grandement,
Synon que la sutture ou nez le mondifie,
Autrement il pouroyt choir en apoplexie.
Mays la particulliere utillité d'eux tend
De contenir ce sens, lors que l'ame pretend
Examiner par luy la chose presantee
Aux sens exterieurs & par eux raportee :
Puys en la conferant ensemble, minse elle est
En ordre pour avoir jugement & arest
De la raison, balence unique de droyture,
Au ventriculle, lieu tiers où tout se mesure,
Duquel la forme n'est telle que des premiers,
Ains est comme une voulte assize sur pilliers,
Afin que l'animal esprit en ceste espace
Son mouvement plus libre & à l'ayse se face.
Dedans ce ventriculle est le conarion
Faict tant pour renforcer la separation
D'aucuns vaisseaux conduytz là par la mere pie,
Que donner au cerveau la nouriture & vie.
Le vermiforme aussi est dedans luy compris,
Lequel en tems & lieu laisse aller les esprizt
Au ventriculle quart par compas & mesure,
Craignant que la memoyre heust d'eux trop prompt' blessure.
Pour porter les esprizt, leur decret & arest,
Du ventriculle tiers au quart, un conduyt est
Qui les donne au tresor de memoyre & les livre
Pour les enregistrer comme dedans un livre.
Au dedans d'iceluy un conduyt on peut voir
Apellé choana, faict comme un entonnoir,
Par lequel le cerveau rejecte par la bouche
Les grossiers excremans lorsque le nez se bousche.

Sur l'endroyt où deſſend la nucque eſt ſitué
Le dernier ventriculle ou quart atribué
Au cerebelle en tout, car la nucque ſuſdicte
Semble mieux d'iceluy que du cerveau produyte:
De tous le plus petit, mais plus ſolide & dur,
Faict plus petit d'autant que lors l'eſprit eſt pur
Qu'il reçoyt, & partant en quantité bien moindre,
Plus dur pour ſeurement le contenir & joindre.
Duquel l'uſage eſt tel de metre en ſeureté
Ce que l'eſprit aura conclud & areſté,
Afin que la perſonne en tems & lieu retire
De ces concluſions les poincts qu'elle deſire.
Ce cerveau mol & tendre engendre les nerfs fors
Qui tienent royde & fort & font mouvoir ce corps,
Luy donnent ſentiment, leſquelz en conſiſtence
Ne diferent enclos au cerveau de ſuſtence :
Mays du crane ſortiz, puys eſtans reveſtuz
Des meres pie & dure acroyſſent en vertuz
Par une dureté : les venes cappillayres
Et arteres leur ſont nourices ordinayres.
Or de luy comme auteur immediatement
Sont produytes de nerfs ſept paires notemment :
Outre ce nombre eſgual, au moyen de l'eſpine,
Trente autres d'iceluy prenent leur origine.
Des ſept couples premiers nature les a faictz
Avec utilité & pour divers effectz,
Dont quatre d'iceux ſont au reguard de l'uſage
Particullierement donnez pour le viſage.
Le premier donne voye à l'eſprit qui faict voir,
Le ſecond diſtribue aux muſcles le mouvoir
Des yeux, & par le tiers la narine apreſtee
A ſentir toute choſe à elle preſantee.
Outre il ſort un rameau de luy, dict guſtatif,
De la langue mobille un vray preparatif

A gouſter toute choſe, & le quart couple mande
Au palays meſme effect qu'à la langue friande.
D'origine le quint eſt double au crane dur
Dont la plus grande part donne paſſage ſeur
Au ſens auditif faict de l'air qui reverbere,
Et l'autre portion aux temporaux adhere.
Quant au ſixieme couple, hors du crane ſorti,
Aprés avoir au col & larinx departi
Quelques petiz rameaux, dans le torax il entre,
Faict les nerfs reverſis, chet au plus bas du ventre.
Le ſeptieſme ſe perd inſeré & enclos
Aux muſcles de la langue & de l'ioïde os,
Et meſmes en aucuns du larinx il ſe lace
Pour faire que d'iceux le mouvement ſe face.
Le lieu où ce cerveau conſiſte fut de Dieu,
Comme chef de tout membre, aſſis au plus haut lieu,
Chef dict, & le donjon où giſt la ſentinelle
Qui faict de tout le corps guarde continuelle.
Dedans ce chef les ſens ont leur ſiege areſté,
Comme membre aprochant plus qu'autre au Ciel vouté,
D'autant que par iceux plus qu'en choſe qui reſte
Bien mieux nous contemplons tout ce qui eſt celeſte.
Or affin que ces ſens puiſſent excecuter
Leurs effectz ſur l'object qui ſe vient preſanter,
Une face eſt en luy differente en figure
Et ſeparee auſſi de toute creature.
Ce viſage contient depuis les deux ſourcilz
Juſqu'au bout du menton, auquel on voyt aſſis
Les yeux clairs & luyſans, une bouche riante,
Un nez bien agencé, une façon conſtante.
Iceluy compoſé de membres tous divers,
Mays à l'uſage uniz, c'eſt aſavoir de nerfs,
De muſcles, d'os, de cuyr, de menbranes, de venes,
D'arteres, cartilage en ſa fabrique idoynes.

Pencher en terre on voyt la face aux animaux :
Mays celle de ce chef s'elevant aux Cieux hauts
S'estonne en contemplant du monde les merveilles
Et de son Createur les œuvres non pareilles.
Or toute beste jecte en terre son reguard,
L'ame d'icelle aussi n'a que la terre en part,
Mays l'home issu du Ciel son oeyl vers luy se tourne,
Pour autant que sa vie en ce haut Ciel retourne.
En cete face gist certaine gravité
Et douceur, dont souvent elle est d'humanité
Et de justice aussi prise pour vraye image,
Plus de l'interieure affection mesage :
Chose facille à voir, d'autant que si le cœur
Est joyeux ou pressé de tristesse & langueur,
Ou saysi d'une crainte, ou qu'en luy il s'asseure,
La face est de cela le portraict & tainture.
Car orres que du traystre ou de l'home pervers
Ou du dissimulé les dessains soyent couvers,
Nul d'eux faire ne peut que son mechant courage
Ne soyt aucunement congneu par le visage.
Souvent on a veu juge, à voir un criminel,
Lire dans son visage & le juger pour tel,
Tant il est difficille à faire que la face
De tout crime commis quelque preuve n'en face.
Aussi par ceste face excellante en beauté
L'home de fol amour est souvent tourmenté,
De libre rendu serf, de joyeux triste & blesme,
Qui ne vit pas & vit ennemy de soy mesme.
C'est un cas merveilleux qu'entre tant de milliers
De visages qu'on voit, par traictz particulliers
Different l'un de l'autre, & conferez ensemble,
Un seul entre un milier à l'autre ne resemble.
Des sens le plus certain utile & precieux
Posé en ce visage est aparant aux yeux,

Pour autant qu'en eux eſt la vertu ſingulliere
De conduyre ce corps à droyt par leur lumiere.
En ces lucides yeux de la veuë inſtrumens
Sept muſcles en chacun ſont pour leur mouvemens,
Et outre envelopez chacun de cinq tuniques.
Quant à l'effect d'iceux il vient des nerfs optiques,
Sont faictz de troys humeurs, l'un d'entr'eux dict aqueux,
Le ſecond criſtalin, le tiers albugineux,
L'aqueux non tant donné pour remplir le lieu vuide
Que pour le criſtalin tenir tousjours humide.
Ce criſtalin de ſoy eſt dur aucunement,
Sa figure en rondeur non pas parfaictement
Sert comme de mirouër au viſuel uſage,
Entre au vitreux moytié, s'y nourriſt daventage.
Par les yeux l'home peut mainte affaire ordonner,
Par les yeux on luy voyt la choſe dicerner,
Par les yeux il admire, il reguarde & contemple
Le total eſpendu au dedans du Ciel emple.
Par le reguard des yeux l'imagination
Forme en ſoy une idee à ſon intention,
Par le reguard des yeux fichez deſus l'iſtoyre
Le paſſé eſt preſant & l'oublié notoyre.
Rien n'eſt dedans ce chef que l'oeil tant gracieux,
Rien n'eſt plus toſt eſpris d'amour que ſont les yeux,
Rien n'eſt ſi vigillant en toute la perſonne,
Rien n'eſt ſy convoyteux & qui plus d'envy donne;
Auſſi voyt on que l'oeil & le faict ou deffaict.
Ce qui ne luy plaiſt pas il le juge inparfaict.
Somme c'eſt le niveau, le conpas & la regle
Par leſquelz eſt conduyt ce corps eſtant au ſiecle.
Que ſi l'eſprit ou corps endurent paſſion,
Les yeux ſont promps teſmoins de leur afliction,
Car fachez de leur mal, leurs groſſes larmes roullent
Et ſur la face bleſme en ruiſſelant s'ecoullent.

L'home privé des yeux a bien peu de plaisir :
Le beau d'entre le laid il ne peut pas choisir,
Il est forclos des ars & de la jouissance
De ce qui peut donner aux yeux rejouissance :
Bref c'est un corps sans corps, confiné & reduyt
A telle extremité que sans estre conduyt
Il n'oze pas seulet habandonner sa place,
Pource que l'accidant sans cesse le menace.
Dedans ce chef aussy le sens auditif est,
Le naturel duquel c'est d'estre tousjours prest
A recepvoir le son distingt de la parolle
Et tout autre reson qui parmi l'air s'en volle :
Second entre les sens qu'on dict exterieurs,
Messager ordynaire aux sens interieurs
De tout ce qui se dict & qui se peut comprendre,
On le voyt preparé à [le] leur faire entendre.
Or comme cela soyt faict par le son de l'air,
Pour le recepvoir sont deux aureilles de chair
Dessus les temporaux de ce chef agencees,
Et pour leurs actions estrangement percees :
Car elles ont un trou tornoyant en façon
Qu'on voyt uné coquille où gist le limaçon,
Ainsy faict pour que d'air par sa force & froydure
L'instrument auditif violence n'endure.
L'air, moyen de l'ouyë, entre dans ce conduyt,
Faict la membrane enfler qui frapee du bruyt,
Au dedans du econd enclos vient alors prendre
L'object qui est la voix, la faict aux sens entendre.
Ce sens est cil qui faict capable la raysson
D'asoir un jugement dessus toute oraison.
Tout orateur sans luy, quoy qu'il heust la parole
Et le bien dire en main, seroyt vain & frivolle.
Par luy les enfans sont apris des precepteurs,
Par luy tout à la fois quatre mil auditeurs

Le dire du docteur peuvent ouyr à l'ayse
Et sa conclusion juger bonne ou mauvayse.
Sans luy toute musique, art divin plus qu'humain,
Seroyt pareillemant faict inutille & vain.
Le chant & l'instrument, l'acord & l'armonie
N'ont en eux autre but qu'à contenter l'ouyë.
Mays quel plaisir peut prendre un chasseur par les boys
Plus grand que de sa meutte entendre les haboys?
Son plaisir n'est point tel à prendre quelque beste
Comme la jape & l'ouyt des chiens qui sont en queste.
Somme, Nature aprend à tous les animaux
Gistez aux fors buissons, foretz & rochers haulx,
Oyans sonner la trompe & du veneur la suyte,
D'un pié leger & promp eux sauver à la fuyte.
Le son de la trompette, avis seur au guerrier,
Du cheval entendu le rend beaucoup plus fier,
Marche d'un pié superbe, esmeu il se tempeste,
Escumant de fureur à combatre il s'apreste.
Et d'autant que ce corps reçoyt force & vigueur
Par le manger & boyre, un goust, une saveur
Au palays de la bouche il a qui le convie
D'apeter la viende, entretien de sa vie.
Ce goust est fort requis, car ores que la fain
Presse quelqu'un, sans luy il a comme en desdaign
La viende qu'il prend & combien qu'il la mache,
De l'avaler rien moyns pour le goust qui se fache.
Au contrayre ce corps reçoyt contentement
Quand avec un bon goust il prend son aliment
Et d'iceluy repeu avecques modestie,
Telle nouriture est en santé convertie.
Ce goust quelque foys est aux uns pernicieux
Pour avoir le palays par trop delicieux.
L'aprest trop delicat, les exquises viendes
Rendent souventefoys les personnes gourmendes;

Où est celuy qui puisse en verité juger
Si la viende est doulce ou amere au menger,
Si elle peche en sel ou bien asaysonnee,
Sans ce goust auquel est cete vertu donnee.
Le cartilageux nés, de la face ornement,
Non seulement il est d'odorat instrument,
Ains pour respirer l'air, outre moyen & voye
Par lequel le cerveau se purge & se nettoye.
Sur la face eslevé ainsi qu'un mont ou dos,
Et sy est composé de cuyr, de muscles, d'os,
De venes, de membrane & ployant cartilage,
D'arteres & de nerfs propres à son usage :
Le superfice & bout creé cartilaygeux
Pour le rendre mobille & supleer bien mieux
A toute extreme injure, & mesme plus capable
A conduyre aux espriz l'air à eux convenable.
Outre plus pour porter tout odeur aux espriz
Soudain qu'en respirant il a receu & pris,
Creux de nature il est & double en orifice,
Afin que l'un bousché, l'autre suplaye au vice.
Quoy que ce nés ne soyt tel comme sont les yeux,
Neantmoins la beauté consiste beaucoup mieux
En luy que non en l'oeil, car c'est chose certaine
Qu'une face sans nés est diforme & villayne.
Or combien que la voix entre les sens ne soyt,
Si faut il confesser que d'icelle on reçoyt
Un bien inestimable & plus que necessayre,
Car que peut sans parler l'home en ce monde faire?
Le cœur sans cete voix, ne sauroyt metre avent
Ce qu'il auroyt compris en luy au par avent
Et non plus enseigner la grace evengelicque
Ou chanter du grand Dieu quelque salme ou canticque.
Toute societé, tout commerce n'auroyt
Entre les homes lieu, outre nul ne pouroyt

Consoller l'afligé en sa grande detresse:
Cela manque du tout où la parolle cesse.
Cete voix autre cas n'est q'une qualité
Permanente qui part d'un bris d'air agité
Qui rencontre deux corps d'une matiere dure,
L'un desquelz vient fraper, l'autre le coup endure.
D'icelle organes sont les poulmons bilieux
Moyenant la trachee artere joincte à eux,
La langue l'articulle & mesme la confirme:
L'un a parolle à main, l'autre begue & infirme.





CHANT TREZIESME.

DES OS, MEMBRES ET MUSCLES
ET DE LEURS UTILLITEZ.

Ce corps qui autrement ſembleroyt deſgarni
D'ayde encontre l'effort, nature l'a muny
De mains, inſtrumans promps à repouſſer l'injure
Et pour adminiſtrer au corps toute paſture,
Faičtes ſemblablement pour taſter & toucher
Et recepvoir, qui ſont de muſcles, d'os, de chair,
D'arteres, venes, nerfs, de liguamens, de greſſe
Faičtes & d'une peau par accidant eſpeſſe.
Dedans cete main ſont treze muſcles enclos,
Six rameaux de l'artere, outre vint & ſept os,
Savoir eſt quinze aux doyz & quatre au metacarpe,
Huyt dedans le pouignet, autrement dict le carpe.
Partie de ces corps ſont d'uſage commun,
L'autre n'a ſimplement en icelle effect q'un
Comme le liguament, l'os, muſcle & cartilage,
Le naturel deſquelz tient lieu en ceſt ouvrage.
Le taſter & toucher, propre uſage des mains,
Des ſens externes, l'un eſt utille aux humains.
D'autant que tout eſpece à ce corps preſentee
De ces deux mains elle eſt receuë ou rejectee.

La main est convenable en temps de guerre ou paix,
Trés necessayre aux ars, agille en tous ses faicts,
Prompte au secours du corps, au travail tousjours preste,
Du vivre le requeil & guarde manifeste.
Sy la trachee artere & la langue n'ont l'heur
De faire leur office en cela que le cœur
Desire declarer pour ne pouvoir le dire,
La main vient supleer soyt par signe ou escrire.
Or soubz ce mot de main generalement pris,
Le bras en son total est à bon droyt compris,
Pource qu'il la conjoint, la rend promte ou mobille :
Luy offencé, elle est en ses effectz debille.
En ce bras sont troys os, un grand, deux plus petiz,
Six nerfs dont aucuns sont en rameaux departiz,
De muscles vint & deux pour son mouvement faire,
D'arteres une seulle apelee axillayre.
Deux venes il reçoyt notables & d'effect
Des quelles la moyenne entierement se faict :
L'une est dicte du chef, autrement cephalique,
Et l'autre propre au foye est dicte basilicque.
Pour rendre le plus grand os de ce bras mouvent,
Soyt en haut, soyt en bas, soyt derriere ou devent,
Nature luy donna huyt muscles necessayres,
Savoir est deux communs & six proprietayres.
Du bras l'autre partie a de coude le nom,
Pour un os qui y est l'autre os est dict rayon,
Lesquelz sont atachez par liguamens trés fermes,
Tant aux bras comme au carpe, aux quels lieux sont leurs termes
Pour estendre & ployer le coude en general,
Quatre muscles il a, l'un dict le brachial,
Et l'autre le biceps, tous deux à son ply tendent,
Les muscles longs & courts au contrayre l'estendent.
Le coulde inferieur autrement dict pongnet
Pour l'action externe il a des muscles sept,

Et pour l'interieure aussi nombre semblable
Qui tous forment en luy le mouvoir convenable.
D'os sept externes, deux font la main renverser,
Deux autres pour l'estendre, abesser & haucer
Obliquement, & deux sont pour les doyz estendre,
L'oblicquateur les faict sur le derriere rendre.
Ceux de l'interieur dont l'un est dict paulmier
Et deux orbiflexeurs font tous le poign plyer,
Deux autres pronateurs en tout ilz se dedient
A coucher cete main, le reste les doyz plient.
A pene sauroyt on declarer au certain
Qui rend le bras tant fort, tant agille la main
A tout œuvre bastir : que sy l'esprit invente,
De le rendre en estat la main est diligente.
C'est chose merveileuse à voir comme le dos
Soyt si robuste & fort composé de tant d'os,
Et luy seul le soutien ferme de l'edifice.
Du corps pour le reguard du haut & superfice,
D'iceluy le total est depuys l'os coccis
En montant jusqu'au lieu où le chef est assis,
Faict de trente & quatre os jointés par six presizes
Connexions qui sont faictes par apophyses.
Tous ces os l'un sur l'autre en bon ordre agencez
Ont esté par nature en plusieurs lieux percez.
Par le plus grand des trouz la meduleuse espine
Sortant du test, decend tout au long de l'echine,
Et par les plus petiz ordonnez pour les ners
La cervicale vene a passage au travers :
L'artere intercostale aussy, ce que nature
Faict pour à ceste espine envoyer nouriture;
Et combien que ce dos ne soyt point divisé,
Ce nonobstant il est en cinq pars disposé,
C'est à savoir le col, le metaphrene, l'ombe,
L'os sacron, l'os coccis qui vers le rectum tombe,

Tous nerfs fors que ce col & le metaphrene ont
De la ſixieſme paire iſſantes qu'elles ſont,
Celles du l'ombe non, ains ont leur origine
Du cerveau, moyennant cete medulle eſpine.
Les coſtes de ce corps faictes en demy rond
Os fors au metaphrene atachés elles ont,
Douze en chacun coſté dont quatorze ſont jointes
Au ſternon, & le reſte eſt ſans aſiette aux pointes.
Or leur utillité eſt de contreguarder
Les principes de vie, auſſi acommoder
Enſemble & recepvoir les muſcles qui reſpirent,
Comme au but principal auquel droyt elles tirent.
Les larges palerons ſur les coſtes couchez,
Auquelz les tourillons des bras ſont atachez,
Ont ſix muſcles chacun pour leur mouvement faire
Et toute autre action à eux proprietaire,
Deſquelz quatre leur ſont propres, les autres deux
Communs quant à l'uſage aux deux bras comme à eux:
L'un qu'on dit dentelé joint le coracoïde,
Un autre à luy contraire eſt nommé romboïde.
Ce dentelé le tire & le meine en avent,
L'opoſite en ariere, le tiers dict relevant (ſic)
Avecques le trapeze ou capichon de moyne,
Soyt en haut, ſoyt en bas, un chacun d'eux le meine.
Au reguard des communs un pectoral nommé
Faict que ce palleron en avent eſt mené.
Pareillement le bras : le ſecond dict trés large
Luy eſt du tout contraire [executant ſa] charge.
Ce muſcle ſe diviſe en deux, auſſi par deux
Tendons ſe joint, l'un fort & l'autre menbraneux,
Sur quoy il faut noter quand quelque mal le grefve,
Bien dificilement le bras en haut s'eleve.
Ce ſuperficiel corps ennexcé au dos
Eſt porté d'iceluy qui ſur les emplons os

Conjoints par l'os facron ferme droyt s'y comporte,
Comme s'il fust planté sur une base forte :
Lesquelz emplons, porteurs du dos & corps massif,
Dessus deux janbes sont plantez, du progressif
Mouvement instrumens qui sont ainsi que termes
Puissans, sont du total soutien & piliers fermes,
Brizez en deux endroytz pour mieux faire debvoir
Et à l'ayse au reguard d'aler ou de mouvoir.
Ores que par ce nom la cuysse ne soyt prise,
En general elle est soubz la jambe conprise.
La janbe est faicte entiere avec trente & un os :
L'un est le femoris de la cuysse fort gros,
De grandeur plus que nul, enboysté par sa teste
Dedans l'os ischion; un autre dict palette,
Os rond sur le genoil assis, dont l'action
Est de tenir la janbe en deuë extantion,
Enpeschant que le ply d'elle à l'anterieure
Part ne se face ainsi qu'à la posterieure.
Soubs cest os femoris, un autre ayant le nom
De janbe est agencé avec un dict l'espron
Tant haut que bas, rengez d'une hauteur esgalle,
Joints au genoil par haut, en bas par l'astragalle.
Cest astragalle est os premier des vingt & six
Contenuz dans le pié, ennexcé & assis
Tant sur l'os du talon que sur le scaphoïde
Et pour les contenir ont l'os dict ciboïde.
Le reste de ces os dans le piez contenuz
N'ont particuliers noms, combien qu'ilz soyent congneuz.
Mesmes les doyz du pié lesquelz sont quinze en somme
Du membre auquel ilz sont d'iceluy on les nomme.
Et comme l'entretien du menbre soyt au sang,
Pour celuy de la janbe une vene y dessent,
Apellee cruralle & de cete grand' vene
Sont produytz deux rameaux dont l'un est dict saphene.

De ce rameau plusieurs autres sont espenduz
Dont aucuns vont en bas, autres au cuir perduz.
De l'autre vene sort la vene popleticque,
La musculle & suralle avec la siaticque.
Pour mesme effect aussi une artere voyt on
Decendre en cete janbe ayant le mesme nom
De cruralle, & d'icelle aussi cinq rameaux sortent
Qui selon le subject ça & là se transportent.
Des nerfs de l'os sacron & lombes sont produyz
Quatre nerfs fort puissans en quatre pars reduyz
Selon que l'action de chacun est propice,
Dont le premier se pert és muscles de la cuysse.
Deux rameaux du second sont faictz, dont l'un descend
Par dessus le genoil, là mesmes finissant;
L'autre va droyt au pié lequel comme il s'abesse,
Certains petiz rameaux dedans le cuyr il laisse;
Le tiers aux aines baille aucuns rameaux, ce faict
Joint les muscles boucheurs, met fin à son effect
Aux cuisses, & le quart tant aux fesses qu'aux hanches,
Qu'au genoil, janbe, pié s'estant en plusieurs branches.
Pour cete janbe aussi faire aller & mouvoir,
Tourner, virer, ployer & l'estandre, on peut voir
Des muscles nombre grand establiz en icelle
Selon le lieu requis & force naturelle.
D'autre part pour la cuisse estandre est establi
Troys muscles, outre iceux deux autres pour son pli,
Troys qui la font mouvoyr au dedans, sy qu'à l'aise
L'une janbe sur l'autre au moyen d'eux se croyse.
Quatre autres dictz gemeaux pour leur egualité,
D'une mesme origine, action, qualité,
Et deux obturateurs, tous lesquelz font office
De ramener dehors en deployant la cuysse.
La janbe en special a des muscles presis :
Onze en elle inserez, duquel nombre sont six

Anterieurs qui ſont le crural, droyt, les vaſtes,
Le long, le menbraneux, pour la mouvoir tous aptes.
Ce long la faict croyſer creé à ceſt effect,
Ayde au muſcle à troys chefs en tout cela qu'il faict.
Le menbraneux la chaſſe au dehors davantage,
Les gemeaux & luy font aux cuiſſes meſme uſage.
Quatre d'iceux reſtans, à ſavoir le crural,
Les vaſtes & le droyt, eux tous en general
Font deſſus la palette un tendon gros & large
Qui ſaiſiſſant la janbe, ont de l'eſtendre charge.
Cinq autres muſcles ſont nommez poſterieurs
Dont troys ſe vont poſer és lieux inferieurs,
Qui en elle rengez tous enſemble s'inſerent,
La tirent au dedans & vers l'autre la ſerrent.
Le quart nommé biceps de l'os pubis il part,
Vient la janbe ſerrer deſſus l'externe part,
Le cinquieſme & dernier apellé poplitee
Faict qu'elle eſt au dedans à torner incitee.
Pour chacun pié ſont neuf muſcles ſemblablement
Convenables à faire en luy le mouvement :
Troys pour l'anterieur, deux donnez pour l'induyre
A ployer, mays disjoins chacun à ſoy le tire.
Le tiers par cinq tendons faict les doyz d'iceluy
Eſtendre & un ſixieſme ayde à lui donner pli.
Quant aux poſterieurs, un s'apelle plantayre,
Deux gemeaux, un janbier, un flexent, un ſolayre.
Le gemeau ſur le bout de ce pié marcher faict,
Le ſolayre l'eſtant, auſſi à meſme effect
Opere le janbier, mays de façon oblique,
Le flexent à ployer les doyz du pié s'aplicque.
Outre plus en ce pié ſeze muſcles tu voys,
Huyt d'eux ſont eſtabliz aux mouvemens des doyz
Deſquelz l'un dict tenard mene le poulce joindre,
Aux doys un opoſite en ramene le moindre.

Le muſcle pedieux au dehors faict haucer
Les doyz, un autre en bas les ploye & faict beſſer.
Les quatre lemproyons, muſcles auſſi licites,
Sont à ce pedieux en uzage oppoſites.
Les huyt interoſſelz qui tant en action
Que de leur origine auſſi d'inſertion
Different, aux ſuſdicts quatre d'iceux amenent
Ce pié dedans, le reſte au dehors le ramenent.
La membrane qu'on dict paniculle charneux
Comprend ce corps entier hors la bouche & les yeux,
Utille à conſerver, renforcer & conduyre
Tous vaiſſeaux qui ſe vont au vray cuyr introduyre.
Comme ce panicule envelope ce corps,
Le vray & faux cuyr font le ſemblable au dehors :
Les menbres par le vray ſont en union bonne
Contenuz & le faux poliſſement luy donne.
Combien eſt l'Immortel admirable & hautain,
Combien ſont grands les faicts de ſa puiſſante main,
Combien voyt-on en luy de ſageſſe profonde
Au baſtimant du corps noble, du petit monde!





CHANT QUATORZIESME.

DE L'AME, VIE DU CORPS HUMAIN, VRAYE IMAGE DE DIEU.

Comme de l'Eternel ce corps soyt au parfaict
Dispose, nonobstant il est sans nul effect,
Sans aucune action, sans que rien il reclame,
Sy ce n'estoyt qu'il fust vivifié d'une ame.
En cest'ame donc gist la force & le pouvoir
Qui peut faire ce corps respirer & mouvoyr,
De laquelle il me faut comme une estre gentille
Chanter ses actions & comme elle est utille.
Dresson doncques un chant excellant en ce lieu,
De l'ame heureuse ymage & chef d'oeuvre de Dieu.
Chanton en plaisant ton cest'ame qui anime
Ce corps qui autrement demeureroyt infirme.
Or doncques il me fault chanter à mon pouvoir
Les effects merveilleux que l'ame peut avoir.
Dispose toy, ma plume, ores que soys petite,
Pour ce divin subjet traicter comme il merite.
Muse divine, vien, vien me donner secours,
Puis que faire me faut de l'ame emple discours,
Vien Muse, je te pry, qui de bien dire as grace,
Afin qu'heureusement & à mon gré le face.

Mays ozeroys je bien faire cela ſans toy,
Ame, unique vigueur de ce qui vit en moy?
Seroys je tant hardy d'entrer en la cariere
Et que par un meſpris je te laiſſaſſe ariere?
Rien moins, mays tant s'en faut que j'entreprene rien
Sans toy, ame celeſte, où giſt mon plus grand bien!
Aproche-toy de moy, ame tant excellante,
Puis que l'ocaſion à mes yeux ſe preſante.
Que ſi tu aymes mieux toy meſme le chanter,
C'eſt beaucoup le meilleur, car qui peut mieux dicter
Ton naturel divin que toy meſme qu'il touche,
Ny qui ſeuſt l'exprimer mieux que ta propre bouche?
Que rien ne te retarde, ame, car je ſuys ſeur
Qu'il ne t'en peut venir rien autre qu'un bon heur.
Vien, heureuſe ame, ici & nous chante un cantique
De toy, comme tu es celeſte & magnifique.
Je n'euz pas plus toſt dict ce propos qu'à l'inſtant
J'entans l'ame venir ce ſaint ode chantant:
Ame, je ſuys d'un nom qui ſans ſang ſignifie,
Je ſuys ceſte ame auſſi que le corps vivifie.
Ame, ornement du corps, de pluſieurs dicte vent
Par mes emotions, leſquelles bien ſouvent
Trotent de çà de là d'une legere cource,
Soyt au Midy ardant ou ſoyt vers la froyde Ourſſe.
Je ſuys dicte mentalle ou lune, à parler mieux,
Car encor que la lune en rondiſſant les Cieux
Soyt d'un cours variable & qui change à toute heure,
Neantmoins ſa ſuſtence en ſon entier demeure:
Ainſi eſt-il de moy qui change en un clain d'oeil
Tout cela que je puys pouſſer ſoubz ce ſoleil,
Ores je ſuys en terre, ores au Ciel ſupreſme,
Toutesfoys je demeure en ma ſuſtence meſme.
O rare dignité, o divine vertu!
Si tu n'eſtoys celeſte, ame, helas! pourroys-tu

Discourir telz propos? Sans toy qui viens espendre
La vie en moy, mes sens ne te sauroyent entendre.
O toy, vive fontaine, où mes sens vont chercher
De quoy leur soyf terrestre ilz puissent estancher,
Mon aureille par toy entant, mon oeyl m'esclaire,
Mes sens peuvent toucher ce qu'ilz ne pouroyent faire!
Tu me faits violence, ame, & sy me contrains
De reciter de toy quelques insignes points.
Ornement de ton heur, tu es esprit & telle
De la creation que tu es immortelle.
Tu es, ame, invisible à tous corporelz yeux,
Tu es, ame, vrayment subject issu des Cieux.
La raison est en toy, tu as intelligence,
Tu ne peux estre donc que de divine essence.
Mays que sauroysje dire assez bien, ni penser
Qui fust digne de toy pour ton los avencer?
Le pouvoir me default que plus tost je ne cesse,
D'autant que le subject surmonte ma foyblesse.
Atheiste insensé, pere de tout erreur,
Qui as la pieté en desdaign & horreur,
Preste l'aureille ici & vien entendre comme
Tu as une ame en toy d'autant que tu es homme,
Laquelle ame est divine & l'oeyl ne la peut voir.
Sur icelle la mort n'a force ne pouvoir.
C'est celle-là qui rend tout homme raysonable,
Outre cela elle est de bien & mal capable:
Vien, monstre epouvantable, entendre les propos
De ceste voix celeste en silence & repos,
Escoute cest esprit avecques diligence
Et à ses saints discours preste bonne audience:
Bien que je soys serré comme en une prison,
Sy suisje, esprit humain, capable de rayson,
Esprit creé d'en haut, doué d'intelligence,
Esprit qui aparoyst par effect & puissence.

Que cela ne ſoyt vray, tu voys l'homme inſencé,
Quoy que l'eſprit en ſoyt de mal fort offencé.
La rayſon y eſt bien, mays l'effect & praticque
Sont de luy eſlongnez, pour eſtre phrenetique.
Tu voys auſſi l'enfant, quoy qu'il ſoyt d'age bas,
Que ſon corps molet ſoyt bien petit de cas,
La rayſon neantmoins eſt en ſon ame encloſe,
Ores que les effectz n'en monſtrent nulle choſe.
Laiſſeron nous pourtant, ſy l'home dort d'ennuy,
A dire que les ſens corporelz ſoyent en luy,
Jugeron nous auſſi qu'il n'ayt en luy la vie
Et que par le dormir elle luy ſoyt ravie?
Le Createur de tout, notemment des eſpris,
Alors que pour ſa gloire à creer il s'eſt pris,
De troys ſortes d'eſpriz luy puiſſant il ſeut faire,
Ainſi qu'en ſon conſeil il trouve neceſſaire.
De ces troys je ſuys l'un & ne ſuys point de ceux
Qui n'habitent és corps comme l'ange des Cieux
Ou le diable maudict, ny de ceux qui poſſedent
Un corps conjoint à eux qui enſemble decedent,
Mays d'autre qualité, car j'abite & tiens lieu
Dans le corps des humains, temple du trés haut Dieu
Duquel je ſuys ymage & ſeule creature
En qui Dieu ayt poſé ſon ymage & figure.
Et combien que ce Dieu, trés liberal donneur
De tous ces dons exquis, me face ceſt honneur
De prendre meſme nom que moy, quand il s'abeiſſe,
Que tel qu'il eſt chacun par ce nom le congnoyſſe,
Lorſqu'il ſe dict eſprit, n'eſtime toutesfoys
Que nourir je me veille au vice d'autresfoys,
Quand d'image de Dieu Dieu meſme voulut eſtre.
Bien moins, car j'ay apris depuys à me congnoyſtre,
De l'eſſence de Dieu je ne m'eſtime faict:
Cela, quoy que je ſoys eſprit, n'a nul effect.

S'ainsi estoyt, peché & la misere extresme
N'auroyent pouvoir sur moy, car je seroys Dieu mesme.
Sy des quatre elemans j'estoys creé, allors
Une necessité m'aporteroyt un corps,
Ou que je fusse issu de la semence humaine,
La mort auroyt sur moy puissence souveraine.
Encore moins d'un corps, orres qu'il puisse bien
Engendrer d'autres corps, en moy il ne peut rien :
Je ne suys engendré, ains de simple nature
Et non comme le corps subject à nouriture.
Si tel comme je suys je ne puys reciter,
Et tel que ne suys pas je le puys bien dicter :
Ne t'en ebays point, plus tost congnoys en ce
Que ce qui n'est en moy cause mon excellence.
Bref je ne sache rien qui seut [rendre] compris
Comment & de quoy sont composez les espris :
C'est chose dificille & qu'on ne peut congnoystre,
L'Eternel seul le sayt, comme auteur de mon estre.
Or sy plus emplement tu desire savoir
Mes vertueux effectz, il t'est besoign de voir
Un tableau de grand pris où mon ymage est painte.
Mis au temple de Dieu comme chose trés sainte :
Iceluy t'aprendra en le contemplant bien
Tout ce qui est en moy d'excellant & de bien.
Pren y guarde de prés, voy le bien & observe
Chacune ligne & trayt, rien n'est là qui ne serve.
Voulant voir quel il est (l'interrompu discours
De l'ame) incontinant j'euz au tableau recours,
Soubz espoir par le voir mieux discourir le reste.
D'autant que le subject n'estoyt là manifeste.
Entré que fus au temple, incontinant je voy
Ce tableau tant exquis, oeuvre digne de foy,
De tous poincts compassé d'un superbe artifice,
Voyre tel qu'on y voyt de l'ame un vray indice.

Rien il ne reſte en l'ame, en ſy peu que ce ſoyt,
Qu'on ne voye protraict, ſy bien qu'on aperçoyt
Que l'œuvre n'eſt humain, car tout ce qui eſt rare,
De beau & d'excellant en l'ame il le declare.
Premierement on voyt en iceluy protraict
Ce que l'ame a voulu diſcourir faict d'un traict
Sy artificiel, que la choſe dictee
Eſt en perfection au vif repreſantee.
Auſſy comme ceſt' ame eſt par neceſſité
Sans corps, car qui a corps a ſa profondité,
Sa longueur, ſa largeur, que de luy donner forme
Cela ne luy peut eſtre aucunement conforme,
En aprés on y voyt qu'elle s'exerce à voir
Le paſſé, le preſant, & l'avenir prevoir,
Sur tout le Dieu du Ciel & ſa gloyre eternelle
Faicte pour ce reguard d'icelay immortelle,
Qu'elle traicte du Ciel autour de nous eſpars,
Dicerne par raiſon & enſeigne les ars,
Diſpoze toute choſe, engrave & determine,
Pource qu'elle eſt ſuſtence entierement divine.





CHANT QUINZIESME.

CONTINUATION DES ACTIONS PARTICULLIERES DE L'AME ET DERNIER CHANT.

Comme le changement amene du plaisir,
Aussi pour ne frauder mon vouloir du desir
Qu'il auroyt de l'esprit savoir la nature emple,
Je me transporte voir l'autre costé du temple.
Sur la senestre part tirant vers le milieu,
Là je voy l'esprit faict à l'image de Dieu,
Et partant immortel, que le corps ne peut estre
Vierge de son ymage en tant qu'il est terrestre.
Qu'on ne le sauroyt voir, moins contempler des yeux
Que s'il estoyt mortel ou subject à tous deux.
Quelle similitude & quelle convenence
Auroyt il entre luy & la divine essence?
Ce tableau monstre aussi de quelle forme il est,
En tant que toute forme ainsi qu'il dict paroyst.
Soyt par lineamens ou couleurs daventage
En la superficie & façon de corsage.
Là l'esprit n'a de corps ni de couleurs non plus,
D'avoir lineamens moins encore au surplus,
D'avoir superficie on n'en voyt traict ny ligne,
Temongnage qu'il est de nature divine.

Prés de ce lieu, on voyt que par neceſſité
L'ame ne ſauroyt eſtre en nulle quantité
Et que la quantité ſe monſtre par contrainte
En choſe continuë ou qu'elle ſoyt disjointe :
Tout ainſi comme un peuple, ou des grains entaſſez
Qui ſont autant de corps en monceaux amaſſez,
Ou comme on voyt un mont hautain, ou quelque place,
Subjectz divers reduyz au dedans d'une eſpace.
Or l'ame n'eſt point telle en ſa condition
D'avoir en premier lieu corps ny proportion,
Ou de tenir eſpace; il ſe voyt du contraire,
Autrement il fauldroyt qu'elle fuſt ocullaire.
Davantage on pouroyt la diviſer par points,
D'eſtre toute en lieu meſme & enſemble, rien moins
Que ſy cela eſtoyt en corps mortel reduyte
Seroyt ce qui n'eſt point, & par ſon opoſite
On peut voyr comme un corps touſcher ne ſauroyt pas
Un corps en ſon total. Mays quoy, c'eſt autre cas
Des mouvemens de l'ame : elle, quoy qu'elle face,
Peut eſtre toute enſemble en meſme lieu & place.
Il s'y voyt outre plus l'ame avoir lieu certain,
Car eſtant dans le corps, n'abite au Ciel hautain :
Sy au contrayre elle eſt dans les Cieux contenuë,
Elle ne peut pas eſtre icy bas retenuë.
Cependant là deſſus faut mediter ce point,
Que ſa ſuſtence en tout ne ſe limite point
Par quantité humaine, eſtant tant admirable
Que Dieu ſeul de ſon eſtre eſt juge veritable.
On y voyt, quoy que l'ame en ſon corps ſoyt partout
D'urgente qualité, auſſy comme beaucoup
De gens doctes ſe ſont travaillez pour congnoyſtre
Où le ſiege d'icelle en ce corps pouroyt eſtre.
Enfin d'acord l'ont mis avec neceſſité
Dedans l'intelligence & en la volonté,

Laquelle intelligence a dans le chef ſon ſiege,
Au cœur la volonté comme de luy conſierge.
Là ceſte intelligence a ſes particulliers
Bien expers Preſidans & privez Conſeillers,
Aymez & cheriz d'elle, à cauſe qu'elle penſe
S'entretenir par eux en toute ſapience.
Ce conſeil eſt baſty des ſens interieurs
Confirmez grandemant par les exterieurs,
Pour ſervir un chacun, ſelon leur propre uſage,
De certains raporteurs en faiſant tout meſage,
Qu'eux donnans un fidelle & vray raport d'un faict,
Ce conſeil, grand amy de rayſon, ſoudain faict
Que ceſte intelligence incontinent commende
A volonté de faire ainſi que le cœur mende,
Et afin qu'un chaſcun comprene cecy mieux,
Il monſtre Dieu par tout & notemment aux Cieux,
Il le dict reſider pour autant que ſa face
Et vertu reluyt plus au Ciel qu'en terre baſſe.
Là l'ame dans le corps ſes facultez eſpend,
Sur tout dedans le chef duquel le corps deſpend,
Lequel eſtant aſſis en degré d'econnome,
Entretient les eſpritz vitaux au corps de l'home.
Tout ainſi que le Ciel par ſa face conduyt
Chacun eſtre joyeux ou à triſteſſe induyt,
Ainſy eſt il du chef, car il eſt manifeſte
Que par la face on peut juger de tout le reſte.
Neantmoins on voyt là que l'ame ocupe tout
Le corps en ſon entier juſques au moindre bout,
Et avecques cela jamays ne s'en abſente,
Diſpoſant d'iceluy comme Dame & Regente.
Toutesfoy comme un Roy a quelques plaiſans lieux
Où ordinayrement il s'ayme beaucoup mieux,
L'ame auſſi dans le chef & au cœur ſe rencontre
Plus qu'au reſte habiter, comme l'effet le monſtre.

En pourſuivant, je voy à l'ame recepvoir
Maintes rares vertus du grand Dieu, à ſavoir
Une egualle juſtice avec une prudence,
La magnanimité avecques temperence.
La juſtice eſt le lieu où le droyt ſe maintient,
Rendant à un chacun ce qui luy apartient.
Prudence ſayt juger de tout ce qui conſiſte;
La magnanimité à tous ennuyz reſiſte.
Temperance s'y voyt avecques le pouvoir
De ferme dominer, de moderer, de voir
Sur les deſordonnez apetiz qui ſans ceſſe
Avec les voluptez l'ame troublent d'opreſſe.
Là l'homme ne peut pas acomplir ces vertuz,
Sy premier le cerveau & chef ne ſont veſtuz
De troys choſes par force organes principalles,
De ſes quatre vertus qu'on nomme cardinalles :
La premiere conſiſte en contenplation
Qui incite l'eſprit, luy donne affection
De bien conſiderer tout, ſans y faire faute,
Et ſingullierement la choſe grave & haute.
L'autre eſt un jugement pour ſavoir dicerner
Entre le bien & mal, bien ratiociner,
En ſoy ſoyt d'aconplir ou ſoyt de ne le faire,
Ainſi que la rayſon peze de prés l'affaire.
La tierce eſt la memoyre heureuſe qui leur faict
Ses contemplations metre en ſon cabinet
Leurs reſolutions, choſe qui rend facille
Pour mediter ſouvent la choſe dificille.
Mays l'homme bien ſouvent, quoy qu'il ayt le pouvoir
En luy de s'en ayder, il ne les peut avoir,
A rayſon qu'il eſt faict de chair qui n'eſt que terre
Qui rend leurs facultez detennuës en ſerre.
C'eſt ainſi que celuy qui court legerement,
Sa promptitude on peut par enpriſonnement

Retarder, non l'ofter en aucune maniere,
Au femblable de l'ame en ce corps prifonniere;
Ou comme un feu n'a pas telle force & vertu,
Enclos dedans un pot, qu'il pouroyt avoir heu
Eftant libre & à l'air qu'il peut rendre une flame.
Ainfi peut on juger quant aux effectz de l'ame,
Car fon feu enfermé en ce terreftre corps
Captif qu'il eft ne peut demonftrer fes effors.
Ce pendant quoy qu'il foyt, on y peut recongnoyftre,
De ce corps afranchi, quel il pouroyt bien eftre.
Le tout revient que l'home eft par conparayfon
Un monde, favoir eft à l'air par la raifon,
A l'eau par fes difcours, au Ciel d'intelligence,
Par fes externes fens à la terreftre effence.
L'ame outre ces vertuz deduytes cy deffus,
En montre cinq qu'elle a de nature receus:
L'un' eft le fentiment, l'autre ce qui commende
Aux organes du corps d'acomplir fa demende,
La tierce eft le pouvoir & domination
Qu'on a de commender à toute affection,
Sy bien qu'on puiffe myeux contenpler en droyture
Le paffé, le prefant & la chofe future;
L'autre eft dicte vitalle à caufe que le cœur
Par le moyen de l'ame envoye une chaleur
En tout endroyt du corps naturelle & humaine,
Duquel le corps reçoyt mouvement & halene;
La vertu derniere eft un affecté plaifir
Qui enporte avec foy un pecullier defir
De connoytre la chofe ou foyt bonne ou mauvayfe,
Ainfi que le fubjet s'y plaift & prend fon ayfe.
De plus en ce tableau on voyt depaint fort bien
Ce que l'ame en fon corps faict pour fon entretien,
Comme elle atire à foy de tout ce que nature
Produyt ce qu'elle fent propre à fa nouriture,

Pris qu'elle a le retient, & par l'eſtomac cuyt,
En tout endroyt du corps, du foye il eſt conduyt,
Qui eſtant trenſmué d'une ſecrete force
En ſang, le corps ſe tient vigoureux & s'efforce.
Outre plus on le voyt pour le ſoulagement
De ce corps rejecter au loign tout excrement
Qui peut l'endommager, d'où vient ce commun dire :
L'ame eſtant ſaine, on voyt le corps diſpos & rire.
Quiquonques taſcheroyt de vouloir achever
Ce qui là eſt compris & le tout obſerver,
Il ſembleroyt celuy qui veut en une page
De papier bien deſcrire un monde grand & large.
Je puys bien aſſeurer quand j'auroys entrepris
De rechercher le tout en ce tableau conpris
Pour en faire un raport certain & bien fidelle,
Mes ans ſeroyent trop cours pour entrepriſe telle.
L'art & traict pratiqué ſy bien me raviſſoyt,
Le ſuget d'autre part mes ſens eblouyſſoyt :
En voyant quelque effect exquis l'autre s'avence,
L'effect par autre effect eſt mis en oublience,
Car à la verité le nombre merveilleux
Des vertuz de l'eſprit là contenuz, mes yeux
Legers ne pouroyent pas en faire raport emple.
A mes ſens le tableau conprenoyt tout le temple,
Et de faict j'avoy mis, en voulant m'avencer,
Les ſignes vrayz d'une ame en oubli ſans panſer,
Qui toutesfoys ſont bien dignes qu'on les propoſe,
Comme qui faict un corps vif l'ame en luy encloſe.
Vouloir ou ne vouloir à l'eſprit apartient,
D'ignorer ou ſavoir du ſens commun il vient,
D'aprendre ou d'oublier, c'eſt choſe bien notoyre
Qu'il ne peut convenir qu'à la ſeule memoyre,
De ſavoir bien juger ou ne diſcerner point
Le ſens de la rayſon commende ſur ce point,

De respirer ou non c'est la vertu vitalle,
De sentir ou mouvoyr provient de la mentalle.
Par toutes ses façons de parler on peut voir
Les marques d'un esprit & non pas le pouvoir
D'en façonner plusieurs, mays bien que cela trame
Par le vouloir de Dieu plusieurs effectz en l'ame.
Nous congnoyssons aussi que l'ame abite en nous
Par ses affections, comme paix & couroux;
D'aymer ou de hayr, de crainte ou d'asseurence,
Ou soyt par desespoir ou bien d'une esperance,
D'estre joyeux de coeur ou bien triste de soy,
D'un' incredullité ou bien d'avoir la foy,
D'un effronté visage ou craindre le diffame,
Ou autres telz sujectz font recongnoystre une ame.
Vers la fin on y voyt fort bien paint où ira
L'esprit sortant du corps, ne que c'est qu'il fera,
Ou il faut qu'il reçoyve une joye indicible,
Ou bien une douleur voyre inconprehensible.
Pour autant qu'on y voyt que Dieu s'est reservé
Pour faire jugement de l'ame au reprouvé
En des douleurs sans fin, en penes qui l'opressent,
En des afflictions qui jamays ne le laissent.
Tout ainsi que tu vois la salemendre au feu
Sans bruler, ainsi sont les reprouvez de Dieu,
D'autant que leur malheur & pene tant estrange,
Sans espoir de salut, n'acourcist ni ne change.
Mays l'ame du fidelle exemte d'un mechef
Sy miserable, va chercher Jesus son chef
Droyt au sein d'Abrahan, repos heureux d'icelle,
Pour recepvoir un jour la couronne immortelle.
Puys qu'ainsi est qu'en l'ame habite la rayson,
Corps terrestre & mortel qui la tiens en prison,
Quel' est l'ocasion qui t'empesche de suyvre
Ceste ame en sa raison qui sans fin te faict vivre?

Car tu ne peux nier qu'elle n'ayt le vouloir
De t'induyre à raiſon, de la faire valoir;
En toy par ſes effectz ce pendant on voyt comme
Raiſon n'a ennemy en ce monde que l'homme.
Or comme cela ſoyt, c'eſt ſans doubte qu'il faut
Que l'home ayt dedaigné l'heureux ſejour d'en haut :
Celuy eſt malheureux qui ſe prive ſoy meſme
De poſſeder un jour cete gloyre ſupreſme!





TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

POESIES RELIGIEUSES ET VERS MESURÉS.

Tombeaux.

Vers funebres de Th.-A. d'Aubigné sur la mort d'Estienne Jodelle, Parisien, Prince des Poëtes Tragiques.

LA CRÉATION.

Chants.



Paris. — J. Claye, imprimeur, 7, rue Saint-Benoit. — [218]

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [238]